Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne

(épistémologie, philosophie, idéologie)

Cahiers de l'ILSL Nº 14, 2003

L'édition des actes de ce colloque a été rendue possible grâce à l'aide financière des organismes suivants :

- *Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne*
- *Institut de linguistique et des sciences du langage*
- *Fondation du 450e anniversaire de l'Université de Lausanne*
- *Académie suisse des sciences humaines*
- *Fonds national de la recherche scientifique (Suisse)*

Imprimé aux Presses Centrales de Lausanne, SA,
Rue de Genève 7, Case postale 3513,
Ch-1002 Lausanne

Ont déjà paru dans cette série :
Cahiers de l'ILSL

Lectures de l'image (1992, n°1)
Langue, littérature et altérité (1992, n° 2)
Relations inter- et intraprédicatives (1992, n° 3)
Travaux d'étudiants (1993, n° 4)
L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique (1994, n° 5)
Fondements de la recherche linguistique :
perspectives épistémologiques (1996, n° 6)
Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles (1995, n° 7)
Langues et nations en Europe centrale et orientale (1996, n° 8)
Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939 (1997, n° 9)
Le travail du chercheur sur le terrain (1998, n° 10)
Mélanges en hommage à M.Mahmoudian (1999, n° 11)
Le paradoxe du sujet : les propositions impersonnelles
dans les langues slaves et romanes (2000, n° 12)
Descriptions grammaticales et enseignement de la grammaire
en français langue étrangère (2002, n° 13)

Les cahiers de l'ILSL peuvent être commandés à l'adresse suivante

ILSL, Faculté des Lettres, BFSH2
CH-1015 LAUSANNE
renseignements :
http://www.unil.ch/ling/ilsl/pub.html

Le discours sur la langue en URSS à l'époque stalinienne

(épistémologie, philosophie, idéologie)

Institut de linguistique et des sciences du langage

numéro édité par
Patrick Sériot

Cahier n°14, 2003

UNIL UNIVERSITE DE LAUSANNE

Les cahiers de l'ILSL (ISSN 1019-9446)
sont une publication de l'Institut de Linguistique et
des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne

Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des lettres
Bâtiment des Facultés des Sciences Humaines 2
Université de Lausanne
CH -1015 Lausanne

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 1-4

Présentation

Patrick SERIOT
Université de Lausanne

La linguistique en Union Soviétique dans les années 1920-1930 est un univers fascinant. Par delà les clichés et les préjugés, elle a des découvertes à nous faire faire, ne serait-ce que celles d'un monde scientifique riche, varié, contradictoire, à mille lieues de l'image de ce discours autiste et figé qu'en donnent les caricatures faciles datant du temps de la division bipolaire du monde. Le *discours sur la langue en Union soviétique*, domaine plus large que la linguistique proprement dite, est ainsi une des voies d'accès à une culture encore mal connue, la culture scientifique à l'époque stalinienne.

C'est ce monde foisonnant, étonnant, qu'on va trouver présenté ici, ce monde où la science est intimement liée à l'idéologie, non pas au sens de système explicite d'idées, comme dans «idéologie marxiste-léniniste», ni de pure conscience fausse, comme dans *L'idéologie allemande* de Marx, mais au sens de faisceaux de représentations, de doxa plus ou moins implicite, de fonds de connaissances qui *font sens* immédiatement «là-bas», mais pas forcément «ici». C'est à une tentative pour en débroussailler l'inextricable entrelacs qu'est consacré ce recueil.

Ce recueil contient les articles écrits à la suite du colloque qui s'est tenu au centre de conférences de Crêt-Bérard, dans les collines qui surplombent le lac Léman, du 3 au 5 juillet 2002. Une vingtaine de participants venus de Suisse, de France, de Belgique, d'Estonie, de Tchéquie, de Russie, de Géorgie, des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et d'Israël s'étaient réunis pour tenter de trouver en commun un nouvel éclairage à un objet au contours délicats à cerner : le «discours sur la langue» en URSS dans l'entre-deux-guerres. Nous voulions voir comment l'épistémologie de la linguistique s'accordait avec les fondements philosophiques et idéologiques du travail sur la langue : pourquoi les linguistes écrivent-ils ce qu'ils écrivent, à tel endroit et à telle époque?

La tâche n'était pas facile, l'enjeu important. Les auteurs sont divers, ils viennent de traditions scientifiques et rhétoriques différentes. Les uns explicitent leur plan d'exposition, les autres non; les uns aiment les citations, d'autres moins. Mais surtout, il y avait ceux qui ont vécu le discours soviétique sur la langue «de l'intérieur», dans leur mémoire, et ceux pour qui elle est un objet d'étude «extérieur». Or notre rencontre a montré que non seulement le dialogue était possible entre nous, mais encore que les clivages, les oppositions, sont aussi imprévisibles que les points communs. Il est extrêment réjouissant, rafraîchissant, que nul déterminisme ne nous poussait à avancer des affirmations intempestives (il est vrai que la neutralité et la sérénité du lieu s'y prêtaient). Ainsi le motif de la *lutte* se retrouve aussi bien dans l'article de T. Glanc que dans celui de T. Gvantseladze. Bien des auteurs se retrouvent pour mettre en avant la dimension éminemment *politique* du discours sur la langue, qui se retrouve dans le titre même de leurs contributions (V. Symaniec, E. Simonato-Kokochkina).

Si le cadre temporel de notre objet d'études était strict, les façons de le traiter sont variées. V. Alpatov tente de dégager le paradigme explicitement *marxiste* de la linguistique soviétique de l'époque. L'étonnant phénomène du *marrisme*, qui a suscité des passions qui ne se sont pas encore tues, est traité par V. Alpatov, E. Velmezova, V. Bazylev, T. Bolkvadze. La politique soviétique envers les nationalités non-russes a fait l'objet du travail de N. Vakhtin (les «petits peuples du Nord») et de T. Gvantseladze (le Caucase), ainsi que d'E. Simonato-Kokochkina (le choix des alphabets pour les langues turkes). A. Duličenko étudie les projets de langues artificielles et universelles du communisme. Un autre objet déroutant est la normalisation de la langue biélorusse, dont les avatars sont traités par V. Symaniec et C. Woolhiser, qui montrent, chacun à leur manière, que l'*objet langue* ne relève nullement de l'évidence. T. Glanc tente une lecture d'une dimension cachée dans les *cours* de R. Jakobson à Brno sur le formalisme russe. P. Wexler propose une interprétation nouvelle de la constitution du yiddish, et K. Dolinin étudie une théorie envahissante mais à l'histoire occultée : celle des «styles fonctionnels». Un ensemble important d'articles est constitué par la problématique du dialogue, de la polyphonie, de l'hétérologie, qu'on trouve traitée par C. Brandist, K. Zbinden, I. Ivanova et B. Vauthier. Tous s'efforcent de présenter sous de nouvelles perspectives un thème qu'on croyait solidement balisé dans les études de sciences humaines en «Occident».

Les liens du discours sur la langue avec des disciples connexes ne sont pas laissés de côté. C'est le thème du travail de B. Vauthier (la philosophie) et de P. Sériot (la biologie). Enfin L. Heller présente des auteurs mal connus, appartenant au paradigme «cosmiste» des années 1920.

Plusieurs participants au colloque, pour des raisons diverses, n'ont pas pu insérer leur contribution dans le recueil, il s'agit de B. Gasparov, K. Kull et J. Friedrich. Qu'ils soient remerciés de leur présence et de leur apport à nos discussions.

Dans bien des contributions, une question de fond est latente : la langue a-t-elle / est-elle un *contenu* en elle-même? Ce fonds humboldtien, rarement explicité, affleure en maints endroits. Or la question est incontournable pour faire apparaître les enjeux de la politique linguistique : qu'il s'agisse de la gestion des emprunts ou du choix des alphabets, la langue est perçue dans les discussions soviétiques de l'époque comme un *contenu* avant d'être une *forme*. Se demander s'il existe des langues de classe à l'intérieur d'une langue nationale, voire mettre en cause l'existence même de la notion de langue nationale, ce sont là diverses façons de prolonger sans le dire le paradigme humboldtien, tombé en désuétude dans le monde francophone, mais vivant en Russie, même si le nom de son promoteur n'était jamais prononcé, ou même oublié. Une présence-absence vient ainsi hanter ce paradigme en demi-teinte, celle du *peuple*, dont la langue est toujours sollicitée dans le discours populiste encouragé par les bolcheviks, mais qui est en fait le grand muet, celui qui est pensé par les intellectuels, résistants de l'intérieur ou turiféraires du régime, mais qui fait toujours les frais des décisions prises à son sujet. D'un côté il faut «apprendre à parler auprès du peuple», de l'autre il faut «combattre et éliminer les parlers paysans archaïques». Dans un cas comme dans l'autre, *narod bezmolvstvuet*[1].

La linguistique soviétique des années 1920-1930 est loin d'être homogène, elle est traversée de tensions, elle est déchirée par des clivages chronologiques abrupts. Mais le discours sur la langue (expression qui recouvre un domaine plus large que la linguistique proprement dite) en URSS est aussi un vaste champ d'expérimentation en poésie, en études littéraires, en sociologie du langage, en psychologie sociale. On se prend à rêver de ce qui se serait passé si P. Bourdieu avait lu les travaux de G. Danilov sur la division de la langue en classes ou si E. Benveniste avait connu les textes de L. Jakubinskij ou V. Vološinov sur la théorie du dialogue. Il en va de la responsabilité professionnelle des slavistes de présenter à un public de non-russisants un ensemble de problématiques dont la connaissance, pensons-nous, viendra combler un manque criant.

Un mot, maintenant, sur le recueil lui-même. Les linguistes ont beau s'occuper de langues, ils n'en sont pas pour autant polyglottes. C'est

[1] «Le peuple se tait», citation de l'opéra de Musorgskij : *Boris Godunov*.

pour cela qu'un gros travail de traduction a été fait par l'équipe du CRECLECO[1] de l'Université de Lausanne, pour présenter aux lecteurs francophones un ouvrage entièrement en français, qui puisse rassembler des textes dont les auteurs viennent de pays différents et écrivent en des langues diverses. C'est aussi parce que nous croyons indispensable de faire vivre la langue française comme langue scientifique. Or, si la littérature russe est abondamment traduite en français, il n'en va pas de même pour le travail scientifique. On le voit, par exemple, au fait que, comme le montre l'article de B. Vauthier, bien des textes de Bakhtine sont encore actuellement accessibles en espagnol mais pas en français.

Mais traduire n'est pas uniquement remplacer des mots par d'autres mots. Il faut recréer dans la langue d'arrivée le style de pensée d'un auteur qui appartient à une autre époque, à une autre culture. Le style de N. Marr, par exemple, dont il est souvent question dans ce recueil, est particulièrement indigeste. Mais celui de M. Bakhtine ou de L. Jakubinskij n'est guère plus facile. Il a fallu prendre des options générales de traduction. En particulier, éviter le piège de la modernisation de la terminologie. C'est pourquoi nous avons décidé de ne *jamais* employer le mot «discours» pour traduire des textes russes des années 1920-1930 : que *slovo* soit «mot» ou *reč'* «parole», une vraie opacité vaut mieux qu'une fausse transparence. Il en va de même pour *vyskazyvanie*, qui a tout à gagner à être rendu par «énoncé», et beaucoup à perdre à devenir «énonciation», dont les pervers effets de reconnaissance entraînent dans les méandres anachroniques d'une lecture post-benvenistienne de Bakhtine.

La transcription des noms propres pose des problèmes sans fin. Nous avons opté pour une solution de compromis : la translittération traditionnelle pour les écrivains et les auteurs déjà connus sous une orthographe francisée (Plekhanov, Bakhtine, et pas Plexanov ou Baxtin), mais la transcription internationale pour les autres (Žirmunskij, pas Jirmounski).

Nous espérons que d'autres rencontres pourront avoir lieu dans le cadre des activités du CRECLECO, d'autres aventures intellectuelles faisant se rencontrer des chercheurs intrigués par le rapport entre culture scientifique et culture tout court, et par le fait que la langue est *but* tout autant que *moyen* de l'investigation.

[1] Centre de recherches en épistémologie comparée du discours sur la langue en Europe centrale et orientale.

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 5-22

La linguistique marxiste en URSS dans les années 1920-1930

Vladimir M. ALPATOV
Institut d'études orientales, Moscou

La vie politique et sociale des années 1920 et de la première moitié des années 1930 en URSS a favorisé les recherches visant à construire une science marxiste, ce qui concerne également la linguistique. De nombreux scientifiques de différentes écoles et tendances, de différent niveau de préparation et de différent talent ont participé à ces recherches.

Dans les années 20, alors que le marxisme n'était pas encore considéré comme un ensemble figé de règles applicables à toute chose, les scientifiques soviétiques qui cherchaient à construire une linguistique marxiste étaient obligés de constater que la science du langage faisait partie des domaines «auxquels les pères fondateurs, Marx et Engels, ont peu touché, ou pas du tout»[1]; que la linguistique dans les travaux de ces derniers n'existait «qu'à titre d'orientation méthodologique»[2]. Il en était de même pour Lénine et Staline (dont les travaux en linguistique ne parurent que plus tard). Certes, Engels s'intéressait à la linguistique, et était féru de comparativisme, mais pour lui les résultats de la linguistique historique contemporaine n'étaient qu'une réalisation de la science moderne, au même titre que le darwinisme ou la théorie cellulaire. Il fallait en tenir compte, mais ces résultat n'étaient pas à intégrer dans la théorie marxiste.

Parmi les travaux des autres théoriciens marxistes, on utilisait surtout la brochure de Paul Lafargue sur la langue de la Révolution française. Mais cet ouvrage ne contenait pas de théorie développée de la langue, et était, en fait, consacré à des problèmes de sociolinguistique.

---

[1] Vološinov, 1995, p. 218. [Cité ici et dorénavant, sauf mention contraire, dans la traduction française de M. Yaguello : Bakhtine (Volochinov) : *Marxisme et philosophie du langage*, Paris : Seuil, 1977, p. 19, *NdT*]

[2] Lomtev, 1931, p. 51.

Ainsi, comme l'écrit Vološinov (ou comme l'écrivent Vološinov et Bakhtine),

> «nous nous sommes trouvés dans l'impossibilité presque totale de nous appuyer sur des résultats précis et positifs qui auraient été acquis dans les autres sciences ayant trait à l'idéologie. Même la critique littéraire, qui est pourtant, grâce à Plekhanov, la plus développée de ces sciences, n'a rien pu fournir d'utile à notre sujet d'étude». (Vološinov, 1995, p. 218; trad. fr., p. 20)

Polivanov écrivait de même :

> «Pour l'instant, il n'existe pas de linguistique marxiste, ni en Occident ni chez nous». (Polivanov, 1931, p. 3)

La linguistique marxiste était à construire entièrement. Plusieurs solutions furent proposées.

1.

Parmi toutes les tentatives, il en est une qui fit le plus parler d'elle, qui bénéficia d'un soutien officiel, mais qui fut en même temps la moins réussie, il s'agit de la «nouvelle théorie du langage» de l'académicien N. Marr. Cette théorie, connue aussi sous le nom de «théorie japhétique», fut proposée en 1923, au début sans se réclamer du marxisme. Pourtant, à partir de 1928, Marr se mit à répéter des déclarations du genre :

> «La méthode matérialiste de la théorie japhétique est la méthode du matérialisme dialectique, c'est-à-dire la méthode marxiste même, mais concrétisée par une étude spécialisée sur un matériau linguistique». (Marr, 1933, p. 276)

C'est le même type de déclarations que faisaient les «petits champignons poussant à l'ombre du maître»[1] : S.I. Kovalev, V.B. Aptekar', S.N. Bykovskij, L.G. Bašindžagjan, plus tard F.P. Filin, etc., la plupart d'entre eux (à l'exception de Filin) n'étaient pas linguistes de formation.

En fait, il s'agissait de raccrocher au marxisme une conception déjà constituée. On y trouvait un certain nombre de positions typiques de cette époque : le refus de la science ancienne, «bourgeoise», la façon d'envisager tous les phénomènes globalement, «à l'échelle mondiale», le dédain pour tous les cadres rigides, y compris les limites nationales, le sociologisme marqué des formulations et des conclusions. Mais tout cela était sans rapport direct avec le marxisme. Encore moins liées au marxisme étaient les

---

[1] En russe «*podmarki*», expression forgée autour du nom de Marr, sur le modèle de *podberezovik* «champignon qui pousse sous les bouleaux (*bereza*)», *podosinovik* «champignon qui pousse sous les trembles (*osina*)».

idées favorites de Marr telles que celle des quatre éléments, de la paléontologie linguistique, du grand rôle historique des langues japhétiques, etc.

Lorsque Marr se souvint de l'existence du marxisme, ce qui se passa ne fut pas une assimilation de ce dernier, mais son adaptation à une conception déjà existante, fort chaotique et contradictoire, où bon nombre de fantaisies voisinaient avec quelques idées de Humboldt et d'autres linguistes des époques passées. On trouve à l'époque de la lutte contre le marrisme chez A. Desnickaja, adepte récente de Marr, une description assez exacte de la situation :

> «Une exposition chaotique d'idées personnelles fragmentaires et fumeuses, des citations d'œuvres des classiques du marxisme, dans la plupart des cas sans le moindre lien avec le thème traité, et interprétées de façon biaisée». (*Protiv*..., 1951, p. 34)

Marr et ses adeptes utilisaient trois procédés : l'attribution gratuite de leurs idées aux classiques, la citation hors de propos et la mise sous silence des véritables idées d'Engels et des autres marxistes. Par exemple, les marristes ne cessaient d'affirmer que «dans la théorie marxiste-léniniste la langue est considérée comme un phénomène superstructurel, idéologique»[1]. Or ni Marx ni Engels ni Plekhanov ni Lénine n'ont jamais prétendu rien de tel (il est vrai, néanmoins, que Bukharine l'a écrit[2]). S'il fallait apporter la preuve que «la paléontologie du langage avait été envisagée par Marx lui-même»[3], on rapportait une longue citation de Marx qui mentionnait la paléontologie dans le sens courant du terme, mais sans qu'il soit fait allusion au langage.

En même temps, de nombreuses positions des classiques du marxisme pouvaient être en désaccord avec la «nouvelle théorie», ce qui ne troublait guère Marr, mais semait l'épouvante dans les rangs de ses adeptes qui enseignaient la philosophie marxiste. Marr parlait du caractère de classe de la «révolution sonore» (le passage de la communication gestuelle à la communication par le son) à propos d'époques où, selon Engels, il ne pouvait pas y avoir encore de classes. Mais plus important encore était le fait que Marr niait la parenté des langues et les familles de langues, alors qu'Engels s'appuyait constamment sur leur existence. Les marristes essayaient de ne pas évoquer les déclarations correspondantes d'Engels.

Le marxisme a aidé Marr, homme de pouvoir, à instaurer son monopole sur de nombreuses sciences humaines. S'il fallait choisir entre le marxisme et ses propres idées, c'est à ces dernières que Marr donnait la

---

[1] Bykovskij, 1933, p. 14.

[2] Buxarin, 1921, p. 227.

[3] Marr, 1936, p. 456.

préférence. On raconte qu'à l'étranger, où l'on pouvait s'exprimer plus librement, Marr aurait dit : «Les marxistes considèrent mes travaux comme marxistes. Eh bien, tant mieux pour le marxisme»[1], et «Il faut savoir hurler avec les loups»[2]. Parmi les disciples de Marr on trouvait, naturellement, bien des gens sincères, considérant sérieusement que les quatre éléments de Marr représentent le marxisme en linguistique (l'une des adeptes de Marr devint folle en 1950 après l'intervention de Staline). Mais lorsque Staline eut besoin de montrer la différence entre le marrisme et le marxisme, cela ne lui fut guère difficile. On peut donc dire que la tentative de Marr de s'adapter au marxisme eut un caractère strictement conjoncturel.[3]

2.

L'activité du groupe «jazykofront», plus sincère et moins extrémiste, en vue de construire une linguistique marxiste, eut également un caractère tout déclaratif. Le groupe exista de 1930 à 1932 et mena une lutte contre les partisans de Marr; il fut définitivement écrasé par les marristes en 1933. Il comptait parmi ses membres G.K. Danilov, Ja.V. Loja, P.S. Kuznecov, etc. Son principal théoricien était T.P. Lomtev, à l'époque encore jeune linguiste issu d'un milieu paysan (il était né en 1906), membre du komsomol.

Lomtev s'appuyait entièrement sur les réalités nouvelles. Le marxisme, pour lui comme pour les chercheurs de sa génération, était fondamentalement une théorie juste, envers laquelle il avait une attitude quasiment religieuse. Une seule question se posait : comment relier la théorie marxiste aux faits de langue? A la différence de Marr, qui n'avait que mépris pour ces mêmes faits, les membres du Jazykofront essayaient d'en tenir compte. Marr, par exemple, pouvait tranquillement affirmer :

> «Le russe, par les couches de certains stades, est plus proche du géorgien qu'il ne l'est de toute langue slave». (Marr, 1936, p. 455)

Lomtev critiquait Marr, entre autres, pour ignorer les ressemblances entre le russe, l'ukrainien et le biélorusse.

Les membres du Jazykofront, bien vite défaits, n'eurent pas le temps de publier grand chose. Les textes qu'ils ont fait paraître ont un caractère polémique, leurs positions positives sont minces. Il en est resté de non publiés, comme la «nouvelle grammaire méthodologique, à base dialectico-matérialiste» rédigée par Lomtev et ses collègues, dont il est fait

---

[1] Unbegaun, 1954, p. 117.

[2] Scöld, 1929.

[3] Pour plus de détails sur cette question, cf. Alpatov, 1991, p. 69-74.

mention dans les mémoires de P.S. Kuznecov[1]. Mais les articles et comptes-rendus qu'ils ont publiés montrent que l'approche du Jazykofront réunissait une description tout à fait ordinaire des faits de langue et des déclarations qui n'avaient pas grand chose à voir avec eux.

Tout comme les marristes, les membres du Jazykofront partaient du principe que la langue est une superstructure et un phénomène de classe. Si ces thèses étaient reliées aux faits de langue, c'était de la façon la plus directe. Par exemple, Lomtev confrontait les deux formules suivantes : «L'union cordiale des peuples d'Europe» et «L'union révolutionnaire des prolétaires du monde entier, frères de classe». L'incompatibilité idéologique de ces slogans, selon Lomtev, signifie qu'ils sont aussi incompatibles linguistiquement[2]. C'est d'une façon toute mécanique que des descriptions «normales» étaient mises en relations avec semblables déclarations. Comme l'écrit Kuznecov dans ses mémoires, dans la grammaire de Lomtev

> «les parties du discours étaient définies comme des classes de mots reflétant la réalité à travers la conscience de classe. Le substantif reflétait la réalité à travers la conscience de classe en ce qui concerne les objets, le verbe reflétait la réalité à travers la conscience de classe en ce qui concerne les processus, etc.».

Il est clair que le chapeau de la «conscience de classe» n'apportait pas grand chose à une approche par ailleurs parfaitement traditionnelle des parties du discours.

Remarquons néanmoins que Lomtev fut un des rares linguistes soviétiques à continuer à essayer de construire une linguistique marxiste à une époque plus tardive, dans les années 1950-60.

3.

L'approche marxiste de la langue chez des linguistes professionnels de haute classe présentait plus d'intérêt et de richesse. Parmi eux il faut accorder une place particulière à E.D. Polivanov, le plus connu des élèves de I.A. Baudouin de Courtenay de la période pétersbourgeoise.

On doit tenir compte du fait que la conception de Polivanov ne nous est parvenue que partiellement. Après 1931 il eut peu de possibilités de se faire publier (les marristes avaient interdit de publier ses travaux à Moscou et à Léningrad). Après son arrestation en août 1937 (il fut fusillé en janvier 1938) ses archives ont disparu, une partie avait déjà été perdue lors de ses tribulations en Asie centrale. On ne peut pas tout reconstituer, mais dans les documents qui nous sont parvenus il est beaucoup parlé du marxisme. On se reportera à un livre qui est spécifiquement consacré à cette

---

[1] Kuznecov, à paraître.

[2] Lomtev, 1932, p. 12.

question : *Za marksistskoe jazykoznanie*, ['Pour une linguistique marxiste', 1931], et à une série d'articles inclus dans des anthologies posthumes (Polivanov, 1968 et 1991).

Polivanov écrit que la linguistique marxiste n'est pas la même chose que la linguistique matérialiste, car «on peut déjà considérer la linguistique comme matérialiste depuis l'époque de Schleicher»[1]. La principale différence entre cette science du langage et la linguistique marxiste encore à construire réside en ce que «malheureusement, la linguistique jusqu'à présent n'a été qu'une science historico-naturelle, et pas une science sociale»[2]. Sans nier que «les faits de psychologie collective sont importants»[3], il insiste sur la priorité d'une approche sociale de la langue : «pour que cette science [du langage — *V.A.*] soit adéquate à son objet d'étude, il faut qu'elle soit sociologique»[4]. Il parle à plusieurs reprises de la langue en tant que «processus de travail», un de ses articles s'appelle même «Les facteurs d'évolution phonétique de la langue comme processus de travail»[5]. Sous la désignation de «science sociologique de la langue», Polivanov entendait non seulement la sociolinguistique au sens actuel, mais aussi, par exemple, l'étude des causes internes du changement.

Il ne fait pas de doute que ses convictions marxistes ont servi de stimulation à ses recherches dans cette direction. Mais en quoi ces recherches étaient-elles spécifiques d'une approche marxiste? Lui-même indiquait :

> «Personne ne peut nier que la langue est un phénomène social». (Polivanov, 1968, p. 178)

> «Je ne dirai pas que parmi les meilleurs linguistes russes d'avant la Révolution on passait sous silence l'aspect social». (Polivanov, 1991, p. 539)

Il se remémorait la vision prospective de son maître Baudouin de Courtenay, qui,

> «constatant que les linguistes russes et européens contemporains ne s'occupent pas de linguistique sociologique, pensait que l'étape suivante de l'évolution de notre discipline serait un tournant vers l'aspect social de la langue». (Polivanov, 1968, p. 183-184)

---

[1] Polivanov, 1991, p. 537.

[2] *Ib.*, p. 538.

[3] *Ib.*, p. 539.

[4] Polivanov, 1968, p. 182.

[5] *Ib.*, p. 57-74.

Polivanov considère que «ce tournant, qui se manifeste par la recherche des voies d'une linguistique sociologique»[1], s'est déjà accompli. Selon lui, ce tournant se constate chez F. de Saussure, A. Meillet, Ch. Bally, J. Vendryes, O. Jespersen, K. Vossler, etc.; il énumère la plupart des linguistes les plus connus des années 1910-1920.

Il s'avère ainsi que le tournant vers la problématique sociologique est chez Polivanov une marque générale de l'époque, qui n'a pas de lien direct avec le marxisme. Il note par deux fois que A. Šaxmatov, qui comprenait l'importance de l'approche sociale de la langue mais sans en avoir ni la théorie ni la méthode, collectait des faits variés sur le langage et la société, dans l'espoir de créer une théorie dans l'avenir[2]. On peut dire que la différence entre Polivanov et ses prédécesseurs consistait en la tentative de construire une théorie de la langue comme fait social. Mais en quoi consistait-elle?

Dans tous ses travaux qui nous sont parvenus, la théorie, selon sa terminologie, *sociologique* du langage ne se construit plus ou moins concrètement que sous un aspect : il s'agit de la théorie des changements linguistiques sur l'exemple de la phonologie. Dans sa polémique avec les marristes, il insistait constamment sur l'absence de *liens directs* entre changements économiques et changements linguistiques :

> «S'attendre à un reflet direct de certains phénomènes économiques sous la forme de certains sons de langue ou de certaines formes morphologiques, c'est à peu près la même chose que de s'attendre à ce qu'au moment de la révolution tous les pistons des locomotives se mettent à fonctionner autrement que sous le tsarisme». (Polivanov, 1991, p. 539)

Les changements sont de deux sortes : ceux qui sont purement internes et ceux qui sont indirectement conditionnés par des causes socio-économiques. Les changements du second type peuvent trouver leur origine dans l'apparition ou la perte de contacts avec telle ou telle langue, dans l'évolution du nombre de locuteurs de telle ou telle langue, etc.

Polivanov liait directement les changements internes à sa façon de concevoir la langue

> «comme une activité de travail, ayant pour but la communication entre les membres d'une collectivité donnée (unie par un critère linguistique)... L'orientation vers un but, ce pour quoi et en fonction de quoi la langue existe, c'est précisément la communication, indispensable pour une collectivité liée par des besoins de coopération». (Polivanov, 1968, p. 57)

---

[1] *Ib.*, p. 184.

[2] Polivanov, 1968, p. 184; Polivanov, 1991, p. 539.

La terminologie porte l'empreinte du marxisme. Mais, pour l'essentiel, l'interprétation de la langue comme moyen de communication est un lieu commun de la linguistique du 19ème et du 20ème siècle, et c'est à cette époque qu'elle a été clairement formulée par le Cercle de Prague[1]. Les Pragois étaient proches de Polivanov sur le plan conceptuel, ce que les deux parties reconnaissaient : voir, d'un côté, le compte-rendu fait par Polivanov d'un livre de Jakobson[2], et de l'autre les mentions de Polivanov dans la correspondance de Troubetzkoy et Jakobson[3]. Si l'on fait abstraction des différences de terminologie, incluant des termes marxistes chez Polivanov, la divergence principale concernait «les faits de psychologie collective» : Polivanov jusqu'à la fin de sa vie comprit la phonologie comme une «psycho-phonétique», ce que refusaient les Pragois.

Une autre thèse constante de Polivanov était le reflet des lois de la dialectique dans la langue. Il a écrit un article entièrement consacré à ce thème : «Les lois de la transformation de la quantité en qualité dans les processus de l'évolution historique en phonétique»[4], et il y a fait des allusions dans d'autres articles. A propos de la loi du passage de la quantité à la qualité en langue, il parle des changements par mutations, par sauts dans le système phonologique de la langue, lorsque deux phonèmes se réunissent en un seul, ou, à l'inverse, qu'un phonème se scinde en deux (respectivement *convergence* et *divergence* dans la terminologie de Polivanov). Dans toute une série d'articles, il montre à partir d'un matériau varié qu'au cours de l'évolution phonétique s'accumulent des changements qui ne touchent pas le système des phonèmes, puis a lieu un saut brusque, et le système change.

On peut bien sûr trouver ici un lien avec les lois de la dialectique, formulées déjà par Hegel. Pourtant les régularités mises en évidence conservent leur pertinence même si l'on ne tient pas compte de la dialectique. A la même époque des scientifiques d'autres écoles et d'autres tendances ont parlé des mêmes phénomènes. Notons ne serait-ce que V. Brøndal, qui écrivait que, à la différence de la science de l'évolution au 19ème siècle, celle du 20ème siècle tient compte des «changements discontinus» et des «sauts d'un état à un autre»[5]. Le linguiste danois rapportait cette nouvelle approche de la langue non pas à la dialectique, mais aux notions de *quanta* dans la physique contemporaine et de *mutation* en génétique. Du reste, Polivanov évoquait également les mutations. On voit ainsi une tendance

---

[1] Cf. *Thèses* de 1929.

[2] Polivanov, 1968, p. 135-142.

[3] Trubetzkoy, 1975.

[4] Polivanov, 1968, p. 114-134.

[5] Brøndal, 1939.

commune à un certain nombre d'orientations en linguistique, qui n'est pas en contradiction avec le marxisme, mais qui n'a rien de spécifiquement marxiste.

Caractéristique est l'attitude de Polivanov envers les autres théories. Lui-même a reconnu avoir subi l'influence de l'historien russe N.I. Kareev, à qui il avait emprunté la notion d'«historiologie»[1]. Par ce terme on entend la mise en évidence de régularités de l'évolution historique, par opposition à l'«histoire» comme simple enregistrement de faits. Kareev était constamment en polémique contre les marxistes.

Examinons un dernier exemple. Dans l'un des articles du recueil *Za marksistskoe jazykoznanie* ['Pour une linguistique marxiste'], Polivanov parle des différents rôles que doit savoir jouer en même temps le linguiste. Parmi eux il y a celui de «politicien de la langue», c'est-à-dire celui qui est capable de faire des prévisions sur l'évolution future de la langue. Ce linguiste

> «sait faire (ne serait-ce que sur une échelle limitée) des prévisions sur l'avenir de la langue dans l'intérêt de l'édification linguistique [*jazykovoe stroitel'stvo*] (l'une des variétés de l'"ingéniérie sociale' de l'avenir)». (Polivanov, 1960, p. 271)

Là encore, le lien avec la vision du monde marxiste ne fait pas de doute. Mais en même temps, Polivanov ne fait que développer les idées de son maître, qui avait envisagé la nécessité de faire des prévisions en matière de langue plus d'un demi-siècle auparavant[2]. C'était au tour de l'élève de reprendre le relais, en la revêtant d'une enveloppe marxiste.

Dans l'un de ses travaux non publiés de son vivant, Polivanov écrivait :

> «dans la recherche empirique (et particulièrement en linguistique), il est important non pas de prendre le marxisme comme point de départ, mais comme point d'arrivée, sur la base des faits d'observation. Voilà pourquoi je considère qu'il est tout à fait suffisant de dire que je suis marxiste, dans la mesure où les conclusions auxquelles je parviens à partir des phénomènes langagiers ne font que confirmer les positions de base du matérialisme dialectique et le principe méthodologique consistant à établir les lois de la causalité économique des faits de langue». (Polivanov, 1991, p. 559)

Peut-être sans s'en rendre compte, il définissait là ce qu'il appelait la construction d'une linguistique marxiste. Son appartenance au marxisme donnait une orientation définie à ses recherches, influait sur le choix de la démarche et souvent des thèmes mêmes de ses travaux. Les conclusions de

---

[1] Polivanov, 1928, p. 30.

[2] Baudouin de Courtenay, 1963, t.1, p. 70.

Polivanov n'étaient pas en contradiction avec le matérialisme dialectique (au sens authentique du terme, alors qu'elles pouvaient être contraires à la conjoncture politique soviétique). Mais les conclusions de bien d'autres scientifiques non plus n'étaient pas en contradiction avec le matérialisme dialectique, quand bien même ils n'en mentionnaient même pas l'existence. A dire vrai, Polivanov n'avait pas de théorie marxiste de la langue, tout au plus peut-on penser que dans ses travaux qui ne nous sont pas parvenus il examinait ce problème plus en détails.

4.

Parmi les autres grands linguistes appartenant à l'époque au camp marxiste, on trouve le théoricien et praticien de l'édification linguistique N.F. Jakovlev[1], ainsi que L.P. Jakubinskij. Ce dernier, en particulier, est l'auteur d'un article qui attaque Saussure de façon virulente en 1931. Plus exactement, ce n'est pas la conception saussurienne dans son ensemble qui est visée, mais une de ses thèses : «La masse sociale n'est point consultée [...] La masse [...] est liée à la langue telle qu'elle est».[2] La polémique de Jakubinskij repose en grande partie sur des positions *a priori* :

> «Si Saussure a raison, il est impossible que s'exerce une intervention organisée de la société dans le processus langagier, il est impossible de diriger ce processus, et toute politique linguistique est impossible... Si Saussure a raison, alors devient inapplicable à la linguistique le conseil, bien connu mais toujours d'actualité, de Marx aux philosophes de ne pas seulement étudier le monde, mais aussi de le changer». (Jakubinskij, 1931, p. 73)

Jakubinskij reproche au linguiste suisse le fait qu'il «pense de façon statique une situation sociale établie une fois pour toutes»[3]. L'article de Jakubinskij ne manque pas de rappeler des exemples d'intervention consciente effectivement réalisée dans l'évolution d'une langue, par exemple la formation du tchèque standardisé au 19ème siècle. Mais ce n'est que dans ses grands traits qu'est esquissée une approche propre, alternative à celle de Saussure. D'autre part, la thèse de la possibilité d'une intervention consciente dans l'évolution d'une langue (qui répondait sans aucun doute à la conjoncture de l'époque) trouvait son origine également chez le libéral de gauche I. A. Baudouin de Courtenay (dont Jakubinskij avait été l'élève).

5.

---

[1] Sur Jakovlev, cf. Ašnin & Alpatov, 1995.

[2] Saussure, 1974, p. 104.

[3] Jakubinskij, 1931, p. 79.

Il existe un autre livre connu de cette époque, dans lequel le mot «marxisme» figure dans le titre même : *Le marxisme et la philosophie du langage* de V.N. Vološinov (nous ne discuterons pas ici la question controversée de l'auteur réel de ce livre; remarquons seulement que, d'un côté, il est très probable que M. Bakhtine ait participé à la conception du livre, et que de l'autre, il n'y a pas d'argument convaincant qui empêcherait de considérer que Vološinov ait été au moins l'un des auteurs). A l'heure actuelle certains en Russie considèrent l'ouvrage comme anti-marxiste[1], mais cette interprétation nous semble fallacieuse. Il est vrai que la problématique du livre est loin d'être entièrement marxiste.

Le lecteur remarquera que la problématique marxiste est représentée dans cet ouvrage de façon fort irrégulière. Elle est particulièrement concentrée dans la courte introduction, qui a une allure tout à fait habituelle pour les textes marxistes de l'époque. On parle souvent de marxisme dans la première partie méthodologique, bien que de façon irrégulière selon les chapitres : dans les deux premiers chapitres plus que dans le troisième. Mais dans la deuxième partie du livre, qui mène la polémique contre Saussure et l'école de Vossler, le substantif «marxisme» est totalement absent, et l'adjectif «marxiste» ne se rencontre que trois fois. Quant à la troisième partie, où il s'agit de problèmes plus concrets du style indirect libre, on n'y trouve ni l'un ni l'autre.

Des trois contextes d'utilisation du mot «marxiste» dans la deuxième partie, deux sont du même type. Il s'agit du nom même de cette deuxième partie : «Vers une philosophie marxiste du langage»[2] et d'une phrase à la fin de troisième chapitre : «La philosophie marxiste du langage doit prendre comme point de départ l'énoncé comme phénomène réel de la langue-parole et comme structure socio-idéologique»[3]. Dans les deux cas, la «philosophie marxiste du langage» est simplement une étiquette pour désigner la philosophie du langage que les auteurs appellent à construire. La troisième mention (également dans le troisième chapitre) se trouve dans un contexte polémique :

> «L'idéologie du quotidien correspond pour l'essentiel à ce qu'on désigne, dans la littérature marxiste, sous le nom de psychologie sociale. Dans ce contexte particulier, nous préférons éviter le mot 'psychologie', car seul importe pour nous le contenu du psychisme et de la conscience; or le contenu est idéologique, étant déterminé par des facteurs non individuels

---

[1] Cf. Maxlin, 1993.

[2] Vološinov, 1995, p. 257; tr. fr. p. 69.

[3] *Ib.*, p. 315. [la traduction française donne ici «l'énonciation» pour «l'énoncé», ce qui me semble une très grave erreur. *NdT*]

et organiques (biologiques, physiologiques), mais purement sociologiques». (Vološinov, 1995, p. 308; tr. fr. p. 130-131)

Dans ce contexte, le marxisme (ici il s'agit avant tout de G. Plekhanov) est un «mot étranger», sans doute pas hostile, partiellement semblable, mais distinct de ses propres mots.

De même, c'est uniquement dans la première partie qu'on trouve les termes spécifiquement marxistes de *base* et *superstructure*. Seul le mot *idéologie* traverse tout le livre, la question du sens de ce terme sera discutée plus loin.

On a l'impression que, dès que les auteurs passent des problèmes philosophiques de caractère général à des questions plus concrètes relevant de la théorie de la langue (questions qui restent néanmoins relativement abstraites), le marxisme ne leur est plus d'aucune utilité. Ce n'est pas une polémique «carnavalesque» (l'expression est de V. Maxlin), mais une critique tout à fait sérieuse de Saussure et (à un moindre degré) de K. Vossler qui fait l'objet de la deuxième partie. Dans la troisième partie, cette même polémique porte sur des questions plus particulières.

Pourtant, on ne peut nier la présence invisible du marxisme aussi dans les deux dernières parties du livre. On ne peut guère parler de polémique, si ce n'est à propos de la discussion des thèses de Plekhanov sur la psychologie sociale. La présence du marxisme se manifeste sur d'autres points. C'est l'orientation sociologique générale du livre qui est en accord avec le marxisme. On y trouve constamment soulignée, tout au long du livre, l'idée que le langage a un caractère social, qu'il est fait de dialogue et de communication, que dans la langue se reflète un contenu socialement signifiant, que la conception psychologique individuelle de la langue est une attitude erronée. On doit bien reconnaître que tout ces thèmes sont en consonance avec le marxisme (à condition, bien sûr, de ne pas identifier ce dernier avec le «mal totalitaire» et la pratique sociale de l'URSS dans ses pires manifestations). On peut comparer ces recherches des deux auteurs à celles de Polivanov, qui s'efforçait, indépendamment d'eux, de construire une linguistique sociologique.

Le fait de mettre en avant la question du marxisme, qui, en fait n'occupe pas une si grande place dans le livre, pouvait sembler utile pour «faire passer» le livre, qui a effectivement été publié très vite. Mais on ne peut nier que les auteurs aient pu chercher et trouver des points de contact entre le marxisme et leur propre conception. Le mécontentement à l'égard d'une science du langage réductrice, qui étudiait son objet de façon statique, comme une somme de règles figées, qui séparait la langue du locuteur et de la société, pouvait fort bien trouver un appui dans le marxisme, avec son approche globale des phénomènes et son intérêt particulier pour la sphère sociale.

De tout cela, on a parlé plus d'une fois, dans plusieurs pays (y compris chez des chercheurs qui partent du principe que l'auteur unique de tous ces textes est Bakhtine). Voici ce que dit un auteur biélorusse :

> «La trace du marxisme chez Bakhtine est un paradoxe troublant pour ceux qui l'étudient. Pourtant, si l'on y réfléchit, il n'y a là nul paradoxe. Errant parmi les ruines de la philosophie classique, penseur enclin à l'universalisme et à la systématicité, il ne pouvait pas ne pas examiner avec une attention prudente le marxisme, seule philosophie post-hégélienne à conserver ces qualités, ou, au moins, à s'en réclamer. Pour éviter tout malentendu je préciserai : ce n'est pas envers le marxisme comme théorie de la transformation de la société mais comme système philosophique global que Bakhtine pouvait éprouver de l'intérêt». (Zdol'nikov, 1998, p. 151)

Un spécialiste anglais de Bakhtine remarque avec juste raison qu'attribuer à Bakhtine une attitude strictement négative envers le marxisme revient à présenter de façon simpliste une question complexe et qu'il ne faut pas confondre l'attitude envers l'idéologie soviétique officielle et celle envers la pensée marxiste elle-même[1]. Voici enfin ce qu'écrit un spécialiste japonais de Bakhtine :

> «Il semble que le lien au marxisme dans les travaux du cercle de Bakhtine de la fin des années 20 et du début des années 30, comme dans ceux de Vygotskij, soit en fait la continuation de la philosophie de l'acte éthique». (Sasaki, 1992, p. 381)

L'adversaire principal des auteurs de *Marxisme et philosophie du langage* est le positivisme, et, plus précisément, la linguistique positiviste, cadre dans lequel ils font rentrer aussi Saussure. L'école de Vossler est, par certains aspects, une alliée et une source d'inspiration, mais par d'autres elle est aussi un adversaire. Le marxisme s'avère plutôt un allié contre l'une et l'autre variante du «monologisme». Cela ne signifie pas que la problématique du livre soit marxiste ou entièrement définissable par le marxisme.

Ce qui se manifeste dans ce livre est une attitude propre à l'époque : un *sociologisme* extrême. C'est, par exemple, l'analyse du «contexte social» de l'expression de la sensation de faim dans la langue, ou bien cette remarque dans la polémique avec le vosslérien E. Lorck : «Quant à l'imagination, le bourgeois en a autant que le prolétaire. Et, de surcroît, il dispose de plus de loisirs pour s'en servir»[2]. Mais semblables expressions ne peuvent étonner que le lecteur moderne, alors que dans l'URSS des années 20 tout le monde écrivait de la sorte, sauf les «académistes» de la vieille

---

[1] Brandist, 1998, p. 112.

[2] Vološinov, 1995, p. 375; tr. fr. p. 213.

école. Quant à l'analyse de la sensation de faim, il s'agit simplement d'une réinterprétation du travail de L. Spitzer.

Les nombreux emplois du mot *idéologie* et de ses dérivés dans le livre méritent un examen approfondi. Il est clair qu'ici on n'entend pas ce mot dans son sens marxiste premier de «conscience fausse», qui remonte à Plekhanov. Voici, par exemple, une définition de l'*idéologie* dans une encyclopédie soviétique :

> «système de conceptions et d'idées, dans lesquelles on prend conscience et on donne une appréciation aux relations des gens à la réalité et entre eux, aux problèmes sociaux et aux conflits, et dans lesquelles sont contenus les buts (les programmes) de l'activité sociale, visant à maintenir ou modifier (développer) les rapports sociaux existant». (Kelle, 1972, p. 39)

Qu'est-ce qui est recouvert sous le mot *idéologie* dans le livre? Un domaine en fait assez large, qui comporte des aspects variés. Mais, avant tout, l'idéologie est envisagée du point de vue de sa relation au signe linguistique et à l'expression verbale; le caractère sémiotique de ce concept dans le livre a déjà été signalé[1]. Cf. ce passage : «Le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes : ils se correspondent mutuellement»[2]. Dans *Marxisme et philosophie du langage* on parle d'idéologie là où nous parlerions aujourd'hui de signification ou de sémantique : le côté matériel du signe est hors de l'idéologie, mais la signification dans le signe fait partie du domaine de l'idéologie, qui «réfracte» [*prelomljaet*] la réalité. En l'absence de théorie sémantique dans l'ouvrage, c'est le concept d'*idéologie* qui en tient lieu.

A l'heure actuelle, l'usage du terme *idéologie* dans semblables contextes suscite une certaine perplexité (du moins en Russie); nous avons pu le vérifier aux réactions d'étudiants suivant un cours d'histoire des théories linguistiques (mais il faut aussi tenir compte du fait que ce mot a été discrédité dans la production essayistique (*publicistika*) dans les années 1980-1990). Du reste, ce sens du mot ne s'est pas maintenu, ni dans la linguistique soviétique des années 1930, ni dans les décennies suivantes. Mais à l'époque de la parution du livre, on pouvait le rencontrer fréquemment, et pas uniquement dans les textes d'inspiration marxiste. Dans la même année 1929, R. Jakobson écrivait : «Il s'agit non de processus psychiques, mais de phénomènes d'ordre idéologique, notamment de signes constituant des valeurs sociales»[3]. Ici le sens du mot *idéologie* est proche de celui qu'on trouve dans *Marxisme et philosophie du langage* : là aussi,

---

[1] Matejka, 1986, p. 163-164.

[2] Vološinov, 1995, p. 222, tr. fr. p. 27.

[3] Jakobson, 1929, p. 102; *id.*, 1971, p. 9.

l'idéologique est opposé au psychique, là aussi on propose de ne plus s'occuper de psychologie mais d'idéologie.

On peut maintenant revenir à la première partie du livre. Il s'agit d'une introduction méthodologique générale aux autres parties, on y trouve une conception sémiotique détaillée. Pourtant, beaucoup de choses qui sont dites dans cette première partie ne trouvent pas de prolongement dans la suite. Cela concerne tout particulièrement les positions marxistes, par exemple le fait de considérer le signe linguistique comme étant de l'ordre de la superstructure à cause de son caractère idéologique. De même, la conception sémiotique n'est pratiquement pas exploitée dans les deux autres parties. Le marxisme était un point de départ de l'étude, les auteurs ont suivi leur chemin dans une atmosphère marxiste, mais sans penser spécialement au marxisme.

Ainsi, l'examen approfondi du texte de *Marxisme et philosophie du langage* permet d'aboutir à la conclusion que la problématique linguistique fondamentale du livre n'était ni marxiste ni anti-marxiste. Les auteurs du livre ont bâti leur propre conception, en tenant compte de l'existence du marxisme, mais sans se confondre avec lui. Si la conception marxiste s'avérait utile, ils en faisaient usage. Si quelque chose ne convenait pas, ils entraient en polémique (dans les années 1928-1929 cela était encore possible). En somme, acceptant la distinction que faisait Plekhanov entre idéologie et psychologie sociale, ils ont proposé une autre terminologie : «idéologie scientifique» et «idéologie de la vie quotidienne». Ce faisant, ils dégageaient un fragment de la théorie marxiste du psychologisme de Plekhanov, dont les conceptions s'étaient formées au 19ème siècle, psychologisme qu'ils ne partageaient pas.

6.

Pour Bakhtine comme pour Vološinov, pour Polivanov comme pour Jakubinskij, les idées marxistes formaient un cadre de référence, une tonalité sociologique, «idéologique» générale, elles suscitaient l'intérêt pour certains problèmes et l'abandon de certains autres. Mais la construction d'une science marxiste du langage (nous ne parlons pas ici de sociolinguistique) était une tâche insurmontable.

Vers le milieu des années 1930, le dogmatisme dominant en URSS a bloqué toute possibilité de discuter sérieusement d'une approche marxiste envers telle ou telle science. En linguistique, ce processus général s'est encore compliqué par la longue domination du marrisme, déclaré à l'époque «marxisme en linguistique». La seule personne qui pouvait prendre position sur les problèmes du marxisme était J. Staline, qui écrivit en 1950 une série d'articles, rassemblés ensuite sous le nom de *Marxisme et questions de linguistique*. Dans ces textes, tout en renversant les positions marristes, en fait il retirait de l'ordre du jour la question même de la cons-

truction d'une linguistique marxiste et proclamait le retour aux idées et aux méthodes de la linguistique russe d'avant la Révolution. Lorsque, après la mort de Staline, il fut possible de s'exprimer plus librement sur les questions de linguistique, les linguistes ne manifestaient plus d'intérêt pour le marxisme (indépendamment de leurs convictions politiques). Et au début des années 1960, T. Lomtev, dont il a été question plus haut, constatait amèrement : «Parler du marxisme en linguistique est devenu une marque de mauvais goût»[1]. Depuis lors, pendant quatre décennies en URSS puis en Russie, la situation n'a plus changé.

(traduit du russe par Patrick Sériot)

© Vladimir Alpatov

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ALPATOV V.M., 1991 : *Istorija odnogo mifa, Marr i marrizm*, Moscou. [Histoire d'un mythe : Marr et le marrisme]

— AŠNIN F.D. & ALPATOV V.M., 1995 : «N.F. Jakovlev», *Histoire Epistémologie Langage*, XVII-2.

— BAUDOUIN DE COURTENAY I.A., 1963 : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, 2 vol., Moscou. [Œuvres choisies de linguistique générale]

— BRANDIST C., 1998 : «Responsibility and the Logic of Validity», *Baxtinskie čtenija*, III, Vitebsk.

— BRØNDAL V., 1939 : *Acta linguistica*, v. 1, fasc. 1, Copenhague.

— BUXARIN N.I. [BOUKHARINE], 1921 : *Teorija istoričeskogo materializma. Populjarnyj učebnik marksistskoj sociologii*, Moscou-Petrograd. [Théorie du matérialisme historique. Manuel populaire de sociologie marxiste]

— JAKOBSON R., 1929 : «Remarques sur l'évolution phonologique du russe comparée à celle des autres langues slaves», *TCLP*, II, Prague.

—— 1971 : *Selected Writings*, Vol. 1, The Hague-Paris : Mouton.

— JAKUBINSKIJ L.P., 1931 : «F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovoj politiki», in *Jazykovedenie i materializm*, vyp. 2, Moscou. [F. de Saussure sur l'impossibilité d'une politique linguistique]

[1] Lomtev, 1964, p. 152.

— KAREEV N.I., 1883-1890 : *Osnovnye voprosy filosofii istorii*, t. 1-3, Moskva. [Questions de fond en philosophie de l'histoire]
— KELLE V. Ž., 1972 : «Ideologija», in *Bol'šaja sovetskaja èntciklopedija*, 3e éd., t. 10, Moscou. [Idéologie]
— KUZNECOV P.S., (sous presse) : «Avtobiografija», *Moskovskij lingvističeskij žurnal*. [Autobiographie]
— LOMTEV T.P., 1931 : «Očerednye zadači marksistskoj lingvistiki», *Russkij jazyk v sovetskoj škole*, 5. [Les tâches actuelles de la linguistique marxiste]
—— 1932 : «K voprosu o bol'ševistskoj partijnosti v jazyke Lenina», *Literatura i jazyk v politexničeskoj škole*, 5. [La question de l'esprit bolchevique de parti dans la langue de Lénine]
— — 1964 : «Sovremennoe jazykoznanie i strukturnaja lingvistika», in *Teoretičeskie problemy sovremennogo sovetskogo jazykoznanija*, Moscou [La linguistique contemporaine et la linguistique structurale] [1]
— MARR N.Ja., 1933 : *Izbrannye raboty*, t. 1, *Moscou-Leningrad*. [Œuvres choisies]
— — 1936 : *Izbrannye raboty*, t. 2, *Moscou-Leningrad*. [Œuvres choisies]
— MATEJKA L., 1986 : «On the First Russian Prolegomena to Semiotics», in VOLOŠINOV V. : *Marxism and the Philosophy of Language*, Cambridge - London.
— MAXLIN V.L., 1993 : «Kommentarij», in *Baxtin pod maskoj, Maska tret'ja : V.N. Vološinov : Marksizm i filosofija jazyka*, Moscou. [Commentaire à l'édition de Vološinov : *Marxisme et philosophie du langage*]
— POLIVANOV E.D., 1928 : «Zadači social'noj dialektologii russkogo jazyka», *Rodnoj jazyk i literatura v trudovoj škole*, 4-5. [Les tâches d'une dialectologie sociale du russe]
—— 1931 : *Za marksistskoe jazykoznanie*. [Pour une linguistique marxiste]
—— 1968 : *Stat'i po obščemu jazykoznaniju*, Moscou. [Articles de linguistique générale]
—— 1991 : *Stat'i po vostočnomu i obščemu jazykoznaniju*, Moscou. [Articles de linguistique orientale et générale]
— *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii, t.* 1, Moscou. [Contre la vulgarisation et la déformation du marxisme en linguistique]

[1] Lomtev utilise le mot russe *jazykoznanie* dans le syntagme «linguistique contemporaine» et le mot étranger *lingvistika* dans le syntagme «linguistique structurale». [*NdT*]

— SASAKI Hiroshi, 1992 : «Bafutin ni okeru 'koe' no mondai», *Araya Keisaburoo kyooju koki kinenron bunsyuu 'Koosaku-suru gengo'*, Tokyo. [Le problème de la 'voix' chez Bakhtine]
— SAUSSURE F., 1974 : *Cours de linguistique générale*, Paris : Payot.
— SCÖLD H., 1929 : *Zur Verwandschaftslehre : die kaukasische Mode*, Lund.
— TRUBETZKOY N.S., 1975 *: N.S. Trubetzkoy's Letters and Notes*, La Haye - Paris.
— UNBEGAUN B.O., 1954 : «Some Recent Studies on the History of the Russian Language», *Oxford Slavonic Papers*, 5.
— VOLOŠINOV V.N., 1995 : «Marksizm i filosofija jazyka», in VOLOŠINOV V. : *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*, Saint-Petersbourg. [Marxisme et philosophie du langage] (1ère éd. 1929)
— ZDOL'NIKOV V.V., 1998 : «M.M. Baxtin i marksizm : nekotorye podxody k probleme», in *Baxtinskie čtenija*, III, Vitebsk. [Bakhtine et le marxisme : quelques voies d'approche]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 23-43

Les aurores japhétiques du XXème siècle

Vladimir N. BAZYLEV
Institut de linguistique, Moscou

Dans les travaux des linguistes soviétiques des années 1920-1940 (ceux de N.Ja. Marr en particulier), on peut distinguer plusieurs aspects, ce qui permet de les analyser à partir de différents points de vue.

Une approche académique, strictement historique, nous semble parfaitement possible pour comprendre ce que représentait la «nouvelle doctrine du langage » dans le contexte intellectuel de son époque. Les idées de Marr faisaient partie intégrante de ce contexte : il suffit de rappeler les recherches historiques de P.A. Florenskij et sa polémique avec N.A. Berdjaev, les postulats philosophiques du marxisme-léninisme, les travaux des représentants de l'avant-garde (L. Lipavskij)[1]. Cette approche permet de mettre en évidence dans la linguistique soviétique des années 1920-1940 des thèses à la fois connues et hautement prévisibles qui, à mesure qu'elles étaient assimilées et ressassés, se transformaient en clichés. Il s'agit du rapport entre le langage et la pensée, de la typologie des systèmes de langues, de la sémantique, de la politique linguistique envers les nationalités, etc.

Certaines d'entre elles, qui forment l'ossature même de l'idéologie de la linguistique marxiste-léniniste, peuvent servir d'illustration historique à la répétition de certains cycles dans l'histoire culturelle. En 1930, par exemple, Marr pouvait à bon droit dire :

> «A l'étape actuelle de son évolution, la théorie japhétique se fond totalement dans le marxisme, elle en est une partie inaliénable, et, dans certains domaines, elle constitue un support indispensable à la concrétisation de ses thèses générales (identiques à celles des japhétidologues) à partir d'un matériau qui n'est pas seulement langagier. Elle fournit des bases théo-

[1] Neretina 1999, p. 221-222; Bazylev & Neroznak, 2001, p. 3-20; Gasparov, 1993, p. 187-212; Civjan, 2001, p. 232-244.

riques à la science académique, mais également des principes d'organisation politique pour le travail social, identiques à ceux du marxisme»[1].

Mais c'est tout aussi à juste titre qu'on pouvait affirmer en 1952 dans l'ouvrage *Voprosy jazyka v svete trudov Stalina* ['Les problèmes linguistiques à la lumière des œuvres de Staline'] :

«L'objectif principal [désigné devant nous par J.V. Staline], est l'introduction du marxisme en linguistique». (*Voprosy*, 1952, p. 3)

Ce genre de cycle est une *reductio ad absurdum* du projet des sciences sociales, leur aboutissement logique, qui s'accompagne de la découverte de leurs contradictions intérieures et donc leur auto-négation. En fait, la réduction de la conscience au langage dans la linguistique soviétique (une tendance parmi d'autres, mais assez insistante) a été la façon la plus conséquente et donc inévitable de résoudre le problème de la mécanique de la pensée que pouvait admettre l'idéologie soviétique. Le langage était un prétendant idéal au rôle de substrat de la pensée, comprise comme un fait social : un moyen de communication. Dépassant le statut social de l'individu, il supprime ce dualisme grâce à la dualité de son existence, extérieure et matérielle, d'un côté, et intérieure et psychique, de l'autre. L'identification de la pensée avec le langage était une limite logique de la théorie linguistique marxiste-léniniste. A cette occasion, on peut donner un extrait d'un travail publié dans les années 1980 et écrit à la Section de la philosophie du langage à l'Institut de linguistique de l'Académie des Sciences de l'URSS, dirigée par V.Z. Panfilov :

«D'une part, le système de la langue permet de revérifier au niveau de la pensée la connaissance acquise (le renouvellement ou la complexification des catégories de la pensée, l'apparition de nouvelles catégories), d'autre part, compte tenu du renouvellement du contenu des catégories de la pensée, on assiste à une correction du comportement du sujet concevant la réalité objective et au changement du système de la langue. Et de nouveau : la parole – la langue – la pensée, la pensée – la langue – la parole»[2].

Une autre approche cependant, plus moderne, est possible, si l'on s'intéresse à la partie théorique de l'héritage scientifique des linguistes des années 1920-1940 pour illustrer certaines thèses du paradigme scientifique «d'avant-garde», ce paradigme dont les linguistes ont formé la tête pensante. Sous cet aspect, c'est bien le nom de Marr qui est resté l'un des plus fascinants pendant tout le XXème siècle. La réception de ses idées a suivi plusieurs voies. Il s'agit avant tout de la «sémantique fonctionnelle» déve-

---

[1] Marr, 1930a, p. 62.

[2] Judakin, 1984, p.7.

loppée dans les travaux de Ju.S. Stepanov, par exemple, dans son ouvrage *Konstanty. Slovar' russkoj kul'tury* ['Les constantes. Dictionnaire de la culture russe'] (1997), où il évoque le caractère fructueux et plein de perspectives des observations de Marr sur les séries parallèles des choses et de leur dénomination. Selon Stepanov,

> «Marr a réussi à découvrir une certaine régularité (*zakonomernost'*) spécifique qu'aujourd'hui nous pouvons appeler une régularité sémiotique, mais que Marr lui-même appelait la 'sémantique fonctionnelle'».

En 1997, Stepanov affirme que, selon Marr, la «synonymisation», c'est-à-dire, la convergence sémantique (des sèmes ou des sens des mots en général) a une valeur euristique.

> «A sa base, le phénomène même de la 'synonymisation' est noté de façon juste et il doit être conservé, bien que dans certaines limites». (Stepanov, 1997, p. 66-67)

A part les programmes de recherche des années 1930-40, les idées de Marr ont été développées dans les travaux de R.O. Jakobson, T.V. Gamkrelidze et Vjač.Vs. Ivanov (dans les années 1970-1980) et chez des linguistes contemporains dans les années 1990. En particulier, les travaux de Marr et de ses disciples dans le domaine de la paléontologie linguistique reposaient sur la mise en évidence des «éléments primaires» (*pervo-èlementy*). On postulait un nombre fixe (quatre) d'éléments, consistant chacun en un triplet phonétique. Cette idée a reçu à l'heure actuelle une nouvelle interprétation chez les linguistes.

> «Cette théorie, qui représente un modèle original de structure de la langue, est très proche de celui du code génétique. Elle n'est pas sans pertinence pour la science et peut servir d'exemple de la manifestation chez un chercheur de représentations intuitives sur la structure du code génétique, qu'il introduit inconsciemment dans son modèle de la langue». (Gamkrelidze, 1998, p. 46)

Ce problème, posé dans les années 1930 dans le cadre des catégories sémiotiques, n'a jamais été étudié par la suite sur une échelle plus large, à savoir la nature et le mécanisme des processus langagiers, en particulier, le caractère changeant et varié qui se laisse découvrir dans l'analyse de certains éléments de la langue, comme la racine, les préformants et les déterminants et, enfin, du point de vue de la corrélation entre le signifiant et le signifié dans le mot. Le seule tentative systématique a été faite par M.M. Makovskij dans son travail désormais classique *Lingvističeskaja genetika* ['La génétique linguistique'] (1992). L'analyse des faits concrets a montré que, derrière l'image extérieure du mot, sont toujours présents des processus génétiques «cachés». Il s'agit de l'alternance régulière d'impulsions intra-sémiotiques fortes et faibles, réalisées dans le cadre de formules pho-

no-morpho-sémantiques (qualitatives et quantitatives) : la fusion du contenu et des formes génétiquement marquées, c'est-à-dire la création de la plus petite «cellule» linguistique, s'observe dès les étapes les plus anciennes de l'apparition des phénomènes langagiers. Les idées de la génétique linguistique trouvent leur développement dans les travaux sur la métalinguistique dans les années 1990, orientés vers les langues modernes. Leurs auteurs distinguent deux groupes de sujets de recherches :

1- dans la mesure où les processus génétiques dans la langue ont un caractère stochastique fortement marqué, les futures recherches dans œ domaine doivent être concentrées sur l'étude des universaux stochastiques les plus typiques, sur l'étude des situations stochastiques possibles et impossibles dans les limites de trajectoires génétiques particulières ;

2- la création d'un dictionnaire sémantique et la reconstruction de la culture ; un dictionnaire des sémantèmes classés par champs sémantiques, présentant des données sur les référents historiques possibles des lexèmes, apporte de l'information sur le milieu écologique et la typologie de la culture des locuteurs d'une langue donnée[1].

Intéressante à cet égard est la réception des idées marristes dans le champ herméneutique de la recherches linguistique, dont l'horizon est constitué par une authentique analyse du sens. Cette dernière est liée, selon A.A. Brudnyj, à

> «la démystification de la nature humaine, c'est pourquoi toutes les questions sur les régularités d'un stade particulier dans l'évolution historique des phénomènes (y compris les textes) doivent être discutées en s'appuyant sur une théorie prouvant que l'histoire naturelle s'accomplit par stades et est orientée vers un but. Appliqué à l'évolution, c'est par exemple l'orthogenèse de L.S. Berg, et à la langue, c'est la glottogenèse de N.Ja. Marr». (Brudnyj, 1998, p. 119)

Dans les années 1970, les travaux les plus élaborés sur la reconstruction de la forme interne de la langue étaient menés par les linguistes de la section de linguistique mathématique de l'Université de Leningrad. Selon L.S. Šiškina,

> «ce groupe concentrait dans son travail
>
> plusieurs directions de recherches linguistiques sur la reconstruction interne de la langue. Les idées de A.A. Potebnja, G.P. Pavskij, K.S. Aksakov, N.P. Nekrasov, N.Ja. Marr, I.I. Meščaninov, la logique du contenu de M.I. Karinskij et V.N. Moroz et la solide école de l'analyse structurale – tout cela a servi de milieu nutritif à des recherches conjointes sur les bases profondes du langage». (Šiškina, 1998, p. 272)

[1] Dljasin, 1998 ; Šajxiev, 1998.

Ainsi, pendant toute la période soviétique, les linguistes ont constamment essayé de réconcilier ces deux approches, de trouver un point commun, à savoir ce qui est important «aussi bien pour eux que pour nous». Ce point (qui n'est sans doute pas le seul, mais qui est d'une importance capitale) où se rencontrent le début et la fin du siècle, les théories et les textes, était le problème du *langage*.

Il est difficile d'imaginer un linguiste qui n'ait rien écrit sur le langage. Mais les linguistes soviétiques ne faisaient pas que parler de la langue, ils étaient toujours en train de la *créer*.

Le problème de la langue était au centre de la culture. Dans les années 1920-1940, on chargeait la langue des fonctions les plus diverses, depuis la formation d'une idéologie d'Etat et l'éducation des générations montantes jusqu'à la création d'alphabets et de grammaires pour les langues des peuples de l'URSS qui ne les possédaient pas encore. Selon Marr,

> «les langues sans écriture, les langues de littérisation récente, les langues vivantes en général sont les mieux adaptées pour l'application de la nouvelle doctrine du langage, qu'on appelle également la théorie japhétique. Grâce aux interprétations qui sont données des faits de ces langues, leurs locuteurs ont la possibilité de parvenir à des interprétations idéologiquement développées». (Marr, 1930b, p. 4)

On peut dire que dans les années 1920 s'est produit un saut qualitatif. C'est, en effet, non seulement une nouvelle décennie qui s'annonçait, mais encore une nouvelle époque : ce qui commençait, c'est une discussion sur le langage en général. «La parole en tant que telle», voilà non seulement l'un des grands slogans des futuristes, mais encore une formulation assez exacte d'une approche très répandue, voire dominante. La déclaration de son appartenance aux partisans ou aux adversaires d'une certaine conception linguistique, la participation aux réunions, cercles et groupes linguistiques de toutes sortes, telles sont les particularités de la vie culturelle de l'intelligentsia dans les années 1920-1940. Le caractère expressément linguistique (et non simplement traditionnellement philologique) des études et points de vue sur la langue est assurément un symbole de l'époque, comme G.O. Vinokur l'écrira en 1940 :

> «J'ai plus appris en dehors de l'Université, dans les cercles d'étudiants et les groupes littéraires que pendant les cours et les séminaires. Les réunions de notre 'Cercle linguistique de Moscou' (où l'on étudiait les questions les plus variées, depuis la dialectologie russe et la poétique de Gogol' jusqu'à l'histoire de l'hébreu ancien et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes) étaient fréquentées non seulement par les étudiants (parmi lesquels on trouvait R.O. Šor et B.V. Gornung), mais aussi par des chercheurs et des écrivains. M.N. Peterson était un pilier du cercle. Parmi les autres, je me

souviens du jeune et beau Ju.M. Sokolov, qui commençait à peine son activité scientifique et nous faisait rire en racontant les histoires les plus extraordinaires, de I.N. Rozanov, V.B. Šklovskij, O.M. Brik... ». (Vinokur, 2000, p. 113)

En fait, le langage était l'un des mots-clés de la culture soviétique : d'une part, l'aspiration (qui dépassait parfois les limites du raisonnable) à étudier et tout décrire en termes de langue, des cultures primitives du matriarcat de l'Afro-Eurasie aux phénomènes culturels les plus complexes; d'autre part, la pénétration de la terminologie et des idées linguistiques dans tous les domaines de la vie et dans tous les aspects du discours. Ainsi, en 1925, A. Kručenyx publiait un ouvrage *Jazyk Lenina* ['La langue de Lénine']. Dans la conclusion il écrivait :

« La largeur de vues extraordinaire et la fermeté des principes de Lénine ont fait que sa langue, outre ses qualités révolutionnaires en général, avait également des particularités individuelles : l'esprit de suite, l'inflexibilité, Quelque chose qui vous prend à la gorge, ce que nous avons essayé de montrer dans notre travail, en découvrant ses traits dans tous les onze procédés de la langue de Lénine. Cette langue continue encore à l'heure actuelle à se développer : mieux nous l'apprenons et l'étudions, plus nous nous persuadons de son importance non seulement pour les contemporains, mais aussi pour les jeunes Octobristes[1], qui créeront un Octobre international». (Kručenyx, 1925, p. 60)

Tout l'arsenal de la linguistique a été emprunté : les lois de la production du discours et les règles de l'interprétation du texte, les oppositions phonologiques et les traits distinctifs. Cet arsenal a été utilisé pour décrire n'importe quel phénomène : les systèmes de parenté dans les cultures archaïques, le code génétique, les manifestations de l'inconscient, etc. Il est à propos d'évoquer ici deux déclarations qui sont à même d'illustrer le caractère répétitif (ou constant) de la situation qui était propre à la science du langage : la première appartient à R.O. Jakobson et se rapporte aux années 1920-1930, la deuxième à G.P. Ščedrovickij (spécialiste soviétique de la méthodologie de la science dans les années 1960-1980) et concerne la linguistique (dans son courant sémiotique) des années 1960-1980.

Jakobson :

«Ce n'est pas la littérature qui est l'objet de la science littéraire, mais la 'littérarité', c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre particulière une œuvre littéraire. Pourtant, jusqu'à maintenant les historiens de la littérature ressemblaient plutôt à des policiers qui, ayant pour but d'arrêter une personne particulière, arrêtent à tout hasard tous ceux qui se trouvaient dans l'appar-

[1] Octobristes [*Oktjabrjata*] : l'équivalent des pionniers pour les jeunes enfants [*NdT*].

tement au moment du crime, aussi bien que tous les gens qui passaient dans la rue par hasard. De la même façon, les historiens de la littérature utilisaient tout ce qui leur tombait sous la main : la vie courante, la psychologie, la politique, la philosophie. Au lieu d'une science littéraire, on crée un conglomérat de méthodes d'amateurs». (Jakobson, 1987, p. 275)

Ščedrovickij :

«On veut tout simplement transposer les procédés méthodologiques dans la linguistique, et ainsi résoudre certains problèmes particuliers de la linguistique. Pourtant ce n'est pas satisfaisant : on ignore le fait que chaque discipline a ses buts particuliers. C'est pourquoi elle étudie son objet (qui peut être le même) sous d'autres aspects et sur d'autres plans que d'autres disciplines, elle distingue toujours son propre objet d'études et crée des notions particulières. C'est pourquoi la transposition des notions d'une discipline à une autre ne fait pas avancer les choses». (Ščedrovickij, 1995, p. 518)

Les linguistes des années 1920, et Marr tout particulièrement, étaient les premiers à se rendre compte de cette nouvelle réalité et à introduire dans la vie culturelle l'habitude de penser et de discuter les différents problèmes en termes de langue :

«Il s'agit d'un changement radical dans l'étude du langage en général, du passage formel à l'idéologique, y compris dans une perspective comparative, mais en tenant compte du lien entre les origines et l'évolution du langage d'un côté et, de l'autre, les structures sociales, l'histoire de l'économie, ses formes d'organisation et toutes les valeurs de la superstructure, y compris la vision du monde. Il est clair, à partir de là, que non seulement la langue est organiquement liée à la vie et que le problème de ses origines demande encore des précisions et une étude approfondie, mais aussi que la linguistique est liée à l'organisation sociale en cours de réalisation dans notre pays, à son fondement théorique par le marxisme». (Marr, 1928, p. 8)

Pourtant eux tous, R.O. Šor, T.P. Lomtev et N.Ja Marr aussi bien que E.D. Polivanov, G.K. Danilov, M.M. Guxman et V.M. Žirmunskij, V.Ja. Loja et O.M. Frejdenberg représentent et incarnent à la fois (de façon ambivalente, et, peut-on dire, à la façon bakhtinienne, «carnavalesque») deux conceptions et visions du monde incompatibles. D'une part, ils sont situés dans leur temps (et dans le temps en général), leur œuvre scientifique est soumise à une logique particulière tout en participant à la formation et à l'expression de cette logique. Ils appartiennent pleinement à leur époque et sont placés dans des coordonnées historiques précises et sont liés par une multitude de liens à leurs contemporains et continuateurs. C'est pourquoi on peut dire qu'ils représentent tous le début de la nouvelle culture (en tout cas, de la nouvelle culture socialiste), à tel point leurs travaux sont symboliques et significatifs pour cette culture. C'est à bon droit qu'on peut les

caractériser avec la description que fait de Marr dans ses *Ličnye vospominanija* ['Souvenirs personnels'] en 1940 le sinologue soviétique V.M. Alekseev :

> «Penseur typique, chercheur, inventeur, il travaille.., il s'occupe du travail administratif pendant des heures, tandis que chacune de ses heures est un article, une nouvelle découverte...». (Alekseev, 1984, p. 38)

Et pourtant ! Paradoxalement, bien qu'ils représentent tous, à commencer par Marr, des points d'intersection de nombreuses lignes de force et de liens personnels, leurs recherches sont en décalage avec leur époque. Comme s'ils étaient exclus de leur temps et même du temps en général. Ils n'ont jamais été actuels : ni à leur époque, ni maintenant. Leurs travaux représentent un exemple classique des recherches non-actuelles. Non-actuelles de différents points de vue, mais avant tout parce qu'elles sont très difficiles à saisir, n'étant pas le fruit de leur temps. Marr lui-même parlait de la difficulté de la perception de la linguistique des années 1920-1930 dans son article «Pourquoi est-il si difficile de devenir théoricien de la linguistique» :

> «Il s'en suit que le plus difficile pour la réception de la nouvelle doctrine du langage, ce n'est pas la nécessité d'apprendre de nombreuses langues, ni celle de maîtriser la procédure complexe consistant à maîtriser les liens entre les phénomènes linguistiques et l'histoire de la culture matérielle, les formes de l'organisation sociale et les visions du monde, encore moins la nécessité d'étudier la méthode de la nouvelle doctrine du langage qui consiste à savoir faire remonter toutes les langues du monde aux quatre éléments primaires et à prendre en considération les résultats de toutes sortes de croisements. Une difficulté particulière consiste à apprendre le nouveau style de pensée qui est nécessaire pour la nouvelle doctrine du langage. Il faut en effet se conquérir soi-même et se vaincre, car l'homme est un être pensant, et abandonner son style de pensée est traditionnellement considéré comme un oubli de soi-même et un renoncement à soi-même. La nouvelle doctrine du langage demande de renoncer non seulement à la pensée scientifique ancienne, mais aussi à la pensée sociale ancienne. Voilà pourquoi il est si difficile de devenir théoricien de la linguistique». (Marr, 1929b, p. 55-56)

Ce caractère non-actuel de la linguistique officielle a été discuté en 1929 (discussion sur Polivanov) et en 1930 (discussion sur le Jazykfront) :

> «Meščaninov a récemment avancé le slogan de la nécessité de compléter le matérialisme dialectique par le marrisme. Ce n'est pas la première fois qu'un linguiste fait semblable proposition». (Vol'fson, 1931, p. 28)

Plus bas, M. Vol'fson se réfère aux discussions de 1905 et compare Marr et Bogdanov. Après l'intervention de Staline dans la discussion lin-

guistique en 1950, on a commencé à considérer la «nouvelle doctrine du langage» comme une simplification et une interprétation vulgaire de la linguistique, comme on l'avait fait avec les membres du Proletkul't[1] et du RAPP[2]. A leur tour, les adeptes de Marr, et Marr lui-même parlaient du caractère non-actuel de toutes les recherches menées en URSS dans le cadre de l'ancienne linguistique indo-européenne bourgeoise :

> «Que tout cela soit obsolète, ce n'est pas le plus grave. Le problème, c'est que les indo-européanistes eux-mêmes, même s'ils ne sont pas compagnons d'armes de la bourgeoisie luttant contre l'histoire, ne se rendent pas compte de l'usure de leurs théories. Ils ne sentent pas que leurs réalisations sont prisonnières du cadre de l'ancienne méthode, car ils ne pénètrent pas dans les racines de la culture de la parole ni dans les profondeurs des phénomènes de cette catégorie particulière de la superstructure. Ainsi ils ne peuvent pas découvrir le caractère dialectique de la formation des phénomènes de la catégorie en question. Il est naturel que la linguistique indo-européenne, acculée à une impasse, ne fasse que piétiner sur place, n'ayant aucun besoin de déboucher sur le libre espace des théories indépendantes». (Marr, 1930c, p. 19)

On peut dire que toute la linguistique soviétique (aussi bien la «nouvelle doctrine du langage» des années 1920-1950 que les tentatives de s'approprier les méthodes de la linguistiques occidentale à partir de la fin des années 1950, du structuralisme jusqu'au boom cognitiviste des années 1990) s'est développée sous le signe du marrisme. Il a non seulement influencé la linguistique pendant toute la période soviétique, il en a aussi incarné certaines particularités. Non seulement il a ouvert la voie à de nouvelles possibilités, mais il les a également, d'une façon ou d'une autre, réalisées en pratique. En fait, pendant tout le XXème siècle, s'est déroulée une lutte pour la linguistique soviétique : en tant que contrepoint par rapport à la *novlangue* de la «nouvelle doctrine du langage» et à la linguistique «nouvelle» des années trente, on peut évoquer les jugements de R.O. Jakobson et de G.P. Ščedrovickij et citer E.S. Kubrjakova, linguiste soviétique formée dans les années 1950-1960 à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences[3] :

---

[1] Proletkul't – abréviation de *Proletarskaja kul'tura* (Culture Prolétarienne), association artistique et culturelle qui exista entre 1917 et le début des années 1930. [*NdT*].

[2] *Voprosy*, 1952, p. 6.

RAPP – abréviation de *Rossijskaja associacija proletarskix pisatelej* (Association des écrivains prolétaires de Russie), organisation soviétique littéraire qui fonctionna entre 1925 et 1932. [*NdT*].

[3] Aujourd'hui Académie des sciences de Russie.

> «Je crois que si nous voulons développer notre propre version du cognitivisme – et pour cela, notre linguistique a toutes les conditions nécessaires – une chose est certaine : parallèlement à l'avancement des nouvelles orientations dans l'approche du langage, de l'intellect humain et de l'évaluation du rôle du langage et du savoir dans la vie humaine, il nous faut re-analyser et concrétiser les thèses-clés des cognitivistes étrangers, et, avant tout, trouver une bonne interprétation des trois postulats de Lakoff-Johnson. Je ne vois pas d'autre chemin pour le développement de notre propre paradigme scientifique du savoir linguistique, que j'appelle paradigme cognitif et discursif». (Kubrjakova, 2000, p. 9)

Quels sont ces traits particuliers ? Avant tout, la construction de la langue et celle de la vie, la réorganisation de la vie au moyen de la langue, motifs si semblables à tous les autres projets utopiques en URSS dans la première moitié du XXème siècle. D'où l'effacement (ou, ce qui correspond mieux à l'air du temps, la «suppression») des frontières entre le langage et la vie :

> «Dans ses thèses principales (comme celle sur la base matérielle, c'est-à-dire, la production et les rapports de production), la théorie japhétique dépasse les limites des phénomènes linguistiques». (Marr, 1931a, p. 7)

Deuxièmement, le formalisme : l'une des idées préférées de la nouvelle époque était la *loi* (*zakon*) et la *régularité* (*zakonomernost'*). Tout a ses lois, ses règles, ses régularités, y compris le langage. Le nouveau paradigme («la nouvelle doctrine du langage»), avec son but de découvrir les lois, de tout démonter (à la rigueur, tout casser) pour voir ce qui se trouve à l'intérieur, favorisait beaucoup les recherches des lois et des régularités dans les organismes, dans les ensembles formant une totalité indécomposable (naturels ou linguistiques, parmi lesquels on comptait en particulier les mots et qui, «selon les anciennes notions bourgeoises», devraient être conçus intuitivement et en entier). D'où le passe-temps préféré des linguistes dans les années 1920-1940 : le constructivisme, dans tous ses aspects possibles. Il se manifestait aussi bien dans l'aspiration maniaque à mettre à nu les «procédés» (*priëmy*), que dans la tendance permanente à voir dans tout ce qui est extérieur et évident quelque chose d'autre, de caché, à chercher sans relâche des sens cachés, des motifs et des causes latents, et dans l'assurance absolue que ces motifs et raisons cachés existaient réellement et déterminaient tout, depuis la vie sociale jusqu'aux pratiques verbales. D'autre part, cela explique également l'aspiration à trouver à toute chose une base scientifique, à tout formaliser et mettre en formules, comme le faisait Marr dans son analyse en quatre éléments. Dans ce sens, la formula-

tion suivante est très significative : «La nouvelle doctrine du langage s'intéresse avant tout à la technique de la pensée»[1].

Cela nous amène au motif de la lutte comme un des principaux mots-clés :

> «Renoncer à la lutte? Au contraire, dans cette question, il n'y a personne avec qui lutter. Nous n'avons pas de 'front linguistique', mais juste un fantôme, un mirage, de la fumée sans feu. Aussi bien, l'ancienne doctrine linguistique n'est qu'un fantôme, car elle n'étudie pas les problèmes génétiques, elle n'en est pas capable».[2]

L'héritage théorique des linguistes de cette époque représente un point d'intersection de nombreuses influences différentes les poussant à créer des projets utopiques. Mais l'utopie de Marr était inoffensive, car elle était rigoureusement irréalisable, surtout si, comme l'écrivait A.V. Desnickaja,

> «dans la seconde moitié des années 1930, pour beaucoup de mes camarades les travaux de Marr servaient avant tout de source des citations originales, tandis que I.I. Meščaninov était notre camarade aîné, avec qui on pouvait être ou ne pas être d'accord, discuter...». (Desnickaja, 1984, p. 39)

Bien sûr, l'utopie est par définition irréalisable. Selon la même Desnickaja,

> «dans la monographie de M.M. Guxman, l'orientation vers l'analyse synthétique des problèmes de la typologie linguistique est évidente... Pourtant, avec cette approche, typique de la linguistique soviétique des années 1930-1940, la tâche n'était guère réalisable». (Desnickaja, 1984, p. 36)

On a néanmoins essayé de réaliser certaines utopies plus tard – nous avons déjà mentionné le projet de recherches dans le cadre de la génétique linguistique de M.M. Makovskij dans les années 1980, apparu sous l'influence des théories utopiques des années 1930. C'est pourquoi on peut dire que les linguistes soviétiques des années 1920-1940 étaient des archaïstes, dans toute la force de ce mot. Bien que la «nouvelle doctrine» marriste suppose la renaissance de l'approche synthétique de la langue (en particulier, sa sémantique paléontologique), au fond, elle est orientée vers le passé : c'est là que se trouvent les sources de la véritable compréhension de ce qu'est le langage : un mythe qu'il faut faire renaître dans toute sa pureté initiale, c'est là également que se trouvent les modèles intacts et parfaits de la langue et de la pensée.

---

[1] Marr, 1932, p. 13.

[2] *Ib.*, p. 11.

> «Par conséquent, la linguistique, qui nous fait découvrir, grâce à la paléontologie, l'état préhistorique de la parole humaine précédant le stade où les mots et les choses se découvrent en images et se recouvrent réciproquement dans la pensée collective, où l'on créait les mythes, c'est-à-dire où il y avait une création avec des mots et des légendes dans les images et les mythes, cette linguistique n'est pas seulement l'ethnologie, qui est sa partie fondamentale, mais également la partie principale de l'archéologie, l'archéologie conçue non dans le sens d'une science des vieilleries et des antiquités, mais dans celui d'une science des origines...». (Marr, 1924, p. 193)

Il est intéressant qu'à la même époque les utopies linguistiques des années 1920-1940 se voulaient pratiques, agressives et, surtout, progressistes, c'est-à-dire, orientées vers le futur. L'état parfait est le but, il est encore dans le futur et on peut l'atteindre, le construire, le créer selon certaines lois qui sont objets de connaissance :

> «L'élan irrépressible de la nouvelle doctrine du langage pour accroître son contenu quantitatif, pour englober des langues de plus en plus nombreuses et pour les analyser a toujours été et continue d'être un processus assez complexe qu'on ne peut pas, à l'étape présente du développement de cette doctrine, considérer comme l'impérialisme d'un théoricien passionné par son idée, ni comme une sorte d'attaque personnelle d'un aventurier, ni comme l'incursion fougueuse d'un groupe de complices, de sympathisants ou de compagnons de route. C'est un travail de recherches scientifiques, lié d'une manière organique et dialectique à un énorme travail accompli pendant le XIXème siècle par l'ancienne doctrine du langage et qui, en même temps, reflète les impulsions créatrices et toute l'envergure de la société révolutionnaire». (Meščaninov, 1940, p. 27)

Les linguistes soviétiques de cette époque avaient-ils donc une philosophie du langage ? Ou ne faisaient-ils que citer Lénine-Marx-Engels, aussi bien que Marr-Meščaninov ? Non, ils avaient bien une philosophie. L'une des idées-clés de cette époque était celle du *changement*. Il est difficile de contester la thèse évolutionniste, mais il est nécessaire d'expliquer pourquoi nous mettons le mot «évolutionniste» entre guillemets. Le problème est qu'il ne s'agit pas d'une évolution comme d'une ascension progressive vers un état plus parfait. D'où les avertissements paniqués de Marr tels que :

> «J'espère que personne ne m'attribuera l'idée de faire remonter les langues à une seule protolangue». (Marr, 1929b, p. 1)

Non, il s'agit de changements pour le changement, du renouvellement pour le renouvellement, pour le «travail consistant à forger la langue unique du futur»[1]. Pour paradoxal que cela soit, cette théorie, en apparence

[1] Marr, 1928, p. 21.

dynamique et évolutionniste, suppose en réalité la statique, car elle invite, par des renouvellements permanents, à entretenir un certain état du langage, toujours le même. L'évolution et le changement ne sont que des moyens de garantir un sens donné d'un paramètre unique (ou du seul paramètre important) : le «changement régulier du sens des mots en fonction de leurs liens avec la vie économique et sociale et ses demandes»[1].

C'est là encore que se rapprochent à cette époque des linguistes qui, par ailleurs, ont des façons de voir très éloignées. En fait, si on libère les jugements cités plus haut de leur mode d'expression particulier, et qu'on les retraduit en langage moderne, nous trouverons que les linguistes les plus divers de cette époque pourraient les accepter.

Pourtant, semblables raisonnements philosophiques sur la paléontologie de la sémantique dans les langues sont intéressants non seulement par ce qu'ils permettent d'expliquer des phénomènes linguistiques, mais, avant tout, par ce qu'ils laissent découvrir chez les chercheurs eux-mêmes et dans le contexte intellectuel de leur époque. Il n'est pas très important que de nombreux travaux linguistiques des années 1930-1940 ne représentent qu'un exposé besogneux du contenu des travaux marristes. Ce qui est plus important, c'est que nombreux étaient les chercheurs qui adhéraient consciemment précisément à la théorie linguistique de Marr. C'est donc qu'elle correspondait à leurs propres conceptions linguistiques, à leur modèle du langage et aux demandes intellectuelles de la société. Encore plus importants étaient les points sur lesquels insistait cette théorie. Si on les sélectionne et les met en avant, on aura déjà une tout autre théorie, dans laquelle la notion-clé ne sera pas la langue, ni même le mot, mais la *magie* de la parole.

La magie était une des idées linguistiques préférées des années 1920-1940 : il s'agit de thèmes tels que l'influence, la transformation (y compris la fameuse «transformation créatrice de la réalité»), le changement, la re-création (de la vie et de l'homme). La composante «magique» des conceptions linguistiques de Marr et de ses adeptes faisait partie intégrale de la vision du monde propre à l'époque soviétique en général (non seulement dans la première moitié du XXème siècle), y compris l'attitude envers l'univers : l'univers est hostile, et la magie de la parole est une arme, une défense :

> «L'emploi de la parole sonore ne pouvait pas ne pas avoir le caractère d'une action magique, on ne pouvait pas ne pas considérer certains mots comme doués d'un pouvoir magique... Voilà un des nouveaux problèmes, le plus nouveau même, de la linguistique, que les japhétidologues doivent poser à

[1] Marr, 1929b, p. 15.

cause de toute une série de faits et d'observations fondamentalement linguistiques»[1]. (Marr, 1926, p. 327)

«La lutte — la victoire», «l'hostilité – la conquête» sont un lexique et des métaphores typiques, qui en disent long par eux-mêmes. Mais l'univers n'est pas seulement hostile, il est aussi dépourvu de sens, ce qui correspond tout à fait à de nombreuses théories linguistiques (et scientifiques en général, aussi bien que philosophiques) du début du siècle, dont l'axiome est que le monde en tant que tel est privé de sens (de structure, d'ordre), et que c'est le langage qui crée ce sens, cette structure et cet ordre. Ainsi la parole n'exprime pas un sens qui existerait dans le monde (puisqu'il n'y en a pas), mais crée le sens. Enfin, la parole crée le monde lui-même. En même temps, la parole crée une «barrière de défense» qui permet d'éviter la rencontre avec la réalité. L'idée de l'hostilité du monde et la représentation de la parole comme une arme (une arme contre les éléments hostiles), l'idée de la soumission et de la conquête des choses et des phénomènes par la parole est une idée de la magie, d'une «vraie magie», dans le sens d'une attitude non religieuse envers l'univers. Ce n'est pas par hasard que Marr exprime et souligne toujours la thèse suivante :

«C'est la matière sonore qui est ce moyen, cette arme. Il serait pourtant plus exact de dire : non une simple arme, mais de la matière qui organise une arme formée socialement». (Marr, 1930, p. 13)

Et pourtant, on a beau proclamer et souligner l'idée du principe social du langage, il se trouve finalement que le langage n'est ni intéressant, ni important en lui-même. Bien que la parole fût l'objet central de la linguistique des années 1920-1930, ce n'était qu'un moyen de créer un autre monde dans le but de se séparer définitivement du monde réel, de le remplacer par un autre, car

«rien ne provoque des changements idéologiques aussi efficaces, un bouleversement dans la vision du monde, que l'analyse génétique de l'arme servant de moyen d'action dans ce domaine de la superstructure, aussi bien que de récipient où ses succès s'accumulent. Bien sûr, la nouvelle doctrine du langage mise au point par la théorie japhétique est très complexe, car elle n'est pas formelle, elle exige, et l'analyse japhétique le laisse pleinement entendre, qu'on mette concrètement en pratique la méthode marxiste en linguistique, l'analyse détaillée de la culture matérielle, aussi bien que de la pensée et de la technique, c'est-à-dire, de la philosophie». (Marr, 1931a, p. 59)

---

[1] Notons en marge que ce n'est qu'à la fin des années 1980 que les linguistes soviétiques ont commencé à travailler sérieusement sur ce problème, cf. en particulier Čerepanova, 1996.

S'il en est bien ainsi, un mystère apparaît inévitablement, un mystère qui détermine le langage et la réalité extralinguistique, comme, en particulier, on peut le voir dans l'extrait suivant de Marr :

> «Même quand on arrive, dans une approche linguistique, à les lier par une nouvelle méthode comme deux parties de la même et seule histoire de la culture matérielle, qu'elle soit préhistorique, selon la terminologie existante, ou historique, les thèses les plus simples de la nouvelle doctrine semblent fabuleuses». (Marr, 1930b, p. 11)

Mais même en cela, cette approche n'est pas moderne, car ses orientations principales, propres à la même «linguistique bourgeoise», sont son ouverture au monde, son acceptation, la pénétration dans la création populaire, dans le mystère de la langue. Cette attitude si différente envers la parole et la langue en général (active et transformante tout autant que passive et contemplative) amène à la création de deux modèles différents de communication : c'est la communication de la parole et de l'expression et la communication de la perception et de la compréhension, voire de l'attention. Dans un certain sens (très superficiel, d'ailleurs), on peut comparer cette distinction avec celles des vocabulaires actif et passif (proposée par L.V. Ščerba), des grammaires du locuteur et du récepteur (proposée par G.O. Vinokur) et la bibliopsychologie de B.A. Rubakin. Il faut pourtant ajouter encore un contenu axiologique à cette opposition : le locuteur, qui n'écoute personne et ne s'efforce pas d'être compris, et le récepteur qui est avant tout un être de perception.

Si nous essayons de formuler très brièvement la philosophie du langage dans les années 1920-1940, nous pourrions dire que l'attitude envers la langue avait un caractère religieux. En fait, les conceptions linguistiques de cette époque étaient à la limite de la magie et de la religion : il ne s'agissait pas de posséder, de soumettre, d'utiliser, mais de comprendre, de célébrer et de servir. Le langage était vu comme un don reçu par le peuple comme prédestination de sa vie future, un don qu'il fallait garder et faire vivre.

Telles sont les idées principales sur la langue, inter-reliées, dans les années 1920-1940. Ces idées, qui découlent organiquement d'une vision du monde, à leur tour, interprétées de différentes façons, deviennent la base sur laquelle s'édifie un système de conceptions linguistiques, étonnant par son caractère conséquent et logique, d'autant plus étonnant sur le fond des raisonnements sur la langue, décousus et souvent contradictoires, du même Marr. Ce système englobe les différents niveaux et aspects de la langue : depuis la notion d'esprit de la langue, de sa nature et de son histoire jusqu'aux détails particuliers comme l'orthographe des *jers*. Ces détails pouvaient sembler particuliers et insignifiants aux non-intéressés, pourtant, ils étaient très importants pour les linguistes de cette époque, car pour ces

derniers rien n'était particulier ni insignifiant dans la science du langage. Comme le jeune D.S. Lixačev écrivait en 1928,

> «On a mis dix siècles à créer l'orthographe russe, et ce serait étonnant si finalement elle ne correspondait pas à l'esprit de la langue et du peuple russes, si elle n'était pas le moyen le plus simple pour les exprimer. Jadis on traitait l'art d'écrire avec amour, les gens étaient esthétiquement développés. Ils s'y connaissaient dans l'art de lire et d'écrire : on le propageait moins et on s'en occupait plus ; c'est peu probable que la nouvelle orthographe, créée d'après un décret du gouvernement, inventée par des non-spécialistes, soit meilleure». (Lixačev, 1993, p. 8)

On a souvent souligné que les linguistes de cette époque n'exposaient jamais le système de la langue en entier. Pourtant, en tant que totalité pleine et entière, il se manifeste dans tous les phénomènes discutés dans leurs travaux : du système grammatical le plus général jusqu'aux sens des morphèmes, des mots et des constructions syntaxiques particuliers. Cette attitude envers la langue suppose la responsabilité de garder et multiplier les richesses de la langue. C'est la base d'un appel passionné à une attitude consciente et responsable envers la langue. Il s'agit, avant tout, de deux processus. Premièrement, l'expansion des abréviations si chères au cœur du prolétariat (comme VXUTEMAS ou MEŽRABPOM[1]) – peut-être, parce qu'elles créaient l'illusion de l'initiation à un langage secret. Deuxièmement, l'expansion des emprunts étrangers : bien que les emprunts soient inévitables, on peut traiter ce problème et estimer ces résultats de façon différente :

> «Il n'y a pas de langues apparues isolément. Donc, on ne peut pas les étudier isolées les unes des autres». (Marr, 1930b, p. 44)

De plus, une série de conceptions linguistiques ne concernent pas un «moment historique» concret, bien qu'elles aient comme prétexte les événements historiques concernant la réforme de l'orthographe et la «correction» régulière des livres, comme on peut voir à l'exemple de la citation de Lixačev – processus qui s'est toujours déroulé en Russie ancienne et moderne très difficilement, dans les époques les plus difficiles des réformes et de différents bouleversements, qui tantôt étaient provoqués par ces réformes, tantôt en étaient la cause. Trois thèmes de discussion y étaient particulièrement importants. Premièrement, le problème de l'*étalon*. Comme Marr l'écrit en 1925,

---

[1] VXUTEMAS – abréviation de *Vysšie gosudarstvennye xudožestvenno-texničeskie masterskie* (Ateliers supérieurs artistiques et techniques d'Etat), institution qui exista entre 1920 et 1926; MEŽRABPOM – abréviation de *Meždunarodnaja rabočaja pomošč'* (Assistance ouvrière internationale), organisation internationale de la solidarité prolétaire en 1921-1935. [NdT]

«Les peuples slaves à eux tous seuls (dont les liens restent encore inexpliqués) ne peuvent pas servir de point de départ pour les recherches sur la genèse de la vie sociale moderne en Europe de l'est, non plus que la considération de la tribu scythique comme indo-européenne et iranienne ne peut rien expliquer sur le rôle des Scythes dans la culture ancienne de la même région». (Marr, 1925, p. 28)

Deuxièmement, le problème de l'*évolution* :

«Selon la théorie japhétique, l'humanité n'a jamais eu une seule langue : au contraire, elle se dirige progressivement vers une langue unique. La théorie japhétique découvre les lois de cette évolution, le remplacement d'un système par un autre, et la technique de chaque système typologiquement nouveau, qui nous approche du futur type de la langue commune». (Marr, 1930c, p. 18)

Troisièmement, le problème de la langue du *folklore* :

«Le folklore, qui reste toujours l'objet des convoitises des spécialistes de sciences littéraires, est la victime des études littéraires aussi bien qu'ethnographiques, dirigées par des anthropologues-naturalistes ou accomplies sans aucune direction. Ce folklore n'a pas encore été théoriquement étudié». (Marr, 1930c, p. 206)

De ces discussions proviennent, d'une part, les projets de renaissance et de création des langues des petits peuples, le renouvellement de la langue, et d'autre part, sa conservation et «archaïsation» artificielles. A la base de ces discussions, on peut construire toute une échelle de recettes (différentes selon le degré de leur caractère radical ou, au contraire, «caché») de la «guérison» du langage, les stratégies de la lutte contre la parole morte, aussi bien que le rêve d'un «nouveau langage». La recette lexicale du renouvellement de la langue est une métaphore, c'est-à-dire une recette tout à fait traditionnelle et prévisible. Mais voici ce qui est significatif : même dans le domaine du lexique, les résultats obtenus sont d'une nature, disons, syntaxique. En général, la dominante des travaux linguistiques des années 1920-1940 est syntagmatique. Bien que le leitmotiv de nombreux travaux fût l'appel insistant à la création de nouveaux mots, il ne s'agissait pas, bien sûr, de mots nouveaux. Il s'agissait de nouveaux sens, métaphoriques. Et la source principale de la métaphorisation est syntagmatique. C'est pourquoi la tendance à la sémantisation des syntagmes phonétiques joue un rôle important dans ce travail. Et bien que ce processus englobe d'autres phénomènes, y compris la reconstruction d'une vraie étymologie linguistique, la tendance générale est la suivante : des ressemblances sonores aux ressemblances sémantiques. Bien sûr, les moyens phonétiques aussi bien que leur côté sémantique se transformaient à cette époque en un système, en une nouvelle approche de la langue. Cette orientation est le meil-

leur exemple de la tentative de dépasser les côtés généraux et ordinaires dans la langue, car elle contredit l'évolution naturelle et les lois du développement linguistique. Les liens sémantiques deviennent de plus en plus «automatiques» et «matériels» ; ils se transforment en liens dénotatifs, objectaux, ils attachent de plus en plus l'homme aux objets. Les mots deviennent des signaux auxquels les choses «se substituent», tandis que le langage se transforme en un système de signaux primitif ressemblant à l'un des premiers modèles structuralistes «stimulus — réaction» ; ainsi l'univers, de trésor de sens, se transforme en un dépôt d'objets morts et privés de sens.

La «revivification» de la forme interne jusqu'à la matérialisation de la métaphore illustre encore mieux ce conservatisme et cet archaïsme. Leur autre témoin (encore plus subtil) est l'enrichissement du potentiel sémantique de la langue : non seulement la découverte des liens sémantiques qui sont cachés et inaccessibles dans l'usage ordinaire de la langue, mais (souvent) l'induction de nouveaux liens. L'un des moyens principaux est la *phonétique* :

> «Derrière la désignation générale du *dieu*, la paléontologie de la parole découvre une série de ses utilisations successives dans la désignation des objets de la vie économique, en particulier, des produits alimentaires. Dans cette perspective, ce n'est n'est pas un phénomène dû au hasard s'il y a ressemblance sonore du mot désignant le pain en ukrainien *z-biž-žja* avec le terme de culte *bir*, aussi bien que ressemblance des termes de culte ukrainien et russe *bir* et *bog* 'dieu' (dans l'archétype *borg* 'démon'), qu'on trouve dans la racine géorgienne *bor+g+va* 'se démener' , avec le mot allemand *Brot* 'pain'». (Marr, 1931a, p. 62)

La philosophie du langage des années 1920-1940 est extrêmement archaïque et conservatrice dans tous ses aspects, ce qui s'expliquait sans doute non seulement par son caractère, mais aussi par le sentiment de la langue. Sur le fond des discussions permanentes sur l'unité de la forme et du contenu, sur le fond de recherches permanentes de la forme unique pour l'expression de contenus uniques individuels, sur le fond de recherches interminables des nouvelles formes et vérités, la philosophie du langage de cette époque est ambivalente : alors que sous différents avatars on tentait de créer une nouvelle langue ou de soumettre à ses idées la langue en présence, la transformer (parfois même la déformer et la détruire), c'est-à-dire de s'emparer du langage d'une manière ou d'une autre, de conquérir la parole, il y avait aussi la tendance inverse de se soumettre à l'ancien élément du langage, de suivre ses indications et signes mystérieux : ce n'est pas le langage qui doit servir à transmettre des vérités extérieures par rapport à lui, mais plutôt au contraire, la réalité extérieure doit servir à éclairer la nature déjà obscurcie et déformée du langage. Elle ne doit pas servir aux projets et

intentions individuels, mais au langage lui-même. C'était Marr qui a donné la meilleure explication de cette position :

> «Le langage en action ne dessert qu'un collectif actuel, et chaque fois différemment, selon les moyens techniques auditifs et visuels de l'expansion de la parole... Le langage ne subit l'influence directe de son milieu qu'au temps présent, tandis que dans le passé, aussi bien que dans le futur ses relations ne se manifestent que dans le langage écrit, qui a mis sous le joug le langage vivant. Le langage n'existe que dans la mesure où il se manifeste dans les sons... Déjà à l'heure actuelle le langage quitte ses positions... Le langage du futur sera la pensée, la technique libérée de la matière. Aucun langage (même sonore, lié aux phénomènes de la nature) n'y résistera. Les langues grandes et petites sont toutes également mortelles devant la pensée du prolétariat, qui dans la lutte crée une société sans classes et donc contribue à l'élaboration d'une perception plus fine du monde qui soumet tout l'univers à l'humanité, son seul maître rationnel apparu grâce au travail, sorti du travail productif, qui l'a fait passer de l'état animal à l'état humain, et dont la destination est de faire éclater par de nouvelles connaissances l'enfermement dans le temps et dans l'espace et de créer infiniment et sans limites»[1].

(traduit du russe par Ekaterina Velmezova)

© Vladimir Bazylev

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ALEKSEEV, V.M., 1984 : «Ličnye vospominanija o N.Ja. Marre», *Izbrannye trudy*. Moskva. [Souvenirs personnels sur N.Ja. Marr]
— BRUDNYJ A.A., 1998 : *Psixologičeskaja germenevtika*, Moskva. [Herméneutique psychologique]
— CIVJAN T.V., 2001 : *Semiotičeskie putešestvija*, Sankt-Peterburg. [Voyages sémiotiques]
— ČEREPANOVA I.Ju., 1996 : *Dom koldun'i*. Moskva. [La maison de la sorcière]
— GAMKRELIDZE T.V., 1988 : «R. Jakobson i problema izomorfizma meždu genetičeskim kodom i semiotičeskimi sistemami», *Voprosy jazykoznanija*, n°3. [R. Jakobson et le problème de l'isomorphisme entre le code génétique et les systèmes sémiotiques]

[1] Marr, 1931, p. 63.

— GASPAROV B.M., 1993 : «Lamarck, Schelling, Marr», *Literaturnye leitmotivy*, Moskva.
— DESNICKAJA A.V., 1984 : «Glava iz istorii sovetskogo jazykoznanija», *Sravnitel'noe jazykoznanie i istorija jazykov*, Leningrad. [Une page d'histoire de la linguistique soviétique]
— DLJASIN G.G., 1998 : *Molekuljarnaja tajnopis' myšlenija*, Moskva. [Cryptographie moléculaire de la pensée]
— JAKOBSON R., 1987 : *Raboty po poètike*. Moskva. [Travaux sur la poétique]
— JUDAKIN A.P., 1984 : *Razvitie struktury predloženija v svjazi s razvitiem struktury mysli*, Moskva. [L'évolution de la structure de la proposition en rapport avec celle de la structure de la pensée]
— KRUČENYX A., 1925 : *Jazyk Lenina*, Moskva [Le langage de Lénine]
— KUBRJAKOVA E.S., 2000 : *Tradicionnye problemy jazykoznanija v svete novyx paradigm znanija*, Moskva. [Les problèmes traditionnels de la linguistique à la lumière des nouveaux paradigmes du savoir]
— LIXAČEV D.S., 1993 : *Stat'i rannix let*, Tver' [Articles de jeunesse]
— MARR N.Ja., 1924 : «Ob jafetičeskoj teorii», *Novyj Vostok*, 5. Leningrad. [Sur la théorie japhétique]
—— 1925 : «Otčet o poezdke k vostočnoevropejskim jafetidam», *Izvestija Akademii nauk*. [Rapport de voyage chez les Japhétides de l'Europe de l'Est]
—— 1926 : «O proisxoždenii jazyka», *Po ètapam razvitija jafetičeskoj teorii*. [Sur les origines du langage]
—— 1928a : *Postanovka učenija ob jazyke v mirovom masštabe*, Leningradskij voennyj institut im. E.S. Enukidze, Leningrad. [La doctrine du langage à l'échelle mondiale]
—— 1928b : *Jafetičeskaja teorija*, Baku. [La théorie japhétique]
—— 1929a : *Aktual'nye problemy i očerednye zadači jafetičeskoj teorii*. Moskva. [Problèmes et tâches actuels de la théorie japhétique]
—— 1929b : «Počemu tak trudno stat' lingvistom-teoretikom », *Jazykovedenie i materializm*, Leningrad. [Pourquoi est-il si difficile de devenir linguiste-théoricien]
—— 1930a : «Jafetidologija v LGU», *Izvestija LGU*, Vol. II. [La japhétidologie à l'Université d'état de Leningrad]
—— 1930b : *Rodnaja reč' – moguščij ryčag kul'turnogo pod"ema*. Leningrad : Leningradskij voennyj institut im. A.S. Enukidze. [La langue maternelle, levier puissant du progrès culturel]
—— 1930c : «Jafetičeskaja teorija – orudie klassovoj bor'by», *Junyj proletarij*, 17/18. [La théorie japhétique est une arme de la lutte de classes]
—— 1930d : «K zadačam nauki na Sovetskom Vostoke», *Prosveščenie nacional'nostej*, 2. [Sur les tâches de la science en Orient Soviétique]

— — 1930e : «Jazyk i pis'mo», *Prosveščenie nacional'nostej*, 3. [Le langage et l'écriture]
— — 1931a : *Jazyk i myšlenie*, Leningrad. [Le langage et la pensée]
— — 1931b : *Jazykovaja politika jafetičeskoj teorii*, Moskva. [La politique linguistique de la théorie japhétique]
— — 1932 : «Jazyk i sovremennost'», *Izvestija Gosudarstvennoj akademii istorii material'noj kul'tury*, 60. [Le langage et la modernité]
— MEŠČANINOV I.I. 1940 : «Očerednye zadači sovetskogo jazykoznanija», *Izvestija Akademii Nauk SSSR. Otdelenije jazyka i literatury*, n°3. [Les tâches actuelles de la linguistique soviétique]
— NERETINA S.S. 1999 : *Tropy i koncepty*. Moskva. [Tropes et concepts]
— STEPANOV Ju.S. 1997 : *Konstanty. Slovar' russkoj kul'tury*, Moskva. [Les constantes. Dictionnaire de la culture russe]
— BAZYLEV V.N. & NEROZNAK V.P. (éd.), 2001 : *Sumerki lingvistiki. Iz istorii otečestvennogo jazykoznanija* (Anthologie), Moskva. [Au crépuscule de la linguistique. Pages d'histoire de la linguistique soviétique]
— ŠAJXIEV G. F., 1998 : *Mentalingvistika*, Kazan'. [Mentalinguistique]
— ŠIŠKINA L.S., 1998 : «Jazyk kak estestvennaja model' stanovlenija celogo», *Sinergetika i metody nauki*, Moskva. [La langue comme modèle naturel du devenir de l'entier]
— ŠČEDROVICKIJ G.P., 1995 : *Izbrannye trudy*, Moskva. [Œuvres choisies]
— VINOKUR G.O., 2000 : *Vvedenie v izučenie filologičeskix nauk*, Moskva. [Introduction à l'étude des sciences philologiques]
— VOL'FSON M., 1931 : «Bogdanov i Marr», *Revoljucija i jazyk*, 1. [Bogdanov et Marr]
— *Voprosy jazykoznanija v svete trudov I.V. Stalina*, 1952, Moskva. [Problèmes de la linguistique à la lumière des œuvres de I.V. Staline]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 45-57

Arnold Čikobava sur l'historicisme dans les théories linguistiques

Tinatin BOLKVADZE
Université de Tbilissi

L'analyse des textes écrits dans les années 1917-1950 en URSS et de leur orientation historique, sociale et intellectuelle devra nous permettre de construire un objet permettant de penser les relations entre la langue et l'idéologie en Union Soviétique[1]. Ce faisant, nous analyserons l'histoire des relations entre les idées linguistiques, sociales et politiques.

Dans cet article, nous essaierons de reconstruire une partie de la «bibliothèque idéale» du linguiste soviétique géorgien Arnold Čikobava (1898-1985), autrement dit, de montrer ce qu'il lisait et quelle appréciation il en donnait. Bien que la réflexion sur l'Autre ne puisse être qu'un type particulier d'autoréflexion[2], le but de cette étude est une «linguistique comparée», consistant en un éclairage des textes les uns par les autres[3].

Nous analyserons ici plusieurs textes de Čikobava, écrits dans les années 1940-1945. Ses travaux écrits plus tard ne seront cités que rarement, car, jusqu'à la fin de sa vie, Čikobava n'a pas changé ses points de vue sur l'historicisme en linguistique.

En 1952, Čikobava publie avec ses deux collègues G.V. Cereteli et V.M. Beridze l'article «Jazykovedčeskaja rabota v Sovetskoj Gruzii» ['Le travail linguistique en Géorgie Soviétique'] dans la revue *Voprosy jazykoznanija* à Moscou. Dans cet article, trois buts étroitement liés sont assignés aux travaux de linguistique en Géorgie :

• l'étude des problèmes de base de la linguistique générale soviétique;

---

[1] Cf. Serio [Sériot], 2001a, p. 550-551.

[2] *Ib.*

[3] Serio, 2001b, p. 37.

• l'étude des questions-clés de l'histoire des langues ibéro-caucasiennes à la lumière de la définition scientifique de la place du géorgien et des langues qui lui sont apparentées parmi les langues hittito-ibériques;

• la participation au travail pratique de l'édification culturelle en matière de langue[1].

1. LINGUISTIQUE GENERALE, PHILOSOPHIE ET PSYCHOLOGIE

Parmi les théories linguistiques, Čikobava ne reconnaît que celles qui sont fondées sur le principe de l'*historicisme*. Voici ses arguments :

> «Dans la grammaire historique née au début du XIXème siècle, le principe de l'évolution est appliqué au langage pour la première fois : pour cela même, la grammaire historique devient une grammaire scientifique, où la linguistique se concrétise et la théorie de la langue trouve une base solide : la linguistique générale devient possible grâce aux données concrètes des grammaires scientifiques». (Čikobava, 1941, p. 350)

La philosophie du langage et la psychologie du langage (à partir de la seconde moitié du XIXème siècle) essaient de prendre en compte les données de la grammaire historique, écrit Čikobava. Pourtant, les orientations philosophiques et psychologiques des auteurs restent en vigueur : dans la langue, on cherche la confirmation des postulats philosophiques et psychologiques, ce qui laisse une empreinte particulière sur les travaux correspondants. Selon Čikobava, le livre de R. Hönigswald *Philosophie und Sprache* est très caractéristique de ce point de vue. Mais il précise aussitôt que

> «la linguistique générale n'a pas le droit d'ignorer les travaux de Marty, Cassirer, Wundt. Mais la théorie scientifique de la langue doit naturellement être fondée sur un matériau purement linguistique et généraliser les résultats de l'analyse scientifique des différentes langues. Il faut toujours se rappeler que la philosophie du langage est une partie de la philosophie, tout comme la psychologie du langage est une partie de la psychologie. Elles ont leurs propres buts, tandis que la langue leur sert de moyen. La linguistique est aussi un moyen, qui utilise le matériau langagier empirique. De plus, un seul problème constitue l'objet de l'attention de la psychologie et de la philosophie du langage : qu'est-ce que le langage? Les autres problèmes ou bien ne sont pas évoqués, ou bien ne sont considérés que dans la mesure où ils peuvent aider à définir la nature du langage (par exemple, le problème de la genèse des catégories grammaticales du genre, du nombre et du temps dans *La psychologie des peuples* de Wundt et dans

[1] Čikobava *et al.*, 1952, p. 139.

La philosophie des formes symboliques de Cassirer). En même temps, les différences entre la linguistique, la philosophie et la psychologie ne signifient pas l'absence de liens entre elles, au contraire, leur alliance devrait être encore plus forte qu'aujourd'hui». (Čikobava, 1945, p. 8)

De toutes les tentatives pour généraliser les résultats de l'analyse scientifique des différentes langues, celles de Paul, de Saussure, Meillet, Vossler, d'une part, et de Marr, d'autre part, étaient les plus importantes et actuelles pour Čikobava.[1]

Čikobava réunit sous le nom d'idéalisme, voire idéalisme militant, les théories de Paul, de Saussure, Meillet et Vossler sur la nature du langage. Par exemple, il reproche à Paul d'exagérer le principe de l'historicisme dans ses généralisations. A la fin de son analyse des théories de Paul, il écrit :

«Il est vrai que la linguistique est une science historique; pourtant, il serait mal fondé de dire que tout ce qui n'est pas historique n'est pas scientifique : puisque seule l'analyse descriptive de la langue vivante reflète fidèlement la réalité, c'est une prémisse nécessaire de l'analyse historique qui ne peut pas être opposée à l''histoire de la langue'. L'interprétation du principe de l'historicisme chez Paul laisse de côté les problèmes méthodologiques les plus complexes de l'analyse statique de la langue et de la grammaire descriptive, qui ont une grande importance pratique actuelle». (Čikobava, 1941, p. 362-363)

La conception de Meillet est aussi idéaliste, selon Čikobava. Dix ans avant la parution du *Cours de linguistique générale*, dans sa *Leçon inaugurale de grammaire comparée* présentée le 13 février 1906 au Collège de France et consacrée à «L'état actuel de la linguistique générale», le leader reconnu de l'école sociologique française (c'est ainsi que Čikobava caractérise Meillet, *T.B.*) avance la thèse de la nature sociale du langage et le caractère systématique de la langue en tant que moyen de communication. Čikobava pense que Meillet arrive à montrer l'influence de ce fait sur les sujets parlants d'une façon plus claire et convaincante que Saussure. De plus, les conceptions de Meillet ne portent pas le fardeau des prémisses théoriques, selon lesquelles le signe linguistique est une substance psychique. Pourtant, le sociologisme de Meillet reste idéaliste, conclut Čikobava, car c'est le système sociologique de Durkheim qui sert de base théorique à la linguistique en tant que science sociale. La thèse selon laquelle la sociologie psychologique sert de base pour la linguistique, suffit pour que Čikobava définisse la position de Meillet comme idéaliste. [2]

Comme Meillet écrit,

---

[1] Čikobava, 1941, p. 350.

[2] *Ib.*, p. 377.

> «Le XIXe siècle a été le siècle de l'histoire, et les progrès qu'a réalisés la linguistique en se plaçant au point de vue historique ont été admirables ; les sciences sociales se constituent maintenant, et la linguistique y doit prendre la place que sa nature lui assigne. Le moment est donc venu de marquer la position des problèmes linguistiques au point de vue social».

Čikobava ne pardonne pas à Meillet d'avoir opposé le point de vue historique au point de vue social. Cette opposition est dénuée de fondements, déclare-t-il, le social n'exclut pas l'historique et, par conséquent, ne s'y oppose pas.[1]

Čikobava voyait dans la conception de Vossler un idéalisme militant. Il considérait cette conception comme instructive, sous un certain rapport, car elle montrait que l'individualisme absolu était une prémisse logique de l'idéalisme militant et *vice versa* : le sociologisme (ou, plus exactement, la reconnaissance de la nature sociale de la langue en tant que moyen de communication) était une condition indispensable pour surmonter l'idéalisme.

Vossler écrit :

> «A la thèse de Paul 'toute la linguistique est historique', nous opposons la nôtre : 'Toute la linguistique est esthétique'». (Čikobava *et al.*, 1952, p. 381)

Čikobava pense que la conception de Vossler révèle les points faibles de la linguistique historique. En particulier, les problèmes irrésolus de la stylistique en tant que branche linguistique donnent à Vossler la possibilité d'utiliser ce «terrain vierge» comme une place d'armes de l'idéalisme militant.[2] Selon Čikobava, la thèse de Vossler selon laquelle «l'unité de race coïncide en tout point avec l'unité de langue», est une prémisse possible de la théorie raciale. C'est ici que les points de vue de Vossler et ceux de Paul, Meillet et de Saussure divergent. Ces derniers affirment explicitement que les frontières des langues et des races ne coïncident pas.

2. ČIKOBAVA SUR LA THEORIE SAUSSURIENNE ET LE STRUCTURALISME

Pour Čikobava, les points cruciaux de la théorie saussurienne sur la nature de la langue étaient les suivants:

- la distinction *langue / parole*;

---

[1] *Ib.*, p. 378.

[2] *Ib.*, p. 384.

• la définition du signe linguistique;

• les rapports entre la linguistique synchronique et diachronique.[1]

Čikobava considérait que tous ces problèmes étaient liés. La distinction *langue / parole* conditionnait nécessairement l'opposition *synchronie / diachronie*, d'un côté, et la reconnaissance de la «nature psychique du signe linguistique», de l'autre.

Pour Čikobava, le plus important chez Saussure était l'accent qu'il mettait sur la nature sociale de la langue, l'affirmation du caractère arbitraire du signe linguistique par rapport aux individus parlants, et enfin la définition de la langue comme système[2].

Après avoir en détails analysé les points fondamentaux de la conception saussurienne, Čikobava conclut :

> «Pourtant, ni l'opposition *langue / parole*, ni la relation entre la synchronie et la diachronie, ni la définition de la nature entièrement psychique du signe linguistique ne sont fondés chez Saussure. En fait, ils sont inacceptables et ne peuvent pas être pris en considération par la linguistique soviétique. [...] Non seulement le sociologisme saussurien n'a pas libéré la théorie linguistique du psychologisme, mais encore il lui est intrinsèquement lié». (Čikobava, 1941, p. 370)

Čikobava n'apprécie pas le fait que

> «l'analyse statique constitue le centre de la théorie saussurienne. Chez Paul, l'analyse descriptive du système linguistique est restée dans l'ombre, à cause du caractère extrême de son historicisme. En revanche, dans la conception sociologique saussurienne elle semble avoir obtenu une reconnaissance de principe. Mais à quel prix? Celui de la restriction des droits inaliénables de l'historicisme».

Il se trouve que l'objet de la grammaire philologique est «mieux défini que celui de la linguistique fondée par Bopp», que «la linguistique accordait trop d'attention à l'histoire; il lui faudra maintenant reprendre le point de vue statique propre à la grammaire traditionnelle»[3]. «Le sociologisme qui s'arme contre l'historicisme est scientifiquement injustifié, il est par principe inacceptable pour la linguistique soviétique», conclut Čikobava en opposant les théories de Paul et de Saussure.

> «En comparant l'individualisme de Paul et le sociologisme saussurien, on ne peut qu'arriver à la conclusion que le sociologisme de ce type est un pas en arrière pour deux problèmes: le psychologisme et l'historicisme. Chez Saussure, l'idéalisme est conditionné par le psychologisme dans la même

[1] *Ib.*, p. 363.

[2] *Ib.*, p. 368.

[3] *Ib.*, p. 373.

mesure que chez Paul, ici il n'y a pas de différence entre eux. Pourtant, pour Paul, qui reconnaît le caractère psychique de la nature de la langue, la linguistique ne fait pas partie de la psychologie. C'est une inconséquence de sa part, mais cette inconséquence protège beaucoup mieux les intérêts de la linguistique, elle accorde plus d'attention aux résultats pratiques des recherches linguistiques que la théorie logique, conséquente, de Saussure, pour qui la linguistique fait partie de la psychologie sociale. En réalité, l'historicisme extrême de Paul reflète les voies et les intérêts de l'évolution de la linguistique d'une façon plus juste que le sociologisme saussurien qui réduit presque à rien l'importance de l'étude historique des langues». (Čikobava, 1941, p. 375)

Čikobava n'accepte pas la conclusion saussurienne selon laquelle la grammaire historique n'est pas une grammaire.

«La grammaire étudie la langue comme un système de moyens d'expression ; ce qu'on appelle la 'grammaire historique' n'est en réalité que de la linguistique diachronique. 'Nous nions les possibilités de la grammaire historique', voilà l'apothéose du sociologisme saussurien». (Čikobava, 1941, p. 375)

Le 24 octobre 1942, à la VIIIème session des Sciences sociales de l'Académie des sciences de la Géorgie, Čikobava a consacré une communication particulière au structuralisme, qui a été publiée en géorgien dans le vol. XXVI des *Travaux de l'Université d'Etat de Tbilisi* en 1944, sous le titre «Le structuralisme comme courant de la linguistique contemporaine occidentale (rapport préliminaire)».

Dans cet article, Čikobava analyse le premier numéro d'*Acta Linguistica* publié en 1939. C'est cette année qu'il considère comme la date d'institutionalisation du structuralisme comme courant organisé. Voici ce que Čikobava écrit :

«Ce ne serait pas une exagération de dire que le nouveau courant n'est pas apparu par hasard. C'est un phénomène de la linguistique occidentale dont il faut tenir compte.»

Čikobava pense qu'il est nécessaire d'estimer à leur juste valeur les tendances principales qui déterminent les positions programmatiques et les voies de l'évolution du structuralisme. Il souligne que depuis 1923, date de fondation de la société linguistique de Géorgie, la pensée linguistique en Géorgie soviétique a atteint le niveau où les linguistes géorgiens doivent avoir leur propre opinion sur tous les problèmes importants concernant la langue géorgienne et la linguistique générale. En parlant du structuralisme, il ne faut pas oublier que la définition des nouvelles notions chez

les structuralistes présuppose l'analyse des faits des langues caucasiennes.[1] Čikobava fait allusion à l'article de N. Troubetzkoy «K voprosu o rodstvennyx jazykax» ['La question des langues apparentées'], publiée après sa mort dans le troisième numéro d'*Acta Linguistica*. Dans cet article, Troubetzkoy discute le problème de la parenté non-génétique des langues en s'appuyant sur les langues caucasiennes.

Čikobava porte une attention particulière à l'article de Viggo Brøndal «La linguistique structurale», dont l'analyse lui permet de souligner que ce document posait toute une série de questions:

- quelle est la nature du système linguistique?
- les éléments du système dépendent-ils les uns des autres toujours de la même façon?
- la structure est-elle propre à tous les faits de langue ou y a-t-il une gradation jusqu'à zéro?
- quelles sont les relations entre les éléments formels et matériels de la structure?
- quelle est la place de la notion d'usage du point de vue de l'analyse structurale?
- quelles sont les relations entre les différents domaines de la grammaire?
- la distinction des approches synchronique et diachronique suffit-elle, ou faut-il distinguer une approche pan-chronique et a-chronique, c'est-à-dire, une approche «hors du temps»?

Cette question sur la nature de la langue est le problème principal de la linguistique statique, et Čikobava la compte parmi les grands mérites du structuralisme. De ce point de vue, le structuralisme est un phénomène progressiste, écrit-il, et la notion de structuralisme crée une perspective fructueuse et importante pour la linguistique statique.[2]

Brøndal distingue la grammaire comparée ou historique (qui est positiviste) et le nouveau courant scientifique du structuralisme, qui est anti-positiviste. Selon Čikobava, Brøndal est un anti-positiviste, car le culte du fait concret, typique du positivisme, lui est étranger. Čikobava est d'accord avec l'opinion que la science ne serait pas ce qu'elle est sans faits concrets et établis de façon sûre. Pourtant, il est clair pour lui que la science n'est pas une série de faits choisis au hasard; le fait tout seul ne constitue pas la science. Ainsi la position de Brøndal est fondée et peut être justifiée du point de vue de la théorie de la science.

> «Pourtant, écrit Čikobava, Brøndal ne s'en contente pas, il a déclaré que l'historicisme était une caractéristique du positivisme. L'anti-positivisme

[1] Čikobava, 1944, p. 233.

[2] *Ib.*, p. 235-236.

> s'est transformé en anti-historicisme. Brøndal est allé jusqu'à affirmer qu'on ne peut pas déduire l'état de la langue de son histoire, le chercheur n'a pas besoin d'histoire pour s'orienter dans un état particulier de langue. Cette position est opposée à la thèse principale de l'histoire de la linguistique». (Čikobava, 1944, p. 236)

C'est chez Saussure que Čikobava trouve les origines de l'anti-historicisme. La source en est l'opposition *synchronie / diachronie* et le transfert du centre de gravité vers le point de vue synchronique. Pourtant, en réalité, la synchronie, c'est-à-dire l'analyse d'une des parties du système linguistique à un moment particulier se transforme en achronie, quand œ n'est qu'à elle seule, isolée de la diachronie, qu'une valeur scientifique autonome est attribuée. De plus, elle est ainsi opposée à la diachronie. La panchronie et l'achronie constituent le résultat logique de l'application du principe de la synchronie.[1] Le point de vue de Brøndal est particulièrement intéressant pour Čikobava, car tous les moments-clés de ses théories n'étaient en effet que la répétition des idées saussuriennes concernant les notions de langue, synchronie et système. Dans ses positions de base, le structuralisme moderne représente la linguistique synchronique saussurienne, conclut Čikobava[2]. L'école sociologique française (il s'agit essentiellement d'A. Meillet – *T.B.*), écrit-il, est le courant le plus influent et le plus progressiste de la linguistique occidentale du XXème siècle. Mais le structuralisme représente le développement logique des côtés faibles de l'aile la moins progressiste de l'Ecole sociologique (l'allusion à Saussure est claire).[3]

3. LES «UNIONS DE LANGUES»

L'article de Troubetzkoy sur les «unions de langues» a été publié après sa mort, dans le troisième numéro d'*Acta Linguistica* en 1939. Il n'était pas accessible à Čikobava, c'est pourquoi il n'a pas essayé de discuter ce nouveau phénomène. En s'appuyant sur le travail de Deeters, Čikobava supposait que Troubetzkoy avait avancé sa théorie encore plus tôt, dans sa communication présentée au Ier Congrès international des linguistes en 1930.

Čikobava analyse le problème des unions de langues à partir des travaux de Brockelmann et Uhlenbeck[4]. Il approuve la prudence de Brockelmann qui écrit :

---

[1] *Ib.*, p. 236-237.

[2] *Ib.*, p. 241.

[3] *Ib.*, p. 242.

[4] Čikobava, 1945, p. 228-229.

«La tentative d'étudier les traits communs de toutes les langues (*alle Sprachstämme*), en les liant à la va-vite à la linguistique historique, est plus nuisible qu'utile au développement de la linguistique historique». (Čikobava, 1945, p. 228)

Čikobava considère l'approche alternative de K. Uhlenbeck comme également digne d'attention :

«Trouvons-nous dans les langues correspondantes le noyau principal (*Grundkern*) qui est l'indice de la différenciation de la langue-mère (*Ursprache*)? Avons-nous affaire à des langues qui diffèrent profondément ou en partie et dont le rapprochement est un phénomène secondaire? De quoi s'agit-il, des familles de langues fondées sur la différenciation, ou des unions de langues, telles qu'elles sont comprises par Troubetzkoy? Et, en général, pouvons-nous parler de familles de langues basées uniquement sur la différenciation?»

Pour Čikobava, c'est un indice particulier : les difficultés dans l'analyse des langues mixtes provoquent un scepticisme qui se propage à toutes les notions de base de la linguistique historique[1]. Voici sa conclusion :

«Si nous savons quelle est l'origine des membres d'une union de langues, cette notion devient inutile du point de vue de la linguistique historique. Si leurs voies d'évolution nous sont inconnues, la nouvelle notion ne fait que confirmer que nous avons affaire à un phénomène indéfinissable. Ce n'est pas de cette façon qu'on va résoudre le problème. Le remplacement des problèmes de genèse par la fixation de l'état statique ne fait pas avancer la connaissance. Cette nouvelle notion ne pourra pas remplacer la notion de base de la linguistique historique. C'est la conclusion qu'on peut faire à partir de ce que nous savons aujourd'hui sur les unions de langues». (Čikobava, 1945, p. 230)

Plus tard, en discutant l'étude des langues ibériques et caucasiennes à l'étranger, Čikobava analyse les articles de Troubetzkoy sur les problèmes de la phonétique et du lexique des langues nord-caucasiennes[2].

En 1924, dans son article «Les langues caucasiennes septentrionales», Troubetzkoy avançait l'hypothèse selon laquelle les langues nord-caucasiennes étaient apparentées. Pourtant ce n'est pas si évident, si l'on compare les langues du Caucase Nord et Sud, dont la parenté ne peut pas être prouvée scientifiquement. Au grand regret de Čikobava, l'autorité de Troubetzkoy a fait accepter ce point de vue aussi bien à l'étranger qu'en Union Soviétique, en particulier, en Géorgie. On en est même arrivé à ce qu'en 1954 la revue *Voprosy jazykoznanija* (n° 3) ouvre une discussion sur

[1] *Ib.*, p. 229.

[2] Troubetzkoy, 1922; 1926; 1929; 1930 (Čikobava, 1965, p. 391).

«Les langues hittito-ibériques» : peut-on admettre des liens historiques et génétiques entre les langues non-indoeuropéennes et non-sémitiques de l'Asie Mineure ? E. Bokarev a même mis en doute la parenté des langues du Daghestan, «même Troubetzkoy n'était pas allé si loin», écrit Čikobava. Selon lui,

> «Troubetzkoy n'avait pas la possibilité d'analyser les faits des langues kartveliennes, sinon il lui aurait été clair que les langues kartveliennes ne sont pas si éloignées des langues du Caucase-Nord, comme, par exemple, l'abkhaze et le lesghien. Quand on s'appuie sur les théories de Troubetzkoy et qu'on nie les liens historiques et généalogiques entre les langues du Caucase, il ne faut pas oublier que plus tard, Troubetzkoy a mis en question la notion de famille de langues et proposé celle d''union de langues'. L'approche structurale et typologique impose au préalable de mettre en évidence un groupe de langues. De ce point de vue, cette approche peut être utile plus tard, dans une étude de caractère historique et génétique. Pourtant, l'approche structurale et typologique n'est ni indépendante, ni définitive». (Čikobava, 1945, p. 229-230)

L'opinion de Čikobava sur l'analyse statique et la typologie est plutôt négative. Voici ce qu'il écrit :

> «Dans la linguistique contemporaine, aussi bien en Occident qu'en Union Soviétique, il y a une tendance assez forte à sous-estimer le principe de l'historicisme. Soit on transfère le centre d'attention vers l'analyse statique (le structuralisme), soit l'étude typologique prend la place de l'analyse historique. Le progrès de la linguistique exige de ne pas sous-estimer l'historicisme, mais de l'appliquer de façon encore plus conséquente et parfaite. C'est cela qu'indique l'histoire de notre science».

4. LA «THEORIE JAPHETIQUE» DE N.JA. MARR ET LA LINGUISTIQUE HISTORIQUE

Déjà avant la fameuse discussion linguistique de 1950, Čikobava trouvait la «nouvelle théorie du langage» de Marr inacceptable, car ce dernier traitait la classification généalogique de «théorie raciale» : «Vers 1926, la théorie des quatre éléments linguistiques était définitivement élaborée, tandis que la théorie raciale de l'origine des langues était rejetée pour de bon», déclarait Marr.

Selon Čikobava, la classification des langues par stades revient à nier la classification généalogique, tout comme l'analyse «en quatre éléments» est la négation de l'analyse historique et comparée. Il ajoute que l'analyse en quatre éléments est un moyen puissant pour démanteler de façon arbitraire et comparer n'importe quel mot et ses parties avec

n'importe quel autre mot de n'importe quelle langue, si besoin est[1]. La méthode paléontologique est anti-historique, pour Čikobava, car la thèse sur l'existence des quatre éléments primaires n'a jamais été prouvée et reste totalement improuvable. Il est impossible d'aller vers le matérialisme dialectique à partir de la doctrine des quatre éléments[2]. Pour Čikobava, il n'y avait rien d'étonnant à ce que l'analyse paléontologique n'ait aidé à apprendre aucune langue. Selon lui, les grammaires historique et statique d'aucune langue ne peuvent être élaborées au moyen de l'analyse paléontologique[3].

Marr critiquait la linguistique idéaliste, et pourtant, Čikobava restait plutôt sceptique vis-à-vis de cette critique :

> «La critique dont la méthode paléontologique est le point de départ mène à la négation des réalisations les plus valables de la linguistique historique (l'analyse comparée et historique, la classification généalogique) et laisse intact le psychologisme, base principale des conceptions idéalistes. Ce n'est pas un hasard si les partisans de la théorie japhétique dirigent leurs critiques les plus virulentes contre le sociologisme de Meillet : ce dernier était partisan de la méthode comparative et historique et de la classification généalogique. En même temps, les japhétidologues ne prêtent aucune attention à l'idéalisme forcené de Vossler. La critique de la linguistique indoeuropéaniste par les adeptes de l'analyse paléontologique en quatre éléments n'a rien à voir avec la critique marxiste.» (Čikobava, 1941, p. 397)

Aux idées marristes sur la classification généalogique Čikobava oppose la position d'Engels :

> «A l'opposé de Marr, Engels apprécie beaucoup la linguistique historique avec sa classification généalogique, et n'est pas enclin à considérer comme raciale la théorie des langues apparentées. Dans sa polémique contre Dühring, il recommande la grammaire historique pour l'éducation du 'citoyen de l'Etat du futur'. Cela ne pourrait en être autrement : ce n'était pas pour une époque particulière que le marxisme-léninisme a reconnu la valeur du principe de l'historicisme.» (Čikobava, 1941, p. 395-396)

Čikobava était partisan d'établir des liens entre le marxisme-léninisme et la linguistique comparée et historique. On ne peut forger la théorie marxiste et léniniste du langage qu'en appliquant de façon conséquente la théorie du marxisme-léninisme à l'analyse des faits sûrs et établis de l'histoire si riche de différentes langues. Alors l'histoire de la langue, selon Lénine, «sera l'un des domaines importants du savoir qui devront

---

[1] Čikobava, 1941, p. 390.

[2] *Ib.*, p. 394.

[3] *Ib.*, p. 397.

contribuer au développement de la théorie de la connaissance et la dialectique»[1].

(traduit du russe par Ekaterina Velmezova)

© Tinatin Bolkvadze

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BROCKELMANN, 1932 : «Gibt es einen hamitischen Sprachstamm?», *Anthropos*, 1932, XXVII.

— ČIKOBAVA, A., 1941 : «Problema jazyka kak predmeta lingvistiki, v svete osnovnyx zadač sovetskogo jazykoznanija», *Izvestija instituta jazyka, istorii i material'noj kul'tury imeni akademika N.Ja. Marra*, 1941, X, Tbilisi. [Le problème de la langue en tant qu'objet de la linguistique, à la lumière des tâches principales de la linguistique soviétique]

—— , 1944 : «Le structuralisme comme courant de la linguistique contemporaine occidentale (rapport préliminaire)», *Travaux de l'Université d'Etat Staline de Tbilisi*, XXXVI, 1944 (article en géorgien).

—— 1945 : *Obščee jazykoznanie*, II, Osnovnye problemy. Tbilisi, Izdatel'stvo Tbilisskogo gosudarstvennogo universiteta. [Linguistique générale]

—— 1965 : *Istorija izučenija Iberijsko-Kavkazskix jazykov*, Tbilisi. [L'histoire de l'étude des langues ibéro-caucasiennes]

— ČIKOBAVA, A., CERETELI, G., BERIDZE, V., 1952 : «Jazykovedčeskaja rabota v Sovetskoj Gruzii», *Voprosy jazykoznanija*, 1952, n°2, Moskva. [Le travail linguistique en Géorgie Soviétique]

— HÖNIGSWALD, R., 1937 : *Philosophie und Sprache*. Bâle.

— *LENINSKIJ SBORNIK*, XII. [Recueil léniniste]

— MARR, N., 1933 : «Sdvigi v texnike jazyka i myšlenija», Marr. N. *Izbrannye raboty*, v. II. [Les changements dans la technique de la langue et de la pensée]

[1] Leninskij sbornik, XII, p. 315, cité par Čikobava, 1941, p. 398.

— MEILLET, A., 1926 : «L'état actuel des études de linguistique générale», in Meillet A. *Linguistique historique et linguistique générale.* Paris, Champion.
— SERIO [SERIOT], P., 2001a : «Analiz diskursa vo Francuzskoj škole [Diskurs i interdiskurs]», *Semiotika (antologija)*, textes réunis sous la direction de Ju.S. Stepanov, Moskva : Akademičeskij proekt, Delovaja kniga. [L'analyse du discours à l'Ecole française (Discours et interdiscours]
—— 2001b : *Struktura i celostnost' – ob intellektual'nyx istokax strukturalizma v Central'noj i Vostočnoj Evrope, 1920-30 gody.* Moskva : Jazyki slavjanskoj kul'tury. [Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme dans l'Europe Centrale et Orientale dans les années 1920-1930]
— TROUBETZKOY, N., 1921 : «Les consonnes latérales dans les langues caucasiennes septentrionales», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, XXXIII, 1921, p. 184-204.
—— 1924 : «Les langues caucasiennes septentrionales», in A. Meillet et M. Cohen (éd.) *Les langues du monde*, Paris : Champion, p. 327-342.
—— 1926 : «Studien auf dem Gebiete der Vergleichenden Lautlehre der nordkaukasischen Sprachen», *Caucasica*, fasc.3, Leipzig, S. 7-36.
—— 1929 : «Notes sur les désinences du verbe des langues tchetchénolesghiennes», *Bulletin de la Société linguistique de Paris*, XXIX, p. 153-171.
—— 1930): «Nordkaukasische Wortgleichungen», *Wiener Zeitschrift zur Kunde des Morgenlandes*, 37, Wien, S. 76-92
— UHLENBECK, K., 1940-1941 : «Vorlateinische indogermanische annklänge im Baskischen», *Anthropos*, XXV-XXVI.

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 59-83

Bakhtine, la sociologie du langage et le roman

Craig BRANDIST
Université de Sheffield

Le travail de Bakhtine sur le roman dans les années 1930 a généralement été vu comme opposé aux tendances dominantes de la pensée soviétique de l'époque, ou même comme une subversion de cette pensée. Cette impression est fallacieuse, car, à la suite de son arrestation en 1929, Bakhtine a subi une «perestroïka intellectuelle», en tous points aussi profonde que celle de nombre de ses contemporains. Il a, en effet, adopté les points fondamentaux du programme marriste, et fait de nombreux emprunts au travail d'intellectuels soviétiques influents. Il n'y a guère de raisons de soupçonner la sincérité de cette réorientation, même si Bakhtine fait subir à ces idées des ajustements très particuliers. Son travail des années 1930 devrait être considéré plutôt comme une contribution à la science soviétique que comme le renversement de ses principes de base, et ses idées sur la langue et la société comme beaucoup moins originales qu'elles ne le paraissaient autrefois. Si l'on veut chercher l'originalité des articles de Bakhtine des années 1930, c'est ailleurs qu'on va la trouver, dans la façon dont il a intégré la sociolinguistique soviétique naissante à la théorie du roman.

Depuis 1922 au moins, les membres du Cercle de Bakhtine tenaient en grande estime le travail de Nikolaj Marr, et cette situation n'a pas changé même après la fameuse dénonciation de Marr par Staline en 1950[1]. Bien que cela ne signifie pas qu'ils aient accepté les aspects les plus excentriques de la doctrine marriste, la position précaire de Bakhtine après son arrestation l'a amené à faire appel aux éléments du marrisme qu'il trouvait les plus attirants dans ses efforts pour se réhabiliter, en partie, aux yeux des

[1] L.V. Pumpjanskij parle positivement de la «Japhétitodologie» de Marr dans son article de 1922 (Pumpjanskij, 2000, p. 621). Encore en 1958 dans ses conférences Bakhtine parlait avec respect de Marr, comme d'un «remarquable érudit», fondateur de la «paléontologie linguistique» (Bakhtine 1999, p. 89).

milieux académiques[1]. Le marrisme a légitimé l'usage privilégié qu'a fait Bakhtine du néo-kantisme de Marburg, du moins dans sa forme «hégélianisée» développée par Ernst Cassirer, car ces théories faisaient partie de la conception marriste sur l'évolution stadiale du langage et de la culture[2]. Moins importante, cependant, que l'adhésion de Bakhtine aux idées de Marr lui-même est son attitude envers le travail d'autres linguistes, spécialistes de littérature et de folklore, plus talentueux que Marr et travaillant, au moins provisoirement, dans le cadre du paradigme marriste. Les plus importants parmi ces derniers étaient les critiques littéraires Izrail' Frank-Kameneckij, Ol'ga Frejdenberg et trois chercheurs de Leningrad qui devaient influencer considérablement le travail de Bakhtine, aussi bien que les œuvres de Vološinov et Medvedev : Lev Jakubinskij, Boris Larin et Viktor Žirmunskij. Dans cet article, c'est aux linguistes que nous allons prêter une attention particulière[3]. Alors que ces trois linguistes n'étaient certainement pas des partisans des excès du marrisme, le programme marriste a canalisé leur travail dans des directions originales et productives. Comme Žirmunskij l'a rappelé plusieurs années plus tard, le travail de Marr, bien que fondé sur des principes douteux, contenait

> «des idées créatives et fructueuses, auxquelles la plupart d'entre nous (surtout les linguistes de Leningrad) devons la perspective générale de nos travaux. Parmi ces orientations générales, je compte en premier la lutte de Marr contre l'européo-centrisme étroit de la théorie linguistique traditionnelle, sa conception typologique de l'évolution des langues par stades et leur comparaison indépendamment de leur communauté d'origine, ses recherches sur la relation entre le langage et la pensée, et enfin ce qu'on peut appeler l'approche sémantique des phénomènes grammaticaux». (Cité d'après Bazylev & Neroznak, 2001, p. 18)

Il semble que Bakhtine ait été inspiré par le marrisme exactement de la même façon, et son travail s'inscrit parfaitement dans le projet intellectuel du début des années 1930, qui avait pour centre le *Gosudarstvennyj Institut rečevoj kul'tury* (GIRK, ['Institut d'Etat de la Culture de la Parole'], ancien *Institut sravnitel'nogo izučenija literatur i jazykov Zapada i Vostoka* [ILIaZV, 'Institut d'étude comparée des langues et littératures de l'Est et l'Ouest']). Les chercheurs du GIRK, Žirmunskij, Jakubinskij et Larin cherchaient les «liens entre la langue, la structure de la société et le

---

[1] Sur l'ampleur de la domination des idées marristes, en particulier dans les années qui ont précédé et suivi sa mort, cf. Alpatov, 1991 ; Slezkine, 1996 .

[2] Frank-Kameneckij, 1929; Desnickaja, 1951, p. 55.

[3] Sur l'influence de Frank-Kameneckij et Frejdenberg sur Bakhtine cf. Tihanov, 2002 et Brandist, 2002.

changement des formations sociales»[1]. Cela a abouti, entre autres, au développement de la dialectologie soviétique, qui a sociologisé et développé le travail de chercheurs à l'avant-garde dans ce domaine, comme Izmail Sreznevskij, Aleksej Šaxmatov et Jan Baudouin de Courtenay.

Il est aisé de voir comment ces études ont pu fournir un très riche matériau pour la réorientation intellectuelle de Bakhtine au milieu des années 1930 vers l'étude historique des formes d'interaction discursive en littérature. Se trouvant en exil dans une petite ville kazakhe entre avril 1930 et septembre 1936, Bakhtine devint de plus en plus dépendant du travail des linguistes de Leningrad. En effet, comme il ne bénéficiait plus de l'apport de Vološinov pour ses idées sur le langage, son accès aux matériaux de recherche était limité. Un des périodiques auxquels il avait certainement accès était la revue *Literaturnaja učeba*, distribuée partout et publiée à cette époque par Maksim Gor'kij[2].

L'article de Vološinov sur la stylistique du discours littéraire parut dans les numéros 2, 3 et 5 de l'année 1930[3], à côté d'une série plus longue d'articles de Jakubinskij, le directeur des recherches linguistiques au GIRK et à l'ILIaZV, où Vološinov avait étudié. Ancien partisan du formalisme russe et membre de l'OPOJaz, Jakubinskij s'était bientôt distancé du mouvement après la Révolution de 1917 et avait pris le parti de Marr à l'ILIaZV dès 1923[4]. Il est clair que dans ses articles écrits en 1930-31, Jakubinskij travaillait encore dans le cadre du paradigme marriste : il tentait de mettre en évidence la structure de classe de la langue et analysait comment cette structure avait changé au cours du développement du capitalisme en Russie et était encore en train de changer sous la dictature du prolétariat. Žirmunskij avait à plusieurs occasions couvert de louanges ces articles et le livre qui en était résulté, car ils avaient, selon lui, ouvert la voie à l'étude des relations entre les dialectes sociaux et la formation de la langue nationale[5]. On peut comprendre pourquoi cette appréciation a pu impressionner Bakhtine. Il connaissait déjà Jakubinskij comme une source importante des idées de Vološinov sur le dialogue, et, semble-t-il, de la critique

---

[1] Zinder, Stroeva 1999, p. 206.

[2] Cette revue, distribuée partout en Union Soviétique, se présentait comme un périodique à buts éducatifs. C'est pourquoi elle devait sûrement être accessible aux instituts pédagogiques de la ville. Sur le séjour de Bakhtine à Kustanaj cf. Konkin et Konkina 1993.

[3] Vološinov, 1930.

[4] Leont'ev, 1986, p. 7.

[5] Žirmunskij, 1932, p. 85 ; Žirmunskij, 1934, p. 198 ; Žirmunskij, 1936.

que ce dernier adressait à Saussure[1]. Tout comme l'article de Vološinov sur la stylistique, ceux de Jakubinskij avaient pour but explicite d'éduquer les nouveaux écrivains dans le domaine de la politique langagière, ce dont témoigne le titre du premier article : «Le travail de l'écrivain débutant sur la langue de ses œuvres»[2]. Dans cette série d'articles, Jakubinskij parle de la «composition de classe» (*klassovyj sostav*) de la langue russe moderne et de la «responsabilité linguistique de l'auteur» sous cet aspect[3]. Ce problème éthique est un thème important de l'essai bakhtinien de 1934-35 «Slovo v romane» (Le discours dans le roman).

Avant d'en venir à Bakhtine, il nous faudra exposer certains aspects des conceptions de Marr sur le langage[4] et présenter en détail les articles de Jakubinskij.

1. MARR

Pour la perspective qui nous intéresse ici, l'aspect le plus important du travail de Marr est sa thèse selon laquelle les langues sont des formes de la pensée et qu'elles passent au cours de leur évolution par un certain nombre de stades, à partir du langage gestuel, parlé dans les sociétés avant la division en classes, jusqu'à une grande quantité de langues orales sous le capitalisme[5]. Ce n'est qu'à la fin des années 1920 que Marr a remanié cette théorie en l'adoptant à une version vulgarisée du marxisme. Ainsi, en tant que partie de la superstructure idéologique de la société, le langage évolue à travers des stades successifs, qui correspondent dorénavant aux formes de

---

[1] Pour une comparaison détaillée de la conception du dialogue chez Vološinov et Jakubinskij cf. Ivanova, 2000. Au sujet de leur critique respective de Saussure, cf. la critique de Saussure par Vološinov dans *Marxisme et philosophie du langage* (désormais MPL) - Vološinov, 1973, p. 65-82 ; Vološinov, 1995, p. 279-98 et celle de Jakubinskij dans une communication présentée à l'ILIazv en 1927, quand Vološinov y était étudiant : Jakubinskij 1931a, p. 71-82.

[2] Jakubinskij, 1930a.

[3] Cf. le titre du deuxième article de Jakubinskij dans cette série : «Sur la responsabilité linguistique de l'écrivain», Jakubinskij, 1930b.

[4] Le compte-rendu détaillé du travail de Marr dépasse les limites de notre article. Cf. à ce sujet Thomas, 1957 et Alpatov, 1991, p. 32-78.

[5] La théorie marriste de l'évolution stadiale du langage a toujours été un phénomène éclectique. Elle a pour origine un mélange d'idées empruntées, en particulier, à Wilhelm Wundt, Ludwig Noiré, Aleksandr Veselovskij et Lucien Lévy-Bruhl. Dans les années 1920, cette théorie a été pénétrée par les idées d'Ernst Cassirer.

l'organisation économique. Un point important, cependant, est que le matériau linguistique est considéré comme immortel, et toute langue historique recèle des traces de tous les stades. Selon la formule audacieuse de Marr, les formes grammaticales de la langue, aussi bien que son contenu idéologique, sont déterminés par les facteurs économiques. Ainsi, un seul langage «diffus» est parlé sous le communisme primitif, tandis qu'avec l'essor de la division du travail, différents langages professionnels apparaissent; et dans les sociétés de classes, il y a différentes langues de classes. Ainsi, l'idée de l'existence d'une langue nationale unique dans les sociétés capitalistes contemporaines serait un mythe.

Bakhtine a adhéré, dans une large mesure, à l'idée de la stratification de la langue nationale en fonction des divisions sociales, parmi lesquelles la division en classes occupait une place importante. Pourtant, c'est une révision fondamentale de l'argumentation marriste qui lui a permis d'accepter la thèse sur la stratification sociale du langage, tout en rejetant l'idée que les différents groupes sociaux parlaient des langues différentes. Il s'agit de l'analyse fonctionnelle de la langue présentée par Lev Jakubinskij dans ses articles de 1930-1931.

2. LA SOCIOLOGIE DU LANGAGE CHEZ JAKUBINSKIJ

2.1. LA LANGUE COMME FORME ET COMME IDÉOLOGIE

Tout en acceptant certaines thèse du marrisme, Jakubinskij était resté très influencé par son maître Baudouin de Courtenay, qui expliquait les changements dans les langues par les efforts de l'esprit humain pour «parvenir à la correspondance, à l'harmonie entre la forme et le contenu» dans des circonstances sociales particulières[1]. Jakubinskij reformula cette affirmation selon les principes marxistes, en ajoutant une dimension profondément sociologique et historique à l'explication socio-psychologique de Baudouin. On devait désormais envisager pour la langue deux fonctions fondamentales : 1) *la langue en tant que moyen de communication* ; 2) *la langue comme idéologie*. Toutes les autres fonctions de la langue, comme par

[1] Adamska-Sałaciak (1998, p. 45). Baudouin répétait toujours que la linguistique devait prêter une plus grande attention à la sociologie et il avait manifesté un grand respect pour les travaux de jeunesse de Marr. Cf. en particulier Baudouin de Courtenay, 1972, p. 303-304. Il est aussi significatif que Larin et Žirmunskij se considéraient tous les deux comme élèves de Baudouin.

exemple celles reprises par Vološinov de l'œuvre de Karl Bühler[1], découlent de cette distinction. Pourtant, «*il ne faut en aucun cas séparer ces deux fonctions fondamentales l'une de l'autre* : dans toutes ses manifestations, la langue apparaît dans ces deux fonctions *à la fois*». Selon Jakubinskij,

> «la langue est l'*union* de ces fonctions. Elle nous montre comment ces deux aspects de la langue à différentes étapes de l'évolution de la société, tout en formant une unité, entrent en *contradiction* entre eux et comment cette contradiction, déterminée par les facteurs socio-économiques, joue le rôle d'une *force intérieure* dans l'évolution de la langue». (Ivanov & Jakubinskij, 1932, p. 62)

C'est cette distinction qui a permis d'adopter la théorie marriste de l'évolution stadiale des langues, sans avoir pour conséquence les absurdités que représente la façon dont Marr a appliqué sa théorie à la description structurale de la langue.

Dans la société capitaliste, la langue-comme-idéologie a des traits caractéristiques de tous les stades de son évolution. D'une part, la langue-comme-idéologie est le domaine de ce que les néo-kantiens appelaient la «validité objective», c'est-à-dire la «forme inévitable de notre connaissance», qui correspond néanmoins au «niveau de la formation (*obrazovanie*) et au degré de la différenciation de la superstructure». Ici Jakubinskij se réfère explicitement à Marr, en disant qu'«aux origines de son existence, en tant qu'idéologie autonome», la langue était «une des formes d'existence de la plupart des autres idéologies (religieuse, juridique, scientifique, po-litique, etc.)»[2]. La langue-comme-idéologie y est stratifiée en fonction des professions, comme au deuxième stade chez Marr[3]. D'autre part, la langue-comme-idéologie reflète les visions du monde propres aux différents groupes sociaux. Cela correspond à la définition que Marr donne du troisième stade. L'histoire de la société de classes est l'histoire des idéologies de classes engagées dans une lutte constante. Cette lutte arrive à son point culminant sous le capitalisme, quand une langue commune –

---

[1] Brandist (à paraître).

[2] Ivanov & Jakubinskij, 1932, p. 62.

[3] Cela correspond aussi à la définition de l'idéologie par Buxarin : «systèmes particuliers et unifiés de formes, d'idées, de normes de comportement, etc.», comme «l'art et la science, le droit et la morale, etc.», reprise par Vološinov et Medvedev. Cf. Buxarin, 1926, p. 208. Vološinov et Medvedev considéraient la philosophie du langage et les études littéraires comme des branches de la «science des idéologies». Cf. par exemple Medvedev, 1993, p. 45, Medvedev / Bakhtine, 1978. Sur l'importance du travail de Buxarin pour Vološinov cf. Tihanov, 2002, p. 85-95.

comme-moyen-de-communication «devient une forme d'existence des différentes consciences, ou psychologies de classe».

Ainsi les vicissitudes historiques de la langue nationale et la différentiation idéologique sont considérées comme deux aspects d'un seul problème. Les formes de la communication et le contenu idéologique doivent être conçus comme réunis (sans être fusionnés) dans la langue. Ainsi, «l'élargissement de la sphère d'action de la langue», dit Jakubinskij, «est accompagné par un autre processus (ce sont plutôt deux côtés d'un seul et même processus)», celui de la «différentiation sociale de la *langue comme idéologie*» :

> «Ce même capitalisme qui a provoqué la différenciation maximale de la langue-comme-idéologie, tend à la transformer en moyen de communication à l'échelle de toute la nation. Ainsi, dans la langue formée dans la société capitaliste, la contradiction interne dont il a été parlé plus haut est maximale. On peut la définir comme celle entre l'unité de la langue en tant que moyen de communication (la forme) et la différentiation de classe de la langue-comme-idéologie (le contenu)». (Ivanov & Jakubinskij, 1932, p. 62-63)

Dans ce sens, la distinction de la «forme» et du «contenu» chez Jakubinskij devient une prémisse méthodologique à son explication subtile et détaillée de la formation de la langue nationale russe.

2.2. LA FORMATION DE LA LANGUE NATIONALE RUSSE

L'exposé de Jakubinskij commence par l'analyse du langage des paysans à l'époque féodale, époque où la société «était divisée en plusieurs régions linguistiques correspondant aux propriétés foncières féodales». «Limitation» et «clôture» régionales étaient les traits caractéristiques des relations linguistiques féodales. Dans la société féodale,

> «les paysans de différentes régions parlaient différemment, tandis qu'à l'intérieur d'une région des traits communs de langue apparaissaient naturellement, bien qu'ils pussent garder des différences héritées des époques précédentes». (Jakubinskij 1930c, p. 85)

Avec le développement irrégulier des relations capitalistes dans le cadre de la société féodale, les relations linguistiques commencent à changer. Au début, ces nouvelles relations apparaissent à l'intérieur des villes en développement où, depuis le début, la population présente un mélange de gens venus de différentes propriétés féodales. Dans la langue parlée commune qui s'y est formée, se reflètent «des traits des dialectes parlés dans les régions d'où la population est venue en ville pour s'y installer». Pourtant, dans chaque ville particulière, la langue se formait à partir

du réseau de relations interurbaines de plus en plus intenses, sur la base de la langue parlée dans le(s) plus grand(s) centre(s) de la société. C'est cela qui devient le noyau de la langue nationale commune (*obščenacional'nyj*) qui se développe au fur et à mesure que la bourgeoisie essaie de concentrer la richesse en des mains de moins en moins nombreuses, en centralisant la production et par conséquent la population, et en amenant ainsi une centralisation politique. En paraphrasant Marx, Jakubinskij affirme que «la communauté linguistique ressemble de moins en moins à ce sac de dialectes, qu'elle était sous le féodalisme». En donnant quelque contenu sociologique concret à ses premières explications schématiques de l'action des forces centripète et centrifuge dans la langue, Jakubinskij considère la formation de la langue nationale comme une «tendance (*stremlenie*) à l'unité», dont le progrès dépend, entre autres, de l'arrivée de nouveaux paysans avec leurs propres dialectes, du stade de développement du capitalisme et de la taille du centre capitaliste. Mais plus important encore était le fait que la popu-lation urbaine était divisée en classes et en une couche d'«intellectuels professionnels» :

> «Les degrés d'unité sont différents pour les langues de différentes classes dans la ville capitaliste. Les différentes classes unifient leur langue à des degrés différents en fonction des besoins objectifs de leurs intérêts de classe et des conditions politiques objectives, dans lesquelles telle ou telle classe existe et se développe».

Le prolétariat est intéressé à l'unification de sa langue; mais, étant une classe subordonnée, exploitée et opprimée, il est incapable de devenir une «classe pour soi». C'est ainsi que les contradictions du capitalisme stimulent et limitent, en même temps, le développement de la langue nationale commune[1].

2.3. LA PAROLE PUBLIQUE ET SES GENRES

Selon Jakubinskij, la «capitalisation» des relations linguistiques est étroitement liée au développement de la «parole publique» (*publičnaja reč'*), qu'il faut distinguer des productions de parole dans la vie quotidienne par le nombre de participants potentiels et la longueur des énoncés. En reprenant un des points de son article de 1923, Jakubinskij affirme que «la conversation est un échange de répliques courtes (un dialogue)», tandis que les énoncés de la «parole publique» sont «développés, longs et monologiques»[2]. De plus, la parole publique existe plutôt sous la forme écrite, et

---

[1] *Ibid.*, p. 86-88.

[2] Le collègue de Jakubinskij à l'ILIaZV, Lev Ščerba avait déjà fait la même remarque en 1915 : «Chaque monologue est en fait une forme rudimentaire

n'apparaît aux tribunes qu'en tant que résultat de la «capitalisation» des relations linguistiques. En effet, «la parole publique commence à 'prospérer' au parlement, au tribunal, dans les établissements d'enseignement supérieur, dans les conférences publiques, dans les meetings et les assemblées; même la place de ville devient sa tribune»[1] :

> «La parole (*reč'*) parlementaire, une intervention dans un débat ou à un meeting, un rapport politique, la plaidoirie de l'avocat ou du procureur, la propagande (*propagandistskaja reč'*) dans la rue, etc. – voilà les genres de la parole publique propres au capitalisme à la différence du féodalisme, bien qu'on puisse déjà en trouver les prémices sous le régime féodal. Sous le capitalisme, on parle en public beaucoup plus et autrement que sous le féodalisme, où la parole publique est étroitement spécialisée et limitée à des domaines étroits de la vie sociale; sous le capitalisme, la parole publique se veut universelle, elle veut être une forme aussi généralisée que la langue parlée... En acquérant les différents genres de parole publique orale, la société capitaliste acquiert en même temps les genres correspondant à l'écrit».

Tout en développant une large variété de genres de la parole publique, le capitalisme limite en même temps l'accès d'une grande partie de la population à ces genres. «Le capitalisme a tendance à transformer la parole publique en une forme de communication aussi universelle que le langage parlé» ; mais, à cause des *limites et des contradictions* du capitalisme, «le caractère commun de la parole publique reste dans le monde capitaliste un mythe, tout autant que la liberté, l'égalité et beaucoup d'autres bonnes choses»[2].

2.4. L'UNIFICATION LINGUISTIQUE ET LA DIFFÉRENTIATION DES GENRES DE LA PAROLE

Les autres points sur lesquels Jakubinskij concentre son attention sont les suivants :

• comment la paysannerie s'adapte à la langue parlée apparaissant dans la société capitaliste;

---

de la langue «commune», normalisée, largement répandue; la langue «vit» et se transforme par le dialogue», Ščerba, 1958, p. 36. Cf. aussi Ščerba, 1957, p. 113-130.

[1] Jakubinskij, 1930c, p. 89-90.

[2] *Ibid.*, p. 86-88 ; souligné par l'auteur.

• comment la paysannerie prend part à la transformation de la parole publique en une forme générale de communication reposant sur les nouveaux genres, étrangers au féodalisme[1].

Ce double problème aboutit à trois thèses : a) l'assimilation de la langue commune urbaine par la paysannerie est un processus irrégulier, qui dépend de la variété des groupes sociaux dans un village particulier, de la distribution et du caractère des centres capitalistes et de la pénétration des forces de marché dans les villages en général ; b) comme résultat de la résistance paysanne à la langue urbaine commune, le processus de l'assimilation n'est pas linéaire et donc c) pour une large part, cette assimilation est un processus conscient de la part des paysans. C'est cette dernière thèse qui nous intéresse le plus ici. Selon Jakubinskij, le mouvement des paysans vers le langage urbain commun est un acte conscient :

> «Par le fait même d'opposer la langue urbaine commune au parler local, le capitalisme fait entrer dans la conscience des paysans les faits de langue et pousse les gens à les remarquer, à s'en rendre compte et à les évaluer. Le capitalisme *transforme ainsi la langue en soi (jazyk v sebe), dont on ne se rend pas compte (neosoznannyj jazyk) en langue pour soi (jazyk dlja sebja)*. En troublant l'immobilité féodale et le caractère traditionnel de la communauté langagière paysanne grâce à la différentiation de classes à la campagne et à l'opposition complexe de la ville et du village, le capitalisme pousse la paysannerie à faire le choix entre ce qui est ancien et local et ce qui est nouveau, urbain et à l'échelle de toute la nation. C'est dans ces conditions qu'apparaît une lutte dont une des armes est la moquerie, la parodie linguistique de la façon de parler propre aux 'arriérés' ou aux 'novateurs'.» (Jakubinskij 1930b, p. 58-62. Souligné par l'auteur)

2.5. DE L'HÉTÉROGLOSSIE (*RAZNOJAZYČIE*) À L'HÉTÉROLOGIE (*RAZNOREČIE*)

En abordant la langue du prolétariat, Jakubinskij dit que le prolétariat est un ensemble de groupes sociaux qui apparaît grâce à la division du travail :

> «Ces groupements au sein d'une classe ne contredisent pas les intérêts objectifs de la classe ouvrière, car on n'utilise le vocabulaire spécial et professionnel que dans la sphère étroite d'une activité de production particulière. Il n'envahit donc pas tout le langage de l'ouvrier, et ne le sépare pas complètement de celui des ouvriers d'autres groupes professionnels».

Cela veut dire que les relations linguistiques entre les différents groupes professionnels sous le capitalisme et sous le féodalisme diffèrent considérablement : dans la société féodale, les groupes mutuellement her-

[1] Jakubinskij,1930b, p. 51.

métiques (*zamknutye*) avaient leur propre langue, incompréhensible aux autres. La stratification professionnelle du langage à l'intérieur du prolétariat se distingue donc de l'hétérologie (*raznojazyčie*), héritée de la paysannerie par le prolétariat. Cette dernière contredit les intérêts objectifs de la classe ouvrière et doit être «liquidée» par la formation d'une langue prolétarienne autonome[1].

Dans sa transformation d'une «classe en soi» en une «classe pour soi», le prolétariat doit développer sa propre langue en l'opposant à celle de la bourgeoisie. Pourtant, ce n'est pas dans la prononciation, dans la grammaire ni dans le vocabulaire que cette distinction se manifeste (et là, Jakubinskij s'éloigne considérablement de Marr), mais dans la *méthode de parole* (*rečevoj metod*) particulière au prolétariat. Il s'agit de la

> «façon d'utiliser le matériau langagier qui est à l'échelle de toute la nation, de la manière de le traiter et d'y choisir les faits nécessaires pour un but concret, de l'attitude envers ces faits et de leur évaluation».
>
> Cette «méthode de parole du prolétariat est créée spontanément par les masses de la classe ouvrière au cours de la lutte de classe du prolétariat et de la bourgeoisie qui se déroule dans la communication verbale de tous les jours. Elle est formée et constituée par les travailleurs du langage (*jazykovye rabotniki*) d'avant-garde et les idéologues du prolétariat (les écrivains et les orateurs) dans les différents genres de la parole publique orale et écrite ; pour des raisons tout à fait compréhensibles, la formation de la méthode de parole du prolétariat concerne avant tout les genres politique, philosophique et scientifique de la parole publique».

Une fois que le pouvoir politique est entre les mains du prolétariat, ce processus acquiert un «caractère de masse» et se propage à tous les genres de la parole[2].

Cette série d'articles de Jakubinskij se termine par une description de la politique langagière pendant la Révolution Culturelle de son époque. Tout le vocabulaire technique inutile, associé aux «spécialistes bourgeois», devrait être évité en faveur d'une vraie «langue de vulgarisation scientifique» (*naučno-populjarnyj jazyk*)[3]. Sous la dictature du prolétariat, la langue nationale commune devrait «devenir potentiellement commune pour tous les genres de la parole». Il serait «d'autant plus 'démocratique' et à la portée de tout le 'peuple', qu'il serait moins différencié en différents genres», surmontant la grande différenciation des «visions de la réalité dans

---

[1] Jakubinskij, 1931b, p. 24-25.

[2] *Ibid.*, p. 32-33.

[3] Jakubinskij, 1931c, p. 49-64.

les genres de la parole» introduits par le capitalisme[1]. Le développement d'une langue nationale commune amène donc à l'extinction de l'hétéroglossie (*raznojazyčie*), car l'antagonisme capitaliste entre la ville et la campagne peut être surmonté et la subordination des classes anciennement opprimées cesse. En devenant une classe universelle, le prolétariat tend à détruire la structure de classes à tout jamais, et la langue nationale peut dorénavant «devenir commune pour toutes les classes de la société»[2].

3. BAKHTINE

3.1. L'HISTOIRE SOCIALE DU LANGAGE / DE LA LANGUE

L'approche sociologique du langage que fait Bakhtine est loin d'être originale. Certains aspects de cette approche étaient des idées bien établies déjà avant la Révolution de 1917. Par exemple, Bakhtine définit la catégorie du langage unitaire comme «l'expression du processus historique de l'unification et de la centralisation langagières, l'expression des forces centripètes du langage».

Et pourtant, il y a aussi des forces «centrifuges» à l'œuvre dans la langue. Voici ce que Bakhtine dit dans un passage désormais célèbre:

> «A chaque moment de son évolution, la langue est divisée non seulement en dialectes au sens précis du mot (c'est-à-dire, selon des traits formels linguistiques, phonétiques, avant tout), mais, ce qui est essentiel pour nous, en différents langages socio-idéologiques : les langages professionnels, langages des groupes sociaux, des générations, langages de différents genres, etc.»[3]. (Bakhtine, 1981, p. 271-2; Bakhtine, 1975b, p. 85)

L'idée de forces contradictoires s'affrontant à l'intérieur d'une langue et d'une culture nationales était très répandue à la fin des années 1920 dans plusieurs disciplines. Les deux maîtres qui ont eu le plus d'influence sur Jakubinskij, Baudouin de Courtenay et Alexej Šaxmatov, considéraient la lutte entre les forces centripètes et centrifuges comme un facteur crucial dans l'histoire d'une langue. Baudouin en parle dès sa *Leçon inaugurale* à l'Université de Saint-Petersbourg en 1870, tandis que Šax-

---

[1] Jakubinskij, 1931d, p. 74.

[2] *Ibid.*, p. 71.

[3] Dans la version anglaise, le premier mot «jazyk» dans cette citation est traduit par *language* «langage» et non par *a language* «langue». Comme Bakhtine parle de la formation d'une langue nationale, il me semble important de souligner qu'il parle ici du langage en tant que fait social.

matov reprend cette idée dans sa monographie *Očerk drevnejšego perioda istorii russkogo jazyka* ['Essai sur la période ancienne de l'histoire de la langue russe'] en 1915[1].

En dehors de la linguistique proprement dite, Wilhelm Wundt a célébré en 1892 le triomphe de la centralisation de la langue, de la littérature, de la vision du monde et de la vie sociale à l'intérieur de la nation sur les forces «centrifuges» représentées par les différentes classes et les différents groupes[2]. Et en 1929 l'orientaliste et folkloriste chevronné Sergej Ol'denburg disait que «les interactions des différents milieux sociaux sont aussi importantes que celles entre les races et entre les peuples» et que «les tendances vers l'unification sont toujours opposées aux tendances à la différenciation». De plus, Ol'denburg affirmait que la compréhension de ce fait amenait à la fin de la «distinction artificielle entre littérature populaire et non-populaire»[3]. Bakhtine n'avait plus qu'à lier ces idées à une sociologie du langage pour formuler sa position sur ces formes antagonistes dans le *Mot dans le roman* (*Slovo v romane*) et il semble que Jakubinskij était sa source principale.

Au début de son essai de 1934-35, Bakhtine affirme que son but principal est de surmonter la séparation «entre le 'formalisme' abstrait et l''idéologisme' abstrait dans l'étude de la littérature. La forme et le contenu sont unis dans le mot (*slovo*), conçu comme un phénomène social, social dans toutes les sphères de sa vie et dans toutes ses manifestations, depuis les images sonores jusqu'aux couches qui expriment les sens les plus abstraits». Cette idée semble avoir déterminé l'insistance sur la «stylistique du genre», dans laquelle les phénomènes stylistiques doivent être liés aux «chemins sociaux principaux de la vie de la parole» et aux «grands destins historiques des genres»[4]. Il apparaît que cette prémisse méthodologique a été empruntée à la définition que Jakubinskij donne du langage comme unité et non comme identité des formes de la communication et du contenu idéologique dont nous avons parlé plus haut.

Tout comme Jakubinskij, Bakhtine affirme qu'il y a co-existence de plusieurs dialectes linguistiques (hétéroglossie, *raznojazyčie*) et de différents discours sociaux (hétérologie, *raznorečie*) à l'intérieur d'une langue

---

[1] Boduèn de Kurtene (Baudouin de Courtenay), 1963, p. 58-60 ; Bezlepkin, 2001, p. 131-2. Larin, autre étudiant de Baudouin à l'ILIaZV, était particulièrement intéressé par le travail de Šaxmatov, qu'il considérait comme le précurseur de sa propre dialectologie, cf. Kornev 1969, p. 17.

[2] Wundt, 1907-9 : I, p. 262-3 ; III, p. 269-72.

[3] Ol'denburg, 1929, p. 234-5, cité par Howell, 1992, p. 173.

[4] Bakhtine, 1981a, p. 259; Baxtin, 1975b, p.72-73.

nationale. Ces derniers ne sont pas dialectes au sens propre (linguistique) du terme, mais correspondent aux fonctions sociales (professionnelles, de classe, etc.). Malheureusement, l'importance de cette distinction a été obscurcie par la tendance persistante de traduire en anglais les deux mots de *raznojazyčie* et *raznorečie* par *heteroglossia* 'hétéroglossie'[1]. Il dit en particulier que «l'hétérologie (*raznorečivost'*) ne dépasse pas les limites de la langue littéraire, unie du point de vue linguistique (selon des caractéristiques linguistiques abstraites), et ne se transforme pas en une véritable hétéroglossie (*raznojazyčie*)» qui demanderait de «connaître les différents dialectes ou langues»[2]. Les forces centripètes et centrifuges agissent ainsi simultanément sur la langue pendant son processus de formation, mais selon différents axes, de sorte que l'homogénéisation linguistique (*jazykovoj*) a lieu en même temps que la différenciation au niveau de la parole (*rečevoj*). «Le vrai milieu de l'énoncé, dans lequel il vit et se forme» est donc «l'hétérologie dialogisée (*dialogizirovannoe raznorečie*)». Si les différents discours deviennent «dialogisés», c'est parce qu'ils coexistent et s'influencent mutuellement à l'intérieur de l'espace partagé d'une seule langue, œ qui n'était pas possible quand il n'y avait pas de langue commune (*raznojazyčie*) et que les fonctions sociales restaient isolées (*zamknutye*). Différents énoncés apparaissent à l'intérieur d'une seule et même langue, étant ainsi «sans nom (*bezymjannoe*) et sociales (*social'noe*), comme la langue», mais dans des discours différenciés qui sont «concrets, possèdent un contenu et un accent» (*konkretnoe, soderžatel'no-napol-nennoe i akcentuirovannoe*)[3]. Dans la formation d'une langue, nous n'avons donc pas de tendances opposées mécaniquement, mais une contradiction dialectique où les mêmes changements historiques qui provoquent l'unification du moyen de communication (*jazyk*), aboutissent également à une différenciation socio-fonctionnelle ou idéologique (*raznorečie*) que la langue unifiée doit s'efforcer de retenir. Conçue comme «ayant un contenu idéologique» (*ideologičeski napolnennyj*), comme «vision du monde et même comme opinion concrète, assurant le maximum de compréhension mutuelle dans tous

---

[1] Sur les problèmes de la traduction française de Bakhtine cf. Zbinden, 1999.

[2] Bakhtine, 1981a, p. 308; Bakhtine, 1975b, p. 121. La traduction publiée y est particulièrement déroutante : «Speech diversity does not exceed the boundaries of literary language conceived as a linguistic whole (that is, language defined by abstract linguistic markers), does not pass into an authentic heteroglossia».

[3] Bakhtine, 1981a, p. 272; Bakhtine, 1975b, p. 86.

les domaines de la vie idéologique»[1], la langue évolue ainsi plus en spirale qu'en ligne droite.

La confusion sur les idées de Bakhtine est d'autant plus importante que sa terminologie est très imprécise. C'est sans aucun doute le propre d'un philosophe qui n'avait pas une connaissance approfondie de certains point délicats. Vers le début des années 1950, après avoir étudié la linguistique contemporaine plus systématiquement[2], Bakhtine devient plus assuré dans sa terminologie. Un autre problème dans ses essais des années 1930 est l'absence de références historiques concrètes et la tendance à refondre le matériau des sources historiques comme une partie d'une «histoire idéale» néo-hégélienne des modes de pensée, dans laquelle l'«essence» d'une forme (le roman, en particulier) apparaît nécessairement à la fin de son évolution. Ces problèmes amènent les traducteurs anglophones de Bakhtine à échouer à faire la distinction entre les cas où il parle manifestement d'une langue particulière et ceux où il s'agit du langage en général. Il y a néanmoins nombre de zones d'ombre. En dissociant l'évolution d'une langue de son ancrage historique, Bakhtine est souvent amené à présenter la stratification sociale du langage et la coexistence de tendances contradictoires comme un principe éternel. Il semble toutefois, à partir des travaux de Bakhtine sur le roman, qu'il présume que les coordonnées historiques de sa théorie ont déjà été établies. Quand nous reconnaissons les articles de Jakubinskij en tant que source la plus probable des formulations de Bakhtine, les arguments de ce dernier deviennent beaucoup plus clairs. Aussi bien, quand les traducteurs n'arrivent pas à suivre sa distinction (qui est loin d'être toujours conséquente) entre la parole (*reč'*) et la langue (*jazyk*), ils rendent incompréhensible le fait que c'était cette précisément cette distinction qui lui a permis (comme à Jakubinskij auparavant) d'emprunter certains éléments du marrisme et de dire que l'existence de différents *discours* de classe ne veut pas dire qu'il y ait différentes *langues* de classe.

---

[1] Bakhtine, 1981a; Bakhtine, 1975b. L'emploi que fait Bakhtine de l'expression «*jazyk... kak ideologičeski napolnennyj*» (la langue ayant un contenu idéologique) pour caractériser la parole (*reč'*) est très déroutant. Dans son essai du début des années 1950 sur les genres discursifs, cette distinction entre langue et parole est beaucoup plus claire.

[2] Plusieurs notes personnelles de Bakhtine concernant ses études linguistiques et datant du début des années 1950 ont été publiées sous le titre «Iz arxivnyx zapisej k rabote 'Problemy rečevyx žanrov'», *Sobranie sočinenij* 5, 207-86 [Notes d'archives faites pour le travail «Les problèmes des genres de la parole»]. Elles ont été récemment complétées par certaines notes publiées datant de 1957, où Bakhtine s'occupe de manière systématique de la différence entre langue et parole. Bakhtine 2001, p. 23-31.

3.2. LES GENRES DE LA PAROLE (*REČEVYE ŽANRY*)

La source la plus immédiate des travaux de Bakhtine sur les «genres de la parole» est certainement Jakubinskij, qui en a parlé en premier dans son article de 1923 sur le dialogue[1]. Dans ses articles de 1930-31, Jakubinskij utilise le terme de «genre de la parole» exactement de la même façon que Bakhtine allait le faire plus tard. Pour le premier, néanmoins, ce terme était intégré à la mise en contexte socio-historique de la révolution provoquée à l'intérieur des relations de parole (*rečevye otnošenija*) par le développement du capitalisme en Russie. Là encore nous voyons comment Bakhtine emprunte une formulation particulière chez Jakubinskij en l'isolant de ses coordonnées historiques avant de l'intégrer à une histoire littéraire «idéale». L'intérêt de Bakhtine pour cette catégorie atteint son point culminant en 1951-53, dans son essai «Problemy rečevyx žanrov» (Les problèmes des genres de la parole) où nous apprenons que Bakhtine considère les genres de la parole comme des formes typiques de l'énoncé ; or les caractéristiques géné-riques de tous les énoncés sont clairement présentées dans le travail du Cercle à la fin des années 1920[2]. Alors qu'il ne fait pas de doute que Bakhtine ait développé cette idée en approfondissant sa connaissance de la théorie des genres en littérature, elle gardait la force sociologique que Jakubinskij lui avait donnée dans ses travaux des années 1930. Ainsi, dans son essai de 1951-53, il dit que les genres de la parole servent de «courroies de transmission entre l'histoire de la société et l'histoire de la langue», une métaphore utilisée par Marr au sujet de la langue, mais transférée ici dans les catégories de Jakubinskij[3]. Tout cela renforce encore pour Bakhtine l'importance de la révision de Marr par Jakubinskij.

---

[1] Jakubinskij, 1923, §4. Vološinov utilise ce terme dans *Marxisme et philosophie du langage*, sans le développer ni le lier à des considérations historiques (*Marksizm* (version russe), p. 314-5 ; *MPL* (version anglaise), p. 96-97.

[2] Dans leurs commentaires détaillés de cet essai, les auteurs de l'édition académique du travail de Bakhtine n'arrivent pas à découvrir sa source. Ils disent seulement que Bakhtine a été probablement influencé par l'essai de Jakubinskij sur le dialogue (1923), d'où il a repris le terme de communication verbale (*rečevoe obščenie*), Bakhtine, 1996, p. 543.

[3] Bakhtine, 1986, p. 65; «Problema rečevyx žanrov» Bakhtine, 1996, p. 159-206, 165. Marr disait que «parmi les catégories superstructurelles de la société, le langage fonctionne comme une courroie de transmission (*privodnoj remen'*)», cité par Alpatov, 1991, p. 35.

3.3. LE PLURILINGUISME (MNOGOJAZYČIE)

Dans son article de 1940 sur «La préhistoire du discours romanesque», Bakhtine souligne l'importance de la fin de l'isolement linguistique dans la cité-Etat d'Athènes, comme précondition pour le développement des genres parodiques les plus importants, qui sont les précurseurs du roman moderne.

> «Seul le plurilinguisme est capable de libérer la conscience du pouvoir de sa langue et du mythe de la langue. Les formes parodiques prospèrent dans les conditions du multilinguisme. Ce n'est que grâce à lui qu'elles peuvent s'élever à une nouvelle hauteur idéologique». (Bakhtine, 1981b, p. 61 ; Bakhtine, 1975a, p. 426)

Cette affirmation montre clairement comment Bakhtine a intégré dans une histoire idéale des formes littéraires la sociologie du langage élaborée en Russie dans les années 1920-1930.

Bien que le terme lui-même puisse être beaucoup plus ancien, le «plurilinguisme» (*mnogojazyčie*) a été utilisé pour décrire la coexistence de langues nationales différentes dans une seule ville par le collègue de Jakubinskij Boris Larin, dans sa communication présentée à l'ILJaZV en 1926 et publiée en 1928[1]. Deux ans plus tard, Jakubinskij présente son analyse de la pénétration des milieux paysans par la langue urbaine commune, qui a pour conséquence l'apparition d'une approche consciente de la langue. Selon Jakubinskij, la parodie linguistique était une forme-clé dans la lutte des langues apparue au moment où se désagrège la «stabilité féodale». Une fois de plus, Bakhtine isole les arguments de Jakubinskij du contexte historique, en les incorporant dans une histoire littéraire idéale, ayant d'autres origines et d'autres coordonnés historiques. Comme Jakubinskij, Bakhtine établit des liens entre l'essor des genres parodiques et la fin de l'isolement linguistique. Mais il déplace cette formulation de l'époque des relations capitalistes naissantes vers la campagne russe arriérée et la littérature de l'antiquité tardive. Le cadre dans lequel Bakhtine a placé les idées des linguistes de Leningrad avait déjà été établi par Alexandr Veselovskij et Georg Misch. Pour Veselovskij, l'essor du roman était le résultat de l'interaction des cultures, tandis que Misch décrivait la «découverte de l'individualité» dans l'autobiographie pendant l'expansion de l'hellénisme comme une «conséquence soudaine de l'élargissement du champ visuel à des peuples jusque là inconnus, ayant un autre mode de vie»[2]. La nais-

---

[1] Larin, 1928, §4.

[2] Veselovskij, 1939 ; Veselovskij, 1940. Notons que Veselovskij a été une source importante et reconnue du travail de Marr, et que Žirmunskij, éditeur

sance de la conscience linguistique a donc été généralisée et liée à la pratique littéraire dans les conditions du plurilinguisme (*mnogojazyčie*). Le résultat en est que dans la création littéraire, la relation à une langue étrangère éclaire et objectivise la *vision du monde* de sa propre langue (comme de celle de la langue étrangère), sa forme intérieure, le système d'accents et de valeurs qui lui est propre[1].

3.4. LE ROMAN

Il est important de garder à l'esprit que, dans les années 1930, Bakhtine n'était pas linguiste, mais théoricien du roman. Pour lui, le roman était l'image de la société, mais une image verbale de la structure verbale de la société. Le roman est le «microcosme de l'hétérologie» (*raznorečie*)[2]. Jakubinskij offre à Bakhtine un modèle cohérent de relations socio-linguistiques, qui sont à la fois la pré-condition du roman en tant que métagenre et l'objet de ses images artistiques. En reprenant le travail de Jakubinskij sur l'histoire récente de la langue russe, Bakhtine l'applique à l'histoire linguistique européenne de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. Cette stratégie s'accorde bien avec la thèse marriste selon laquelle toutes les sociétés et donc toutes les langues passent par les mêmes stades de développement, mais pas nécessairement au même rythme. Cela rappelle aussi l'idée de la «Troisième Renaissance» imminente, qui devait commencer en Russie et parcourir toute l'Europe – idée très populaire dans le Cercle de Bakhtine pendant la première période de son travail[3]. Cette utilisation abstraite des catégories historiques, parallèlement à l'idéalisme philosophique de Bakhtine, l'amène à une attitude ambivalente devant la question de savoir si le roman est un phénomène historique particulier ou un principe éternel.

Dans ces textes, l'originalité de Bakhtine n'est pas dans la description de la diversité des discours à l'intérieur d'une langue nationale, mais plutôt dans ses commentaires sur la façon dont le romancier l'exploite. Ainsi,

> «le roman s'exerce à utiliser toutes les langues, toutes les manières, tous les genres, et il force tous les mondes finissants et caducs, lointains et étrangers au point de vue social et idéologique, à parler d'eux-mêmes dans sa propre langue et son propre style».

---

de ces travaux, y a également écrit les introductions. Misch, 1950, Vol. I, p. 69; cf. aussi Tihanov, 2002, p. 149-50; Tamarčenko, 1998; Brandist, 1999.

[1] Bakhtine, 1981b, p. 62; Bakhtine, 1975a, p. 427.

[2] Bakhtine, 1981a, p. 411; Bakhtine, 1975b, p. 222.

[3] Nikolaev, 1977.

Le romancier joue un rôle crucial dans la démocratisation des relations linguistiques, car il offre une image de la lutte entre les positions idéologiques exprimées verbalement qui se déroule à l'intérieur des différents genres de la parole orale et écrite. Pourtant, la nature de ce combat dans le roman n'est pas simplement polémique, mais plutôt artistique et créative. Les paroles de l'auteur et de son personnage se mêlent et se transforment en une image artistique, où se reflète une interaction inachevée des mondes, des points de vue, des accents[1]. Si pendant la période de l'expansion de l'hellénisme le plurilinguisme (*mnogojazyčie*) était une condition indispensable pour l'essor des genres parodiques, avec une utilisation de la langue devenue consciente, l'hétérologie (*raznorečie*) de la Renaissance, œ point de transition entre le féodalisme et le capitalisme, assure l'épanouissement des genres parodiques à un niveau plus élevé. A ce point de l'évolution, ce ne sont plus seulement les langues en tant que telles qui deviennent un acte conscient, mais aussi les discours déterminés socialement. Le roman est le genre parodique par excellence. Ce n'est pas seulement la langue en tant que telle, mais l'hétérologie en soi (*raznorečie v sebe*) qui deviennent, dans le roman et grâce à lui, une hétérologie pour soi (*raznorečie dlja sebja*). Les romans les plus avancés «sont orientés du bas vers le haut : depuis les profondeurs de l'hétérologie ils montent vers les sphères les plus hautes de la langue littéraire et s'en emparent»[2].

En écrivant pendant la révolution culturelle, Jakubinskij présentait la dictature du prolétariat comme une lutte qui était nécessaire pour apporter les conditions de la vraie démocratie du socialisme. En 1934-35, Bakhtine présentait le roman comme participant à une révolution culturelle semblable dont la Renaissance était le point culminant. Vers la fin des années 1930, néanmoins, le socialisme était décrété comme étant advenu, avec la disparition des rapports de classes et la naissance d'une unité idéologique remplaçant la lutte des classes dans la langue.

Voici par conséquent ce que Bakhtine écrit en 1940 :

> «Nous vivons, écrivons et parlons dans un monde où la langue est libre et démocratisée : la hiérarchie complexe, à plusieurs niveaux des mots, des formes, des images et des styles, qui pénétrait jadis dans tout le système de la langue officielle et de la conscience langagière, a été balayée par les bouleversements linguistiques de la Renaissance». (Bakhtine, 1981b, p. 71 ; Bakhtine, 1975a, p. 435)

Pour Bakhtine, il est difficile maintenant pour les genres parodiques de trouver le terrain à partir duquel se hisser à des hauteurs idéologiques importantes, puisque, du point de vue des genres, la langue nationale est

---

[1] Bakhtine, 1981a, p. 409 ; Bakhtine, 1975b, p. 220-221.

[2] Bakhtine, 1981a, p. 400 ; Bakhtine, 1975b, p. 211.

peu différenciée. Gogol, Dostoïevski et leurs continuateurs ont sans doute joué le même rôle en Russie que Rabelais en France et Cervantes en Espagne, en écrivant à un moment de seuil entre deux époques, en mettant en images leurs «révolutions linguistiques» respectives et en y participant. La politique linguistique a été transformée, mais «l'univers de la langue libre et démocratisée» est resté «un mythe comme la liberté, l'égalité et d'autres bonnes choses» sous le capitalisme.

CONCLUSION

L'analyse des sources de ce que nous appelons la «sociolinguistique de la révolution culturelle» chez Bakhtine nous montre à quel point il lui était important d'intégrer son travail dans la science soviétique de l'époque. Ses tentatives se sont prolongées pendant un temps considérable, le travail de Bakhtine suivant toujours de près les tournants et les virages de la science de son époque, aussi bien en linguistique que dans d'autres domaines.

Les idées les plus originales et, je crois, les plus précieuses sont à découvrir dans son travail sur le roman datant de 1930. Pourtant, il ne faut pas chercher son originalité dans les éléments particuliers qu'il utilise pour construire sa théorie. Elle est plutôt dans la structure générale de cette dernière. Nous avons vu que la sociologie du langage, qui occupe une place centrale dans sa théorie du roman, avait été largement empruntée à Jakubinskij. Mais Bakhtine l'a intégrée dans une conception du roman qui puisait à d'autres sources, comme les formalistes russes, Veselovskij, Cassirer, le marrisme, Lukács, Hegel et les romantiques allemands. La façon dont la théorie de Bakhtine se développe dans cette période est liée aux débats des chercheurs soviétiques de l'époque, et ces liens deviennent encore plus évidents avec la montée du nationalisme à la fin des années 1930. C'est pourquoi, alors que le travail de Bakhtine était toujours influencé par la tradition idéaliste allemande, qui formait le fondement de ses conceptions philosophiques, la façon dont il adaptait cette tradition dans ses travaux particuliers était clairement modelée par le contexte soviétique dans lequel il travaillait. De plus, les chercheurs soviétiques (encore si insuffisamment étudiés) qui entouraient Bakhtine, comme Marr, Frejdenberg, Jakubinskij, Žirmunskij et Larin, remaniaient à leur tour les idées allemandes dans le contexte soviétique. Si nous voulons comprendre la nature des articles de Bakhtine dans les années 1930 et pouvoir apprécier pleinement l'originalité de son approche, il faut tenir compte des deux dimensions de son environnement intellectuel : allemande et soviétique. Mais si nous voulons plutôt comprendre les phénomènes discutés dans ces travaux, et apprécier la contribution de la science soviétique et son profil historique, nous ne devrons pas nous limiter à prêter une attention particulière à

Bakhtine. Il faut considérer son travail comme une contribution précieuse à un processus dialogique, encore plus important que ses propres travaux.

(traduit de l'anglais par Ekaterina Velmezova)

© Craig Brandist

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ADAMSKA-SAŁACIAK, A., 1998 : «Jan Baudouin de Courtenay's Contribution to Linguistic Theory», *Historiographia Linguistica* XXV, 1/2, p. 25-60.

— ALPATOV, V.M., 1991 : *Istorija odnogo mifa : Marr i marrizm.* Moskva, Nauka. [Histoire d'un mythe : Marr et le marrisme]

— BAKHTIN, M.M., 1981a : «Discourse in the Novel», M.M. Bakhtin *The Dialogic Imagination* (trad. par M. Holquist et C. Emerson), Austin : University of Texas Press, p. 259-422.

—— 1981b : «From the Prehistory of Novelistic Discourse» (ici *PND*), *The Dialogic Imagination* (trad. par M. Holquist et C. Emerson), Austin : University of Texas Press, p. 41-83.

—— 1986 : «The Problem of Speech Genres», *Speech Genres and Other Late Essays*, trad. par Vern W. McGee, Austin : University of Texas Press, p. 60-102.

— BAUDOIN DE COURTENAY, I.A., 1972 : «Problems of Linguistic Affinity», *A Baudouin de Courtenay Anthology : The Beginnings of Structural Linguistics*, trad. par E. Stankiewicz, Bloomington, Indiana University Press, p. 296-307.

— BAXTIN, M.M. (BAKHTINE), 1975a [1940] : «Iz predystorii romannogo slova», *Voprosy literatury i estetiki*, Moskva : Xudožestvennaja literatura, p. 408-446. [De la pré-histoire de la parole romanesque]

—— 1975b [1934-35] : «Slovo v romane», *Voprosy literatury i estetiki*, Moskva : Xudožestvennaja literatura, p. 72-233. [Le discours dans le roman]

—— 1996 : *Sobranie sočinenij*, t. 5. Moskva : Russkie slovari. [Œuvres choisies]

—— 1996a : «Iz arxivnyx zapisej k rabote 'Problemy rečevyx žanrov'», in Baxtin, 1996, p. 207-286. [Notes d'archives sur le texte 'Problèmes des genres de la parole']

— — 1996b [1953] : «Problemy rečevyx žanrov», in Baxtin, 1996, p. 159-206. [Problèmes des genres de la parole]
— — 1999 : *Lekcii po istorii zarubežnoj literatury*, Saransk : Izdatel'stvo Mordovskogo universiteta. [Cours d'histoire de la littérature étrangère]
— — 2001 : «Jazyk i reč'», *Dialog, Karnaval, Xronotop*, 1, 2001, p. 23-31. [Langue et parole]
— BAZYLEV, V.N. & NEROZNAK, V.P., 2001 : «Tradicija, mercajuščaja v tolšče istorii», V.N. Neroznak (éd.) *Sumerki lingvistiki : iz istorii otečestvennogo jazykoznanija.* Moskva : Academia, p. 3-20. [Une tradition scintillant dans les profondeurs de l'histoire]
— BEZLEPKIN, N., 2001 : *Filosofija jazyka v Rossii : k istorii russkoj lingvofilosofii*, Sankt-Peterburg, : Iskusstvo. [La philosophie du langage en Russie : pour une histoire de la philosophie linguistique russe]
— BODUEN DE KURTENE (BAUDOUIN DE COURTENAY), I.A., 1963 : «Nekotorye obščie zamečanija o jazykovedenii i jazyke», *Izbrannye raboty po obščemu jazykoznaniju*, Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, p. 47-77. [Remarques générales sur la linguistique et la langue]
— BRANDIST, C., 1999 : «Bakhtin's Grand Narrative : The Significance of the Renaissance», *Dialogism* 3, p. 11-30.
— — 2002 : *The Bakhtin Circle : Philosophy, Culture and Politics*. London, Pluto Press.
— — (à paraître) : «Vološinov's Dilemma : On the Philosophical Sources of the Dialogic Theory of the Utterance», Craig Brandist et al. (éd.) *The Bakhtin Circle : In the Master's Absence*. Manchester, Manchester University Press.
— BUXARIN, N., 1926 : *Historical Materialism : A System of Sociology.* London : Allen & Unwin.
— DESNICKAJA, A.V., 1951 : «O roli antimarksistskoj teorii proisxoždenija jazyka v obščej sisteme vzgljadov N.Ja. Marra», in V.V. Vinogradov, B.A. Serebrennikov (éd.) *Protiv vul'garizacii i izvraščenija marksizma v jazykoznanii*. Moskva : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR, 1951, vol.3, p. 26-59. [Le rôle de la théorie anti-marxiste de l'origine du langage dans le système des conceptions marristes].
— FRANK-KAMENECKIJ, I.G., 1929 : «Pervobytnoe myšlenie v svete jafetičeskoj teorii i filosofii», *Jazyk i literatura* 3, 1929, p. 70-155. [La pensée primitive à la lumière de la théorie japhétique]
— HOWELL, Dana P., 1992 : *The Development of Soviet Folkloristics*, New-York - London : Garland.
— IVANOV, A.N. & JAKUBINSKIJ, L.P., 1932 : *Očerki po jazyku*, Leningrad : Xudožestvennaja literatura. [Essais sur le langage]

— IVANOVA, I.S., 2000 : «Koncepcija dialoga v rabotax L.P. Jakubinskogo i V.N. Vološinova (k voprosu o vzaimosvjazi)» *Jazyk i rečevaja dejatel'nost'* 3, p. 285-304. [La conception du dialogue chez L.P. Jakubinskij et V.N. Vološinov (le problème de leur mise en relation)]
— JAKUBINSKIJ, L.P., 1923 : «O dialogičeskoj reči», dans *Jazyk i ego funkcionirovanie (Izbrannye raboty)*, Moskva, Nauka, 1986, p.17-58, éd. orig. *Russkaja reč'*, Petrograd, 1923. [Sur la parole dialogique]
—— 1930a : «O rabote nacinajuščego pisatelja nad jazykom svoix proizvedenij», *Literaturnaja učeba*, 1, p. 30-43. [Le travail de l'écrivain débutant sur la langue de ses œuvres]
—— 1930b : «O jazykovoj otvetstvennosti pisatelja», *Literaturnaja učeba* 2, p. 32-47. [Sur la responsabilité linguistique de l'écrivain]
—— 1930c : «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka : jazyk krest'janstva. Stat'ja četvertaja», *Literaturnaja učeba* 4, p. 80-92. [Le contenu de classe de la langue russe moderne : le langage des paysans. 4ème article]
—— 1930d : «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka : jazyk krest'janstva. Stat'ja četvertaja», *Literaturnaja učeba* 6, p. 51-66. [Le contenu de classe de la langue russe moderne : le langage des paysans. 4ème article]
—— 1931a : «F. de Sossjur o nevozmožnosti jazykovoj politiki», in Jakubinskij 1986, p. 71-82. [F. de Saussure sur l'impossibilité de la politique linguistique]
—— 1931b : «Klassovyj sostav sovremennogo russkogo jazyka : jazyk proletariata. Stat'ja pjataja», *Literaturnaja učeba* 7, p. 22-33. [Le contenu de classe de la langue russe moderne : le langage du prolétariat. 5ème article]
—— 1931c : «O naučno-populjarnom jazyke», *Literaturnaja učeba 1*. [Sur la langue de la vulgarisation scientifique].
—— 1931d : «Russkij jazyk v èpoxu diktatury proletariata», *Literaturnaja učeba 9*, p. 66-76. [La langue russe à l'époque de la dictature du prolétariat]
—— 1986 : *Jazyk i ego funkcionirovanie*, Moskva : Nauka. [Le langage et son fonctionnement]
— KONKIN, S.S. & KONKINA, L.S., 1993 : *Mixail Baxtin : stranicy žizni i tvorčestva*. Saransk : Mordovskoe knižnoe izdatel'stvo, p. 202-226. [Mikhail Bakhtine : sa vie et ses œuvres]
— KORNEV, A.I., 1969 : «B.A. Larin i russkaja dialektologija», in P.A. Dmitriev & Ju.S. Maslov (ed.) : *Voprosy teorii i istorii jazyka*, Leningrad : Izd. leningradskogo universiteta, p. 13-26. [B. Larin et la dialectologie russe]

— LARIN, 1928 : «O lingvističeskom izučenii goroda», *Russkaja reč'*, 3, p. 61-74. [Sur l'étude linguistique de la ville]
— LEONT'EV, A.A., 1986 : «Žizn' i tvorčestvo L.P. Jakubinskogo», L.P. Jakubinskij *Izbrannye raboty : jazyk i ego funkcionirovanie.* Moskva : Nauka, p. 4-12. [La vie et l'œuvre de L.P. Jakubinskij]
— MEDVEDEV, P.N., 1993 [1928] : *Formal'nyj metod v literaturovedenii*, Moskva : Labirint. [La méthode formelle dans les études littéraires]
— MEDVEDEV, P.N. / BAKHTINE, M.M., 1978 [1928] : *The Formal Method in Literary Scholarship*, trad. par Albert J.Wehrle, Baltimore : John Hopkins University Press.
— MISCH, G., 1950 : *A History of Autobiography in Antiquity*, 2 vols, trad. par E.W.Dickes, London : Routledge & Kegan Paul.
— NIKOLAEV, N.I., 1977 : «Sud'ba idei tret'ego vozroždenija», *MOYSEION : Professoru Aleksandru Iosifovicu Zajcevu ko dnju semidesjatiletija*, Sankt-Peterburg, p. 343-350. [Le destin de l'idée de la Troisième Renaissance]
— OL'DENBURG S.F., 1929 : «Le conte dit populaire, problèmes et méthodes», *Revue des études slaves*, 9, p. 221-236.
— PUMPJANSKIJ, L.V., 2000 : «Lermontov», in Pumpjanskij L.V., *Klassičeskaja tradicija : sobranie trudov po istorii russkoj literatury*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury, p. 599-648.
— SLEZKINE, Ju., 1996 : «N.Ja. Marr and the National Origins of Soviet Ethnogenetics», *Slavic Review* 55 :4, p. 826-862.
— ŠČERBA, L., 1957 [1939] : «Sovremennyj russkij literaturmyj jazyk», *Izbrannye raboty po russkomu jazyku*, Moskva : Učpedgiz, p. 113-130. [La langue littéraire russe moderne]
—— 1958 [1915] : «Nekotorye vyvody iz moix dialektologičeskix lužickix nabljudenij», *Izbrannye raboty po jazykoznaniju i fonetike*, Leningrad : Izdatel'stvo Leningradskogo universiteta, p. 35-39 [Quelques conclusions à partir de mes études dialectologiques sur la langue sorabe].
— TAMARČENKO, N., 1998 : «M.M. Bakhtine i A.N. Veselovskij (Metodologija istoričeskoj poètiki)», *Dialog, Karnaval, Xronotop* 4, p. 33-44. [M.M. Bakhtine & A.N. Veselovskij (Méthodologie de la poétique historique)]
— THOMAS, L.L., 1957 : *The Linguistic Theories of N.Ya. Marr.* Berkeley, University of California Press.
— TIHANOV, G., 2002 : *The Master and the Slave : Lukacs, Bakhtine and the Ideas of their Time*, Oxford : Oxford University Press.
— VESELOVSKIJ, A.N., 1939 : «Grečeskij roman», *Izbrannye stat'i*, Leningrad : Xudožestvennaja literatura, p. 23-39. [Le roman grec]
—— 1940 : *Istoričeskaja poètika*, Leningrad : Xudožestvennaja literatura. [La poétique historique]

— VOLOŠINOV, V.N., 1930 : «Stilistika xudožestvennoj reči», *Litera turnaja Učeba* 1930, 2, p. 48-66 ; 3, p. 65-87 ; 5, p. 43-59. [La stylistique du discours littéraire]
—— 1977 : *Marxisme et philosophie du langage,* trad. par M. Yaguello. Paris : Seuil.
—— 1995 [1929] : «Marksizm i filosofija jazyka», in Vološinov V.N. *Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*, Sankt-Peterburg : Asta Press, p. 216-380. [Marxisme et philosophie du langage]
— WUNDT, W., 1907-1909 : *Ethics*, 3 Volumes (traduction anglaise par M.F.Washburn, London : Swan Sonnenschein).
— ZBINDEN, K., 1999 : «Traducing Bakhtin and Missing Heteroglossia», *Dialogism*, 2, 1999, p. 41-59.
— ZINDER, L.P. & STROEVA T.V., 1999 : «Institut rečevoj kul'tury i sovetskoe jazykoznanie 20-30x godov», *Jazyk i rečevaja dejatel'nost'* 2, p. 206-211. [L'Institut de la culture de la parole et la linguistique soviétique des années 1920-1930]
— ŽIRMUNSKIJ, V.M., 1932 : «Metodika social'noj geografii (Dialektologija i fol'klor v svete geografičeskogo issledovanija)», *Jazyk i literatura*, 8, p. 82-117. [Les méthodes de la géographie sociale (La dialectologie et le folklore à la lumière des recherches géographiques)]
—— , 1934 : «Problema fol'klora», *Sergeju Federoviču Ol'denburgu : K 50-letiju naučno-obščestvennoj dejatel'nosti 1882-1932*, Leningrad : Izdatel'stvo Akademii nauk, p. 195-213. [Le problème du folklore]
—— , 1936) : *Nacional'nyj jazyk i social'nye dialekty*, Leningrad : Xudožestvennaja literatura. [La langue nationale et les dialectes sociaux]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 85-100

Le réalisme socialiste en linguistique

Konstantin A. DOLININ
Université de Saint-Pétersbourg

1. LA STYLISTIQUE FONCTIONNELLE : UNITÉ DE TEMPS ET DE LIEU

La notion de *style fonctionnel* a été introduite dans les «Thèses du cercle linguistique de Prague» (1929) et, nous semble-t-il, n'a pas laissé de traces significatives dans la linguistique occidentale. Dans la linguistique soviétique, en revanche, dès le début des années 1950, elle a joui d'une popularité surprenante jusqu'à devenir la base d'une discipline fort active, à savoir la *stylistique fonctionnelle*. Dans les années 1950, 1960 et 1970 paraissent par dizaines, puis par centaines, des articles et des livres sur le sujet, on organise des discussions, d'innombrables conférences... Cette discipline a eu un grand succès également en R.D.A., en Tchécoslovaquie, en Pologne, pays de «démocratie populaire». C'est une première coïncidence, la coïncidence spatiale : le concept et la discipline se trouvent localisés dans une aire géopolitique déterminée qu'on appelle le *camp socialiste*.

Une deuxième coïncidence : à la fin des années 1980 – début des années 1990, après un épanouissement de plus de trente ans, la stylistique fonctionnelle quitte la scène, et nous pouvons affirmer aujourd'hui que cette discipline, tout comme le concept qui en a constitué la base, sont pratiquement oubliés. En d'autres mots, la fin de l'ère de la stylistique fonctionnelle coïncide (à un petit décalage près) avec l'effondrement du régime communiste.

Cette double coïncidence, spatiale et temporelle, ne peut manquer de nous amener à l'idée que la stylistique fonctionnelle a été d'une certaine façon liée à l'idéologie dominante et à la pratique administrative de cette époque. Le but du présent article consiste à vérifier cette hypothèse, à essayer de déterminer ne serait-ce qu'hypothétiquement les facteurs subjec-

tifs et objectifs internes et externes qui ont présidé à l'instauration, à l'établissement, et à la chute de cette discipline. Il s'agira ici uniquement de la variante soviétique de la stylistique fonctionnelle et uniquement de la période d'après guerre, sans aborder sa préhistoire.

2. V.V. VINOGRADOV, ORGANISATEUR ET INSPIRATEUR

L'histoire de la stylistique fonctionnelle en URSS commence avec l'article de V.V. Vinogradov «A propos des tâches de l'histoire du russe normé*, en particulier celui des XVIIe et XIXe siècles» (1946). L'article contient une des premières définitions soviétiques du style fonctionnel et des tâches de la stylistique fonctionnelle :

> «Le style de langue est un système de moyens d'expression sémantiquement clos, expressivement limité et rationnellement organisé, qui correspond à un genre 'littéraire', à une sphère de l'activité sociale (par exemple, le *style officiel et des affaires publiques*, *style administratif*, *style télégraphique*, etc.), à une situation sociale (par exemple, *style solennel*, *style d'extrême politesse*), à un type de rapports langagiers entre différents membres ou différentes couches de la société. [Les tâches de la stylistique consistent à] dégager les principaux styles de la langue 'littéraire' et à déterminer leur hiérarchie, leur poids sémantique et fonctionnel, leurs relations, leur interaction et leurs sphères d'emploi». (Vinogradov, 1946, p. 225)

En 1946, Vinogradov a 51 ans ; il dirige le département de russe de l'Université de Moscou, il vient d'être élu académicien, c'est déjà une figure importante. Mais son autorité devient sans appel plus tard, après la discussion sur les problèmes de la linguistique en 1950, qui met fin au règne du marrisme, et amène sur le devant de la scène la théorie des langues «littéraires», en même temps que la linguistique historico-comparative. A partir de cette année-là, Vinogradov devient académicien-secrétaire de la section de langue et littérature de l'Académie des sciences, directeur de l'Institut de linguistique, et en 1952 il est nommé rédacteur en chef de la revue *Voprosy jazykoznanija*.

A partir de cette même date, le nombre de publications sur la stylistique linguistique commence à croître lentement mais sûrement[1]. La stylistique reçoit une place d'honneur dans l'éditorial du premier numéro des *Voprosy jazykoznanija* intitulé «Les tâches de la linguistique sovié-

---

* «Russe normé» : traduction approximative et provisoire de «russkij literaturnyj jazyk». [*NdT*]

[1] Amosova, 1951; Rizel', 1952; Levin, 1952; Gvozdev, 1952; Vinogradov, 1952; Sorokin, 1953, etc.

tique à la lumière des travaux de I.V. Staline et la revue *Voprosy jazykoznanija*» (1952). Dans cet article, parmi les tâches fondamentales de la linguistique soviétique, on mentionne la création de la stylistique, en tant que discipline linguistique :

> «La stylistique doit être créée comme domaine indépendant et ramifié de la linguistique en tant que science du système de styles de la langue nationale de tout le peuple, de leur interpénétration et de leur interaction, comme science [...] des moyens parallèles d'exprimer un contenu plus ou moins identique, des formes de relation des moyens d'expression envers le contenu». (*Zadači*, 1952, p. 29)

L'éditorial du n°3 des *Voprosy jazykoznanija* de la même année («Deux années de progression de la linguistique soviétique dans la nouvelle voie», 1952, p. 17) parle aussi de la nécessité de «créer une stylistique de la langue nationale du peuple tout entier».

L'affaire ne se limite pas à des publications ordinaires. En 1954, une grande discussion sur les problèmes de la stylistique s'est ouverte dans les pages des *Voprosy jazykoznanija*. La discussion a duré une année ; chaque numéro contenait un à trois articles, il y eut dix articles en tout, publiés en entier (y compris «Bilans de la discussion des questions de stylistique» par Vinogradov en personne, n°1, 1955), ainsi que le compte-rendu complet des matériaux reçus mais non publiés (n°6, 1954). En 1955, Vinogradov publie deux autres articles sur la stylistique[1]. Nous reviendrons plus bas sur le contenu de la discussion et des autres publications de ces années ; mais, indépendamment de leur valeur scientifique, il est difficile de nous défaire de l'impression que tout cela était, en termes modernes, une campagne publicitaire appelée à faire entrer la stylistique dans l'usage courant des recherches scientifiques.

3. A QUOI CELA SERVAIT-IL ?

Comment expliquer une telle attention envers la stylistique linguistique de la part de Vinogradov dans ces années-là, une telle insistance sur l'élaboration et la popularisation de ses problèmes ? Les réponses ne peuvent être qu'hypothétiques.

Premièrement, Vinogradov lui-même s'occupait depuis longtemps de cette problématique, plus exactement, moins de la stylistique linguistique que d'une sphère voisine, à savoir la stylistique littéraire. Nous savons tous que, souvent, le directeur d'un institut de recherches impose, de façon plus ou moins explicite et plus ou moins contraignante, ses inté-

[1] Vinogradov, 1955b et 1955c.

rêts à ses subordonnés. Sans doute, Vinogradov, étant directeur à l'échelle de l'Union, ne pouvait pas ne pas céder à cette tentation.

Ensuite, dans des conditions d'isolement par rapport à la science mondiale, et de plus, d'hostilité envers les nouveaux courants de la pensée linguistique (en particulier, au structuralisme), il fallait opposer quelque chose à la «linguistique idéaliste bourgeoise», trouver ou créer un produit original pour rehausser le prestige de la science nationale, tout comme, probablement, pour occuper des milliers de linguistes enseignants de langues dans les écoles supérieures, insuffisamment préparés.

Enfin, un autre enfant chéri de Vinogradov, la théorie des langues littéraires, avait besoin de la théorie des styles langagiers comme appoint. C'est que la langue nationale «littéraire», d'après la définition de Staline, est *une*. A.N. Gvozdev écrivait dès 1952 qu'une des tâches de la stylistique linguistique consiste à «défendre la langue nationale, à mettre en évidence ses capacités d'expression de la pensée et des nuances de la pensée»[1]. Il faut la défendre en premier lieu des «jargons de classe et des dialectes territoriaux»[2]. L'objet de la stylistique, c'est la langue littéraire du peuple tout entier, mais

> «la stylistique prend en considération la diversité et la spécificité des tâches de la langue dans différents types de communication, ce qui fait que les usagers puisent dans les richesses de la langue soit un procédé soit un autre. [...] Ainsi, le système de la langue du peuple tout entier élabore des ramifications qui présentent, malgré la communauté de la plupart des moyens langagiers, quelques différences, et qui possèdent certains moyens spécifiques n'appartenant qu'à eux ou qui y sont employés de façon préférentielle. Ces ramifications s'appellent styles de parole, ce sont les variétés du système langagier qui dépendent des buts du discours et de son contenu». (Gvozdev, 1952, p. 13)

Vinogradov propose lui même trois années plus tard une définition presque identique :

> «La diversité fonctionnelle dans l'emploi des langues littéraires amène à des variations fonctionnellement limitées ou stylistiquement fondées – possibles ou admissibles – de la norme littéraire. Ainsi, le problème du développement et de la normalisation de la langue littéraire se trouve indissolublement lié avec la question de ses 'styles' ou variétés fonctionnelles dépendant de ses sphères d'emploi». (Vinogradov, 1955b, p. 30)

La doctrine des styles de langue était appelée, d'un côté, à exclure du concept de langue «littéraire» nationale les «dialectes territoriaux et les

---

[1] Gvozdev, 1952, p. 13.

[2] *Ibid.*, p. 10.

jargons de classes», et, de l'autre, à y intégrer toute la diversité «permise» des emplois langagiers, en confirmant par là la thèse de son unité.

4. LA VARIANTE ORIGINELLE DE LA CONCEPTION DES STYLES LANGAGIERS

Quels étaient donc ces styles et comment étaient-ils définis dans les années 1950 ? C'est Gvozdev qui, parmi les premiers, en a proposé une classification détaillée. D'après lui, il faut distinguer en premier lieu les styles livresques et le style de conversation courante (selon le caractère direct / indirect de la communication et la complexité / simplicité du contenu). Parmi les styles livresques, il dégage le style *scientifique* «dont la visée principale consiste à donner une exposition exacte et systématique des questions scientifiques»; s'en rapproche le style *administratif* (style des lois, des instructions, des statuts, de la correspondance officielle, etc.) ; vient ensuite le style du «discours artistique» qui tend à l'expressivité, au pittoresque. Le dernier nommé est le style journalistique, appelé également style d'agitation et de propagande, dont le but consiste à «convaincre les masses, leur donner des mots d'ordre de combat, les organiser et les mener à la victoire»[1]. Aujourd'hui tout cela a l'air archaïque et naïf, mais le choix des styles fonctionnels proposé par Gvozdev est resté presque inchangé jusqu'à la fin ; ainsi, dans l'article «Style fonctionnel» du *Dictionnaire encyclopédique de la linguistique*, on n'ajoute à cette liste que le style technologique, tandis que le style de littérature est mis en question (il l'était déjà dans les années 1950)[2].

A part ces quatre ou cinq styles, qui seront plus tard, dans la discussion de 1954, appelés fonctionnels, Gvozdev dégage les styles *expressifs* qui se distinguent «par le caractère de l'effet qu'ils produisent sur les locuteurs» : style *solennel* appelé à «provoquer chez les locuteurs et les lecteurs des sentiments de respect, d'admiration devant la grandeur des événements, des exploits, des personnalités qu'il décrit», le style *officiel* (froid), style *intime*, style *comique* qui a pour but de «provoquer chez les auditeurs ou les lecteurs des sourires débonnaires», et, enfin, le style *moqueur* amené à «discréditer, à dénoncer, à marquer d'infamie, à vouer au déshonneur»[3].

Deux ans plus tard, au cours de la discussion, l'inventaire des styles, tout comme leurs critères de différentiation, restent inchangés (à

---

[1] Gvozdev, 1952, p. 13-14.

[2] Murat, 1990.

[3] Gvozdev, 1952, p. 14-15.

quelques variations près). Tous les participants de la discussion, à part Ju.S. Sorokin (dont la position sera abordée plus bas), utilisent la même liste de «variétés» ou de «sous-systèmes» de la langue – liste établie d'une manière purement déductive, «d'en haut», à partir des sphères de l'activité langagière dégagées a *priori*. On attribue *a priori* à chaque style une certaine fonction sociale qui déterminerait ses caractéristiques linguistiques. Autrement dit, toutes les définitions proposées se fondent sur le présupposé de *l'existence objective des styles langagiers (fonctionnels)*. Des objets construits sont élevés au rang d'objets naturels, justiciables d'une description objective et d'un classement exhaustif. Ce n'est pas un hasard que l'objet principal de la discussion est justement l'existence ou la non-existence du «style de la littérature». La grande majorité des participants pensent que ce style existe. La logique interne de cette solution est simple : puisque la création littéraire est une sphère de l'activité humaine (tout comme la science, l'administration, la presse), elle *doit* posséder son propre style. On part implicitement de la conviction que la communauté des lieux de réalisation (textes que nous définissons comme littéraires, tout comme les textes journalistiques, scientifiques, etc.) produit une communauté typologique, des propriétés purement linguistiques communes. Et si ces propriétés ne se laissent pas découvrir, il *faut* les trouver. Cette philosophie naïve va déterminer pour de longues années l'orientation principale de la stylistique fonctionnelle.

4. A CONTRE-COURANT

Il est bien évident qu'une telle conception aprioriste des styles langagiers ne pouvait pas ne pas susciter d'objections. La première critique vint de M.M. Bakhtine. Dans son article «Le problème des genres de parole», écrit en 1952-1953 mais publié en 1979, il écrit :

> «Le style entre comme élément constitutif dans l'unité générique d'un énoncé. Ceci ne signifie pas que le style de langage ne puisse faire l'objet d'une étude autonome. Une telle étude, c'est-à-dire, la stylistique langagière, comme discipline autonome, est bien possible et nécessaire. Mais elle ne serait correcte et productive qu'à condition de prendre en compte en permanence la nature générique des styles langagiers et l'étude préalable de la diversité des genres de parole. Jusqu'à présent, la stylistique langagière est privée de cette base. D'où sa faiblesse. Il n'existe pas de classification communément admise des styles langagiers. Les auteurs des classifications enfreignent souvent l'exigence logique élémentaire de toute classification, à savoir un principe unique. Les classifications qui existent sont extrêmement pauvres et indifférenciées». (Baxtin, 1979, p. 242)

D'après nous, le plus important, ici, c'est l'appel à l'approche inductive, à partir des genres concrets. Mais, à l'époque, cet appel n'a été entendu par personne, l'article est resté inachevé et n'a pas été publié. D'ailleurs, il y a tout lieu de supposer que même s'il avait été publié, cela n'aurait rien changé. Nous y reviendrons par la suite.

A la différence de l'article de Bakhtine, les publications d'un autre critique des styles fonctionnels, Ju.S. Sorokin, de Léningrad[1], ont eu un écho important. Elles ont servi de ferment pour la discussion sur les questions de stylistique au cours de laquelle Sorokin est devenu une sorte de «souffre-douleur». En juin 1953, Sorokin a présenté un exposé à la session élargie du Conseil scientifique de l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences[2]. L'exposé était intitulé «A propos des concepts fondamentaux de la stylistique» et contenait une critique sévère de la conception de Vinogradov. La rédaction des *Questions de linguistique* a proposé à un autre chercheur de Léningrad, R.G. Piotrovskij, d'écrire un compte-rendu critique de cet exposé, qui a été publié dans le n°1 de la revue pour l'année 1954. Le deuxième numéro contenait l'article de Sorokin «A propos des concepts fondamentaux de la stylistique», qui reprenait et précisait les thèses de son exposé. Dans une note au bas de la première page de l'article, la rédaction invitait «tous les camarades travaillant dans le domaine de la stylistique» à se prononcer sur les problèmes soulevés dans les deux publications. C'est ainsi que la discussion a commencé.

Sorokin a pris pour point de départ de son raisonnement l'article de Vinogradov mentionné plus haut[3]. Il cite la définition du style et des tâches de la stylistique proposée par Vinogradov (voir *supra*) et conclut : en dix ans, ou peu s'en faut, les tâches n'ont pas été remplies; les classifications et les descriptions des styles sont fragmentaires et contradictoires. Sorokin en voit la cause en ce que les objectifs avaient été mal posés : les styles définis comme «systèmes sémantiquement clos, expressivement limités et rationnellement organisés de moyens d'expression»[4] devraient posséder une spécificité langagière, comporter des mots, des formes, des constructions qui leur seraient propres et qui ne seraient propres qu'à eux. Or, on ne parvient pas à dégager ces caractères spécifiques pour la simple raison que dans une langue comme le russe, riche et variée, qui possède une longue tradition écrite, il n'y a plus de systèmes clos de moyens d'expression : dans n'importe quel genre, dans n'importe quel domaine d'ac-

---

[1] Sorokin, 1953, 1954.

[2] Sorokin, 1953.

[3] Vinogradov, 1946.

[4] Vinogradov, 1946, p. 225.

tivité sociale on peut utiliser toute la gamme des ressources variées que nous fournit notre langue[1].

Ainsi, d'après Sorokin, on ne peut pas parler de styles de langue, du moins pour le russe moderne.

> «Mais chaque énoncé, chaque contexte possède un style ; nous trouvons dans le discours à chaque fois un certain choix de mots, de formes, de constructions, dans un certain ordre, une certaine combinaison, qui dépendent du contenu et de la finalité du discours tout comme des lois globales, des règles et des ressources de la langue. C'est en ce sens que nous devons parler des styles de parole». (Sorokin, 1954, p. 81)

En d'autres mots, le style de parole n'est pas une variété de la langue, mais la propriété d'un énoncé concret (d'un texte).

De nos jours, cette idée peut sembler une vérité élémentaire, mais à l'époque tous les participants de la discussions s'en sont pris à Sorokin[2]. La critique principale qui lui était adressée consistait à dire qu'en niant l'existence objective des styles de langage, il mettait en doute l'existence même de la stylistique linguistique en tant que discipline autonome, une critique plus administrative que scientifique.

L'ARTICLE DE VINOGRADOV : DE NOUVELLES DÉFINITIONS

La discussion s'est terminée par un article-bilan de Vinogradov[3], qui dressait le bilan de la controverse et dont nous n'abordons ici que deux thèmes. Le premier, c'est l'existence hypothétique des styles expressifs : solennel, officiel, comique, moqueur, etc. dont avait parlé Gvozdev (cf. plus haut) et dont Vinogradov lui-même semblait reconnaître l'existence dans son article de 1946. Au cours de la discussion, cette idée était soutenue par Levin (ce qui était lié avec sa conception des styles de langue comme ensembles abstraits d'unités possédant une valeur stylistique identique)[4]. Cependant, Vinogradov a mis fin à cette «hérésie» de manière tranchée :

> «La classification des styles selon leurs qualités expressives est privée d'unité, elle est incomplète et inconséquente. Cette classification perd peu à peu ses contours à mesure qu'on passe de la lexicologie stylistique à la

---

[1] Sorokin, 1954.

[2] Cf. notamment Piotrovskij, 1954; Levin, 1954; Gal'perin, 1954; Admoni & Sil'man, 1954.

[3] Vinogradov, 1955a.

[4] Levin, 1954.

> syntaxe stylistique. On est en droit de mettre en doute l'utilité d'étendre le concept 'style de langage' aux variétés expressives de discours». (Vinogradov, 1955a, p. 69)

Ainsi, les styles expressifs ont été supprimés, comme on supprime un ministère devenu inutile ; seuls les styles fonctionnels ont subsisté.

Le deuxième sujet, probablement, le plus important dans cet article, c'était le statut des styles de langue par rapports à la dichotomie saussurienne *langue / parole* : le style scientifique, administratif, journalistique et autres sont-ils des phénomènes *de la langue* ou *de la parole* ? Ou peut-être faut-il distinguer styles de langue et styles de parole comme des concepts différents ? La plupart des participants à la discussion ne semblaient même pas s'apercevoir du problème et employaient ces expressions comme synonymes.

D'après Vinogradov, cette confusion est inadmissible. Les styles de langue devraient être pensés comme des «systèmes stylistiques stables, plus ou moins clos [...] qui comportent des ensembles de mots, de formes et de constructions, voire même de sons, dotés d'une même valeur ou 'tonalité'» stylistique[1]; comme des «variétés de la langue ou des systèmes «particuliers» à l'intérieur du système «général» de la langue[2]. Quant aux styles de parole, ce seraient «des procédés rationnels de sélection et d'arrangement de divers éléments de langue, en fonction de la sphère d'activité sociale et de la communauté de but, de destination et de contenu du discours».[3] Et ici même, en évoquant le russe après Pouchkine, Vinogradov fait une déclaration sensationnelle qui reprend en partie l'idée de Sorokin et abolit ses propres formulations antérieures :

> «A la place des trois *styles de langue* se forme graduellement un ensemble fonctionnellement diversifié de *styles de parole*. Auparavant, ces styles particuliers de parole ne pouvaient se développer et fonctionner que dans le cadre de l'un des trois grands 'styles de la langue' [...] ; mais à l'époque de Pouchkine et à celle qui l'a suivie, les styles de parole se généralisent, se forment et se développent sur la base du système de la langue nationale». (Vinogradov, 1955a, p. 81-82)

Force est de constater qu'en 1955 Vinogradov considère les styles fonctionnels comme des *styles de parole*. Mais une autre définition donnée dans le même article et devenue classique, n'en parle pas du tout[4] :

---

[1] *Ibid.*, p. 68.

[2] *Ibid.*, p. 71.

[3] *Ibid.*, p. 82.

[4] D'après Šmelev, cette omission a fait naître une série d'interprétations biaisées (Šmelev, 1977, p. 51).

> «Le style est un ensemble socialement reconnu, fonctionnellement conditionné, intérieurement uni, de pratiques d'utilisation, de sélection et de combinaison des moyens de communication langagière qui existe dans la langue commune d'une nation et s'oppose à des ensembles d'autres moyens d'expression, qui servent à d'autres fins, remplissent d'autres fonctions dans la pratique sociale du peuple. Se trouvant en relations permanentes, les styles peuvent s'imbriquer et se mélanger partiellement». (Vinogradov, 1955a, p. 73)

L'idée que les styles fonctionnels doivent être considérés comme des styles de parole plutôt que des styles de langue s'accorde mieux avec la conception de la langue littéraire nationale, puisqu'elle en souligne l'unité. Il faut croire que, pour Vinogradov, à cette époque-là, c'était important. De plus, la nouvelle conception des styles fonctionnels semble lever l'objection principale de Sorokin : les styles fonctionnels conçus comme styles de parole, autrement dit, comme normes de *production de textes*, ne sont pas tenus de comporter des éléments qui ne seraient propres qu'à eux.

6. LA CRITIQUE DE LA CONCEPTION DE VINOGRADOV DE 1955

Mais cette conception, elle aussi, qui semble à premier abord plus réaliste que l'ancienne, ne lève pas pour autant toutes les contradictions et ne résout pas les problèmes fondamentaux, puisqu'elle part également de l'existence objective des styles fonctionnels. D'après la formulation de Vinogradov citée ci-dessus, le style est

> «un ensemble *reconnu socialement* [italiques de l'auteur, *K.D.*], fonctionnellement conditionné, intérieurement uni, de pratiques d'utilisation, de sélection et de combinaison des moyens de communication langagière ». (Vinogradov, 1955a, 73)

Reconnu par qui ? Par le locuteur de base ? Non, en réalité, chacun de ces ensembles était perçu comme une formation autonome qui s'oppose aux autres, en premier lieu – sinon exclusivement – par les linguistes adeptes de la stylistique fonctionnelle. Car le locuteur ordinaire qui a l'intention de produire un texte ne le définit pas en termes de styles fonctionnels, il ne se dit pas : «je vais produire un texte scientifique, journalistique ou administratif»; en règle générale, il se sert de noms usuels des *genres de parole* : article, compte-rendu, exposé, texte publicitaire, programme de cours, poème, lettre intime, etc.

Le style est «un ensemble *intérieurement uni* (italiques de l'auteur, *K.D.*) de pratiques d'utilisation, de sélection et de combinaison» des moyens d'expression. Mais de quelle unité des pratiques de sélection et d'utilisation peut-on parler à propos, par exemple, d'un article qui fait

l'analyse des tendances du marché pétrolier, et d'une chronique mondaine, publiés dans un même numéro de journal ? Qu'ont-ils en commun à part le lieu de publication ? Il faut bien le reconnaître : tous les «grands» styles fonctionnels postulés avant, durant et après la discussion, se décomposent en une multitude de *genres de parole* différents quant à leur thématique, leurs buts, les types de discours utilisés (narration, argumentation, description), leur agencement et, naturellement, le style compris comme résultat du choix des moyens d'expression réalisé dans l'énoncé. Les styles fonctionnels, que nous les qualifions de styles de langue ou de parole, ne sont pas des *objets naturels* ayant une existence indépendante, mais des *objets construits,* dont l'extension et le contenu dépendent du point de vue du chercheur. Mais à l'époque, dans les années 1950, peu nombreux étaient ceux qui s'en rendaient compte, la majorité a accepté sans critiques la conception de Vinogradov.

A partir de la deuxième moitié des années 1950, la stylistique devient une discipline à la mode. De plus en plus nombreuses sont les publications dont les auteurs s'efforcent de montrer comment les fonctions et les propriétés, formulées *a priori,* de tel ou tel style fonctionnel (le plus souvent scientifique) se reflètent dans l'utilisation de toute sorte de phénomènes grammaticaux et lexicaux : conjonctions, tournures participiales, phrases complexes, temps verbaux, etc. On introduit avec quelque retard des cours de stylistique dans les programmes des facultés de lettres, on écrit des manuels pour les écoles supérieures, y compris sur la stylistique de l'anglais, de l'allemand, du français, où les listes et les caractéristiques des styles fonctionnels répètent le plus souvent celles formulées pour le russe. Cela dure pendant au moins deux décennies.

7. UN NOUVEAU TOURNANT

Cependant, en 1963, la conception de Vinogradov change considérablement, comme en témoigne son nouvel ouvrage *Stylistique. Théorie deéa parole poétique. Poétique.* Le livre met l'accent sur la théorie de la langue poétique ; mais dans la partie consacrée à la stylistique, apparaissent de nouvelles formulations fondamentalement différentes de celles qu'on trouvait dans l'article de 1955. Les grands styles fonctionnels traditionnels sont de nouveau proclamés *styles de langue* :

> «La stylistique de la langue [...] étudie les tendances historiquement changeantes ou les types de relations entre les styles de la langue qui se caractérisent par un ensemble de traits typiques. Ces styles s'appellent d'habitude fonctionnels. Par exemple, le style de conversation opposé au style livresque et séparé des autres styles par la fonction de communication quotidienne qu'il remplit ; c'est pourquoi, dans cette sphère, on distingue

parfois le style quotidien familier et le style administratif ; style scientifique ou spécial, qui se caractérise par les propriétés de la fonction de communication scientifique; le style médiatique ou journalistique, dégagé d'après les caractéristiques de la fonction de propagande ; le style officiel ou style de documents officiels et certains autres (par exemple, le style solennel ou rhétorique, le style artistique et pittoresque)». (Vinogradov, 1963, p. 5)

L'auteur ne mentionne pas son point de vue antérieur et n'indique nulle part les raisons qui l'ont fait changer d'avis – il semble proclamer une vérité inspirée d'en haut. Certes, on peut se demander si c'est vraiment important : styles de parole ou styles de langue, puisqu'il s'agit, dans les deux cas, d'unités abstraites postulées *a priori*. Mais la nouvelle version de la doctrine contient quelque chose de vraiment nouveau : aux «grands» styles de la langue Vinogradov oppose les *styles de parole* définis comme «systèmes compositionnels parmi les genres principaux ou variétés constructives de parole sociale »[1]. Et, à en juger d'après les exemples, les styles de parole dans cette nouvelle version ne sont rien d'autre que les *genres de parole* à la Bakhtine : félicitations d'anniversaire, éditorial, compte-rendu de lecture, etc.[2]

Ce sont donc les genres discursifs (ou styles de parole) qui apparaissent sur le devant de la scène, tandis que les styles de langue sont intéressants en premier lieu du point de vue de la façon dont ils se combinent dans le cadre d'un même «type compositionnel de parole», c'est-à-dire, d'un genre de parole.[3] Et là, pour la première fois, la grande masse des stylisticiens n'a pas suivi le maître ; l'idée des genres de parole comme objet primordial de recherche n'a atteint la conscience des linguistes s'intéressant au fonctionnement de la langue dans la société que trente ans plus tard, dans les années 1990.

Pourquoi ?

L'idée des «grands» styles fonctionnels avait été tant répétée, rabâchée, enfoncée dans la tête des étudiants, elle s'était si bien ancrée dans la conscience de la majorité, que, même après la publication de la nouvelle version de la doctrine de Vinogradov, les «linguistes moyens» ont continué à se réclamer de la version précédente, celle de 1955, reprise et reformulée par des dizaines et des centaines d'épigones, mais restée intacte dans son essence.

---

[1] *Ibid.*, p. 14.

[2] Vinogradov y renvoie à la brochure *Langue russe et société soviétique* parue une année plus tôt sous la direction de M.V. Panov.

[3] *Ibid.*, p. 16.

On peut supposer, cependant, qu'il y avait aussi des raisons plus profondes. C'est que, dans les années 1950, 1960, 1970, dans toutes les sphères institutionnalisées de l'activité sociale, les pratiques discursives étaient singulièrement uniformes, implicitement ou explicitement codifiées. Tout ce qui s'écartait du standard était suspect, «atypique» et, pourtant, ne méritait pas d'attention. En 1985, P. Sériot écrivait que le russe littéraire moderne était constitué des normes de conduite d'un groupe social : ceux qu'on appelle tautologiquement, les «représentants du russe littéraire moderne»[1]. Or, il ne faut pas oublier que la stylistique fonctionnelle se proclamait justement celle de la langue russe littéraire moderne, c'est-à-dire, celle d'un *type de discours*, de ce qui, d'après l'expression de Pêcheux, «pouvait et devait être dit»[2]. La stylistique fonctionnelle était un *discours sur le discours*, un métadiscours appelé à justifier et à fonder le russe littéraire en tant que norme, ou plutôt, en tant qu'ensemble de normes de la conduite langagière loyale en faisant passer les normes de ce discours pour des lois de la langue.

Et là une analogie s'impose qui peut sembler inattendue : l'analogie entre la stylistique fonctionnelle et le réalisme socialiste. Comme on sait, ce dernier devait représenter la vie non pas telle qu'elle était, mais telle qu'elle devait être. De même, la stylistique fonctionnelle devait représenter une image idéalisée de la conduite langagière des citoyens soviétiques loyaux[3].

On peut formuler la même chose d'un point de vue quelque peu différent. La stylistique fonctionnelle était une manifestation de la mentalité bureaucratique et hiérarchisante typique de cette époque, d'après laquelle tout doit être réglementé dans toutes les sphères de l'activité sociale, et présenté sous forme de listes strictement exhaustives de ministères et départements, branches de l'économie et de la science, art, professions, spécialisations, grades et rangs, mérites, langues, dialectes, etc. Ce n'est pas un hasard si la première tâche de la stylistique fonctionnelle consistait à dégager les styles, à en *établir la liste*. Ainsi la stylistique fonctionnelle était une tentative de fonder linguistiquement la réglementation administrative de l'activité langagière, de présenter cette réglementation comme une différentiation naturelle de la langue, conditionnée par les lois inhérentes de sa structure.

De toute évidence, il n'y avait de supercherie consciente de la part de personne : il y avait une conviction naïve qu'il devait en être ainsi, que ce qui était établi intuitivement par les autorités de la linguistique et fixé

---

[1] Sériot, 1985, p. 11.

[2] Pêcheux, 1975, cité d'après Sériot, 1985, p. 12.

[3] Cf. Romanenko & Sandži-Gireeva, 2002, p. 66.

par la tradition reflétait ce qui existe *en réalité*. D'autant plus que l'uniformité, mentionnée ci-dessus, des pratiques discursives officiellement reconnues ne faisait que confirmer cette croyance.

Les considérations exposées ci-dessus expliquent pourquoi, dans les années 1990, la stylistique fonctionnelle a pratiquement cessé d'exister. Premièrement, les pratiques discursives dans toutes les sphères de communication publique sont devenues infiniment plus variées : de nos jours, personne ne s'engagerait à postuler le «style journalistique» comme un type de discours uni. Deuxièmement, l'isolement de la linguistique soviétique par rapport à la science occidentale est définitivement révolu. Mais le plus important, probablement c'est que les gens se sont émancipés, se sont débarrassés de la mentalité dogmatique, ont appris à aborder les problèmes sans *a priori* et à réviser les dogmes établis.

(traduit du russe par Elena Simonato-Kokochkina)

© Konstantin Dolinin

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— *Dva goda*, 1952 : «Dva goda dviženija sovetskogo jazykoznanija po novomu puti» (éditorial), *Voprosy jazykoznanija*, n°3. [Deux années de progression de la linguistique soviétique dans la nouvelle direction]

— *Zadači*, 1952 : «Zadači sovetskogo jazykoznanija v svete trudov I.V. Stalina i žurnal 'Voprosy jazykoznanija'» (éditorial), *Voprosy jazykoznanija* n°1. [Les tâches de la linguistique soviétique à la lumière des travaux d'I.V. Staline et la revue «Voprosy jazykoznanija»]

— ADMONI V.G. & SIL'MAN T.I., 1954 : «Otbor jazykovyx sredstv i voprosy stilja », *Voprosy jazykoznanija* n°4. [Le choix des moyens langagiers et les problèmes de style]

— AMOSOVA, N.N., 1951 : «K probleme jazykovyx stilej v anglijskom jazyke v svjazi s učeniem I.V. Stalina ob obščenarodnom xaraktere jazyka», *Vestnik Leningradskogo universiteta* n°5. [A propos du problème des styles langagiers en anglais en liaison avec la doctrine de I.V. Stalin sur la langue comme phénomène propre au peuple tout entier]

— BAXTIN, M.M., 1979 : «Problema rečevyx žanrov», *Estetika slovesnogo tvorčestva*, Moskva. [Le problème des genres de parole]

— EFIMOV, A.I., 1953 : «Nekotorye voprosy razvitija russkogo literaturnogo jazyka XIX-načala XX veka», *Voprosy jazykoznanija,* n°4. [Quelques problèmes de l'évolution de la langue littéraire russe du XIXe et du début du XXe siècles]
— GAL'PERIN I.R., 1954 : «Rečevye stili i stilističeskie sredstva jazyka», *Voprosy jazykoznanija* n°4. [Styles de parole et procédés stylistiques de la langue]
— GVOZDEV A.N., 1952 : *Očerki po stilistike russkogo jazyka,* Moskva. [Essais de stylistique du russe]
— LEVIN V.D., 1952 : «Voprosy jazyka xudožestvennyx proizvedenij», *Otkrytoe rasširennoe zasedanie Učenogo Soveta Instituta Jazykoznanija AN SSSR, posvjaščennoe vtoroj godovščine vystuplenija I.V. Stalina po voprosam jazykoznanija 18-21 ijunja 1952 g. Tezisy dokladov.* [La question de la langue des œuvres littéraires]
—— 1954 : «O nekotoryx voprosax stilistiki», *Voprosy jazykoznanija* n°5. [A propos de certains problèmes de stylistique]
— MURAT, V.P., 1990 : «Funkcional'nyj stil'», *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*, Moskva. [Style fonctionnel]
— PANOV M.V. (éd.), 1962 : *Russkij jazyk i sovetskoe obščestvo,* Alma-Ata. [Le russe et la société soviétique]
— PIOTROVSKIJ R.G., 1954 : «O nekotoryx stilističeskix kategorijax», *Voprosy jazykoznanija,* n°1. [A propos de quelques catégories de la stylistique]
— RIZEL' E.G., 1952 : «Problema stilja v svete trudov I.V. Stalina po voprosam jazykoznanija», *Inostrannyj jazyk v škole* n°2. [Le problème du style à la lumière des travaux de Staline sur la linguistique]
— ROMANENKO A.P. & SANDŽI-GARJAEVA Z.S., 2002 : «Obščefilologičeskie osnovanija sovetskoj žanrovoj sistemy», *Žanry reči, fasc. 3.* [Les fondements philologiques du système soviétique des genres]
— SERIOT P., 1985 : *Analyse du discours politique soviétique,* Paris : I.E.S.
— SOROKIN Ju.S., 1953 : «Ob osnovnyx ponjatjax stilistiki», *Otkrytoe rasširennoe zasedanie Učenogo Soveta Instituta Jazykoznanija AN SSSR, posvjaščennoe tret'ej godovščine vystuplenija I.V. Stalina po voprosym jazykoznanija 19-23 ijunja 1953 g. Tezisy dokladov.* [Sur les concepts fondamentaux de la stylistique]
—— 1954 : «K voprosu ob osnovnyx ponjatijax stilistiki» *Voprosy jazykoznanija,* n°2. [Les concepts fondamentaux de la stylistique]
— ŠMELEV D.N., 1977 : *Russkij jazyk v ego funkcional'nyx raznovidnostjax* [Le russe dans ses variétés fonctionnelles]
— VINOGRADOV V.V., 1946 : «O zadačax istorii russkogo literaturnogo jazyka preimuščestvenno XVII-XIX vv.», *Izvestija AN SSSR,*

otdelenie literatury i jazyka, n°3. [A propos des tâches de l'histoire du russe normé, en particulier celui des XVII-XIXe siècles]

—— & GVOZDEV A.N., 1952 : «Očerki po stilistike russkogo jazyka», compte-rendu, *Voprosy jazykoznanija* n°6. [Essais de stylistique russe]

—— 1955 : «Itogi obsuždenija voprosov stilistiki », *Voprosy jazykoznanija* n°1. [Bilans de la discussion des problèmes de stylistique]

—— 1955 : «O ponjatii 'stilja jazyka' (primenitel'no k istorii russkogo literaturnogo jazyka)», *Izvestija AN SSSSR, otdelenie literatury i jazyka, tome 14, fasc. 4*. [A propos du concept de 'style langagier' (application à l'histoire de la langue russe littéraire]

—— 1955 : «Problema istoričeskogo vzaimodejstvija literaturnogo jazyka i jazyka xudožestvennoj literatury», *Voprosy jazykoznanija* n°4. [Le problème de l'interaction historique de la langue littéraire et de la langue des œuvres littéraires]

—— 1963 : *Stilistika. Teorija poètičeskoj reči. Poètika*. [Stylistique. Théorie du langage poétique. Poétique]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 101-120

Le marxisme et les projets de langue universelle du communisme

Aleksandr D. DULIČENKO
Université de Tartu

On sait qu'en URSS pratiquement tous les côtés et toutes les manifestations de la vie étaient imprégnés par le marxisme. Dès les années 1920, l'ombre du marxisme s'est abattue également sur les langues, en particulier sur la question de l'avenir linguistique de l'humanité (il s'agissait de la prévision linguistique — *lingvoprognozirovanie*). La «dimension universelle» de la nouvelle idéologie posait le problème de l'unification, de l'uniformité et, enfin, de la fusion générale de tous et de tout. Nous allons étudier de quelle manière était pensée l'unité linguistique de l'humanité par les «classiques» et leurs exégètes au cours de la plus grande partie du XXe siècle.

LES «CLASSIQUES» DU MARXISME (MARX, ENGELS) AU SUJET DE LA LANGUE UNIVERSELLE

A proprement parler, les «classiques» ne se sont intéressés à cette question qu'en passant, aussi étrange que cela puisse paraître : soit parce qu'ils étaient préoccupés par des questions plus essentielles, soit parce que cette question leur paraissait un «noyau dur», qu'ils ne pouvaient pas croquer. Pour le moins, ce sont leurs textes qui nous donnent le droit d'émettre ce jugement ; dans ces textes, on découvre des remarques isolées liées au contexte. Néanmoins, ce sont ces remarques qui devinrent la «pierre angulaire» que, pendant des dizaines d'années, les interprètes des idées marxistes furent obligés de prendre comme point d'appui et de référence. Les écrits de Staline sur ce problème constituent peut-être une petite exception. Marx et Engels notaient dans l'*Idéologie allemande* que «la langue [...] est vue [par eux] comme un produit du genre [humain]» et concluaient ainsi :

> «Il va de soi que viendra un temps où les individus prendront entièrement le contrôle de cette production du genre humain.» (K. Marks, F. Engel's, *Sočinenija* ['*Œuvres*'], Moscou, 2ème édition, p. 427)

Ce qu'avaient à l'esprit les «classiques» en disant «prendre le contrôle» n'est pas très clair : d'un côté on peut inclure dans cette remarque la régulation des fonctions et de l'usage des langues, de l'autre — on peut envisager l'action consciente sur les langues, c'est-à-dire, à ce qu'il semble, l'édification linguistique, ou planification linguistique. Ce qu'on peut dire est que c'est précisément cette dernière conception qui servit d' «atout» dans les mains des partisans de l'idée d'une langue internationale artificielle en URSS.

En ce qui concerne Lénine, ses déclarations sur la langue ne se signalent pas par leur abondance ni par leur étendue — pour la plupart, elles appartiennent aussi au genre des «remarques en passant». Ce n'est pas un hasard si, dans la chrestomathie de l'époque soviétique dans la section «Lénine au sujet de la langue», sont même incorporées des notes marginales à propos de ce qui a été lu : par exemple en relation avec des extraits de Hegel — «subtil et profond» ou en rapport avec autre chose – «profondément juste», «bien dit», «histoire de la pensée = histoire de la langue ??» et d'autres encore[1]. Il est vrai que dans les *Thèses de l'exposé sur la question nationale* Lénine, par exemple, a été plus précis au sujet de la question qui nous intéresse :

> «La langue du monde entier sera, peut-être, l'anglais, en plus, peut-être, le russe». (V. I. Lénine, *Œuvres complètes*, Moscou, t. 24, p. 387.)

Dans la revue *Molodaja gvardija* (*La jeune garde*) de 1924[2], une des auditrices de cet exposé, E. Didrikil', écrivait à ce propos :

> «La question de la langue peut être résolue dans deux directions. Soit une des langues des grandes nations cultivées deviendra commune à tous les peuples : l'anglais, l'allemand, le français et peut-être le russe. Soit tous les peuples s'approprieront trois ou quatre langues et les maîtriseront».

Comme on peut le voir, dans cet exposé des dires de Lénine, si nous pouvons lui faire confiance, l'image que se fait Lénine au sujet de l'avenir des langues est très différente ; il est possible que, s'étant écarté du texte pendant son intervention, il ait pu ajouter à l'anglais et au russe également l'allemand et le français, et ensuite émettre l'idée d'un avenir «tri- ou quadrilingue». En fait, il est possible que Lénine reprenne ici l'idée de l'anglais comme langue mondiale future, idée émise par A. A. Bogdanov

---

[1] Zvegincev, 1960, p. 325-329.

[2] N° 3, p. 66.

dès 1913 (dans son livre *La science de l'organisation générale (Tectologie)*, t. 1), puis en 1919. Selon Bogdanov :

> «la langue qui se trouvera être, dans la concurrence mondiale, d'une vitalité plus forte que les autres langues, doit avoir de plus en plus de prépondérance sur elles et devenir la langue internationale par excellence [...]. Une série de données objectives désigne l'anglais pour ce rôle». (Bogdanov, 1919, p. 330-331)

Si l'on résume ces suppositions, ou, comme le disaient les interprètes du marxisme, ces «positions fondamentales», on obtient un schéma qui prend la forme suivante:

Marx – Engels		Lénine
(LA)	<---------->	LE (une seule)
		LEs (3 ou 4)

LA = *langue artificielle* (entre parenthèses, parce que cela n'est qu'une interprétation parmi d'autres)

LE = *langue ethnique.*

On dit quelque chose sur l'une, mais rien sur l'autre, en laissant dans le flou les données temporelles : on peut deviner qu'il s'agit du futur communiste lointain.

LA LUTTE POUR UNE LINGUISTIQUE MARXISTE ET LE PROBLEME D'UNE LANGUE UNIVERSELLE (ANNEES 1920-1930)

Il n'y a visiblement pas d'orientation donnée pour savoir comment il fallait traiter la question de la langue internationale pendant les premières années qui ont suivi la révolution, ce qui fait dire à l'interlinguiste et espérantologue E. K. Drezen en 1922 :

> «Si jusqu'à ces derniers temps, la pensée communiste officielle n'a pas pris précisément position à propos de cette question, les classes révolutionnaires les plus défavorisées, en route vers la construction d'une vie nouvelle, ont compris instinctivement qu'une langue artificielle était une conquête révolutionnaire indispensable pour l'avenir dans le domaine de la langue – un moyen de communication et d'intercompréhension». (Drezen, 1922, p. 2)

C'est ici aussi qu'il rappelle que :

> « En Russie, l'intérêt pour une langue internationale s'est renforcé dès les premiers jours après février-mars 1917 »,

c'est-à-dire déjà avant les événements d'octobre.

Durant l'été de cette même année, l'Association française des travailleurs-espérantistes en appela «au peuple russe et à leurs représentants pour qu'ils adoptent une langue internationale» ; en 1920, poursuit Drezen, «le Congrès inter-tatare a pris la résolution d'instaurer une langue internationale». Déjà,

> «en 1919, au sein du Commissariat du Peuple pour l'Instruction de la Russie Soviétique, une commission pour l'étude de la question de la langue internationale fut créée avec le concours de linguistes. Les conclusions de la commission furent totalement favorables à une langue artificielle et, en particulier, à l'espéranto». (Drezen, 1922, p. 4-6)

Durant les années 1920 et au début des années 1930, le mouvement pour une langue internationale en URSS et, en particulier le mouvement espérantiste, prit véritablement une envergure jamais vue jusqu'alors : des sociétés, une presse, des cercles pour l'enseignement et la propagation de l'espéranto, etc. Mais le pivot de ce mouvement linguistico-socio-culturel fut l'établissement de liens internationaux «avec les travailleurs du monde entier» au moyen de correspondances épistolaires et de contacts personnels. Quelques-uns des espérantistes théoriciens, dans l'euphorie des succès du mouvement espérantiste, tombèrent dans un «état d'esprit gauchiste», exigeant que la première tâche de la linguistique théorique soviétique fût l'étude des questions de la langue internationale et son introduction dans la société (une telle position fut défendue pendant un temps par le célèbre militant du mouvement espérantiste E. Spiridovič). Du reste, ces positions furent aussitôt condamnées, car les adeptes sensés de l'idée d'une langue internationale voyaient bien que l'édification linguistique de l'URSS tendait avant tout au développement des langues de tous les peuples du pays. En 1932, dans la revue *Meždunarodnyj jazyk* (*La langue internationale*) furent publiées les «Thèses sur la langue internationale», élaborées par une «brigade de l'édification linguistique» auprès du Comité Central des Espérantistes des Républiques Soviétiques (A. Lobačev, M. Paščenko, G. Burljagov). Dans ce document linguistique peu connu, nous trouvons dès la première thèse le renvoi à un «classique», en particulier à l'idée émise par Staline lors du XVIe congrès du PC en 1930 que dans la société socialiste future toutes les langues fusionneront en une seule. Il est dit dans la troisième thèse :

> «Cependant, l'impossibilité d'une langue mondiale à l'étape actuelle ne signifie pas l'impossibilité pour les gens des différentes nations d'utiliser déjà maintenant une même langue [...]. L'existence d'une langue internationale auxiliaire avec des formes grammaticales et lexicales internationales les plus simplifiées comme langue 'étrangère' pour tous, à l'opposé de

la création d'une langue mondiale unique, ne semble pas être une utopie». (Thèses de 1932 ; citation d'après une copie sans numéros de pages)

Les «Thèses» sont accompagnées de l'appel «Arme-toi de l'enseignement marxiste-léniniste sur la langue ! Construis ton œuvre espérantiste sur la base de la linguistique prolétarienne !». Dans ces thèses se reflète l'idée que la question de la langue universelle doit être examinée en tenant compte d'au moins deux paramètres fondamentaux – fonctionnel et temporel : la *langue universelle (mondiale)* concerne un futur lointain, après la victoire du socialisme dans le monde entier ; maintenant en revanche, ce qui est à l'ordre du jour en tant que langue universelle, c'est une *langue internationale auxiliaire*, qui ne doit pas supplanter les langues ethniques (nationales), mais qui sera utilisée seulement où le besoin pratique s'en fait sentir. Cette façon de voir deux formes de coexistence de langue fut bien argumentée, déjà dans les travaux de Drezen[1] ; on peut aussi mentionner le travail de Ja. Loja *La langue universelle*[2]. En anticipant un peu, nous remarquerons que les interprètes du marxisme, en abordant ce sujet pendant des décennies, se sont obstinés à ne pas remarquer (ou peut-être à ne pas comprendre ?) cette différence essentielle et ont imputé aux partisans de l'idée d'une langue internationale, y compris les espérantistes, la prétention de résoudre, soi-disant, le problème des langues à l'échelle mondiale. N. Ja. Marr, comme on sait, s'occupait du problème du processus glottogonique mondial unique. Il pensait que la diversité linguistique du monde tend à être remplacée par une langue mondiale unique. Pour Marr, ce processus dépendait directement des changements sociaux à l'échelle mondiale. Il écrivait par exemple :

«De même que l'humanité qui va d'une économie et d'une forme de communauté artisanale et isolée vers une économie mondiale unique et vers une communauté mondiale commune [*sic*] [...], de même la langue progresse à pas de géant de la diversité vers une langue mondiale unique». (Marr, 1933, t. 2, p. 376.)

Schématiquement, il représente ce processus sous l'aspect d'une pyramide inversée. Selon Marr, la langue mondiale du futur représentera l'étape finale du développement par évolution de toutes les langues existantes. Comment Marr se représente-t-il la langue du futur ?

«La langue commune de l'humanité future doit contenir toute la richesse, toutes les qualités positives des langues mortes, qui se trouvent encore maintenant dans les langues vivantes [...]». (Marr, 1933, t. 1, p. 214)

---

[1] A ce sujet, pour plus de détails, *cf.* Duličenko, 1983, p. 89-121.

[2] Loja, 1934, p. 11-125.

Toutefois il faut dire que Marr n'a pas de point de vue conséquent sur la formation de la langue universelle. Il se contredit souvent : tantôt il parle d'une intervention consciente dans l'évolution linguistique, tantôt il affirme que la langue du futur surgira d'elle-même. Tout au moins, il est difficile de comprendre, à partir de ses textes, quels seront les chemins pour passer d'une humanité multilingue à une humanité monolingue. Néanmoins, les marristes ont violemment attaqué ceux qui voyaient le problème autrement. Ainsi, dans le tristement célèbre recueil de l'Académie d'Etat pour l'histoire de la culture matérielle *Contre la contrebande bourgeoise en linguistique* (1932), les auteurs d'un article intitulé « Un raid des agents de la bourgeoisie en linguistique » choisirent comme objet de leurs attaques les célèbres espérantologues E.K. Drezen et E. Spiridovič. Ils affirmaient en préliminaires que leurs «livres sont néfastes, représentant un raid de l'ennemi de classe sur le terrain linguistique du front idéologique»[1] et que «de par son origine, l'espéranto est une utopie petite-bourgeoise, mais son rôle factuel ne peut pas être contesté»[2]. Ils affirmaient également que :

> «L'espéranto est un fait, et il faut en tenir compte. Il est peu probable que quelqu'un se charge de nier ce qui existe de façon évidente. C'est tout à fait différent d'évaluer un fait donné et les possibilités qui en découlent pour l'utiliser dans la cause de l'édification socialiste». (Gorbačenko et al., 1932, p. 139)

Et plus loin :

> «En parlant de l'espéranto, l'académicien N. Ja. Marr a dit : 'C'est de la margarine. Il est un temps où la margarine est bonne, nécessaire, mais cela ne signifie absolument pas que nous ne devons pas chercher à obtenir du beurre'. Ce 'beurre', ce sera la langue mondiale unique du prolétariat qui sera créée à partir de l'internationalisme prolétarien, sur la base des nouvelles relations sociales, comme résultat de l''épanouissement des cultures nationales (et des langues)' (Staline) et dans le futur de 'leur fusion en une culture socialiste commune (et en une langue commune) lors de la victoire du socialisme dans le monde entier' (Staline). Cette langue ne sera 'pas le russe, pas l'allemand, pas le tchèque' [*sic* !], elle représentera une qualité nouvelle et supérieure, ayant absorbé en elle toutes les acquisitions du prolétariat réorganisant le monde ». (Gorbačenko *et al.*, 1932, p. 140)

Mais, dans la linguistique soviétique, Marr et les marristes n'étaient pas craints par tout le monde. Par exemple, la position anti-marriste de E. D. Polivanov est bien connue. Mais on sait moins, par exemple, que l'orientaliste et interlinguiste N. V. Jušmanov n'était de loin pas toujours

[1] Gorbačenko *et al.*, 1932, p. 129.

[2] *Ibid.*, p. 139.

d'accord avec Marr et, particulièrement sur la question de la langue universelle. Ainsi, dans l'article «Langue mondiale» (1928), destiné à l'*Encyclopédie littéraire* mais non publié dans le volume (le manuscrit a été édité en 1987 grâce au linguiste S. N. Kuznecov), il écrivait audacieusement :

> «Les prédictions qu'un jour une des langues supplantera toutes les autres ou que toutes les langues fusionneront en une seule langue commune ne résolvent pas le problème : dès maintenant nous avons besoin d'une langue auxiliaire simple et facile pour les relations internationales». (Jušmanov, 1987, p. 462)

Ici, pas de références ni aux «classiques» ni à Marr et à sa «nouvelle théorie du langage». Et il ne pouvait en être autrement puisque Jušmanov était un partisan conséquent d'une langue internationale artificielle (au début, il s'enthousiasma pour l'*espéranto*, puis passa à l'*ido*, et avant cela il avait même créé son propre projet de langue internationale artificielle, l'*ètem*).

Dans les années 1920, le linguiste débutant E. A Bokarev insistait sur le fait que :

> «la question d'une langue internationale et du mouvement dirigé vers sa résolution doit être étudiée par la science du langage humain : la linguistique». (Bokarev, 1929, p. 129)

Dans son article «Linguistique et marxisme», ce même auteur, tout en adhérant à l'idée de Marr sur le «processus glottogonique unique, allant d'une multitude de langues vers une langue unique pour toute l'humanité», le critique pour ses étymologies fantaisistes et ne pense pas qu'il faille identifier la «théorie japhétique» avec la linguistique marxiste. Notons que dans les interrogations de cette linguistique marxiste, il inclut la «question de la langue internationale»[1].

Jusqu'à quel point peut-on faire correspondre les vues sur la langue internationale exprimées dans les années 1920-1930 avec le schéma des «classiques» que nous avons vu précédemment ? On peut dire qu'ils sont loin de correspondre en tout point. Parmi les interlinguistes et les participants au mouvement pour une langue internationale, c'est sans aucun doute la langue internationale artificielle qui a la priorité, auxiliaire à une étape donnée et universelle (mondiale) dans un lointain futur (communiste). Leurs idées concernant la langue commune peuvent être représentées schématiquement de la façon suivante :

---

[1] Bokarev, 1929, p. 204.

LI / LIA / LIAA	perspective proche (à côté des langues ethniques)
LM / LU / LF	perspective lointaine (sans le contexte des langues ethniques) (communisme)

Ici les termes ne se différencient pas de manière importante à l'intérieur des séries :

1) LI = *langue internationale* ; LIA = *langue internationale auxiliaire* ; LIAA = *langue internationale auxiliaire artificielle.*

2) LM = *langue mondiale* (*vsemirnyj / mirovoj*) ; LU = *langue universelle* ; LF = *langue du futur.*

Marr, et après lui Staline, ont parlé des langues ethniques, dont le destin dans un futur lointain est de se fondre en une seule langue mondiale. Schématiquement, comme nous l'avons déjà remarqué, ce processus est vu par Marr sous l'aspect d'une pyramide inversée.

De cette façon, si les propos de Marx et Engels concernant le contrôle sur la langue correspondent au point de vue des interlinguistes et des partisans de l'idée d'une langue internationale artificielle, alors les pronostics de Lénine ne trouvent évidemment presque pas de confirmation dans les travaux des années 1920-1930. Toutefois, à partir du milieu des années 1930, la situation change radicalement. Staline, autant que l'on sache, ne s'est pas directement exprimé à propos des langues artificielles comme intermédiaire possible pour les relations internationales, et c'est pourquoi, dans la période de l'apogée des répressions staliniennes, tout le mouvement espérantiste fut liquidé, et ses leaders, accusés d'être des agents de l'impérialisme, mis en prison. E. K. Drezen disparut aussi sans laisser de traces. Il devient évident que le développement linguistique est compris alors comme la priorité d'une langue ethnique sur les autres – on se rappelle la formule de Lénine des années 1920 : «[l'anglais], peut-être, plus le russe», «[l'anglais, l'allemand, le français], et peut-être le russe aussi». C'est la direction que prenait l'édification linguistique, dont un des résultats fut l'introduction de l'alphabet cyrillique aussi bien pour les langues qui auparavant utilisaient d'autres graphies que pour les langues pour lesquelles on venait seulement de créer un système d'écriture (ce qu'on appelait les «langues de littérisation récente»). La victoire lors de la Deuxième guerre mondiale donna à Staline un prétexte pour glorifier le peuple russe et sa langue. Il est compréhensible (même si cela ne l'est pas pour tout le monde) que dans les réflexions sur la langue du futur il faille désormais tenir compte de la grande langue russe. C'est pourquoi, par exemple, le linguiste L. I. Žirkov, connu au début des années 1930 pour son soutien à

l'espéranto en tant que langue auxiliaire internationale[1], est sceptique dès 1946 sur l'idée d'une langue auxiliaire artificielle, utilisant à son propos dans son *Dictionnaire linguistique* des expressions du type «inventeurs-utopistes», «Tous ces essais avaient un caractère utopique», etc. et dessinant vaguement le futur linguistique de l'humanité :

> «La langue unique ou unifiante ne peut être élaborée et propagée que dans un futur pour le moins lointain de nous, quand les cloisons nationales et de classes entre les gens auront disparu dans la société communiste». (Žirkov, 1946)

A. A. Reformatskij, il est vrai, dans la première édition de son *Introduction à la linguistique*, se prononçait encore «en faveur de la création d'une langue artificielle rationnelle» («Dans les esprits des savants et des créateurs mûrissait l'idéal d'une langue internationale authentique»), sans donner pour autant de clef pour comprendre cette déclaration :

> «Le XXe siècle a ouvert de nouvelles possibilités [lesquelles ?] pour résoudre le problème d'une langue internationale». (Reformatskij, 1947, p. 171)

Quant à I. I. Meščaninov, il continuait de soutenir l'idée de Marr sur la fusion des langues, écrivant dans son livre sur la *Nouvelle théorie du langage* :

> «Sur la base de la fusion des langues nationales se formera dans le futur une langue unique nouvelle de par sa qualité». (Meščaninov, 1949, p. 45)

Cela répondait déjà plus à la prévision de Staline sur le développement linguistique (au sens de développement *des langues*).

LE DERNIER «CLASSIQUE» : STALINE

A la différence des «vieux classiques», Staline, comme on le sait, accorda une attention particulière à la linguistique après avoir ouvert une «libre discussion» dans les colonnes du journal *Pravda* au début des années 1950. Sa première déclaration sur le problème date de la fin des années 1920 («La question nationale et le léninisme», 1929) et du début des années 1930. En particulier, lors du XVIe congrès Parti communiste (bolchevique) (PCb), il déclara :

> «J'ai toujours partagé et continue à partager cette vision de Lénine voulant que, à l'époque de la victoire du socialisme à l'échelle mondiale, quand le socialisme sera devenu plus fort et sera entré dans la vie quotidienne, les

[1] Žirkov, 1930.

> langues nationales devront inévitablement se fondre en une seule langue commune qui, bien sûr, ne sera ni du grand-russe, ni de l'allemand, mais quelque chose d'autre». (Staline, 1953, p. 51)

Nous n'avons pas pu, il est vrai, établir si Lénine avait effectivement une fois parlé précisément de la fusion des langues ! Dans la *Pravda* du 2 août 1950 paraît la réponse de Staline «Au camarade A. Xolopov», où Staline explique, pour ainsi dire, sa conception de la question de la langue future. Là, il parle des «deux formules [!] différentes sur la question de la langue, tirées des différentes œuvres de Staline et citées par la camarade Xolopov dans sa lettre»[1].

Le propos concerne l'hybridation et la fusion des langues. Staline fait correspondre la première à

> «l'époque précédant la victoire du socialisme à l'échelle mondiale, quand les classes exploiteuses sont la force dominante du monde, [...] quand l'hybridation des langues a lieu à la suite de la lutte pour la domination d'une des langues, quand il n'y a pas encore les conditions pour une collaboration mondiale et amicale des nations et des langues, quand sur la liste il n'y a pas entente et enrichissement mutuel des langues, mais assimilation de certaines langues et victoire d'autres»,

puis la seconde à

> «l'époque après la victoire du socialisme à l'échelle mondiale, quand l'impérialisme mondial n'existera déjà plus [...], l'égalité de droits des nations sera appliquée, la politique de répression et d'assimilation des langues sera liquidée, la collaboration des nations sera organisée, et les langues nationales auront la possibilité de librement s'enrichir mutuellement dans le cadre de la collaboration».

Et plus loin :

> «Là nous aurons affaire non pas à deux langues, dont l'une subit une défaite et l'autre sort en vainqueur de la lutte, mais à des centaines de langues nationales dont, à la suite de la collaboration économique, politique et culturelle de longue durée entre les nations, émergeront d'abord des langues zonales unifiées plus riches, puis ces langues zonales fusionneront en une seule langue internationale commune, qui, finalement, ne sera ni de l'allemand, ni du russe, ni de l'anglais, mais une langue nouvelle, ayant absorbé en elle les meilleurs éléments des langues nationales et zonales». (Staline, 1953, p. 53-54)

Si, dans les raisonnements concernant l'hybridation des langues, il n'est pas clair si une langue universelle à l'humanité sera ou pas élaborée, dans le cas de la fusion tout est clair : les langues ethniques, pareilles à des

---

[1] *Ibid.*, p. 51.

affluents, rejoindront un jour le lit unique de la rivière qui alimentera toute l'humanité ! Le schéma de ces représentations pourrait se présenter ainsi :

LE ----------> LZ + LZ + LZ...
LZ + LZ + LZ... ----------> «LIC»

LE = *langues ethniques*; LZ = *langue zonales*; «LIC» = «*langue internationale commune*» (le terme est de Staline).

Cette mise au point de Staline devait juste unifier le réflexion, la diriger dans une seule direction et empêcher les réflexions sur la langue commune de sortir des rives tracées. Les interprètes de cette vision stalinienne ont été obligés, durant toute la première moitié des années 1950, de répéter mot pour mot cette prévision[1]. A ce propos, le fait suivant est significatif : en critiquant Marr, Staline ne dit rien de son idée de «processus glottogonique unique», sans doute parce qu'elle est à l'unisson de sa vision concernant la fusion des langues dans la société communiste future, vision énoncée, bien sûr, après Marr. Faisons également attention à la différence entre deux positions séparées par le temps :

Lénine : l'anglais, et peut-être, plus le russe
Staline : ni l'allemand, ni le russe, ni l'anglais

Voilà comment les «classiques» appréciaient et comprenaient leurs avis respectifs !... Comparons également la brochure de V. N. Jarceva sur la *Nature réactionnaire de la théorie de la langue anglo-saxonne mondiale*, parue en 1949[2] : on y évoque Staline, mais on a... oublié Lénine !

Ce n'est qu'après la mort de Staline qu'il devient possible de se rappeler aussi les autres points de vue concernant l'évolution linguistique du monde. Avec l'article « La langue auxiliaire internationale comme problème linguistique » de O. S. Axmanova et E. A. Bokarev, publié en 1956 dans les *Voprosy Jazykoznanija* (*Questions de linguistique*), les discussions sur la question d'une langue internationale artificielle reprennent, même si le rapport à l'espéranto et au mouvement espérantiste en URSS resta encore longtemps négatif. Dans cet article, les langues internationales auxiliaires, et en particulier l'espéranto, sont qualifiées d' «expérience linguistique de masse, durant depuis quelques dizaines d'années»[3] ; remarquons en passant que cette expérience a actuellement déjà 115 ans ! Les travaux de V. P. Grigor'ev[4] et les recherches de la génération suivante

---

[1] *Cf.* par exemple : Vinogradov, 1951, p. 50-51 ; Aleksandrov, 1952, p. 70-71 ; Čikobava, 1953, p. 110-115 et d'autres.

[2] Jarceva, 1949.

[3] Axmanova, Bokarev, 1956, p. 65-78.

[4] Grigor'ev, 1993.

d'interlinguistes[1] ont également permis de consolider la problématique de l'interlinguistique dans la science.

REPRESENTATIONS QUANT A LA FORMATION D'UNE LANGUE UNIVERSELLE DANS LA SECONDE MOITIE DU XXE SIECLE.

On peut dire que, jusqu'au milieu des années 1980, les interprètes du marxisme ont fait des allées et venues entre l'idée de la fusion des langues ethniques ou de la promotion au rôle de langue unique commune de quelques grandes langues ethniques et la reconnaissance d'une possible synthèse scientifique de l'expérience linguistique de l'humanité pour créer une langue unique. Ainsi, le philosophe M. Kammari, soit n'admet qu'une possibilité — «n'importe quelle langue ethnique (nationale) développée semble la meilleure base pour la langue mondiale future»[2], soit il parle de la transformation d'une ou plusieurs langues ethniques en une langue mondiale, admettant également

> «la possibilité de créer une langue mondiale au moyen de la synthèse scientifique de tout ce qui a de la valeur dans les langues nationales et internationales (interethniques) existantes». (Kammari, 1960, p. 66-71)

Un autre philosophe, K. X. Xanazarov, dans sa monographie *Le rapprochement des nations et les langues nationales en URSS*, s'appuie sur la pensée de Staline à propos des langues zonales : dans les gouvernements multinationaux va émerger d'abord une *langue inter-nationale* (*mežnacional'nyj*) (pour l'URSS, il fait une allusion évidente à la langue russe !), qui servira de moyen de communication à l'intérieur d'un Etat ; quand cette langue franchit les limites de cet Etat, elle devient une *langue zonale* ; dans cette «émulation» de longue durée, les *langues zonales interethniques* aboutiront à «la langue mondiale unique de la nouvelle humanité». Voyons :

> «La langue unique mondiale de toute l'humanité se formera, selon toute vraisemblance, sur la base de l'une des langues interethniques (et ensuite – zonales) développées les plus répandues de l'humanité. A ce stade de développement de la société humaine, l'influence du facteur subjectif (les forums représentatifs des savants en général, des linguistes, etc.) sur la résolution des problèmes de langues sera plus importante qu'auparavant. Cependant, lors de l'examen de la question d'une langue unique pour

[1] *Cf.* Duličenko, 1984, p. 3-39 ; également : *Problemy interlingvistiki*, 1976 ; *Problemy mežđunarodnogo vspomogatel'nogo jazyka*), 1991 ; Kuznecov, 1987 ; Duličenko, 1990 ; *Interlinguistica Tartuensis*, 1982-1990 et d'autres.

[2] Kammari, 1960, p. 66-74.

l'humanité, il est indispensable de prendre en considération qu'elle conservera un lien avec la langue de l'époque précédente (avec l'une des langues interethniques les plus riches et les plus répandues), dans laquelle est concentré tout ce qu'il y a de mieux, tout ce qui a été élaboré par l'humanité au cours des nombreux millénaires de son histoire.» (Xanazarov, 1963, p. 225)

L'évolution des vues du sociolinguiste V. A. Avrorin sur le problème est intéressante. Par exemple, en 1964, il admettait les possibilités suivantes :

«Les moyens de formation d'une langue unique ne nous sont pas encore connus pour le moment. Peut-être que ce sera quelque chose du genre de la conquête par une des langues existant actuellement d'une position internationale, peut-être que ce sera l'élaboration d'une langue artificielle, sans exclure totalement, enfin, la possibilité de la fusion des langues».[1]

C'est-à-dire :

LE comme langue mondiale < ---------- LEs // LA

Fusion en une seule langue mondiale

LE = langue ethnique ; LEs = langues ethniques ; LA = langue artificielle

En d'autres mots, deux voies d'évolution des langues ethniques se profilent : d'un côté, d'entente avec l'avis de Lénine, et de l'autre d'entente avec celui de Staline ; une de ces deux voies – celle d'une élaboration consciente d'une telle langue - est liée avec les déclarations de Marx et Engels sur le contrôle sur la langue. De cette façon, dans cette hypothèse se trouvent synthétisés tous les points de vue des «classiques». Cependant, plus tard, V. A. Avrorin reconnaîtra qu'un autre chemin est préférable :

«l'élaboration d'une langue artificielle, d'abord comme langue internationale auxiliaire, puis la conquête par celle-ci d'une position de langue universelle unique de toute l'humanité (*obščečelovečeskij*)». (Avrorin, 1975, p. 274-275)

Ici, comme nous le voyons, V. A. Avrorin admet en fait le point de vue qui avait été énoncé dans les travaux d'interlinguistique et d'espérantologie dès les années 1920-1930.

Les sociolinguistes Ju. D. Dešeriev et I. F. Protčenko se prononcent au fond pour une seule voie concordant avec l'avis de Lénine et admettant :

«la promotion de langues nationales formées historiquement les plus développées et répandues en qualité de langues internationales de communica-

[1] Avrorin, 1964, p. 120.

> tion (par exemple le russe, l'anglais, le chinois, le français, l'espagnol)». (Dešeriev, Protčenko, 1968, p. 308-309)

Du reste, dans les Etats multinationaux, des «langues de communication interethnique» voient le jour, comme, par exemple, le russe en URSS ; au moment où la quantité des langues se réduira, les fonctions de «langues internationales et interethniques de communication» s'élargiront[1].

Ju. D. Dešeriev estime que le problème de la langue du futur est de la compétence de ce qu'on appelle la «sociolinguistique prospective»[2], c'est-à-dire dirigée vers l'avenir.

E. P. Svadost raisonne dans une direction opposée dans son livre de 1968 *Comment la langue commune prendra-t-elle naissance ?* (*Kak vozniknet vseobščij jazyk ?*). A partir de l'expérience linguistique acquise par l'humanité, un projet de langue universelle est élaboré par les efforts conjoints des linguistes du monde entier, projet qui passera par les stades suivants de fonctionnement :

1) *langue auxiliaire* (à côté des langues ethniques) ----------> 2) *langue universelle* (ne tenant pas compte des langues ethniques).

Ce sera une langue à structure *a posteriori*, puisque ses éléments seront empruntés à un grand nombre de langues du monde ; notons que cette langue universelle ne doit pas obligatoirement être facile – avant tout, elle doit être logique dans sa structure grammaticale. Pour la réalisation pratique de cette idée, E. P. Svadost propose de : 1) créer un groupe de spécialistes pour l'étude des questions philosophiques, sociologiques et linguistiques de la langue universelle ; 2) créer, avec des spécialistes des différents pays du monde, un institut de recherches linguistico-sociologiques internationales, dont les buts seraient l'étude des projets des langues internationales artificielles et des possibilités de leur application pratique, l'élaboration des questions théoriques de la langue universelle, etc.[3]

Le philosophe S. T. Kaltaxčjan posait que «les langues, en se développant, vont effectivement de la multitude à l'unité» grâce à «la disparition des différences linguistiques», qui aura lieu dans un futur lointain. Plus loin, il estimait rationnelle l'idée de Lénine concernant une ou 3-4 grandes langues, qui conquerront dans le futur des positions dominantes dans le monde. C'est pourquoi il écrivait qu'il existait

> «deux moyens d'émergence dans le futur d'une langue mondiale unique. Cette langue pourrait être une langue choisie par un moyen démocratique parmi les une, trois ou quatre langues hautement développées qui rempliront à cette époque déjà effectivement les fonctions de langue interethni-

---

[1] Dešeriev, Protčenko, 1968, p. 308-309.

[2] Dešeriev, 1966.

[3] Svadost, 1968.

que. De plus, le fonds international du lexique de la langue ou des langues choisies sera, selon toute vraisemblance, augmenté. L'autre moyen peut être la création d'une langue mondiale. Il ne s'agit pas, bien sûr, de la création de langues, telles le volapük ou l'espéranto, mais de la synthèse scientifique dans une seule langue des réalisations des langues vivantes contemporaines. La synthèse scientifique en une seule langue de tout ce qui a de la valeur et qui se trouve dans les langues existantes ne doit pas être considérée comme une utopie. Ce sera une accélération consciente du processus naturel de la langue auxiliaire internationale.»[1]

Si Avrorin estimait utile l'essai de fonctionnement d'une langue auxiliaire internationale de type espéranto, Kaltaxčjan, lui, rejette curieusement le volapük et l'espéranto (oubliant qu'ils sont créés depuis longtemps déjà et qu'on n'a pas besoin de les créer !), sans, il est vrai, argumenter son avis, ni préciser qui synthétisera « dans une seule langue les réalisations des langues contemporaines vivantes » et comment cela pourra en fait se faire !

Nous résumons dans le tableau les vues de quelques philosophes et linguistes soviétiques concernant la façon dont se formera la langue commune :

auteur	année	Moyens de création d'une langue auxiliaire		
		Langue ethnique / Langue auxiliaire	Langue artificielle / Langue auxiliaire	Autres moyens
Reformatskij	1960	+		
Kammari	1960 1964	+ +	 +	
Xanazarov	1964	+		
Avrorin	1964	+	+	fusion
Dešeriev, Protčenko	1968	+		
Svadost	1968		+	
Gugušvili	1972 1973	+	+	
Kaltaxčjan	1969	+	+	
Gončarova	1969	+		Langues électroniques, mathémati-

[1] Kaltaxčjan, 1969, p. 460.

				ques, etc.
Koduxov	1979	+	+	

A partir de ce tableau, l'on voit que dans la linguistique et la philosophie soviétiques des années 1960-1970 deux avis dominaient quant aux moyens de former une langue commune : le choix d'une *langue ethnique* (ou de plusieurs) ou la création d'une *langue rationnelle* particulière au moyen d'une synthèse scientifique. Une telle dualité des positions de nombreux savants confirme une fois de trop la complexité du problème à cause de sa perspective à très long terme. En même temps, cette dualité démontre le mépris d'une majorité d'interprètes marxistes pour les principes, élaborés en interlinguistique, de délimitation fonctionnelle et temporelle du problème : d'abord nous parlons d'un rôle auxiliaire à notre époque et d'une perspective proche et seulement plus tard - de l'universalité d'utilisation et d'un futur que l'on peut à peine couvrir du regard. En tournant leurs regards avant tout vers un futur brumeux et en mélangeant les deux formes d'existence d'une langue universelle, la linguistique et la philosophie marxistes ont consacré moins d'attention qu'elles auraient pu aux besoins linguistiques unificateurs essentiels. En rejetant le moyen rationnel d'élaboration d'une langue internationale et la tentative de langues internationales artificielles socialisées, ces savants, avec un esprit de conséquence étonnant, ajoutaient aux langues de type espéranto des prétentions qui ne leur étaient pas propres concernant la généralité, l'universalité et la pan-humanité (ici, les exceptions sont rares – par exemple le point de vue de V. A. Avrorin). L'on peut presque assurément dire que les interprètes marxistes de l'idée d'une langue universelle n'étaient pas familiers avec les résultats théoriques de l'interlinguistique de leur époque – ils ne les connaissaient tout simplement pas. Nous pouvons globalement conclure que jusqu'à aujourd'hui les éléments suivants restent d'actualité :

les déclarations de Marx et Engels concernant le contrôle de la langue par l'homme – ce qui se réalise dans la création de projets de langues internationales artificielles et dans la mise en pratique, la socialisation de quelques-uns d'entre eux (d'abord le volapük, ensuite et jusqu'à aujourd'hui l'espéranto, l'ido, l'occidental-interlingve, l'interlingva, etc.).

les déclarations de Lénine concernant l'unique ou les 3-4 grandes langues ethniques qui occuperont avec le temps des positions de leaders dans le monde.

Il n'est pas difficile de remarquer néanmoins que, entre ces deux points de vue, il n'y a pas de passage direct, autrement dit certains «classiques» parlaient de l'un et d'autres de l'autre. Mais la position de Staline répétant au fond les idées de Marr à propos de la fusion, dans un futur

lointain, de toutes les langues en une seule langue pan-humaine, même si elle n'est pas totalement abandonnée (certains chercheurs la tiennent pour sérieuse encore aujourd'hui), ne peut guère être considérée comme vraisemblable. Ainsi, le marxisme n'a pas élaboré une doctrine unique sur le problème des langues de l'humanité dans une perspective proche ou lointaine, puisque les «classiques» ne l'ont abordé qu'en passant et, en général, en rêvant aux cataclysmes mondiaux à venir ; le «dernier des classiques», Staline, en soutenant l'idée fort rationnelle des langues dites zonales, délimitait ces dernières, en fin de compte, par des cadres chronologiques spécifiques : les langues formées devaient, selon lui, fusionner, comme des ruisseaux dans un seul lit de rivière. Les interprètes des «classiques» utilisaient des citations de leurs déclarations, se déclarant proches de l'une ou l'autre d'entre elles, ou parfois simplement de plusieurs. Un tel attachement permanent, un tel alignement aveugle sur des «vues fondatrices» ne donnait pas la possibilité, après avoir étudié à partir des positions interlinguistiques l'expérience linguistique réelle de la civilisation, d'esquisser les contours des tendances linguistiques mondiales à venir.

(traduit du russe par Sébastien Moret)

© Aleksandr D. Duličenko

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— AVRORIN V. A., 1964 : «Jazyk i kul'tura», in *Teoretičeskie problemy sovremennogo sovetskogo jazykoznanija*, Moscou : Nauka, p. 114-120 [Langue et culture]

— — 1965 : «K voprosu o formirovanii edinogo jazyka» *XIIIaja naučno-metodičeskaja sessija, posvjaščennaja voprosam izučenija naučnoj literatury v stilističeskom, perevodčeskom i razgovornom aspektax*, Moscou-Novosibirsk, p. 19-45 [La question de la formation d'une langue commune]

— — 1975 : *Problemy izučenija funkcional'noj storony jazyka (K voprosu o predmete sociolingvistiki)*, Leningrad : Nauka. [Problèmes de l'étude

du côté fonctionnel de la langue (La question de l'objet de la sociolinguistique)]
— ALEKSANDROV G. F., 1952 : *I. V. Stalin o jazyke kak obščestvennom javlenii,* Moscou. [I. V. Staline au sujet de la langue en tant que phénomène social]
— AXMANOVA O. S. & BOKAREV E. A., 1956 : «Meždunarodnyj vspomogatel'nyj jazyk kak lingvističeskaja problema», *Voprosy jazykoznanija*, 1956, 6, Moscou, p. 65-78. [La langue auxiliaire internationale comme problème linguistique]
— BOGDANOV A., 1919 : *O proletarskoj kul'ture*, Moscou-Pétrograd [De la culture prolétarienne]
— BOKAREV E. A., 1928 : «Meždunarodnyj jazyk i nauka o jazyke», *Izvestija C. K. SESR*, Moscou, 1928, 5-6, p. 129-135. [La langue internationale et la science du langage]
—— 1929 : «Jazykoznanie i marksizm», *Meždunarodnyj jazyk*, Moscou, 1929, 4-5, p. 203-206. [Linguistique et marxisme]
— ČIKOBAVA A. S., 1953 : *Vvedenie v jazykoznanie,* tome 1, Moscou. [Introduction à la linguistique]
— DEŠERIEV Ju. D., 1966 : *Zakonomernosti razvitija i vzaimodejstvija jazykov v sovetskom obščestve*, Moscou : Nauka. [Régularités du développement et actions réciproques des langues dans la société soviétique]
— DEŠERIEV Ju. D. & PROTČENKO I. F., 1968 : *Razvitie jazykov narodov SSSR v sovetskuju èpoxu,* Moscou. [Le développement des langues des peuples de l'URSS à l'époque soviétique]
— DREZEN E., 1922 : *Meždunarodnyj jazyk*, Moscou. [La langue internationale]
—— 1928 : *Za vseobščim jazykom (Tri veka iskanij)*, Moscou-Leningrad. [A la recherche d'une langue universelle (Trois siècle de recherches)]
— DULIČENKO A. D., 1983 : *Sovetskaja interlingvistika (Annotirovannaja bibliografija za 1946-1982 gg.*, Tartu. [L'interlinguistique soviétique (Bibliographie annotée pour les années 1946-1982)]
—— 1983 : « Koncepcija meždunarodnogo i vseobščego jazyka E. K. Drezena (Fragment istorii dovoennoj otečestvennoj interlingvistiki) », *Interlinguistica Tartuensis II* : *Teorija i istorija meždunarodnogo jazyka*, Tartu, p. 89-121. [La conception de la langue internationale et universelle de E. K. Drezen (Fragment de l'histoire de l'interlinguistique soviétique d'avant-guerre)]
—— 1984 : «Obzor važnejšix interlingvističeskix izučenij v SSSR», *Interlinguistica Tartuensis III* : *Istorija i sovremennoe sostojanie interlingvistiki*, Tartu, p. 3-39. [Aperçu des études interlinguistiques les plus importantes en URSS]
—— 1990 : *Meždunarodnye vspomogatel'nye jazyki,* Tallinn : Valgus. [Les langues internationales auxiliaires]

— GONČAROVA V. N., 1969 : «O nekotoryx vozmožnostjax razvitija internacional'noj jazykovoj obščnosti», *Stroitel'stvo kommunizma i problemy sbliženija nacij*, Kiev : Naukova dumka, p. 146-157. [Sur quelques possibilités de développement d'une communauté linguistique internationale]
— GORBAČENKO G. I., SINEL'NIKOVA N. P., ŠUB T. A., 1931 : «Vylazka buržuaznoj agentury v jazykoznanii (Vmesto recenzii)», *Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii*, Leningrad, 1932, p. 129-140. [Un raid des agents de la bourgeoisie en linguistique (En guise de compte-rendu)]
— GRIGOR'EV V. P., 1993 : *Iz prošlogo lingvističeskoj poètiki i interlingvistiki*, Moscou : Nauka. [De la poétique linguistique passée et de l'interlinguistique]
— GUGUŠVILI P., 1972-1973 : «Sociologičeskie aspekty vseobščego jazyka», *Literaturnaja Gruzija*, 1972, 11, p. 85-91 et 1973, 7, p. 85-91. [Aspects sociologiques de la langue universelle]
— *Interlinguistica Tartuensis I-VII*, A. D. Duličenko (éd.), Tartu, 1982-1990.
— JARCEVA V. N., 1949 : *Reakcionnaja suščnost' teorii mirovogo anglo-saksonskogo jazyka*, Moscou : Pravda, 24 p. [La nature réactionnaire de la théorie de la langue anglo-saxonne mondiale]
— JUŠMANOV N. V., 1987 : «Vsemirnyj jazyk» (texte original de 1928, publié pour la première fois et commenté par S. N. Kuznecov), *Izvestija AN SSSR, serija literatury i jazyka*, t. LXV, Moscou, 1987, 5, p. 457-468. [La langue mondiale]
— KALTAXČJAN S. T., 1969 : *Leninizm o suščnosti nacij i puti obrazovanija internacional'noj obščnosti ljudej*, Moscou : MGU. [Le léninisme sur la nature des nations et les moyens de former une communauté humaine internationale]
— KAMMARI M., 1960 : «Stroitel'stvo kommunizma i razvitie nacional'nyx jazykov», *Političeskoe samoobrazovanie*, Moscou, 1960, 4, p. 66-74. [L'édification du communisme et le développement des langues nationales]
—— 1964 : «K voprosu o buduščem vsemirnom jazyke», *Kommunist Estonii*, Tallinn, 1964, 7, p. 66-71. [Sur la question de la future langue mondiale]
— KODUXOV V. I., 1979 : *Vvedenie v jazykoznanie*, Moscou. [Introduction à la linguistique]
— KUZNECOV S. N., 1987 : *Teoretičeskie osnovy interlingvistiki*, Moscou : Izdatel'stvo Universiteta družby narodov. [Fondements théoriques de l'interlinguistique]
— LENIN V. I., *Polnoe sobranie sočinenij*, t. 24, Moscou. [Œuvres complètes]

— LOJA Ja., 1934 : «Obščij jazyk», *Meždunarodnyj jazyk*, Moscou, 1934, 5, p. 119-125. [La langue commune]
— MARKS K. & ENGEL'S F., *Sočinenija*, 2ème édition, Moscou. [Œuvres]
— MARR N. Ja., 1933 : *Izbrannye raboty*, t. 1, Leningrad : Izdatel'stvo GAIMK. [Œuvres choisies]
— MEŠČANINOV I. I., 1949 : *Novoe učenie o jazyke*, Kiev. [La nouvelle théorie du langage]
— *Problemy interlingvistiki. Tipologija i èvoljucija meždunarodnyx iskusstvennyx jazykov*, Moscou : Nauka, 1976. [Problèmes d'interlinguistique. Typologie et évolution des langues internationales artificielles]
— *Problemy meždunarodnogo vspomogatel'nogo jazyka,* Moscou : Nauka, 1991. [Les problèmes de la langue auxiliaire internationale]
— *Protiv buržuaznoj kontrabandy v jazykoznanii,* Leningrad, 1932. [Contre la contrebande bourgeoise en linguistique]
— REFORMATSKIJ A. A., 1947 : *Vvedenie v jazykoznanie,* Moscou. [Introduction à la linguistique]
—— 1960 : *Vvedenie v jazykoznanie,* Moscou : Učpedgiz. [Introduction à la linguistique]
— STALIN I., 1953 : *Marksizm i voprosy jazykoznanija,* Moscou : Gospolitizdat. [Le marxisme et les questions de linguistique]
—— 1951 : *Voprosy leninizma*, Moscou : Gospolitizdat. [Les questions du léninisme]
— SVADOST E., 1968 : *Kak vozniknet vseobščij jazyk ?*, Moscou : Nauka. [Comment la langue universelle prendra-t-elle naissance ?]
— «Tezisy o meždunarodnom jazyke. Razrabotany brigadoj jazykovogo stroitel'stva i prinjaty plenumom NIJaZ », *Meždunarodnyj jazyk*, Moscou, 1932, 4, p. 99-102. [Thèses sur la langue internationale]
— VINOGRADOV V. V., 1951 : *O trudax I. V. Stalina po voprosam jazykoznanija,* Moscou. [A propos des travaux de I. V. Staline sur les questions de linguistique]
— XANAZAROV K. X., 1963 : *Sbliženie nacij i nacional'nye jazyki v SSSR,* Tachkent : Izdatel'stvo AN UzbSSR. [Rapprochement des nations et langues nationales en URSS]
— ZVEGINCEV V. A., 1960 : *Istorija jazykoznanija XIX i XX vekov v očerkax i izvlečenijax*, Moscou : Učpedgiz. [Histoire abrégée de la linguistique des XIXe et XXe siècles avec extraits]
— ŽIRKOV L. I., 1930 : *Počemu pobedil èsperanto ?* Moscou : Izdanie CK SESR. [Pourquoi l'espéranto a-t-il triomphé ?]
— ŽIRKOV L. I., 1946 : *Lingvističeskij slovar'*, 2ème édition, Moscou : Izdatel'stvo Moskovskogo Instituta vostokovedenija. [Dictionnaire linguistique]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 121-132

Le lexique du linguiste : la langue des cours de R. Jakobson sur le formalisme russe (1935)

Tomáš GLANC
Université de Prague

Le texte que nous nous proposons de commenter dans cet article a été écrit au milieu des années 1930, à l'époque où R. Jakobson enseignait à l'Université de Brno en Tchécoslovaquie, d'abord avec le statut de chargé de cours, puis de professeur extra-ordinaire. Sa nomination à ce poste avait néanmoins suscité nombre de polémiques, qu'il serait intéressant de publier. Certains membres de la communauté universitaire de Brno (les professeurs Beer, Chudoba par exemple) le soupçonnaient d'être un espion à la solde des Soviétiques, d'autres avançaient des reproches d'ordre méthodologique, qui s'avéraient en fait essentiellement idéologiques. Une des cibles de ces critiques fut le combat que mena Jakobson contre le purisme et la revendication de «purification» de la langue tchèque, avant tout par rapport à l'influence de l'allemand[1]. Mais Jakobson était également accusé de mépriser la slavistique et ses réalisations.[2]

C'est la coloration idéologique des cours de Jakobson à l'université de Brno qui rend particulièrement éclairante la lecture des arguments utilisés par ceux qui ont cherché à faire obstacle à sa nomination. Le pivot de ses considérations sur le formalisme russe était précisément ce qui manquait à ses adversaires : le principe de la culture nationale et une doctrine slave (plus exactement, une opposition entre Orient et Occident).

On peut dire, pour simplifier, que les conservateurs de Brno se sont opposés à un autre Jakobson que celui qui enseignait chez eux : il avait

---

[1] La polémique concernait surtout l'article de Jakobson : «O dnešním brusičství českém», in *Spisovná čeština a jazyková kultura*, Praha : Melantrich, 1932, p. 85-122.

[2] La cible était ici l'article de Jakobson «Romantické všeslovanství — nová slavistika», in *Čin*, 1, 1929, 31 oct., p. 10-12, où il critiquait le «positivisme» en science, en lui opposant la démarche structuraliste.

d'autres priorités méthodologiques, qui, dans une certaine mesure, «surmontaient» ses points de vue antérieurs. Il ne faut pas non plus, d'ailleurs, se faire trop d'illusions sur le mythe d'une communauté intellectuelle ouverte et accueillante, multiculturelle et internationaliste de la Tchécoslovaquie dans l'entre-deux-guerres. Les adversaires de Jakobson étaient particulièrement sensibles au fait qu'il était un «autre», un «étranger», et ils en tiraient argument pour affirmer qu'il était incompétent et (potentiellement) dangereux.

Les cours de Jakobson étaient consacrés à l'histoire et à la typologie de la langue russe ainsi qu'à l'histoire du Formalisme et de la science littéraire russe contemporaine et à son influence sur les compagnons de route tchèques, polonais et hollandais de l'école formelle (Otokar Fišer, Vojtěch Irat, Jiří Polívka, Franck Wolman, Jan Mukařovský, de Groot).

Le texte se présente comme une apologie analytique et diachronique du Formalisme. La partie critique ne touche que les «précurseurs», auxquels appartiennent, néanmoins, pratiquement tous les grands représentants de la culture russe depuis les bateleurs médiévaux. Cette critique vise également les travaux des Formalistes russes eux-mêmes (Brik, Jakubinskij, Šklovskij), mais le phénomène du Formalisme en tant que tel est envisagé de façon toute positive et canonique. Cette étude du formalisme tient compte aussi du point de vue sémiotique et de la théorie de la dominante, que Jakobson était en train de mettre au point précisément à cette époque, et à laquelle il a consacré un article particulier.

Jakobson l'enseignant établit rétrospectivement une généalogie historique de l'école formaliste, en commençant par Byzance, la peinture d'icônes et l'art de la Russie ancienne, en montrant que la tradition formaliste de la culture russe est présente depuis le début et s'est continuée sans interruption au cours de toute son histoire. Les écrits programmatiques des Formalistes des années 1910 n'étaient donc qu'une manifestation explicite d'une tendance constante en Russie.

Une position particulièrement prestigieuse est occupée dans la construction du canon par des précurseurs-annonciateurs comme A. Veselovskij, A. Potebnja ou A. Belyj, à qui Jakobson n'avait encore nulle part dans ses activités scientifiques consacré une attention si soutenue.

Mais font également l'objet de l'appropriation de Jakobson bien d'autres compagnons d'armes du formalisme beaucoup plus inattendus, tels que, outre les bateleurs médiévaux, des auteurs comme Belinskij, Černyševskij, Avvakum, Plexanov ou Lénine.

Si l'on lit attentivement le texte de Jakobson et qu'on tient compte de son orientation sémantique ainsi que du contexte historique et du fond idéologique des sciences humaines de son époque, on se trouve confronté à la question de la langue de l'exposé, expressions et procédés rhétoriques, à la façon dont sont construites les significations utilisées par l'auteur. C'est

bien dans un cas comme celui de Jakobson qu'il vaut la peine de poser la question en ces termes, dans la mesure où ses intérêts scientifiques ont souvent correspondu directement à ses positions sociales, idéologiques et politiques.

La langue des *cours* a l'air neutre, on n'y trouvera pas d'abondance de métaphores ou de lexique particulièrement marqué, les mots semblent être employés dans leur sens le plus direct. Pourtant, une lecture plus minutieuse permet d'y déceler une sémantique complémentaire, «implicite» concentrée dans certaines expressions dont l'usage acquiert ainsi un sens nouveau, adventice. Il n'est du reste pas essentiel de savoir si cette stratégie était consciente ou non.

D'un côté, le texte des *cours* est très simple, il a pour fonction élémentaire de donner un exposé univoque de termes philologiques, de restituer des conceptions, des phénomènes, des connexions, des faits historiques et des œuvres de certains auteurs.

Mais d'un autre côté, il contient des couches sémantiques cachées, implicites, «secondaires», un certain mystère, un niveau de communication complémentaire par rapport au sens «central».

Certes, cette ligne sémantique contextuelle a un lien intrinsèque avec les significations explicites, mais en même temps elle s'en écarte, dans la mesure où son déchiffrement dépend du travail analytique, herméneutique, comparatif et déductif que le lecteur aura à faire en matière historiographique, lexicographique, stylistique et narratologique.

Il est plus courant, bien sûr, de se concentrer sur le sens «principal», et de ne pas s'arrêter sur les nuances et les aspects marginaux. On peut tout aussi bien prendre l'option inverse et, laissant de côté les concepts clés, ne tirer de conclusions que des particularités et correspondances rhétoriques, stylistiques et terminologiques. En fait, une démarche sérieuse devrait éviter ces écueils extrêmes. Il faut en chercher le lien, la combinaison, les intersections et pénétrations réciproques.

Avec les *cours* de Jakobson, nous nous trouvons face à un matériau exceptionnel pour semblable entreprise. Il était, en effet, un professionnel hors pair et un penseur novateur sur la langue, ses possibilités figuratives et son «fonctionnalisme», ce qui laisse à penser que son emploi de la langue était au plus haut point l'objet d'une réflexion (ce qui n'est pas la même chose que «conscient»).

Jakobson linguiste emploie, bien sûr, la langue en tenant compte des niveaux métalinguistiques dans l'acte même de son utilisation. Mais cela ne signifie pas que toute la sémantique qui se forme dans le texte soit le fruit de l'intention de l'auteur. Il est des messages qui se forment au contact du contenu principal du texte, mais qui ne lui sont pas en tous points identiques, et qui, loin de s'y épuiser, lui confèrent un sens autre, dans une certaine mesure autonome.

Je me contenterai de l'exemple de l'unité lexicale *boj / výboj (odboj)* (lutte / impulsion (résistance), bien que je dispose également de matériaux pour des lexèmes comme *idéologie, Occident, iconoclasme*, qui ne sont pas moins caractéristiques et intéressants de ce point de vue.

Il convient cependant de noter un détail méthodologique qui a son importance : analyser l'emploi des mots et la sémantique de certaines expressions, même si l'on s'appuie sur une présence répétée et visiblement symptomatique dans le texte, est une opération qui a de sérieuses limites. Pour obtenir des résultats plus fondés et parvenir à des conclusions plus convaincantes, il faudrait opérer avec un grand corpus de textes de Jakobson et de ses contemporains, ses compagnons du groupe des Formalistes, ainsi que les spécialistes tchèques et russes de littérature et de sciences humaines.

Mais nous n'avons pas pour but de soutenir une thèse qui ait une précision mathématique, fondé sur des données statistiques. Cette thèse serait d'ailleurs en contradiction avec la nature de la lecture qui est production de sens, nécessairement liée à une opération unique et personnelle, à un lien non réitérable entre auteur et lecteur. Il serait souhaitable de pouvoir approfondir le matériau et d'en faire des analyses plus détaillées. Mais pour formuler l'orientation générale de notre approche, il suffira de quelques exemples, d'un fragment concret d'application de la méthode.

La lutte (*boj*) et l'impulsion créatrice ou intellectuelle, l'initiative, l'offensive (*výboj*) sont en tchèque et dans l'usage qu'en fait Jakobson étroitement liée s par la racine, qui appartient au registre militaire et est associée à l'anéantissement de l'ennemi, à l'affrontement avec l'adversaire, à la conquête de nouveaux territoires, avec l'aggression, avec le déplacement de forces armées. A ces deux termes on peut ajouter un troisième : *odboj* (résistance). Il n'apparaît pas dans les *cours* de Jakobson, mais on le trouve dans le plus idéologisé de ses travaux : le livre *Moudrost starých Čechů* (*La sagesse des anciens Tchèques)*, qui porte comme sous-titre «Odvěké základy národního odboje» (Les fondements anciens de la résistance nationale). Cette brochure, publiée pendant la guerre (1942) à New York, et composée, sans aucun doute, en relation avec l'occupation nazie en Tchécoslovaquie, pays auquel Jakobson était émotionnellement très attaché, expose l'histoire des relations culturelles des Tchèques et des Allemands dans une perspective xénophobe et propagandiste, comme un conflit et une rivalité dont l'élément tchèque sort toujours victorieux sur l'élément allemand.

Dans l'argumentation et la rhétorique de Jakobson, la lutte est le fondement de toute dynamique culturelle. La compréhension des phénomènes et des courants, des influences et des tendances, est soumise à des lois

militaires strictes, qui s'appliquent aux relations entre des civilisations entières («Orient» et «Occident»), si l'on se remémore les idées des eurasistes, qui attiraient à cette époque Jakobson et Troubetzkoy.

La redécouverte et la réinterprétation de l'art russe ancien par la science contemporaine, dont parle Jakobson au début de ses *cours*, sont accompagnées, et même conditionnées par la compréhension véritable de la *lutte* des écoles artistiques de l'époque pour trouver la solution la plus parfaite aux problèmes formels. [1]

Le contexte culturel ainsi compris est construit sur la base du modèle avant-gardiste des relations mutuelles. L'avant-garde est en *lutte* contre l'art conservateur, l'égofuturisme contre le cubofuturisme, la nouvelle interprétation de l'art contre l'ancienne. Le modernisme d'avant-garde accorde une importance exceptionnelle au phénomène de la négation. Ce phénomène est certes le propre de tout changement de paradigme, mais c'est dans l'avant-gardisme qu'il devient le ressort central des relations synchroniques et diachroniques qui forment l'espace de la culture.

Si l'on peut considérer les relations entre l'«ancien» et le «nouveau» à différentes époques comme un principe de continuité, de palimpseste, de commentaire, de traduction, de copie (au sens de transcodage), d'allégorie, de métonymie, etc., la spécificité de l'avant-garde est de privilégier les procédés fondés sur la violence et la destruction du principe mimétique, de l'objet, de la perspective directe, des valeurs traditionnelles de la beauté. Ce modèle de l'histoire de la culture comme alternance d'exclusions réciproques, de brusques renversements de systèmes de valeur et de concurrence violente, qui sont des aspects de la *lutte*, est projeté dans le passé par Jakobson. Même dans le domaine de l'art russe ancien, le système de conduite culturelle d'avant-garde est analysé rétrospectivement en fonction du discours médiéval, en partant du principe qu'il s'agit de mécanismes qui jouent dans la culture un rôle d'invariants, de lois universelles et obligatoires. Le trait le plus caractéristique de l'existence vitale de tout phénomène culturel est sa propension à la *lutte*, la *lutte* est le fondement de l'existence. Ainsi, c'est grâce à sa capacité de mener une *lutte* efficace que la littérature aristocratique des années 1860-70 maintient ses positions[2].

---

[1] «L'entrée de la science moderne dans l'art russe ancien y a fait découvrir une étonnante diversité, une approche mûrement réfléchie, et même raffinée, des problèmes de forme, la lutte des écoles artistiques pour une solution idéale de ces problèmes, et, de façon générale, une grande intelligence artistique.

[2] «A côté de tendances ouvertement iconoclastes, caractéristiques des mouvements démocratiques de la littérature des années 60 et, en partie, des années 70-80, il existait une ancienne littérature classique, de cour. Elle maintenait ses positions dominantes, elle était pleine de vie, et les tendances iconoclastes lui étaient absolument étrangères.

Pour Jakobson, c'est par la *lutte* que tout «groupe culturel» affirme son attitude canonique par rapport à la tradition établie[1]; on peut voir là sans aucun doute l'influence de la théorie de l'évolution chez Tynjanov et de son opposition à la notion de genèse dans le célèbre texte «Sur l'évolution».

Il serait pourtant erroné de penser que la *lutte* n'est qu'un processus esthétique, une métaphore transposée dans le domaine de l'art à partir de la zone de communication militaire, et qui ne concernerait que les formes artistiques d'expression. Tout au contraire, la *lutte* est un phénomène qui garantit le parallélisme, une relation d'équivalence entre les événements de l'art et ceux de la sphère sociale qui leur sont extérieurs.

La *lutte*, en plus d'affirmer le nouveau statut de la forme artistique, intensifie la conscience du groupe social, affirme Jakobson[2], en polémiquant avec Veselovskij, qui, à son avis, comprend les liens entre les changements littéraires et les changements sociaux de façon trop mécanique et unilatérale.

C'est là qu'apparaît la possibilité d'étudier la signification péjorative de la désignation de «mécanique» dans les cours de Jakobson, où ce mot est opposé à l'adjectif «organique»,dont le sémantisme, au contraire, est axiologiquement privilégié. L'analyse des thèmes de pensée de Jakobson et Troubetzkoy dans les années 1930 montre à quel point les deux savants s'intéressaient à une interprétation post-mécanique, intégrale et organique de la dialectique. En faisant allusion à la dialectique, Jakobson entre autres essaie de trouver un langage commun avec le discours soviétique contemporain officiel, ce qui ne se manifeste pas seulement dans ses renvois à Lénine et Boukharine, mais également dans le syntagme «matérialisme dialectique», qui doit remplacer son opposition à l'«empirisme aveugle».

La *lutte*, dans l'interprétation de Jakobson, est un acte de dynamique universelle, et la garantie de tout progrès, touchant tous les principaux domaines envisagés dans l'exposé. Avec la société et la littérature (et l'art), il y a encore la langue. A la base de l'évolution de la langue, se trouve la

---

[1] «Toute différence de forme poétique suppose certains changements sociaux, et le processus de différenciation le plus aigu se déroule lorsque dans l'arène de la vie sociale apparaît un nouveau groupe culturel, qui ne fait que renforcer ses positions et, en *luttant* contre la tradition, affirme son propre canon».

[2] «Le chant héroïque est apparu dans le conflit entre deux tribus opposées, le chant lyrique lors du conflit entre un groupe et un autre dans les limites d'une seule et même collectivité, dans une *lutte* qui intensifie la conscience collective du groupe».

lutte, comme le montre l'exemple du conflit entre les archaïstes et les novateurs en Russie à l'époque charnière entre classicisme et romantisme.[1]

Les combattants les plus authentiques dans cette *lutte* que prône Jakobson sont les tenants de l'avant-garde. Un trait caractéristique de leur position est la conjonction des rôles de savants-théoriciens et d'artistes. A l'époque du formalisme, semblable coopération repose sur les liens étroits entre une poésie novatrice et la philologie[2]. La *lutte* conjointe des Formalistes et des Futuristes est pour Jakobson le prolongement des tendances qui s'étaient manifestées dès l'époque du symbolisme et qui ont été radicalisées par la génération suivante et en partie réinterprétées[3]. Le conflit des Futuristes avec la conception précédente de la littérature et avec l'enseignement des néo-grammairiens en linguistique, *lutte* qui coïncide dans le temps et par sa réception avec la Révolution de 1917, est projetée rétrospectivement sur les événements historiques.

Dans le premier tiers du XIXème siècle, au moment de l'épanouissement de la poésie russe, comme le remarque Jakobson, faisant ainsi allusion à l'analogie entre cette époque et le premier tiers du XXème siècle, la lutte joue même un rôle central, dominant, dans l'œuvre des poètes[4]. Si l'on essaye de se représenter le monde poétique du premier tiers du XIXème siècle dans toute l'étendue de son diapason, ce qui apparaît de façon particulièrement marquante est une perspective outrancière, permettant à Jakobson, l'un des plus fins connaisseurs de la versification de cette époque, d'en

---

1 «C'est alors que commence le débat entre deux conceptions radicalement opposées, le classicisme et le romantisme, ou, au plan de la langue, la *lutte* entre les archaïstes et les novateurs».

2 «Il est caractéristique qu'au début du XXème siècle ce sont les poètes, et non les savants, qui furent les initiateurs *combattants* des nouvelles recherches de la forme poétique».

3 «Cette autonomie de la parole poétique, que le réalisme ne reconnaissait pas, et qui, dans le contexte d'une tout autre idéologie, était également rejetée par le symbolisme, devient un slogan *de combat*, la thèse principalée de la nouvelle poésie dans sa théorie comme dans sa pratique. [...] On ne peut pas dire que la poésie des futuristes se différencie de celle des symbolistes par un intérêt insuffisant envers les problèmes théoriques. Au contraire, on sait quel rôle important a joué la théorie dans la *lutte* poétique de la deuxième décennie de ce siècle».

4 «Il suffit de parcourir les lettres, les articles 'd'occasion' ou les carnets des poètes de cette époque d'épanouissement de la poésie qu'était le premier tiers du XIXème siècle, pour comprendre quel rôle important, central, dominant jouait dans leur œuvre la *lutte* pour une forme nouvelle et avec quel précision ils pouvaient réfléchir (y compris théoriquement) sur les questions de forme».

réduire la richesse et la diversité à une formule unique, celle de la *lutte* pour une forme nouvelle.

C'est à ce même principe que sont référées les initiatives de L. Tolstoï, qui est connu, surtout dans la dernière période de son œuvre, pour son mépris envers les questions formelles de la production littéraire. La *lutte* qui a pour objet de nier les aspects formels se transforme en une *lutte* pour la recherche de formes nouvelles. L'objet de la négation, pour Jakobson, n'est en fait plus la forme, mais le canon vieilli[1], qui doit devenir la cible de la désautomatisation.

On comprend alors que le champ sémantique de la *lutte* est si vaste et si métaphorique qu'il peut être appliqué à toute relation entre deux courants dans l'histoire de la culture, à tout type de contact, à toute confrontation, à toute combinaison. Dmytro Čyževs'kyj critiquait déjà à la fin des années 1960 la catégorie formaliste d'*étrangéité* [*ostranenie*] précisément pour sa capacité à être employée universellement, ce qui lui ôte toute possibilité de faire des différenciations adéquates. Même si le mot *lutte* n'a pas acquis de statut terminologique, il a ainsi une dénotation extrêmement ambivalente. Pourtant, en fonction du but que nous nous sommes proposé ici, il va être intéressant non pas d'en déplorer le flou, mais d'essayer de comprendre le sens de son emploi répété, sa métasémantique.

Comme on l'a déjà dit, l'avant-garde modélise les relations de parallélisme entre la *lutte* sociale et la *lutte* poétique, entre la révolution et la recherche de nouvelles formes d'expression en littérature. Ce syncrétisme socio-esthétique chez Jakobson se projette dans le passé. Du point de vue de la logique de l'exposition, par exemple, il n'y a pas de raisons objectives pour souligner que Černyševskij était à la fois un ardent défenseur du socialisme, qui a passé pour cette raison de nombreuses années en prison, et un des meilleurs et des plus perspicaces théoriciens de la versification de son temps[2]. Et c'est pourtant ainsi qu'est construite la caractérisation de Černyševskij, comme une symbiose d'audace et d'esprit réformateur politique et poétique. Au reste, la symbiose ne signifie pas une simple combi-

---

[1] «Même lorsque Tolstoï entame une *lutte* acharnée contre la perfection classique de la forme, lorsqu'on a l'impression qu'il en nie l'importance, le rôle positif en littérature, lorsqu'il proclame la négation de l'art, en réalité cela signifie non pas la destruction de la forme artistique, mais seulement la négation d'une forme donnée, d'un canon dépassé, figé, au nom de la recherche de formes nouvelles».

[2] «Au milieu du XIXème siècle, l'un des premiers idéologues et propagandistes du socialisme en Russie, et parmi les plus talentueux, un *lutteur* qui a passé de longues années de sa vie en détention, fut en même temps l'un des théoricien de la versification les plus avancés de son temps, comme l'ont montré des travaux récents sur l'histoire de la métrique russe».

naison d''ingéniosité politique et poétique, ce qui serait pour Jakobson une approche trop mécanique («empirisme aveugle»). Il s'agit d'une relation de coexistence plus dialectique et téléologique, qui n'exclut pas des configurations complexes comme Pisarev, où la lutte contre l'esthétique recouvre, d'après lui, la fuite du radicalisme politique[1].

On peut ainsi avoir une approche différenciée de la *lutte* chez Jakobson : son hypostase initiale est la *lutte* en tant qu'attribut immanent de la dynamique de la poésie et de la culture, progrès continu dans le domaine des moyens expressifs. Une autre possibilité est la *lutte* syncrétique, de caractère plus ontologique, faisant coïncider une position en poésie et en politique. Tels sont les cas décrits par Jakobson sur l'exemple de Tolstoï, Pisarev, Černyševskij, de la littérature démocratique des années 1860-1870, de la révolution russe de 1917.

Un cas particulier est la *lutte* de la poésie et de la littérature contre la réalité. Ce modèle de conflit reçoit sa forme canonique dans l'article «La génération qui a gaspillé ses poètes» (1931)[2], écrit à l'occasion de la mort de Majakovskij, mais Jakobson utilise le même principe pour des époques entières. Le fait bien connu que, dans le contexte de l'autocratie, la littérature de la seconde moitié du XIXème siècle a joué le rôle de disciplines inexistantes ou opprimées (l'essayisme, la philosophie ou les écrits politiques) est transcodé par Jakobson dans la variante post-positiviste de la lutte de la littérature contre le régime politique[3].

Si l'on s'appuie sur la correspondance de Jakobson avec Havránek[4], on a toutes les raisons de penser, ne serait-ce qu'à titre provisoire, et avec toutes les précautions qui s'imposent, que Jakobson considérait, au même titre que l'art et la culture, sa propre activité académique comme un acte de *lutte*. Le fait que Havránek, dans une lettre du 4 août 1945, parle à son correspondant de la *lutte* grâce à laquelle il doit obtenir une place à l'Uni-

---

[1] «La *lutte* de Pisarev contre l'esthétique n'est pas en relation directe avec sa lutte politique, au contraire, c'est un retrait caché du radicalisme politique (Kirpotin)».

[2] Cf. *Selected Writings*, V, La Haye : Mouton, 1979, p. 355-381.

[3] «Il faut tenir compte des particularités de la situation politique en Russie, où toute activité essayistique était haineusement opprimée, et interdite par des mesures policières; en même temps, des sciences comme la philosophie ou la sociologie menaient une existence semi-légale, et parfois illégale. C'est pour cette raison que la littérature faisait passer en contrebande ce qui ne pouvait être exprimé directement, remplissant ainsi des fonctions essayistiques, philosophiques, politiques, et menant une *lutte* cachée acharnée contre un régime socio-politique réactionnaire».

[4] Havránková & Toman, 2001.

versité de Prague[1], ne joue pas de rôle particulier, le mot *lutte* est ici employé dans son sens courant. Plus significative est la lettre de Jakobson de 1966, dans laquelle la coopération scientifique qu'ils maintiennent depuis plusieurs décennies est appelée leur *lutte* commune[2]. La dernière fois, en 1976, il est émouvant de lire les vœux que Havránek, âgé de 83 ans, adresse à Jakobson à l'occasion de son 80ème anniversaire, en évoquant avec émotion la *lutte* menée à Brno pendant les années trente[3].

Il est indispensable de faire une analyse sémantique autonome dans le cas des mots *výboj/e*, qui sont étymologiquement reliés au mot *boj*, et qui signifient *initiative, impulsion, apport, esprit novateur*, etc. L'emploi que fait Jakobson de ce mot lui laisse son sens premier, mais, en même temps, le contexte de son utilisation, et avant tout son lien étroit avec le lexème *boj* (la *lutte*), permettent peu à peu au lecteur de voir le lien entre les deux expressions. Le potentiel militariste, violent, belliqueux des mots *výboj/e* renvoit à l'offensive, à la victoire armée au combat, à une sorte de *Blitzkrieg* intellectuel.

Au tout début des *Cours* le mot *výboj* apparaît comme l'acte d'influence exercée par le formalisme sur les sciences humaines. Dans l'énumération de tous les domaines que la doctrine du formalisme a concernés par sa méthode, c'est justement le mot *výboj* qui donne à la scène son caractère de manœuvres militaires, quand l'armée du Formalisme élargit son empire, conquérant, soumettant des territoires toujours de plus en plus nombreux : études littéraires, linguistique, fokloristique, histoire de l'art, sémiotique ou philosophie des signes[4]. Le *výboj* du formalisme est fait de *výboje* particuliers, tout comme les batailles sont des parties d'une même guerre. Les *výboje* qui, dans l'exposé de Jakobson, sont considérés sur le plan

---

[1] «On me proposa d'aller à Prague, après avoir passé un certain temps à *lutter*, avant la fermeture des hautes écoles».

[2] «Je crois que tu n'es pas seulement un ami proche, à qui me lient plusieurs décennies d'union étroite et authentique dans la *lutte* contre tout ce qui est réactionnaire dans la science et la culture, mais encore un vrai président de congrès, défendant courageusement la justice».

[3] «J'aime me remémorer les années passées à Brno, la *lutte* contre la réaction de cette époque, mais pour cela, il faut un élan vital».

[4] «L'école formelle a apporté ses *conquêtes* et ses nouvelles idées dans l'histoire de la littérature et les études du folklore en Russie, dans la théorie générale de la littérature, et enfin dans la théorie de l'art, c'est-à-dire dans l'étude de l'art en général [...]»

historique[1], ce sont des opérations et des attaques, par exemple l'étude de la sémantique en poésie[2], dirigée vers un seul et même but : conquérir tous les domaines des sciences humaines.

Les scientifiques occidentaux qui tiennent compte des *výboje* du Formalisme[3] sont des alliés dans la *lutte* contre l'ennemi commun.

Il y a ses *výboje* propres, et ceux des autres. Il y a l'utilisation des armes et leur importations. Veselovskij, par exemple, se trouve en Occident dans le rôle d'un espion au service de la science russe, qui utilise son séjour à l'étranger pour acquérir les systèmes d'armement contemporain que sont les *výboje* de la linguistique comparée et la possibilité de les appliquer à la littérature. Plus tard, Veselovskij lui-même adapta les *výboje* qu'il avait appris en Occident pour son propre milieu, pour les buts de la science russe, pour son armement idéal[4].

L'étude des couches sémantiques implicites ne peut servir de base à des affirmations tranchées, elle n'est pas une factographique indiscutable. Le but de cet examen du paysage sémantique d'un texte précis ne consiste pas à rechercher des conclusions radicalement convaincantes. Cette analyse est une pratique de lecture, qui fait apparaître certains phénomènes et certaines connexions, et les propose à la discussion comme questionnement.

Le lexique belliqueux de Jakobson est lié à la stylistique de son argumentation, qui est avant tout extrêmement érudite, innovante, qui met en avant des thèses nouvelles et productives, et qui est à l'origine d'un changement de paradigmes dans la pensée sur la littérature. En même temps, son exposition se distingue par des marques fortement idéologisées et des procédés rhétoriques spécifiques, qui sont inséparables des thèses et des informations contenues dans le texte.

Si l'on comprend la lecture comme le déchiffrement d'un message constitué de plusieurs couches, celles des couches qui nous font découvrir le processus de pensée lui-même, ses ressorts producteurs de sens, sont

---

[1] «Pour fonder notre affirmation, nous devons considérer les conditions historiques, l'apparition et l'évolution du formalisme russe, son essence en comparaison avec les nouvelles tendances en Occident, ses *conquêtes* méthodologiques et concrètes en histoire littéraire».

[2] «Une autre *conquête* du formalisme a été l'étude du côté sémantique de la poésie [...]».

[3] «Parmi les scientifiques qui dans leurs travaux font référence aux *conquêtes* méthodologiques de cette école, on peut citer avant tout le spécialiste hollandais de la métrique, De Groot».

[4] «Ce n'est que dans les travaux de Veselovskij des années 1890 que se développe entièrement ce jugement, qui s'avère une *conquête* pas moins importante pour la science moderne que la découverte par Potebnja que la signification est une composante du signe».

particulièrement intéressantes, même si elles peuvent différer de son contenu explicite ou, à la limite, ne pas lui être identiques.

© Tomáš Glanc

(traduit du russe par Patrick Sériot)

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— HAVRÁNKOVÁ Marie, TOMAN Jindřich, 2001 : *Quadrilog. Bohuslav Havránek, Zdeňka Havránková, Roman Jakobson, Svatava Pírková-Jakobsonová : Vzájemná korespondence 1930-1978*, Praha : Karolinum. [Quadrilogue. Correspondance croisée]

— JAKOBSON R., 1929 : «Romantické všeslovanství — nová slavistika», Čin, 1, p. 10-12. [Le panslavisme romantique, une nouvelle slavistique]

—— 1932 : «O dnešním brusičství českém», *Spisovná čeština a jazyková kultura*, Praha : Melantrich, p. 85-122. [Sur le purisme tchèque actuel]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 133-142

La 'guerre des langues' au Caucase (1917-1950)

Tejmuras GVANTSELADZE
Institut de linguistique, Tbilissi

Le Caucase restera pendant de nombreux siècles une région unique au monde tant géographiquement que du point de vue de la diversité ethnique et linguistique. Là, à la croisée de l'Europe et de l'Asie, du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest, des civilisations chrétienne et islamique, vivent ensemble depuis des temps très anciens aussi bien des peuples relativement importants que des ethnies exceptionnellement peu nombreuses, parmi lesquelles certaines ne sont présentes que dans d'uniques localités (par exemple, les Artchibiens ne vivent à la surface du globe que dans le village d'Artchib au Daghestan...). Pendant les siècles du moyen âge, la mosaïque linguistique du Caucase se modifia non seulement de manière naturelle, mais aussi comme résultat de la politique linguistique agressive menée par les grands Etats non caucasiens voisins (Iran, Byzance, le califat arabe, Turquie...). Pour la réalisation de cette politique, le facteur religieux a eu une place importante, de même que, dans certaines régions du Caucase, le peuplement de colons réalisé par la violence. La situation ethnolinguistique du Caucase change brusquement au XIXe siècle, quand la Russie tsariste étend ses frontières aux dépens des terres caucasiennes. Vers 1864, quand s'acheva après un demi-siècle la guerre russo-caucasienne, presque tout le territoire du Caucase faisait partie de l'Empire russe, et les parties restantes seront conquises par la Russie en 1878 après la victoire sur les Turcs. Ces événements ont provoqué un brusque changement dans la situation ethno-démographique et linguistique du Caucase, ce qui avait été planifié à la cour du tsar. La politique agressive et ouvertement colonisatrice du tsarisme au Caucase englobe les faits suivants :

- extermination massive de milliers de représentants des peuples du Caucase pendant la conduite de la guerre demi-séculaire russo-caucasienne dans le nord du Caucase (au Daghestan, en Tchétchénie, en Tcherkessie...).

• déportations massives en Turquie d'ethnies entières ou d'énormes masses de représentants de tels ou tels peuples. Par exemple, en 1864, tout de suite après la fin de la guerre, le peuple oubykh fut entièrement déporté. A cette même période, et aussi en 1878, des dizaines de milliers de Tcherkesses (Adyghés et Kabardes), d'Abkhazes, d'Abazines, de Karachaïs, de Balkares, de Tchétchènes, d'Ingouches, de Géorgiens musulmans furent expulsés en Turquie.

• peuplement, par des colons venus de Russie, d'Ukraine, d'Estonie, de Bulgarie et de Turquie, des régions du Caucase débarrassées de leurs habitants indigènes suite aux déportations. De cette façon, des colonies de Russes, d'Ukrainiens, d'Arméniens (au delà des limites de l'Arménie), de Grecs-Pontins, d'Allemands, d'Estoniens, de Bulgares, etc. se développèrent sur la rive caucasienne de la mer Noire, dans les régions de steppes du Nord-Caucase, dans les régions méridionales de la Géorgie, en Arménie et en Azerbaïdjan.

• interdiction d'utiliser les langues maternelles des habitants du Caucase pour l'enseignement, l'administration et le culte.

• imposition de la langue russe aux peuples du Caucase dans le but de leur rapide russification, passage au cyrillique des langues qui avant utilisaient d'autres graphies, etc.

Durant la courte période qui a restauré l'indépendance de l'Arménie, de l'Azerbaïdjan et de la Géorgie, entre la Révolution de février 1917 et la deuxième annexion et occupation dans les années 1920-1921, durant cette courte période dans ces derniers pays les droits des langues arménienne, azéri, géorgienne, abkhaze et ossète ont commencé à s'améliorer, à savoir :

Des universités furent fondées à Erevan, Bakou et Tbilissi, et également une quantité d'écoles où l'on enseignait aux étudiants et aux élèves dans leurs langues maternelles.

L'arménien, l'azéri et le géorgien se mirent à remplir la fonction de langues d'Etat, et en Abkhazie (Géorgie) on prépara le terrain pour que, là aussi la langue abkhaze soit utilisée, à travers les mêmes fonctions, au même titre que les langues russe et géorgienne.

On commença à publier des livres, des journaux et des revues dans les langues locales, des troupes de théâtre nationales furent créées, etc.

Cependant, en 1920-1921, l'Armée Rouge s'empara à nouveau de tout le Caucase méridional et installa dans ces trois pays le pouvoir soviétique. A partir de cette époque et jusqu'à la chute de l'URSS en 1991, le Caucase devint à nouveau une partie de l'Empire (déjà soviétique).

Durant toute la période d'existence de l'URSS, sur tout le territoire de cet «empire du mal» (R. Reagan), les autorités soviétiques menèrent une «guerre des langues» acharnée contre toutes les langues non-russes sans exception, dont le nombre atteignait jusqu'à 120 unités (ici nous devons préciser que ce qui est dit ne signifie pas du tout que la langue russe et le

peuple russe bénéficiaient de conditions idéales). Durant la période entre 1917 et 1950, dans les documents officiels de l'Etat et du Parti, dans la presse, à la radio, dans les publications linguistiques, on n'utilisait pas, du moins ouvertement, l'expression «guerre des langues», mais on rencontrait souvent des métaphores guerrières : «lutte», «combat», «attaque», «offensive», «front», «positions avancées», «avant-garde», etc. C'était le Kremlin qui jouait le rôle de l'état-major général, mais les états-majors du front s'installaient dans les capitales des républiques autonomes, des régions et des districts. Le commandant en chef fut d'abord Lénine, puis Staline. Le rôle de commandants des fronts fut joué essentiellement par des membres nationaux du Parti traîtres à leur peuple. La stratégie était élaborée seulement au Kremlin, où était en même temps déterminée la tactique des opérations pour des délais plus courts. Beaucoup de linguistes-théoriciens préparaient le terrain idéologique pour la mise en pratique de mesures tactiques immédiates sur la base de documents du Parti et du gouvernement et de la «théorie du marxisme-léninisme». Un principe cruel avait cours : «qui n'est pas avec nous est notre ennemi !»

Le but stratégique de cette «guerre des langues» était la préparation du terrain pour l'élimination de la surface de la terre, planifiée par les communistes, de toutes les langues de la planète sans exception, sauf du russe et de l'anglais qui devraient se répandre à travers le monde après la fondation des «Etats-Unis du Monde» ou de la «République Socialiste Soviétique Mondiale»[1]. Pour atteindre ce but principal, des directions prioritaires furent choisies, parmi lesquelles les plus importantes sont :

- Rétrécissement de la sphère de fonctionnement des langues non-russes ;
- dislocation des bases articulatoires et du fonds lexical de base des langues non-russes ;
- lutte contre le sentiment de parenté généalogique et de solidarité entre les peuples apparentés ;
- encouragement des «combats toponymiques» entre ethnies voisines selon le principe du *Divide et impera* ;

Les peuples possédant une ancienne tradition littéraire furent séparés de leurs racines culturelles multiséculaires...

Il faut, à mon avis, diviser en deux étapes la période qui va de 1917 à 1950 : la première étape dure de 1917 à 1935, et la seconde de 1936 à 1950, c'est-à-dire jusqu'au début de la célèbre discussion linguistique. Ce qui différencie ces deux étapes, ce n'est pas la stratégie de la «guerre des langues», mais la tactique de la politique linguistique. Le fait est que, lors de la première étape, les communistes redoutaient encore l'identification de

[1] Pour plus de détails, *cf.* Avtorxanov, 1990, pp. 9, 13, etc.

leur politique linguistique dénationalisatrice avec la politique tsariste ouvertement russificatrice. C'est précisément la raison pour laquelle ils essayèrent au début d'obtenir le soutien moral des peuples non-russes en ayant recours à une tactique provisoire de concessions envers les langues non-russes de l'URSS. Cette politique s'exprimait de la façon suivante : une campagne coûteuse à grande échelle visant à supprimer l'analphabétisme de la population ; création d'un système d'écriture pour quelques dizaines de langues auparavant non écrites ; modernisation des langues littéraires déjà existantes ; création d'un large réseau de système éducatif ; on commença à publier dans les langues non-russes, à coups de tirages massifs, divers journaux, revues et littératures ; on accorda aux langues des peuples les plus représentés le statut fictif de langues d'Etat ; début du processus de nationalisation (dans la terminologie de l'époque – l'indigénisation, *korenizacija*) de l'administration dans les républiques et les régions autonomes ; élaboration d'une terminologie, de manuels et de dictionnaires pour les langues non-russes, etc. Si l'on porte un jugement objectif, toutes ces actions permirent une hausse du niveau culturel et intel-lectuel de la population de l'URSS et l'élargissement de la sphère de fonc-tionnement de dizaines de langues, cependant une telle politique préparait en réalité le terrain pour le passage vers la réalisation globale et permanente de la stratégie des communistes. C'est pourquoi le Kremlin commença à prendre dans les républiques et les régions autonomes d'autres mesures qui devaient préparer la fondation de la nouvelle politique, plus déclarée et agressive, et notamment : condamnation sévère de ceux qu'on accusait de «déviationnisme nationaliste» parmi les dirigeants locaux qui ne comprenaient pas de façon adéquate la «langue d'Esope» du Kremlin ; modification artificielle de la composition ethnique des républiques et des régions autonomes ; délimitation injuste des frontières administrativo-territoriales ; on monta les peuples voisins les uns contre les autres ; élimination physique du clergé, de l'aristocratie, de la bourgeoisie et de l'intelligentsia ; élaboration d'un climat psychologique cauchemardesque asphyxiant les sains sentiments nationaux, etc.

Lors de la deuxième étape, à partir du milieu des années 1930, la tactique de la «guerre des langues» changea radicalement et devint ouvertement agressive. Avec notamment : introduction totale et violente de la langue russe en tant que moyen dénationalisateur dès le tout premier degré des écoles dites nationales ; la majorité des langues perdirent leur statut déjà fictif de langues d'Etat ; dans la majorité des républiques et des régions autonomes le russe devint la seule langue de l'écrit administratif ; presque toutes les langues qui avant cela utilisaient la graphie latine furent transposées en graphie russe (cyrillique) ; des règles draconiennes concernant l'orthographe des russismes, soviétismes et internationalismes furent introduites, ce qui eut pour conséquence la dislocation de la base arti-

culatoire de toutes ces langues qui utilisaient la graphie russe ; encouragement du bilinguisme russe/langue nationale, etc. Ces mesures linguistiques furent prises sur le fond des sanglantes répressions de l'année 1937, et à l'époque de la Seconde guerre mondiale s'y ajoutèrent les déportations massives de peuples entiers (Allemands, Grecs, Tchétchènes, Ingouches, Karachaïs, Balkares...).

Pour comprendre le danger extraordinaire qui pèse sur les langues qui furent transposées de la graphie latine à la graphie cyrillique, nous allons examiner plus en détails cette question. Avant le début de la transposition massive des langues de l'alphabet latin vers l'alphabet cyrillique (1936-1941), le Comité Central de toute l'Union pour le Nouvel Alphabet rédigea des règles d'orthographe pour les russismes, les soviétismes et les internationalismes dans les langues non-russes :

> «les termes russes et internationaux, empruntés à la langue russe, doivent être écrits conformément à la pratique orthographique russe : proletariat, marksizm, industrializacija, kolxoz, respublika, Karl Marks, Ordžonikidze, Kujbyšev, etc.». (Serdjučenko, 1955, p. 92)

Cette règle ignorait totalement les particularités phonologiques des langues non-russes et introduisait dans ces dernières des groupes entiers de phonèmes, de diphtongues et de triphtongues, des groupes de consonnes, qui leur étaient étrangers. Le principe de l'orthographe phonétique, l'observation des lois de l'adaptation phonétique des mots empruntés étaient considérés comme une «pratique vicieuse». Un des artisans de la russification, le prof. G. P. Serdjučenko écrivait:

> «Elaborer une orthographe sur un principe purement phonétique fut considéré comme inopportun et faux, puisque cela menait parfois aux déformations les plus inattendues de termes socio-politiques, scientifiques et autres appartenant au fonds lexico-terminologique commun de toute l'Union soviétique. L'adoption de la graphie russe pour les diverses langues de l'Union soviétique unifiait dans ces langues l'orthographe des termes socio-politiques les plus importants, et aussi beaucoup de noms propres». (Serdjučenko, 1955, p. 9)

La conservation de traits nationaux des langues s'appelait «déformation». C'est pourquoi, il n'est pas étonnant qu'une des règles exigeât la chose suivante : lors de l'élaboration d'un alphabet sur la base de l'alphabet cyrillique, il était considéré comme indispensable «d'utiliser toutes les lettres de l'alphabet russe contemporain», même si les phonèmes correspondants ne se trouvaient pas dans les langues non-russes. Un autre point des règles exigeait : «en tant que signe complémentaire de l'alphabet russe,

seul le signe I (le chiffre romain I) peut être ajouté»[1]. Heureusement, ces règles ne furent pas observées strictement de la même manière pour toutes les langues non-russes, cependant elles furent introduites avec succès dans tout le Caucase-Nord. Le résultat est que, après les années 1930 et jusqu'à aujourd'hui, la base articulatoire de toutes les langues écrites de la région a profondément changé. Par exemple, en karatchaï-balkare, qui, auparavant, ne possédait pas les phonèmes /c, e, l', r'/, ces derniers existent désormais dans la composition notamment des russismes, soviétismes et internationalismes.

Les procédés globaux qu'on vient d'énumérer ne laissèrent pas de côté les langues du Caucase. Le Caucase attirait particulièrement l'attention du Kremlin, puisque, parmi les 120 langues réparties en URSS, presque une moitié était présente dans cette région relativement petite : environ 50 langues issues des familles ibéro-caucasienne (paléo-caucasienne), indo-européenne et ouralo-altaïque. Les communistes savaient que s'ils pouvaient mener à bien au Caucase une action sur la langue, alors cela signifierait un succès futur sur tout le territoire de l'URSS. C'est pour cela notamment que, lors de la première comme de la seconde étape, le Caucase est fréquemment devenu un «laboratoire d'expérimentations», et certains peuples du Caucase, plus précisément leurs dirigeants-marionnettes du Parti, jouèrent le rôle d'«initiateurs» des mesures linguistiques. Par exemple, en 1922, les dirigeants de l'Azerbaïdjan N. Narimanov et S. Agamaly-Ogly proposèrent de remplacer l'alphabet arabe de la langue azéri par l'alphabet latin, ce qui fut fait par la suite, et Bakou devint le «centre» du processus de latinisation des alphabets après la convocation en février 1926 d'un Congrès turkologique de toute l'Union, aux travaux duquel prirent part des représentants de tous les peuples turks de l'URSS, mais aussi des peuples montagnards ibéro-caucasiens. Le congrès prit la résolution d'introduire la graphie latine dans toutes les langues turkes et ibéro-caucasiennes des montagnes ; pour la coordination de ces actions, un Comité Central du Nouvel Alphabet Turk fut institué à Bakou, avant d'être transféré à Moscou en 1930 sous l'appellation de Comité Central de toute l'Union pour le Nouvel Alphabet auprès du Comité Central Exécutif du PCUS[2]. En cette même année 1922, la première langue de l'URSS à recevoir la graphie latine fut la langue ingouche, langue d'un peuple peu nombreux du nord du Caucase. En 1936, les premières langues d'URSS à passer simultanément de l'alphabet latin à l'alphabet russe furent le kabarde et le karatchaï-balkar.

---

[1] Serdjučenko, 1955, p. 92.

[2] Isaev, 1978, pp. 13-16.

Au début des années 1920, de toutes les langues répandues dans le Caucase, celles qui furent le mieux étudiées sur la plan scientifique furent l'arménien, l'azéri et le géorgien ; parmi les langues restantes, on distinguait l'abkhaze, l'ossète, le lezgue et le tabasaran, mais il y avait d'autres langues dont la science ignorait l'existence. Pour cette raison, une question de première importance était l'étude de toutes les langues du Caucase et de leur classification généalogique. Les campagnes communes à toute l'Union de lutte contre l'analphabétisme et la création de systèmes d'écritures donnèrent à quelques savants russes l'occasion d'étudier tant des langues moins étudiées que des langues inconnues de la linguistique, répandues surtout dans le Caucase-Nord. Parmi ces linguistes, le plus actif fut le prof. N. Jakovlev, qui s'est mis à l'étude de plusieurs langues du Daghestan à la fois, mais également des langues tchétchène, ingouche, kabarde et adyghé. L. Žirkov, A. Genko, M. Nemirovskij, G. Serdjučenko étudièrent d'autres langues nord-caucasiennes. En caucasologie, N. Marr jouissait d'une grande autorité et essayait par tous les moyens d'obtenir que sa «Nouvelle théorie du langage» devînt la seule vraie théorie en linguistique ; la justesse des vues à cette époque ne se définissait pas en termes de qualités scientifiques, mais en degrés d'acceptabilité par le pouvoir des fondements théoriques de telle ou telle position à travers le prisme du marxisme-léninisme. Vers le milieu des années 1920, Marr arriva à ses fins et sa «Nouvelle théorie du langage» fut en effet déclarée seule vraie théorie dans la linguistique soviétique. Cela fut rendu possible par le fait que Marr rejetait la méthode historico-comparative et la classification généalogique des langues, ce qui préparait le terrain théorique pour la lutte des communistes contre les sentiments de parenté généalogique et de solidarité entre les peuples apparentés. Après la victoire du marrisme, une atmosphère insupportable régna dans la caucasologie théorique, des persécutions commencèrent contre tous les linguistes qui ne partageaient pas les vues du marrisme et continuaient à travailler en utilisant la méthode historico-comparative. Dans le nord du Caucase, le marrisme dominait, ce qui était rendu possible par le fait que, parmi les petits peuples nord-caucasiens, il n'y avait pratiquement pas d'intelligentsia scientifique qualifiée. N. Jakovlev, L. Žirkov, M. Nemirovskij et G. Serdjučenko adhérèrent au marrisme ; en ce qui concerne A. Genko, linguiste talentueux qui n'accepta pas la « Nouvelle théorie du langage », il fut sanctionné sur dénonciation de certains de ses collègues. En Arménie, en Géorgie et en Azerbaïdjan eut lieu une lutte acharnée contre les partisans de la linguistique historico-comparative. En 1929, pour cette raison, le recteur de l'Université d'Etat de Tbilissi, par ailleurs fondateur de cet établissement, l'académicien I. Džavaxišvili fut démis de ses fonctions, et le prof. A. Čikobava perdit son poste de secrétaire de la Société linguistique de Géorgie ; en Arménie, vers la fin des années 1940, les académiciens Gr. Ačarjan et Gr. Kapancjan, linguistes éminents, furent interdits de

travail et consignés chez eux[1]. L'école géorgienne de caucasologie, fondée par l'académicien I. Džavaxišvili, historien et linguiste géorgien, fut la cible d'attaques particulièrement virulentes. Examinons la question plus en détails.

La famille des langues ibéro-caucasiennes, c'est-à-dire les langues paléo-caucasiennes, réunit 33 langues, parmi lesquelles une – la langue oubykh – disparut vers le milieu des années 1950 «grâce» à la politique ethno-linguistique agressive de la Russie tsariste et de la Turquie (comme on l'a fait remarquer plus haut, les autorités tsaristes déportèrent totalement le peuple oubykh du Caucase en Turquie en 1864). La masse principale des locuteurs de ces langues vit au Caucase depuis des temps immémoriaux. En dehors du Caucase, les peuples ibéro-caucasiens ne possèdent pas de diasporas plus ou moins influentes, pouvant défendre leurs intérêts. C'est pourquoi leur seul moyen de lutte pour survivre restait le sentiment de communauté généalogique et de solidarité les uns avec les autres, mais la «Nouvelle théorie du langage», en niant la méthode historico-comparative et la classification généalogique, séparait les Paléo-Caucasiens et les abandonnait à leur sort. Demeurant des «frères-orphelins», les Paléo-Caucasiens se devaient de défendre la linguistique historico-comparative. Un lourd fardeau écrasait les éminents scientifiques géorgiens qui défendaient non seulement leur langue maternelle, mais aussi les langues apparentées, et notamment Džavaxišvili et ses élèves : A. Čikobava, S. Džanaxia, V. Topuria, K. Lomtatidze, G. Rogava..., qui ont vécu nombre de difficiles combats avec les marristes.

Malheureusement, le monde scientifique des linguistes ne connaît que le fait que l'académicien Čikobava fut l'initiateur de la célèbre discussion de 1950. Certains prétendent que cette initiative émanait personnellement de Staline, et que Čikobava agit de façon non éthique en critiquant la théorie de Marr après sa mort (Marr est décédé en 1934). Naturellement, la question se pose de savoir quand et comment cela s'est passé. Les historiens de la linguistique doivent savoir la vérité et la vérité est ainsi.

Čikobava fut le premier linguiste à oser s'opposer à Marr très tôt, bien avant le début de la discussion linguistique de 1950, dès 1926 déjà, quand il publia en géorgien un sévère compte-rendu de 30 pages du livre de Marr *Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne*[2]. Dans ce compte-rendu, qui n'oubliait pas de faire remarquer les côtés positifs du travail commenté, Čikobava déclarait courageusement qu'il désapprouvait la méthode paléontologique, surtout quand, sans aucun fondement, on déclarait cette méthode la plus haute instance de référence alors qu'elle ne

[1] Čikobava, 1985, pp. 11-13.

[2] Marr, 1925 ; Čikobava, 1926.

correspondait à aucun fait empirique concret et à aucune tendance linguistique. Il soulignait le défaut général caractéristique de Marr, qui se manifestait dans le fait que la logique préconçue de l'auteur ne correspondait à aucun fait réel. Čikobava écrit :

> « Visiblement, la paléontologie a fait oublier à N. Marr que *quod licet metaphisicae, non licet scientiae (linguisticae)* ![1] Cette paléontologie est-elle une science ?! ».

Čikobava estime que le défaut essentiel du travail de Marr est son caractère scolastique et *a priori*, ainsi que son inconstance méthodologique et sa violence sur les faits. Par la suite, Čikobava critiqua encore bien des fois les vues théoriques de Marr. Je pense que le fait suivant n'est pas sans intérêt : en 1929 ou en 1930, Marr, après être arrivé à Tbilissi, donna une série de conférences à l'université. Lors de l'une de ses conférences, il menaça clairement Čikobava qui y assistait : «Si vous ne vous rangez pas à notre position, vous serez jeté dans le précipice !» Pourtant Čikobava continua à défendre la linguistique historico-comparative ; en 1933, il fonda à l'Université de Tbilissi le département des langues caucasiennes, puis en 1936, ce fut le secteur des langues ibéro-caucasiennes au sein de l'Institut de la langue, de l'histoire et de la culture matérielle (maintenant Institut de linguistique A. Čikobava) de l'Académie des Sciences de Géorgie. Sous sa direction, le département et le secteur déployèrent un énorme travail dans l'étude historico-comparative de toutes les langues paléo-caucasiennes sans exception ; des linguistes-caucasologues hautement qualifiés, aussi bien géorgiens que d'autres nationalités paléo-caucasiennes, furent formés.

L'autre auteur qui critiqua sévèrement la théorie de Marr de son vivant fut l'académicien I. Džavaxišvili qui, lors de ses cours et dans ses travaux concernant l'histoire de la Géorgie et du Caucase, exprimait souvent sa désapprobation au sujet de la «Nouvelle théorie du langage». Dans son travail fondamental publié en géorgien durant la sombre année 1937, *La structure primitive et la parenté du géorgien et des langues caucasiennes*, il analysa en 29 pages l'héritage que Marr avait laissé à la caucasologie[2]. Evaluant favorablement l'apport de son professeur Marr, l'auteur, à partir d'une position de linguiste comparatiste, critiquait fondamentalement les erreurs et les défauts de Marr, surtout du point de vue de la méthode et à cause de son incohérence.

---

[1] « Ce qui est permis à la métaphysique n'est pas permis à la science (à la linguistique) ». [*NdT*]

[2] Džavaxišvili, 1937, pp. 49-78.

Les autorités fantoches de Géorgie et les savants marristes politisés accusèrent Džavaxišvili et Čikobava de «péchés mortels» : anti-marxisme, européocentrisme, anti-scientificité, nationalisme, fondation de la théorie de la parenté des langues ibéro-caucasiennes, etc.

Après la mort de Džavaxišvili en 1940, Čikobava devint l'unique leader de la lutte contre la «Nouvelle théorie du langage» ; il franchit pas à pas le «terrain miné» de la linguistique théorique de l'URSS. C'est son talent, son courage et son abnégation qui sauvèrent la linguistique non seulement en Géorgie et dans le Caucase, mais aussi dans tous les pays de l'ancien camp socialiste en 1950.

(traduit du russe par Sébastien Moret)

© Tejmuraz Gvantseladze

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— AVTORXANOV Abduraxman, 1990 : *Imperija Kremlja. Sovetskij tip kolonializma,* Vilnius. [L'empire du Kremlin. Le type soviétique de colonialisme]

— ČIKOBAVA Arnol'd, 1926 : «Compte-rendu du livre de N. Marr 'Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne', Leningrad, 1925», in *Mimomxilveli* (Le commentateur), organe de la Société historico-géographique de Géorgie, I, Tbilissi (en géorgien).

—— 1985 : «Kogda i kak èto bylo», *Ežegodnik iberijsko-kavkazskogo jazykoznanija*, XII, Tbilissi. [Quand et comment cela s'est passé]

— DŽAVAXIŠVILI Ivanè, 1937 : *Introduction à l'histoire du peuple géorgien*, tome II : Structure primitive et parenté du géorgien et des langues caucasiennes, Tbilissi (en géorgien).

— ISAEV Mixajl I., 1978 : *O jazykax SSSR*, Moscou. [Les langues de l'URSS]

— MARR, Nikolaj Ja., 1925 : *Grammatika drevneliteraturnogo gruzinskogo jazyka – Materialy po jafetičeskomu jazykoznaniju* XII, Leningrad. [Grammaire de l'ancienne langue littéraire géorgienne – Matériaux de linguistique japhétique XII]

— SERDJUČENKO Georgij, 1955, «Jazyk abazin (Obščie svedenija ob abazinax, ix dialekty, fonetika, morfologija, teksty i slovar')», *Izvestija Akademii pedagogičeskix nauk RSFSR*, 67. [La langue abazine (informations générales sur les Abazines, leurs dialectes, phonétique, morphologie, textes et dictionnaire)]

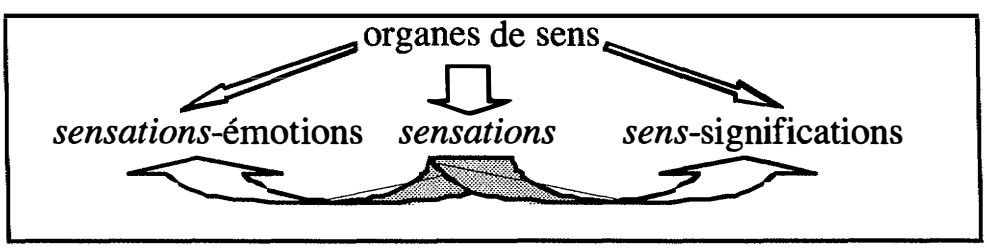
Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 143-156

Le langage des sens et les utopies du modernisme

Léonid HELLER
Université de Lausanne

1. L'expression russe assez habituelle *jazyk čuvstv* révèle, lorsqu'on essaie de la traduire, un polysémantisme fort curieux par son orientation; le mot *čuvstvo* 'sens, sentiment, sensation' indique un rapport au monde qui passe des sensations aux «émotions», aux états d'«âme». Les mots correspondants des langues occidentales, tels que *sens, sense, Sinn*, non moins polysémiques, désignent une autre direction, où l'on va des sensations à la «signification», à l'intellect (cf. Schéma 1).

Schéma 1.



Dans cet article, je n'analyserai pas le caractère émotionnel ou non de l'«image linguistique du monde» propre au russe (l'existence même de cette notion est problématique et demande une étude particulière). Sans en discuter plus avant, je précise que les réflexions présentées ici prennent en compte différentes significations de l'expression *jazyk čuvstv (*langage des sentiments, langage des sens, langage des sensations), le but principal étant d'esquisser la problématique des différents *langages des sens* dans le contexte de la vision du monde propre au modernisme et aux utopies phi-

losophiques, scientifiques, artistiques et littéraires qui se sont nourries de son terreau.

Plus exactement, c'est le courant désigné de façon conventionnelle et rétroactive par le terme de «cosmisme russe» (*russkij kosmizm*)[1] qui servira de fond à ces notes.

2. Le sujet principal de cet article nous a été suggéré par une trouvaille en bibliothèque : il s'agit d'un ouvrage de I.V. Vinogradov, membre actif de la Société astronomique russe, qui travaillait au tournant des XIXe-XXe siècles, auteur de manuels d'astronomie et de géographie physique. Dans les travaux sur l'histoire des idées de l'époque, je n'avais jamais vu mentionner son livre *Teorija mirovogo razuma* ['La théorie de la raison universelle'] dont la 2ème édition date de 1903[2]. Pourtant, ce livre est digne d'attention.

Vinogradov affirme que notre Terre est un organisme non seulement vivant, mais encore animal, au sens propre du mot. L'analogie connue depuis l'antiquité est reprise pour être étayée avec de nouveaux arguments.

> «Tout comme les animaux se déplacent la tête la première, la terre avance devant le soleil son pôle Sud (et pas Nord) en premier. Il est aisé d'en conclure que le pôle Sud est l'organe de la terre qui lui sert de tête. [...] Comme nous le savons tous, notre terre tourne autour du soleil, plongée dans l'éther de l'univers, c'est-à-dire, dans un liquide ; c'est pourquoi c'est dans l'élément liquide qu'il faut chercher la ressemblance entre la terre et les autres animaux». (Vinogradov, 1903, p. 16)

En effet, les contours des continents ressemblent à ceux des poissons :

> «Comme le poisson se déplace dans l'eau par des mouvements oscillatoires, ainsi notre terre, qui tourne autour du soleil, oscille du côté des pôles.» (*Ib.*, p. 18)

«Les ailes de la chaîne des Montagnes Rocheuses et de la Cordillère des Andes» sont les organes du mouvement de notre planète, ses lignes magnétiques correspondent aux veines artérielles, sa respiration se fait sentir dans l'alternance des marées, elle a ses organes des sens, etc.

L'Animal-Terre évolue comme tout animal; et dans son évolution, elle aspire à devenir soleil, et pour cela, il lui faut changer ses paramètres climatiques et physiques. Pour accomplir ces changements, l'aide de l'homme lui est nécessaire : ce dernier lui sert donc d'instrument (ou

---

[1] Cf. en particulier Girenok, 1990; Fesenkova, 1990; Semenova & Gaceva, 1993; Xramčenko, 1997; Safronov, 1998.

[2] Vinogradov, 1903.

d'organe) pour son évolution. Vinogradov appelle l'homme le «civilisateur de la Terre» et l'exécuteur de sa volonté. En contribuant à l'évolution de la Terre, l'homme change également : après une époque ancienne de «l'homme des os» et l'époque «épique» de l'homme des muscles,

> «l'humanité actuelle est sur le point d'entrer dans le siècle des nerfs, l'humanité future ouvrira le siècle de la puissance de l'esprit, c'est-à-dire du développement du cerveau [...]. Il n'est pas exclu que dans quelques millénaires, l'homme se sera transformé en une énorme tête avec un corps et ses organes, bras ou jambes, petits et très souples. Peut-être. Mais cet homme-là sera le roi de la nature ». (*Ib.*, p. 194)

Or, l'évolution de l'humanité est directement soumise aux finalités de l'évolution terrestre. Si l'homme se soustrait à ses exigences, il est puni par la maladie ou la dégénérescence.

Ainsi, l'idée d'une Terre-être vivant nous amène directement au grand projet de la réorganisation sociale, le but de l'humanité étant la réunion dans le travail commun pour l'aménagement harmonieux de la planète.

> «Si la nature crée l'homme pour qu'il apprenne à connaître ses lois, qu'il étudie leurs demandes et propage ce savoir à tout l'Univers en accomplissant ainsi sa destination, il s'en suit la règle suivante : en tant qu'union des hommes, l'état ne doit pas permettre que l'on ôte la vie de ses citoyens, de façon active ou passive. C'est pourquoi il doit de toutes ses forces éviter la guerre, qui détruit l'humanité». (*Ib.*, p. 188)

L'Etat doit lutter contre les infections, les maladies, la faim, il doit prendre en charge les personnes malhabiles, malades et sans défense, surtout les enfants et les vieillards. Tout ce qui contribue à la «marche en avant du monde» est moral et nécessaire, tandis que tout ce qui empêche «la reproduction du genre humain et le développement de la culture de la Terre» est immoral[1]. Cet impératif s'accorde bien avec l'enseignement chrétien et avec l'espoir en l'heureux gouvernement du Souverain, à qui le livre est dédié avec toute la déférence qui s'impose.

C'est ainsi que se présente, au travers d'un exposé bref et, sans doute, exagérément simplifié, l'image du monde esquissée par Vinogradov et son projet pour le futur, fort semblable à une utopie. L'intérêt essentiel de cette image du monde est avant tout son caractère typique, pour ainsi dire paradigmatique, de son époque. De plus, en s'inscrivant dans le contexte culturel, elle illustre parfaitement les relations entre les représentations symboliques et scientifiques du monde. On peut facilement remar-

[1] *Ibid.*, p. 194. On peut voir dans cette «culture de la Terre» un équivalent de l'écologie, concept déjà forgé par Haeckel, mais non encore assimilé à l'époque.

quer, par exemple, que la comparaison de la Terre avec un poisson gigantesque nageant dans l'éther ne fait que réinterpréter l'antique motif des îles-baleines où échouent les navigateurs malchanceux. On peut voir à quel point la pensée scientifique reste dépendante des images traditionnelles (aujourd'hui ce problème n'est pas moins actuel qu'au début du XXème siècle).

Le point de vue adopté dans cet article nous fait porter une attention particulière au fait que, chez Vinogradov, la Terre possède un langage. En cela, elle ne fait pas exception dans un univers peuplé d'astres. Tous sont des animaux dotés d'une conscience et d'une volonté. Il est donc naturel qu'ils communiquent entre eux. Car l'animal non seulement respire, se nourrit et se meut, mais encore il exprime ses «besoins» et ses «perceptions». C'est le langage des animaux, qui se manifeste «d'une façon particulière pour chaque race animale : les uns chantent, d'autres sifflent ou produisent divers sons, l'homme a des mots, beaucoup d'infusoires irradient une lumière phosphorescente». Comme en dehors de notre atmosphère il n'y a pas d'air pour transmettre les ondes sonores, «la nature a créé pour nos étoiles un langage particulier – un langage lumineux, électrique» (*Ib.*, p. 93).

De quoi les astres parlent-ils ?

> «Grâce à ce langage, ils se voient les uns les autres de loin, afin de pouvoir continuer sans danger leur chemin dans l'univers; ils expriment peut-être leurs inclinations, en tout cas, ils savent distinguer le sexe, l'âge et leurs sympathies mutuelles, qui se manifestent sous la forme du sentiment universel d'amour». (*Ib.*, p. 93)

Tel est, selon Vinogradov, le «langage de l'univers», le langage du «sujet parlant cosmique», langage des sensations élémentaires. En même temps, c'est un *langage des sens*, au sens propre du terme, à base de sympathies et d'antipathies. Ce langage des émotions pures a servi à formuler une loi aussi universelle que la loi de gravitation d'Isaac Newton. Cette loi, aussi bien que la langue dans laquelle elle est écrite, avait déjà été pressentie par des philosophes et des poètes, tels qu'Empédocle, qui parlait de l'amour et de la haine entre les éléments primaires responsables de la structure du Cosmos, ou Dante, qui a découvert que «c'est l'amour qui fait se mouvoir l'univers». C'est ainsi, encore, qu'au XIXème siècle on expliquait la loi de l'attraction universelle et les processus chimiques qui réunissaient les molécules isolées (souvenons-nous des *Affinités électives* de Goethe).

Il y a pourtant, chez Vinogradov, d'autres interprétations de ce que pourrait être le «langage universel». Comme l'humanité doit s'unir pour réaliser son but, à savoir, assurer l'évolution correcte de notre planète, elle aura nécessairement une langue commune. Et comme l'humanité devra changer dans le futur, sa langue aura à se modifier également, à évoluer.

Ainsi apparaît une chaîne de dépendances, qui débouche sur une typologie particulière des langues «universelles»: 1. La Terre comme organisme vivant dans l'Univers. *Le langage de la Terre et de l'Univers* ; 2. L'humanité comme partie de l'ensemble écologique de la terre. *La langue commune de l'humanité unifiée*; 3. L'humanité comme partie et organe de l'évolution terrestre. *La langue de l'humanité future*.

3. Avant de continuer à développer le thème de la langue, analysons brièvement ce qui a une importance particulière pour un historien : les liens entre la théorie de Vinogradov et le contexte de son époque. Il ne fait guère de doute que cette théorie fait écho aux utopies «cosmistes» de Nikolaj Fedorov, Konstantin Ciolkovskij et, dans une certaine mesure, aux théories plus récentes du père Pavel Florenskij ou de Vladimir Vernadskij. Leur point commun est la certitude que l'univers est organisé selon un «principe anthropique» : bien que ne constituant qu'une petite partie de la nature, l'humanité est appelée à l'influencer dans son ensemble, à s'opposer aux forces du chaos et de l'entropie, à améliorer le système de l'univers et à contribuer à son évolution vers un ordre supérieur.

Vinogradov pouvait certes connaître les œuvres de Fedorov et, astronome de profession, il lisait certainement Ciolkovskij. Pourtant, sa terminologie, sa façon d'exposer et d'argumenter laissent supposer qu'il avait surtout emprunté, comme beaucoup d'autres «cosmistes russes», à la science allemande, plus précisément aux doctrines de la *Philosophie de la nature* datant de la seconde moitié du XIXème et du début du XXème siècles. En s'inspirant des idées des premiers philosophes de la nature (Schelling, Oken, Carus, le Goethe-naturaliste), leurs auteurs essayaient de mettre ces doctrines en conformité avec la science académique.

Les derniers philosophes proches de ce courant étaient plus des scientifiques que des philosophes ou des poètes. La plupart d'entre eux ont posé des bases expérimentales pour leurs théories; mais presque tous complétaient leurs données expérimentales par des conjectures métaphysiques, en essayant de garder les idées principales de la philosophie de la nature, à savoir l'unité de la vie, l'existence de liens organiques entre toutes les parties de l'univers, les correspondances universelles, la position active de l'homme dans le monde.

Très souvent de tels tableaux cosmiques, et fantastiques, étaient agrémentés (tout comme chez Vinogradov) de motifs utopiques, de rêves d'une humanité unie qui entrait dans un nouveau stade de son évolution, parlant une langue commune et occupée à une cause commune.

Nommons plusieurs représentants de ces courants, et, sans les analyser, indiquons leurs idées, qui pourraient s'inscrire dans notre problématique.

Il y a d'abord Ernst Haeckel et son monisme, sa propagande pour une langue universelle et sa thèse selon laquelle l'humanité fait partie intégrante, biologiquement et «écologiquement», de la planète. Gustav Theodor Fechner et sa théorie de l'humanité qui joue, non point métaphoriquement, mais réellement, biologiquement, le rôle du cerveau dans l'organisme de la Terre, animal doué de raison (il me semble que c'est là la source directe de Vinogradov). Ernst Kapp et sa philosophie de la technique comme «projection d'organes» de l'homme. Karl Reichenbach, qui aurait découvert la mystérieuse force cosmique «od», que peuvent percevoir les «sensitifs» particulièrement doués. Karl Du Prel, qui a étudié la force «od» et les phénomènes paranormaux qu'elle engendre, auteur du livre à succès *La magie, science naturelle* (1899). Felix Auerbach et sa théorie de l'opposition entre l'entropie et l'ectropie (théorie que nous retrouvons chez Florenskij, tout comme les mentions de la «projection d'organes» et de la force «od»). Wilhelm Ostwald, l'un des organisateurs du mouvement pour la science universelle avec sa langue unique pour tous, défenseur de l'espéranto, auteur de la théorie de l'action anti-entropique de l'homme : son monisme énergétique a directement influencé Aleksandr Bogdanov et, par l'intermédiaire de ce dernier, toute la pensée d'avant-garde et les idées prolétariennes et révolutionnaires de l'époque soviétique, aussi bien que, sans doute, l'activisme de Florenskij qui, avec Ostwald (et Auerbach), soulignait l'équivalence du Logos-Raison et du principe anti-entropique[1].

Notons que ce cosmisme tardif lié à la philosophie de la nature se fonde sur l'association des deux modèles épistémologiques : l'*évolutionnisme* et l'*énergétisme*. Cette combinaison est évidente chez Vinogradov.

Il va de soi que la référence aux philosophes allemands de la nature (intensivement traduits en russe) n'épuise pas le contexte scientifico-métaphysique du cosmisme russe. Toute l'époque a été très influencée par les auteurs de fantaisies scientifiques, écrivains et savants anglophones, dont la plupart s'inspiraient, dans une certaine mesure, des doctrines ésotériques ou occultes. Ainsi, Edward Bulwer-Lytton fut le premier à prévoir la naissance d'une race supérieure qui allait remplacer l'homme (cf. son roman *The Coming Race (La race à venir)*, écrit en 1871 et traduit en russe dès 1873). Herbert George Wells a frappé l'imagination de ses contemporains avec l'image de l'évolution de l'humanité dans son roman *The Time Machine* (*La Machine à explorer le temps*, 1895). D'autre part, la nouvelle d'Arthur Conan Doyle *When the Earth Screamed* (*Quand la Terre hurla*, vers 1915), écrite plus tard mais renvoyant à l'ambiance «Fin de siècle» et

[1] Sur la philosophie de la technique d'Ernst Kapp et sur son influence sur Florenskij, sur le rôle d'autres philosophes de la nature dans la formation du «paradigme» de l'époque et sur la place de l'énergétisme dans ce paradigme, cf. Heller, 1994 et 2001.

qui «prouve» sans ambiguïté que notre planète est un animal cosmique, laisse entrevoir que le mythe servant de base aux théories de Vinogradov était alors très populaire. Sur le même plan, on peut mentionner le livre de William Winwood Read *The Martyrdom of Man* (*Le martyre de l'homme,* 1872), l'un des livres les plus lus en Angleterre jusqu'aux années 1950, l'histoire passée et future du monde où l'homme devient immortel et transforme l'univers en l'améliorant. Même si Read n'était pas bien connu en Russie, Fedorov l'avait très probablement lu[1].

Il ne faut pas non plus oublier, dans notre contexte, la tradition française. Fourier et son utopie onirique ; Blanqui, l'auteur de *L'Eternité par les astres* (1872), traité sur la pluralité des mondes, qui semble avoir soufflé à Dostoïevski le sujet du *Songe d'un homme ridicule* ; Jules Verne ; Camille Flammarion... Tous ont exercé une influence plus ou moins sensible sur la vision du monde, la philosophie et la culture russes.

Parmi eux, c'est le vulgarisateur de l'astronomie Flammarion, rarement mentionné dans les versions contemporaines de l'histoire du modernisme, qui a fait le plus pour propager les idées de l'évolution du cosmos et de l'humanité.

Pour revenir à notre sujet principal, profitons de son hypothèse du passage de l'homme à un nouveau stade de son évolution : selon lui, de nouveaux organes des sens devront alors se former dans l'organisme humain. C'est alors que se renouvellera le langage des sens. Aussi, Flammarion prophétise-t-il le développement du sens du magnétisme, «grâce auquel on pourrait communiquer avec d'autres personnes sans avoir besoin d'exprimer ses pensées par des mots».

Flammarion n'était pas le seul à rêver de la télépathie. Du Prel aussi écrivait au sujet de la communication directe sans paroles, en attribuant des aptitudes télépathiques à l'effet de la force «od» et en établissant une analogie avec le télégraphe sans fil. Encore auparavant, les hommes «à venir» de Bulwer-Lytton avaient reçu les mêmes capacités de «vril», la force semblable à (et probablement inspirée par) «od», dont la maîtrise permet aux futuriens d'accomplir leur saut dans l'évolution; la télépathie servait de moyen de communication aux sélénites chez Wells. Ainsi, la télépathie et la suggestion à distance par la transmission directe de pensées et d'émotions intègrent le répertoire des représentations que l'époque se fait de l'avenir; ils entrent également dans la littérature, tout d'abord, bien entendu, dans la science-fiction, et plus particulièrement, dans les œuvres d'Aleksandr Beljaev. Mais ces idées se propagent bien au delà d'un seul genre.

---

[1] Sur la comparaison du cosmisme chez W.W. Read et Fedorov, cf. Heller, 1992.

L'un des personnages de la nouvelle *La route de l'éther* d'Andrej Platonov (1930), un savant, dit :

> «Tu vois ce qu'est devenue la pensée de l'homme? Un coup de volonté rationnelle! [...] Il suffira de penser, pour que l'étoile change son chemin [...] [Je veux] influencer la nature directement, par la seule perturbation du cerveau». (Platonov, 1974, p. 68)

A l'époque, ce rêve était très populaire, surtout dans le milieu des Proletkult (organisations pour la culture prolétarienne), d'où Platonov est issu. Dans cette nouvelle, les atomes sont de petits êtres vivants, qu'on peut apprivoiser et transformer en animaux domestiques, qui obéiront de leur propre gré à la pensée de l'homme.

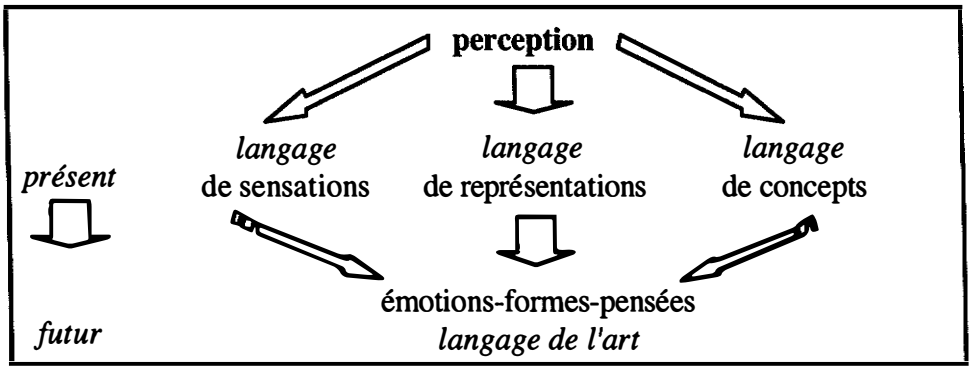
Le langage sans paroles n'est pas la plus utopique parmi toutes les variantes du langage futur. En fait, les nouveaux langages et moyens de communication sont un objet nécessaire pour la pensée utopique (et moderniste). Un rôle-clé y est certainement joué par Petr D. Uspenskij et son *Tertium Organon*,[1] projet d'un homme nouveau, d'un nouveau savoir sur le monde, et d'une nouvelle communication. La distance qui sépare Vinogradov et Uspenskij est plus petite qu'on ne pourrait le penser. Tous les deux se placent dans le cadre d'une même «utopie cosmiste». En outre, presque tous les savants et les penseurs susmentionnés partagent l'aspiration à unir la métaphysique, la science et l'ésotérisme. Sous ce rapport, les œuvres d'Uspenskij sont plus que symptomatiques non seulement pour la période du modernisme et non seulement pour la culture russe.

Uspenskij n'est pas moins caractéristique quand il s'agit des rapports entre la science et les arts. On sait que son *Tertium Organon* a joué un rôle important dans la formation de la conception du monde propre à l'avant-garde, aux futuristes et aux post-futuristes (les Obériu). Eux qui rejetaient les sensations fumeuses du symbolisme, étaient frappés par son affirmation sur l'existence réelle, objective et sensuellement perceptible de différents systèmes d'univers, possédant un nombre différent de dimensions et de systèmes logiques (et donc, de langages) correspondants. En faisant appel à la psychologie, à la géométrie non-euclidienne et à la théorie des ensembles en mathématiques, Uspenskij élabore une nouvelle logique (la troisième, après Aristote et Bacon) et pénètre dans un nouvel univers à quatre dimensions. La nouvelle logique fournira la «clé pour résoudre les énigmes de l'univers», dit Uspenskij en ébauchant une typologie des langues qui participent à la perception des phénomènes du monde et à leur interprétation, tout en formant une échelle de l'évolution. Tout en bas, on a le *langage des sensations* transmises par les organes des sens ; puis, le

[1] Uspenskij, 1911.

langage des représentations, images généralisantes de la pensée (ces types de langage et de pensée sont à la portée des animaux); vient ensuite le *langage des concepts*, structures abstraites subordonnées aux lois de la logique. Enfin, au plus haut niveau, le langage revient aux sentiments, en réunissant la logique avec la grammaire des formes perçues et les sentiments qu'elles provoquent. Le *langage* de la synthèse *des émotions et des idées*, le langage de l'art, est un exemple du langage du futur (cf. le schéma 2).

Schéma 2.



4. Analysons en détail les rapports entre le langage du futur dont Vinogradov et Uspenskij parlent plus ou moins clairement, et le paradigme évolutionniste. Une fois de plus, il faut souligner que leurs propositions étaient influencées par cette tendance de la philosophie de la nature qui continue la tradition de la métaphysique et, dans une grande mesure, des doctrines ésotériques. Il s'agit notamment de l'idée fondamentale que toutes les manifestations du vivant sont reliées dans une unique «chaîne de vie» et qu'elles se trouvent placées à différents niveaux de «l'échelle de la nature» (*scala naturae*). Ces idées sont déjà présentes chez Aristote. Elles sont renouvelées par Leibniz et ses successeurs, comme Charles Bonnet, dont la philosophie a été assimilée par celui qu'on appelle à juste titre le fondateur de la tradition «cosmiste» russe, Aleksandr Radiščev, auteur du traité *De l'homme, de sa nature mortelle et immortelle* (1792, publié en 1908). Au cours du XIXème siècle, les images de la chaîne et de l'échelle redeviennent actuelles. Ainsi, par exemple, chez le métaphysicien et mystique Fechner (*Zend-Avesta*, 1851 ; *Traité des atomes*, 1864) comme chez le matérialiste et darwinien Haeckel (*Les mystères du monde*, 1865) on trouve non seulement l'idée de l'organisation scalaire de l'univers, mais aussi celle de la présence de la vie — et aussi de la vie psychique — à chaque degré de l'échelle, depuis les atomes jusqu'aux corps célestes. L'image de «l'échelle

de la nature» engendre une autre idée, parfois clairement exposée (comme chez Haeckel), que l'on pourrait nommer *scala linguae*, «l'échelle du langage» : l'existence d'une multitude de langages, dont chacun correspond à un stade particulier dans l'évolution de la vie.

Dans ses manifestations les plus radicales, le tableau du monde tel qu'il est brossé par la philosophie de la nature représente une immense hiérarchie d'êtres vivants animés et unis par des liens réciproques dans la totalité de la Création. C'est ainsi, par exemple, que l'univers est représenté dans les travaux du successeur de Fedorov et père de l'astronautique russe Konstantin Ciolkovskij, qui a imaginé bien avant leur apparition la physique, la botanique, la zoologie ainsi que la sociologie du cosmos.

Il semble clair que, si l'on accepte cette vision du monde, il n'est pas insensé de parler des langages multiples de la nature vivante et de la possibilité pour l'homme de communiquer avec cette nature douée de parole avec l'aide du langage des sens.

La poésie est remplie de recherches sur les possibilités de communication de ce genre, et c'est ainsi que nous passons au langage du futur, œ futur dont on parle dans le langage de l'art. Citons en exemple l'utopie publiée en 1922 par les frères-anarchistes Gordin, bien connus à l'époque. Dans *Anarxija v mečte* (*l'Anarchie en rêve*), il s'agit de Cinq Personnes Opprimées (en 1917, les Gordin ont fondé un groupe avec le même nom à Petrograd) : Moi-personne, l'Ouvrier, la Femme, la «Nation opprimée» et la «Jeunesse» quittent ensemble le vieux monde et trouvent en Orient le pays de l'Anarchie, où les rochers chantent, «la nature suit les leçons de la technique» et «l'homme maîtrise sa vie comme un rameur habile sa barque»[1]. Etonnés, les personnages découvrent que les rayons inventés par les utopistes passent à travers tous les objets, quelle que soit leur épaisseur ou leur densité, et les rendent transparents. Les habitants de ce pays ont inventé une lumière particulière, qui permet de voir les objets à n'importe quelle distance. L'ouïe et le toucher y sont développés infiniment, autant que la vision ; les autres organes des sens ne sont pas mentionnés, mais c'est un même processus qui est sous-entendu : les hommes anarchiques ressemblent aux dieux, ils maîtrisent l'univers aussi bien que sa perception. Il n'est pas étonnant qu'ils sachent transmettre leurs sentiments et leur volonté à l'univers :

> «Il est possible de découvrir le langage de l'univers, de la terre, des arbres, et, alors ils nous comprendront et feront tout ce que nous leurs demanderons... Nous sommes des techniciens, continua l'homme du pays de l'Anarchie, nous ne philosophons pas, nous agissons. Par exemple, nous parlons simplement à un arbre, disons un chêne centenaire, et nous lui di-

[1] Gordiny, 1919, p. 52, 55.

sons : 'va et protège de ton ombre celui qui dort sur la colline', il ira et fera ce qu'on lui demande». (Gordiny, 1919, p. 45)

Les Gordin ne précisent pas quelle langue ils parleront avec les atomes, les arbres et l'univers (rappelons que Vol'f Gordin a inventé à cette époque la langue universelle AO, une des premières langues «cosmiques»[1]). Pourtant, de nombreux détails dans l'utopie des Gordin désignent clairement la poésie de Velimir Xlebnikov comme une des sources de leur inspiration. Xlebnikov a non seulement inventé une «langue transmentale» (*zaumnyj jazyk*), mais il en a étudié les différentes versions «naturelles» et «universelles» : «le langage des oiseaux», «le langage des étoiles», «le langage des êtres raisonnables». Il est difficile de trouver un meilleur exemple de la façon dont l'émotion et l'énergie créative poétique la plus pure (le langage des sensations, des pensées et des formes, tout à fait comme chez Uspenskij, qui a sans aucun doute influencé Xlebnikov) sont élevées au rang de langue universelle.

Comme je l'ai annoncé plus haut, je n'ai pas pour but d'épuiser le thème du «langage des sens». Il suffit d'affirmer que le livre de I. Vinogradov présenté dans cet article est important pour mieux comprendre l'époque moderniste et la vision du monde qui lui est propre. En reflétant les particularités d'un contexte complexe, l'analyse de ce livre permet de découvrir l'action commune du *paradigme énergétique* et du *paradigme évolutionniste*, et d'apprécier à sa juste valeur l'importance des doctrines ésotériques dans le développement et la vulgarisation de la science moderne et des idées sur les «langues universelles». Enfin, cette analyse fournit matière à réflexion sur la taxinomie des «langages des sens».

En guise de conclusion, je dirai que ce qui paraît être la plus fantaisiste conception du langage de l'univers, qui suppose une grammaire ou, plutôt, une économie, des interactions énergétiques entre les formes premières (doctrine remontant à Platon et aux pythagoriciens, et particulièrement proche de Kandinskij, Xlebnikov et Malevič), redevient à l'heure actuelle la base de sérieuses théories scientifiques. Le biologiste Rupert Sheldrake a formulé l'hypothèse de l'existence d'un champ morphogène unique dans l'univers, qui influence le développement de tous les êtres vivants[2]. La théorie des catastrophes du mathématicien René Thom décrit une série d'«archétypes» topologiques qui soutendraient l'évolution de tous les processus et de toutes les formes. Selon lui, toutes les catastrophes sont les manifestations d'un champ encore inconnu qu'il appelle «vital», et qui

[1] Cf. Heller, 1996; Kuznecov, 1995.

[2] Sheldrake, 1985.

ressemble au champ de Sheldrake.[1] Les catastrophes déterminent aussi bien le développement des organismes vivants que le fonctionnement du langage, mais l'analyse de ces idées dépasse de loin mes compétences. J'aimerais néanmoins attirer l'attention sur une ressemblance frappante. Voici comment Thom décrit les fonctions morphogènes des catastrophes : les cellules organiques qui subissent une catastrophe du genre «ombilic parabolique», devront se combiner et se spécialiser dans le but de donner naissance à l'évolution de l'organe de la bouche et des fonctions «ouvrir / fermer» et «rejeter». En termes d'espace, la catastrophe la plus simple, du genre «pli» est interprétée comme «limite» ou «frontière», tandis qu'en tant que processus, elle correspond aux actions «finir / commencer» ; la catastrophe du genre «papillon» correspond à la forme du sac ou de la poche et aux actions «remplir / vider».

Voici un extrait pour comparer :

> «*V* signifie la rotation d'un point autour d'un autre (mouvement circulaire). *L* est l'arrêt de la chute, ou du mouvement en général, par une surface transversale par rapport à la trajectoire de la chute (*lodka* 'barque', *letat'* 'voler'). *R* est un point qui passe à travers une surface transversale. [...] Si *S* désigne l'éloignement par rapport à un point fixe (la croissance du chemin, la constance d'un angle), alors *V* est le mouvement autour d'un point fixe (la constance du chemin, la longueur, la croissance et le changement de l'angle) : *volosy* 'cheveux', *vetki* 'branches', *vejat'* 'souffler'», etc. (Xlebnikov, II, p. 332, III, p. 209)

C'était évidemment un extrait de Xlebnikov et de son «alphabet de l'esprit», des formes sonores qui reflèteraient la géométrie et la mécanique des forces dans l'univers, une base pour la création d'une langue universelle et pour la compréhension de l'univers. Ne peut-on dire qu'ils désignent les archétypes morphologiques ('bateau', 'cheveu', 'branche') ? La liste des catastrophes de Thom représente un alphabet semblable qui ne contient actuellement que sept lettres, mais il est encore en formation.

Cet alphabet est à la fois une grammaire et une morphologie, il pose les bases d'un langage qui permet de «lire» l'univers et de communiquer avec lui dans son propre idiome, le langage des perceptions, des sensations, des processus, ou, autrement dit, le langage des sens.

(traduit du russe par Patrick Sériot et Ekaterina Velmezova)

© Leonid Heller

[1] R. Thom : *Stabilité structurelle et morphogénèse*, cité d'après Guillen, 1995, p. 195.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— FESENKOVA, L. et autres, éd., 1990 : *Russkij kosmizm i sovremennost'*, Moskva : IFAN. [Le cosmisme russe et la modernité]

— FLAMMARION, K. (1908) : *V nebesax i na nebe. Očerki i rasskazy*, Moskva : Tipografija Sytina. [Dans le ciel et dans les cieux. Essais et nouvelles]

— GORDINY, 1919 : *Anarxija v mečte*, Moskva, Izdanie Pervogo Central'nogo Sociotexnikuma. [L'anarchie en rêve].

— GIRENOK, 1990 : *Russkie kosmisty*. Iz cikla « Stranicy russkoj filosofii », Moskva. [Les Cosmistes russes. Cycle «Pages choisies de philosophie russe»]

— GUILLEN, M. 1995 : *Invitations aux mathématiques*, Paris : Albin Michel.

— HELLER, L., 1992 : «K paradigmologii russkoj kul'tury», *The New Review-Novyj Žurnal*, New York, vol. 188. [Pour une paradigmologie de la culture russe]

—— 1994 : «Le synthétisme de Vjačeslav Ivanov», in G. Nivat (éd.), *Un maître de sagesse au XXème siècle. Vjačeslav Ivanov et son temps*, *Cahiers du monde russe et soviétique*, XXXV (1-2).

—— 1996 : «Voyage au pays de l'Anarchie. Un itinéraire : l'utopie», *Cahiers du monde russe*, Paris, XXXVII (3).

—— 2001 : «Organoproekcija : v poiskax čelovekomira», in N. Franz, M. Hagemeister, F. Haney (éds) : *Pavel Florenskij – Tradition und Moderne*, Frankfurt a. Mein-Bern : Peter Lang. [L'organoprojection : à la recherche de l'homme-monde]

— KUZNECOV S.N., 1995 : «Linguistica cosmica. La naissance du paradigme cosmique», in P. Sériot (éd) : Une familière étrangeté, la linguistique russe et soviétique, *Histoire Epistémologie Langage*, t. XVII, fasc. 2, p. 211-234.

— PLATONOV, A., 1974 : «Efirnyj put'», in Platonov A., *Potomki solnca*, Moskovskij rabočij. [La route de l'éther]

— ROBINET, J. B., 1766 : *De la Nature*, tt. I-IV, t. IV, chez E. van Harrevelt, Amsterdam.

— SAFRONOV, I. 1998 : *Russkij kosmizm : Učebnoe posobie*, Izdatel'stvo Sankt-Peterburgskogo gosudarstvennogo universiteta èkonomiki i finansov. [Le cosmisme russe : Manuel]

— SEMENOVA, S. & GAČEVA, A., éd., 1993 : *Russkij kosmizm : antologija filosofskoj mysli*, Moskva : Pedagogika-Press [Le cosmisme russe : anthologie de la pensée philosophique]

— SHELDRAKE, R., 1985 : *Une nouvelle science de la vie : l'hypothèse de la causalité formative*, Monaco : Ed. du Rocher.

— USPENSKIJ, P.D., 1911 : *Tertium organum. Ključ k zagadkam mira.* Sankt-Peterburg [Tertium organum. Le clé des énigmes du monde]
— VINOGRADOV, I.V., 1903 : *Teorija mirovogo razuma*, 2ème éd., Sankt-Peterburg : Tipografija sankt-peterburgskogo Tovariščestva pečati i izdatel'skogo dela « Trud » [Théorie de la raison universelle]
— XLEBNIKOV, V. : Zangezi. «Perečen'. Azbuka uma», Xlebnikov V., *Sobranie sočinenij*, vol. II, vol.III.
— XRAMČENKO, V., 1997 : *Put' svobody v mir lučšej storony. Russkij kosmizm*, Moskva : Izdatel'stvo Konsolidacija kul'tury [Le chemin de la liberté vers un monde meilleur. Le cosmisme russe]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 157-182

Le dialogue dans la linguistique soviétique des années 1920-1930

Irina IVANOVA
Université de Lausanne

L'élaboration de la théorie du dialogue est une caractéristique de la linguistique du XXème siècle. En Europe occidentale, on peut mentionner des approches très variées, depuis l'Ecole de Palo Alto, de l'ethnométhodologie de H. Sacks et E. Schegloff et de la sociolinguistique de J. Gumperz et W. Labov jusqu'à l'analyse conversationnelle de A. Sinclair et R.M. Coulthard en Angleterre, la pragmatique linguistique élaborée dans le laboratoire de C. Kerbrat-Orecchioni et dans le groupe des recherches de Robert Vion en France et la théorie de la modélisation du dialogue de J. Moeschler et E. Roulet en Suisse. En Russie, les études sur le dialogue se développent dans plusieurs centres de recherches comme Moscou, Saratov, Tver', Ekaterinburg. Actuellement, le dialogue attire l'attention non seulement des linguistes, mais aussi des sociologues et des psychologues.

Pour les circonstances dans lesquelles est apparue la théorie du dialogue en Russie, la plupart des auteurs occidentaux se réfèrent à M. Bakhtine et à ses travaux parmi lesquels ils mentionnent ses deux livres sur Dostoïevski (1929 et 1963), les ouvrages des années 1960-70 et le livre *Marxisme et philosophie du langage,* publié sous le nom de Vološinov en 1929. Ce livre est considéré comme un des premiers où les principes du dialogisme ont été formulés par Bakhtine. Il faut aussi mentionner que beaucoup d'auteurs russes et occidentaux supposent que le nom de Vološinov est seulement un pseudonyme de Bakhtine, c'est-à-dire un de ses «masques»[1]. La plupart des autres travaux de Vološinov liés par leur pro-

[1] Cf. Clark & Holquist, 1984; Maxlin, 1991, 1993, 1996; Pan'kov, 1995, etc.

blématique à ce livre sont également attribués à Bakhtine[1]. Cela permet à ces chercheurs de parler de Bakhtine – linguiste[2].

Il existe cependant un autre texte, mal connu en Occident et pratiquement oublié en Russie actuelle. Il s'agit de l'article du linguiste russe Lev Jakubinskij «Sur la parole dialogale», publié en 1923 à Leningrad. Selon l'éditeur actuel de Jakubinskij A. Leont'ev, cet article est passé inaperçu des contemporains, et les idées de Jakubinskij n'ont pas reçu de prolongement dans la linguistique russe[3].

Notre attention a été attirée par le fait que ces travaux de Jakubinskij et de Vološinov ont été écrits et publiés à la même époque avec une distance de six ans seulement, et par la ressemblance de certains principes dans leurs théories.

Nous poserons alors les questions suivantes : 1) existe–t-il des liens entre ces deux travaux et, 2), pourquoi l'intérêt pour la parole dialogale est-il apparu en Russie précisément à cette époque-là?

Pour répondre à la première question, nous devons comparer la théorie du dialogue formulée dans l'article de Jakubinskij avec la conception du dialogue chez Vološinov, présentée dans ses différents travaux. Cette analyse constituera la première partie de notre article.

Pour obtenir la réponse à la deuxième question, il faut étudier non seulement les travaux de cette période où l'on mentionne la parole dialogale, mais aussi les œuvres des linguistes et des critiques littéraires russes dans lesquelles on aborde le problème des différentes formes et fonctions du langage. Il s'agit essentiellement de travaux sur la langue poétique, écrits par les formalistes russes et par leurs critiques. Tel était l'entourage scientifique de Jakubinskij et de Vološinov. Cette analyse sera présentée dans la deuxième partie de notre article.

1. JAKUBINSKIJ – VOLOŠINOV : LA QUESTION DE LA FILIATION.

1.1. LA CONCEPTION DU DIALOGUE CHEZ JAKUBINSKIJ

Le linguiste Lev Jakubinskij (1892-1945) faisait partie des formalistes russes, il est connu essentiellement comme l'un des fondateurs de l'OPOJAZ (Société pour l'étude de la langue poétique, fondée en 1916) et l'auteur d'articles sur la phonétique de la langue poétique. En 1923, il a

---

[1] Cf. Todorov, 1981; Maxlin, 1991, 1993, 1996.

[2] Cf. Levinskaja, 1994; Maxlin, 1996.

[3] Préface de Leont'ev, dans Jakubinskij, 1968, p. 5.

publié de façon inattendue un article de 100 pages consacré à l'analyse de la parole dialogale, considérée comme manifestation essentielle de la parole quotidienne (ou «pratique», dans la terminologie de Jakubinskij).

La distinction de deux types principaux de parole : quotidienne (pratique) et poétique était très répandue à cette époque[1]. Jakubinskij aussi partageait cette idée, mais, à la différence des auteurs mentionnés, il a pris la notion de *but* comme donnée essentielle pour cette distinction. Autrement dit, il part de l'idée de diversité fonctionnelle de la parole[2]. Dans la linguistique russe de cette époque, il était parmi les premiers à attirer l'attention sur l'importance de la *fonction.*

En même temps, pour distinguer les types de parole, Jakubinskij s'appuie sur la *forme* de l'énoncé, en considérant que la distinction par la forme doit précéder la distinction par le but, car cette dernière est liée aux facteurs extra-linguistiques. C'est la distinction par la forme qui permet de mettre en évidence le passage de la sphère extra-linguistique aux phénomènes proprement linguistiques, et qui oppose le monologue au dialogue. Ainsi, en définissant la forme et le but comme les points essentiels pour la diversité fonctionnelle de la parole, Jakubinskij reste dans le paradigme de la pensée des formalistes russes.

En partant de cette idée, Jakubinskij, tout d'abord, définit le dialogue comme une forme directe de l'interaction verbale, et analyse le rôle de la perception visuelle et auditive de l'interlocuteur dans cette interaction. Cette analyse le conduit à l'idée de l'importance de la mimique, du geste et des mouvements du corps humain pour la compréhension mutuelle. Il note que parfois les mimiques et les gestes remplacent une réplique dans le dialogue.[3]

Puis, Jakubinskij s'intéresse à la nature éminemment orale du dialogue, et met en évidence le rôle essentiel de l'intonation, en soulignant qu'elle introduit différentes nuances de sens, qui ont «une signification communicative et qui déterminent la compréhension de la parole et de l'état d'esprit d'un interlocuteur mieux que les mots avec leur sens courant»[4]. Pour illustrer cette idée, Jakubinskij donne comme exemple un fragment du *Journal* de Dostoïevski, où l'on trouve une conversation

---

[1] Cf. Šklovskij, 1916 ; Žirmunskij, 1919, 1921; Vinogradov, 1923 ; Vinokur, 1923 ; Tynjanov, 1924.

[2] A cette époque, Jakubinskij comme les autres élèves de Baudouin de Courtenay ne distingue pas la langue et la parole dans le sens de Saussure. Souvent, les linguistes russes ont utilisé ces deux termes comme synonymes jusqu'à la fin des années 30.

[3] Jakubinskij, 1923, p. 122.

[4] *Ibid.*, p. 125.

d'ivrognes. Dans cette conversation, un mot grossier prononcé avec diverses intonations reçoit des sens tout à fait différents.

Outre le rôle significatif de l'intonation, Jakubinskij souligne l'importance du ton, du timbre et des mimiques pour le «tonus de la parole», autrement dit, pour qu'un auditeur (*slušajuščij*) prenne une position par rapport au locuteur[1] (*govorjaščij*) et par rapport à son énoncé. L'auditeur, ainsi, va orienter son propre «point de vue» avec lequel il recevra la suite de la conversation.

Le premier phénomène qui attire l'attention de Jakubinskij dans son analyse du dialogue est ainsi le rôle important du geste, des mimiques et de l'intonation pour l'interaction verbale. Il considère ces moyens comme communicatifs («ils sont chargés d'informations») et placés sur le même rang que l'expression proprement verbale.

Le deuxième principe élaboré par Jakubinskij dans son article est l'idée de Lev Ščerba sur l'opposition du dialogue et du monologue comme phénomène naturel et phénomène artificiel. Cependant, Jakubinskij utilise ces termes dans un autre sens que Ščerba.

Dans sa thèse de doctorat *Un dialecte sorabe de l'est* (*Vostočnolužickoe narečie*), Ščerba affirme que le dialogue est une forme naturelle de la parole et qu'«une langue ne manifeste son existence que dans le dialogue»[2]. Autrement dit, Ščerba relie directement le dialogue à la parole quotidienne. Cette avis de Ščerba a servi de point de référence pour beaucoup de linguistes russes de notre époque qui analysent la parole quotidienne.

Contrairement au dialogue, le monologue est, selon Ščerba,

> «une forme artificielle de la langue qui est liée au développement des normes de la langue commune, au développement de la société et des individus». (Ščerba, 1915, p. 4)

A la différence de Ščerba, Jakubinskij explique les notions de «naturel» et d'«artificiel» en s'appuyant sur la nature psychologique du dialogue, laquelle est considérée comme une interaction de stimulus et de réactions. Il adopte la position behavioriste, en indiquant le caractère quasi réflexe de la réaction verbale. [3]

On comprend alors pourquoi Jakubinskij, lorsqu'il parle de la nature du dialogue, se concentre plus particulièrement sur la question de

---

[1] Jakubinskij invente ses propres termes qui ne correspondent pas aux termes modernes. Cela explique pourquoi nous les utiliserons avec prudence en préférant donner entre guillemets soit des explications, soit la translittération (*en italique*)

[2] Ščerba, 1915, p. 4.

[3] Jakubinskij, 1923, p. 134.

l'interaction entre «communicants» et pourquoi il souligne l'importance de l'idée que «chaque interaction est une action réciproque (inter–action), qui tend vers le phénomène dialogal» (Jakubinskij, 1923, p. 134).

Pour illustrer ce principe, Jakubinskij analyse une série d'exemples où même une action monologale provoque une réaction de réponse. En élaborant cette idée, il introduit la notion de «production intérieure des répliques» (*vnutrennee replicirovanie*), autrement dit, la production d'une réponse dans la parole intérieure, qui suit, par exemple, l'audition d'un exposé. Jakubinskij montre le phénomène de la production intérieure d'une réponse pendant la lecture d'un livre ou d'un article, laquelle peut se manifester sous forme de notes en marge.

Ainsi, selon Jakubinskij, le phénomène de la production d'une réponse est une caractéristique fondamentale de toutes les formes de l'interaction verbale. Elle est de nature psychologique, de type réflexe.

Le troisième principe de la théorie du dialogue formulé par Jakubinskij concerne l'alternance des répliques (*čeredovanie replik*). L'échange de répliques se déroule soit sous la forme d'un changement de locuteur, soit sous la forme d'une interruption.

Ce phénomène de l'interruption au cours du dialogue est relié par Jakubinskij à une autre caractéristique importante, qui est l'inachèvement (*nezakončennost'*). Il montre que

> «chaque acte de la production d'un énoncé concret suppose une suite, et il va continuer après la contre-réplique; chaque changement d'une réplique par la contre-réplique de l'autre interlocuteur est un arrêt jusqu'à la nouvelle réplique du premier interlocuteur».[1] (Jakubinskij, 1923, p. 140)

Pour expliquer cette idée de Jakubinskij, nous proposons un schéma:

Interlocuteur A – énoncé A1.
Interlocuteur B – énoncé B1 (contre-réplique à l'énoncé A1).
Interlocuteur A – énoncé A2 (contre-réplique à l'énoncé B1).

Le changement de l'énoncé A1 par l'énoncé B1 est un arrêt jusqu'à l'énoncé A2. Donc, l'énoncé A1 est *inachevé* car il suppose l'énoncé A2. Ce principe est valable pour chaque énoncé.

En analysant la nature des répliques, Jakubinskij exprime une autre idée importante, qui est celle que chaque réplique est déterminée par une réplique précédente de l'interlocuteur :

---

[1] Dans la linguistique russe, le terme *réplique* signifie un énoncé produit par un interlocuteur, même un énoncé initial.

> «elle est d'un côté une composante originale, et d'un autre côté une composante de l'énoncé en totalité dans une situation donnée du dialogue» (Jakubinskij, 1923, p. 140).

Ainsi, dans cette partie de son travail, Jakubinskij pose le problème de l'inachèvement de l'énoncé et celui de l'articulation du concret et du général dans l'énoncé.

L'analyse des caractéristiques du tempo de la parole a amené Jakubinskij à l'idée d'absence de réflexion au moment d'une réponse spontanée. Cela suppose que l'interlocuteur manie des «composantes habituelles» (des éléments d'automatisme).

Cette remarque sur les «composantes habituelles» a conduit Jakubinskij à l'idée de la simplicité de composition du dialogue par contraste avec le monologue, et de l'utilisation d'un moins grand nombre de mots dans un énoncé dialogal à cause de la composante «inachevée». Contrairement au dialogue, le monologue suppose une composition plus complexe et le choix des faits langagiers.

Dans le même paragraphe, Jakubinskij met en évidence une autre caractéristique importante du dialogue, à savoir la simultanéité de la réception de la parole d'autrui (du locuteur) et la préparation à un contre – énoncé. Ce phénomène rend la parole dialogale, du point de vue psychologique, plus complexe que la parole monologale et joue un rôle déterminant dans le dialogue.

Un autre phénomène qui occupe beaucoup de place dans l'article de Jakubinskij est l'*aperception* [*appercepcija*]. Jakubinskij souligne que ce phénomène complexe est lié à la fois à la perception et à la compréhension. Il utilise cette notion pour désigner l'expérience, aussi bien interne qu'externe, et le contenu psychique d'un interlocuteur au moment de la perception. Il définit tout cela comme «une masse aperceptive», qui inclut aussi bien des composantes permanentes et des composantes transitoires que des composantes verbales et non-verbales placées au même rang[1]. En utilisant des termes modernes, on peut dire que Jakubinskij a été le premier dans l'histoire de la linguistique à parler du phénomène des «savoirs partagés».

En analysant différents cas d'utilisation de la «conjecture verbale» (*jazykovaja dogadka*), Jakubinskij montre que c'est non seulement l'identité des «masses aperceptives» qui joue un rôle important pour la compréhension mutuelle, mais aussi le thème – cliché (*šablonnost'*) de l'énoncé. Pour argumenter ces principes, Jakubinskij utilise des exemples tirés des romans de L. Tolstoï et des situations de la vie quotidienne, quand les

[1] Jakubinskij, 1923, p. 147.

interlocuteurs se comprennent avec peu de mots dans une situation standard.

Lorsque Jakubinskij passe de l'analyse des conditions générales de l'aperception à l'étude de ce phénomène dans une situation de dialogue, il met en évidence un phénomène très important, à savoir l'interaction de la base initiale d'aperception avec le contenu perçu des répliques de l'interlocuteur :

> «Chaque production postérieure d'un énoncé se déroule sur le fond de la masse aperceptive déterminée par la réplique qui vient d'être reçue. Si, à la suite d'une réplique, l'interlocuteur ne comprend pas, ou n'assimile pas ce qui a été dit, soit il va poser une question sur le sens de ces paroles, soit le dialogue va s'éteindre peu à peu. Le niveau de compréhension détermine aussi la composition langagière de l'énoncé». (Jakubinskij, 1923, p. 145)

Cette remarque de Jakubinskij nous paraît très importante, car dans la linguistique occidentale on attribue cette découverte au linguiste américain H. Sacks, qui a mis en évidence ce phénomène dans les années soixante. A partir de ce moment-là, cette idée est devenue la base de l'analyse ethno-méthodologique du dialogue aux Etats-Unis. Or, comme nous le voyons dans la théorie de Jakubinskij, cette idée a été déjà présentée par lui comme principe fondamental de l'organisation du dialogue.

Ainsi, en utilisant les savoirs sur le phénomène de l'aperception qui existaient dans la psychologie de son époque, Jakubinskij a été le premier à les appliquer à l'analyse de l'interaction verbale en linguistique. Il a utilisé ce phénomène pour expliquer aussi bien l'organisation générale du dialogue que la structure syntaxique des énoncés et le choix des mots.

Partant de l'étude du phénomène d'aperception, Jakubinskij arrive à la formulation d'un autre principe de la théorie du dialogue, à savoir la question du rôle des clichés (*šablony*) dans l'interaction. Jakubinskij relie les clichés (la stéréotypie) de la situation quotidienne aux énoncés-clichés. En analysant le fait que les interactions quotidiennes clichés sont entourées par des interactions verbales clichés, il donne des exemples de «réponses à côté» (*otvety nevpopad*).

En développant cette idée, Jakubinskij conclut qu'il y a des phrases-clichés qui sont attachées, simultanément, aux situations clichés et aux thèmes clichés. Jakubinskij les considère comme des «clichés syntaxiques complexes», indécomposables. Il les oppose aux autres phrases dans lesquelles on peut relever des composantes pour les combiner. Jakubinskij montre que les phrases du premier type sont spécifiques au dialogue.

Dans la conclusion de son article, Jakubinskij note qu'il n'a fait qu'amorcer l'étude du dialogue et donner la formulation du problème. En effet, cet article ne peut pas être présenté comme une théorie complète du dialogue.

En même temps, dans cet article, pour la première fois dans la linguistique russe et mondiale, on trouve la formulation des principes de la théorie du dialogue comme phénomène complexe et hétérogène, dans lequel se croisent des composantes langagières et extralinguistiques. Parmi les principes déterminés par Jakubinskij et restés actuels, on peut mentionner les suivants : 1) le dialogue comme activité mutuelle, interaction ; 2) le phénomène de «réponse» (*otvetnost'*) de chaque énoncé, qui a comme conséquence la «production de répliques dans la parole intérieure» ; 3) le caractère «non-achevé, non-fini» de chaque énoncé ; 4) la spontanéité des processus de perception et de préparation d'un nouvel énoncé ; 5) l'interaction dans un dialogue donné entre l'expérience précédente et la réplique d'un interlocuteur.

Ainsi, en partant de l'idée d'analyser la parole pratique, Jakubinskij a déterminé les spécificités du dialogue en tant que phénomène complexe formé par plusieurs facteurs, aussi bien linguistiques qu'extra-linguistiques.

En effet, au premier regard, cet article se trouvait dans une position isolée pour son époque, parce que la linguistique russe traditionnelle a continué à pratiquer l'approche historico-comparative, et que les collègues de Jakubinskij à l'OPOJAZ s'intéressaient plutôt au côté phonétique de la langue poétique. Dans ce contexte, l'intérêt de Jakubinskij pour le dialogue semble apporter une note discordante. Cependant, comme nous le montrerons plus loin, si nous mettons cet article dans le paradigme général des sciences humaines des années 1920-1930, nous voyons que sa parution s'inscrit parfaitement dans ce paradigme.

1.2. LA CONCEPTION DU DIALOGUE DE V. VOLOŠINOV

En passant à l'analyse de la théorie du dialogue de V. Vološinov (1895-1936), nous devons commencer par certaines remarques biographiques, car ce linguiste est complètement inconnu en Occident, de plus, souvent sa biographie s'est effacée derrière celle de M. Bakhtine, d'ailleurs ses travaux sont attribués à cet auteur. Il nous paraît par conséquent important d'indiquer plusieurs faits biographiques qui permettrent de restituer son nom pour la linguistique et qui montrent ses liens avec Jakubinskij.

Tout d'abord, Vološinov étudie en 1922-1924 à l'Université de Pétrograd, à la faculté de sciences sociales au département d'ethnolinguistique. Cette faculté a été fondée à partir des trois facultés suivantes : historico-philologique, langues orientales et droit. Le programme d'étude incluait les disciplines historiques, économiques, la psychologie, la logique, la linguistique générale et comparée, la théorie de la littérature et l'étude approfondie des langues étrangères. Ces disciplines étaient enseignées par des professeurs connus en Russie, parmi lesquels on trouve le nom de

L. Jakubinskij. Ainsi, Vološinov a reçu une solide formation en sciences humaines, dont la psychologie et la linguistique. Il connaissait bien, également, la conception linguistique de Jakubinskij.

Après ses études à l'Université, Vološinov en tant qu'étudiant brillant a reçu la proposition de continuer sa formation à l'Institut des études comparatives des littératures et des langues Occidentales et Orientales (ILJAZV).

Ainsi, en 1926, il a commencé un doctorat à cet Institut sous la direction du professeur Desnickij. Le sujet de sa thèse était : *Le problème de la transmission de la parole d'autrui.* Dans cet Institut, il a travaillé avec Jakubinskij, ainsi qu'avec d'autres linguistes comme E. Polivanov et S. Bernštein. Cette période de la vie de Vološinov est connue grâce à la découverte dans les archives de l'Académie des Sciences au début des années 1990 de son dossier de doctorant[1].

Après la fin de ses études à l'ILJAZV, Vološinov a travaillé comme maître de conférences à l'Institut pédagogique Herzen et, ensuite, comme professeur à l'Institut de la formation supérieure des spécialistes en beaux-arts.

En 1930, Vološinov a été invité avec Jakubinski pour travailler comme linguiste dans la revue de M. Gorki *Literaturnaja učeba.* Dans cette revue, il a publié la plupart de ses articles dans les mêmes numéros que Jakubinskij. Ainsi, l'activité scientifique de ces deux linguistes se déroulait dans le même milieu professionnel[2].

Les recherches scientifiques de Vološinov portaient sur la poétique sociologique, sur la communication verbale et plus particulièrement sur la nature de l'énoncé. Dans la communication verbale il incluait aussi la «communication littéraire» (*xudožestvennoe obščenie*). Le dialogue faisait partie de l'analyse de la communication verbale en tant que composant essentiel et indispensable. Selon Vološinov, l'énoncé est engendré dans la communication verbale et fonctionne dans ce milieu. C'est ce qui explique l'intérêt particulier de Vološinov pour le dialogue et les liens entre le dialogue et l'énoncé.

---

[1] Publication de N. Pan'kov en 1995.

[2] Il faut remarquer que Bakhtine dans ses interviews à Duvakin ne mentionne pas le nom de Jakubinskij. A la question directe sur l'OPOJAZ, il se rappelle avec difficulté le nom d'un membre d'OPOJAZ N. Lopatto, peu connu. C'est un argument de plus pour l'attribution des textes controversés à Vološinov, qui a fait ses études chez Jakubinskij, qui a travaillé avec lui et qui se réfère à ses travaux.

L'analyse de certains de ses travaux – les articles «Le mot dans la vie et le mot en poésie» (1926)[1], «La construction de l'énoncé» (1930), et les livres *Le Freudisme* (1927) et *Marxisme et philosophie du langage* (1929) montre qu'il développe dans chacun les problèmes théoriques de l'interaction verbale.

Dans l'article «Le mot dans la vie et le mot en poésie» (1926), qui ressemble par son titre et par la méthode d'analyse (de la parole pratique à la parole poétique) à celui de Jakubinskij, Vološinov désigne la «communication littéraire» comme forme particulière de communication sociale, «réalisée et fixée dans une œuvre littéraire»[2]. Il considère l'étude de cette forme comme la tâche principale de la poétique sociologique. Puisque cette forme fait partie du flux général de la vie sociale, il faut commencer par l'analyse de l'«énoncé de la vie quotidienne» *(žiznennoe vyskazyvanie)*, c'est-à-dire, par l'analyse du «mot» dans le dialogue quotidien.

A la différence de Jakubinskij, qui part de la forme linguistique de l'énoncé dialogal pour aller vers les conditions de son fonctionnement, Vološinov se fonde sur l'idée qu'un énoncé est engendré par une situation extralinguistique. C'est pourquoi il pose la question des rapports entre une situation extralinguistique de la vie quotidienne et un énoncé, et il formule la définition du contexte extralinguistique, où il inclut l'espace commun pour les participants, les savoirs partagés, leur compréhension de la situation et leur estimation commune de cette situation[3]. Un peu plus loin dans cet article, il développe cette notion de contexte et il conclut que la situation entre dans l'énoncé comme composant indispensable de son sens[4].

Ensuite, dans cet article, Vološinov pose la question de la nature sociale de l'intonation. Il fait une remarque très intéressante sur l'influence de l'intonation sur «l'image de l'autre», dont dépend la construction de l'énoncé. Vološinov montre également les différences d'intonation et de construction de l'énoncé, qui dépendent de l'accord ou du désaccord entre les participants.

Outre l'intonation, il analyse le rôle du geste dans l'interaction verbale, en lui attribuant les mêmes fonctions qu'à l'intonation.

Il faut indiquer que, dans tout ces phénomènes, Vološinov souligne avant tout l'aspect social, en remarquant, qu'

---

[1] Traduction de Tzv. Todorov «Le discours dans la vie et le discours en poésie», 1981.

[2] Vološinov, 1926 [1998, p. 248].

[3] *Ibid.*, p. 250.

[4] *Ibid.*, p. 251.

> «un énoncé concret (ce n'est pas une abstraction linguistique) naît, vit et meurt dans le processus d'interaction sociale des participants». (Vološinov, 1926 [1998, p. 257])

Ainsi, dès cet article Vološinov aborde les points importants à partir desquels il va développer sa théorie de l'interaction verbale. En même temps, ici, on voit clairement son approche sociologique de la langue.

Dans son livre *Le freudisme* (1927) Vološinov garde son intérêt pour l'interaction verbale, il s'intéresse plus particulièrement au comportement langagier dans ses aspects psychologique et social, et au rôle que joue l'énoncé, qu'il appelle une «réaction verbale». C'est pourquoi il aborde aussi la question des rapports entre le mot et la pensée, et qu'il se tourne vers les problèmes de parole intérieure, en analysant les relations entre les processus internes et leur expression verbale externe. En décrivant la nature de l'énoncé, Vološinov retourne à sa conception, qui a été exprimée dans son article précédent. Mais, cette fois, il souligne que ce sont les *deux* partenaires qui produisent un énoncé. Autrement dit, il souligne le rôle actif de l'interlocuteur.

De plus, Vološinov indique qu'un énoncé est un produit de l'interaction non seulement des deux participants, mais aussi de la situation sociale entière dans laquelle il est apparu[1]. Il considère le facteur social objectif comme déterminant.

Ainsi, dans les travaux susmentionnés, Vološinov formule son idée sur le rôle déterminant du facteur social pour la communication verbale et il analyse certains aspects de l'énoncé en les rapprochant de l'analyse philosophique de ce problème. Il développe ces questions au niveau philosophique dans son livre *Marxisme et philosophie du langage* (1929), issu directement de sa thèse de doctorat.

Dans ce livre, Vološinov, qui a pris pour objectif de fonder une nouvelle philosophie, marxiste, du langage, après avoir analysé les conceptions contemporaines du langage, consacre un chapitre à l'interaction verbale. Il y constate qu'«un événement social de l'interaction verbale est la seule réalité de la 'langue-parole' (*jazyka-reči*)»[2]. En développant cette idée, il propose de distinguer un dialogue au sens étroit comme une forme de l'interaction verbale, et un dialogue au sens large comme la communication verbale de toutes sortes[3]. Il prend comme exemple un livre qui entre dans une discussion idéologique de grande échelle. Cette extension des liens explique le caractère «non-achevé» (*nezakončennost'*) de chaque énoncé, car il n'est qu'un moment de la communication verbale non-finie (dans

---

[1] Vološinov, 1927, p. 118.

[2] Vološinov, 1929 [1993, p. 104].

[3] *Ibid.*

la vie, dans la littérature, dans la politique, etc). Ainsi, chez Vološinov, le dialogue prend un sens plus large, il signifie le processus général de l'interaction.

Dans la troisième partie de son livre, Vološinov retourne à son idée principale sur le dialogue comme unité réelle de la «langue-parole», mais il relie le dialogue aux différentes formes de transmission de la parole d'autrui, car c'est dans ces formes que se manifeste la relation active (*aktivnoe otnošenie*)[1]. Vološinov montre la ressemblance et la différence entre le dialogue et les formes de la transmission de la parole d'autrui. La ressemblance se fonde sur *la perception active de la parole d'autrui*. La différence se trouve dans le fait que, dans un dialogue, les répliques sont grammaticalement distinctes (*grammatičeski razobščeny*), et qu'elles ne sont pas incorporées dans un contexte uni, autrement dit, «il n'y a pas de formes syntaxiques qui construisent un dialogue»[2]. Dans le cas de la transmission de la parole d'autrui, au contraire, *la perception active de la parole d'autrui* se réalise avec les constructions stables propre à la langue.

Vološinov définit, de façon logique, le dialogue dans son sens large comme toutes les formes de la communication verbale, le dialogue dans son sens étroit comme une forme concrète de cette interaction et les formes constructives de la transmission de la parole d'autrui. Ces dernières se sont grammaticalisées. Ainsi, l'étude de ces formes permet de comprendre

> «comment un énoncé d'autrui vit dans la conscience verbale interne d'un interlocuteur, comment il est interprété dans cette conscience et comment la parole de cet interlocuteur est orientée par rapport à cet énoncé». (Vološinov, 1929 [1993, p. 126])

L'intérêt pour le mécanisme de la perception d'un énoncé conduit Vološinov à la nécessité d'analyser la parole intérieure. C'est pourquoi il développe les idées qui ont été formulées dans son livre *Le freudisme* en montrant que la parole intérieure est organisée selon le principe dialogal. De cette façon, il retourne à la question du dialogue interne sur lequel il a écrit dans la première partie de son livre en analysant comment se passe la perception, la compréhension et l'évaluation de l'énoncé d'autrui.

Cette perception verbale interne se déroule dans deux directions. Premièrement, cet énoncé d'autrui est entouré par le contexte commenté (qui coïncide partiellement avec le fond aperceptif du mot), par la situation (interne et externe) et par l'expressivité. Deuxièmement, une contre-réplique se prépare. Ces deux processus : la préparation interne de la réplique (*vnu-*

---

[1] Vološinov, 1929 [1993, p. 126].

[2] *Ibid.*

trennee replicirovanie) et le commentaire, sont imbriqués dans un acte de perception active, et on ne peut les distinguer que de façon abstraite[1].

Vološinov, en analysant le mécanisme de la perception, montre ainsi une base dialogale commune pour l'organisation de tous les types de la communication verbale : de la parole intérieure aux parties relativement achevées d'un monologue, c'est-à-dire des paragraphes, qu'ils considère analogues aux répliques du dialogue, et jusqu'à une intervention complexe imprimée comme un livre. De telle façon, il attribue au dialogisme le statut de principe commun fondamental de l'énoncé, et le dialogue lui-même est considéré comme une unité réelle de la «langue-parole» et une des formes principales de l'interaction verbale.

Le processus de la perception est intimement lié au processus de la compréhension. Dans ses recherches, Vološinov aborde également, en effet, la question de la nature de la compréhension. Il indique que chaque vraie compréhension est active et sert de germe pour une réponse, c'est-à-dire que chaque compréhension possède une nature dialogale (*vsjakoe ponimanie dialogično*).

Vološinov relie le processus actif de compréhension avec le problème de la sémantique du mot. Il pose que le sens se réalise au cours du processus d'interaction entre un locuteur et un interlocuteur, à partir d'un complexe sonore. Il étend le principe du dialogisme à la sémantique. Ainsi, Vološinov élève le dialogisme au niveau de principe fondamental de tous les phénomènes de la «langue-parole», à partir du texte jusqu'à la signification d'un mot.

Outre le côté perceptif («le plan de l'interlocuteur» en termes modernes), Vološinov analyse également le côté productif («le plan du locuteur») sans les opposer. Il les considère comme une interaction verbale formant un tout (*celoe rečevoe vzaimodejstvie*) Dans ce phénomène, il s'intéresse à la question de l'orientation du mot. Il prétend qu'il n'y a pas d'interlocuteur abstrait. Chaque fois un mot du locuteur est orienté vers son interlocuteur en prenant en considération qui il est, à quel groupe social il appartient, quelle est sa position hiérarchique par rapport au locuteur, s'il est lié par des liens parentaux (que Vološinov considère comme liens sociaux) avec le locuteur. Comme résultat de ses réflexions, Vološinov arrive à la conclusion que

> «chaque mot est un acte bilatéral. Il est déterminé de façon égale aussi bien par qui le produit, que pour qui il est destiné. Il est comme mot un produit de l'interaction entre le locuteur et l'interlocuteur». (Vološinov, 1929, 1993, p. 94)

[1] *Ibid.*, p. 129.

Ainsi, chez Vološinov, la nature dialogale du mot est déterminée non seulement par le processus de compréhension, mais aussi par l'acte de production. Autrement dit, le mot possède une détermination bilatérale (*dvustoronnjaja obuslovlennost'*).

Le problème du mot et des autres questions linguistiques sert à Vološinov pour argumenter et pour illustrer la nature sociale de l'interaction verbale et de son produit, l'énoncé. A la différence de Jakubinskij, qui, dans ses réflexions, part de la forme de l'énoncé, et qui s'appuie sur la nature psychologique (même réflexe) du dialogue, Vološinov prend pour base de ses réflexions théoriques uniquement la dimension sociale. Même au moment où il analyse le sujet parlant, il prend en compte uniquement l'aspect social du locuteur et de l'interlocuteur. Il considère que la structure de l'énoncé est entièrement déterminée par la situation sociale, aussi bien la situation proche que la plus large.

En développant ses réflexions sur l'interaction sociale et son rôle dans la production d'un énoncé, sur l'influence de l'auditoire sur la forme de l'énoncé, Vološinov arrive à l'idée de l'existence de genres verbaux qu'il appelle tantôt les «genres de la vie quotidienne» (*žitejskie žanry*), tantôt «genres verbaux de la vie» (*žiznennye rečevye žanry*). Dans tous les cas, la notion de base est «genre de la vie quotidienne», lié à la situation stable de la vie quotidienne (*ustojčivaja bytovaja situacija*) :

> «Chaque situation constante de la vie quotidienne possède une organisation concrète de l'auditoire et en conséquence, un répertoire des petits genres de la vie quotidienne <...> le genre de la vie quotidienne fait partie du milieu social : de la fête, du loisir, de la communication en salon, en atelier, etc. Il est en contact avec ce milieu, il est limité par ce milieu, il est déterminé par lui dans tous ses moments internes.
> Le processus du travail et de la communication officielle possède d'autres formes de construction de l'énoncé». (Vološinov, 1929 [1993, p. 94]).

Selon Vološinov, cette notion de situation sociale stable se trouve à la base du développement des formes langagières. C'est la situation sociale qui se stabilise tout d'abord, puis ce sont la communication verbale et l'interaction, ensuite, ce sont les formes des interventions verbales qui se stabilisent et enfin tout cela se reflète dans les changements des formes langagières[1]. En même temps, Vološinov relie la notion de genre de la vie quotidienne avec la notion de «tout», ou «totalité» (*celoe*) :

> «Le premier mot et le dernier, le début et la fin de l'énoncé de la vie quotidienne – voilà le problème du tout... Une question achevée, une exclamation, une commande, une demande – ce sont les touts typiques des énoncé de la vie quotidienne». (Vološinov, 1929, 1993, p. 106)

[1] *Ibid.*, p.106.

Vološinov relie les situations constantes aux formes verbales constantes et aux énoncés concrets en les considérant comme un tout. C'est l'unité du verbal et du non-verbal de plus haut niveau qui se réalise dans la notion de «genre verbal de la vie» (*žiznennyj rečevoj žanr*). De plus, Vološinov indique non seulement la stabilité des situations sociales de la communication, non seulement la fixité des formes de la communication, non seulement la stabilité des formes du début et de la clôture, mais aussi le fait qu'il y ait un nombre *limité* de thèmes de communication. Cette stabilité des composantes liées entre elles possède un caractère historique, car elle change en fonction de l'époque et des groupes sociaux.

Cette analyse détaillée de la nature sociale de la communication verbale d'un côté, et du principe dialogal de l'organisation des toutes les formes de l'interaction verbale de l'autre, conduit Vološinov à l'idée de genres verbaux de la vie, c'est-à-dire qu'il relie dans un complexe le genre, le dialogue-conversation et le dialogisme. On peut dire que le genre verbal de la vie est le milieu dans lequel un énoncé naît et vit, le dialogue est la forme principale de la communication verbale et le dialogisme est la caractéristique fondamentale de tous les énoncés jusqu'au niveau d'un mot et de son sens.

En résumant, nous pouvons dire que Vološinov analyse l'ensemble genre — dialogue — dialogisme et tous ses composants dans leurs relations jusqu'au niveau du mot, du sens, de l'intonation et des formes syntaxiques, il défini aussi cet ensemble dans son aspect philosophique, sociologique et linguistique. Ce faisant, Vološinov ouvre des perspectives nouvelles pour la linguistique de son époque en élargissant le domaine de recherches à la pragmatique. Il formule ainsi le principe du dialogisme comme une pierre angulaire pour la nouvelle philosophie du langage.

Après la publication de ce livre, Vološinov n'abandonne pas la question de l'organisation du dialogue. Il développe ce problème dans son article suivant «La construction de l'énoncé» (1930) qui a été publié dans la revue *Literaturnaja učeb*a, dans le même numéro qu'un article de Jakubinski. Dans cet article, Vološinov précise plusieurs définitions et ajoute des exemples extraits des œuvres de Gogol et Dostoïevski pour illustrer certaines principes théoriques.

Tout d'abord, Vološinov parle des types de communication sociale, en distinguant la communication de travail, la communication administrative, la communication de la vie quotidienne, la communication idéologique et, plus particulièrement, la communication littéraire (*xudožestvennoe obščenie*) comme les plus importantes. Il établit des liens entre ces types et les types constants d'énoncés pour préciser la définition du genre comme structure type de l'énoncé (*typovaja struktura vyskazyvanija*), qui possède ses formes grammaticales et stylistiques.

Dans chaque communication verbale, Vološinov met en relief deux points importants : premièrement, la production de l'énoncé par un sujet parlant et, deuxièmement, la compréhension de cet énoncé par un interlocuteur. Cette compréhension contient toujours un élément de réponse. Tous les énoncés longs d'un sujet parlant sont monologue seulement par leur forme, par leur nature ils sont dialogue[1].

Ensuite, Vološinov aborde la question de la nature dialogale de la parole intérieure en précisant que toutes nos interventions verbales internes contiennent l'estimation d'un interlocuteur potentiel[2]. Cependant, Vološinov, en développant sa thèse sur la nature sociale de la conscience, ajoute l'idée que chaque énoncé a une détermination de classe (*klassovaja obuslovlennost'*). Il analyse, par exemple, une situation de prise de décision, en indiquant qu'au moment de la réflexion notre parole intérieure prend la forme de questions et de réponses, d'affirmations et de contradictions : «Notre conscience se distingue en deux voix indépendantes et contradictoires. Toujours, une de ces voix indépendamment de notre conscience et de notre volonté se réunit avec l'opinion et l'estimation de la classe sociale à lequel nous appartenons»[3]. Il parle ensuite de la collision dans le même flux de parole de deux idéologies, de deux opinions des classes sociales qui luttent l'une contre l'autre. Par là, Vološinov se met sur la position du *sociologisme vulgaire*, ce qui peut trouver son explication dans la situation politique en Russie et par l'idéologie dominante à cette époque.

Outre l'aspect sociologique, Vološinov développe dans cet article l'aspect linguistique de l'énoncé. Il montre comment la position de l'interlocuteur détermine la construction de l'énoncé, notamment, l'intonation, le choix des mots et leur composition. Il attire particulièrement l'attention sur *l'intonation*, en lui attribuant un rôle principal dans la construction de l'énoncé, aussi bien l'énoncé de la vie quotidienne que l'énoncé littéraire. (Il nous semble que cette attention particulière accordée à l'intonation et au ton n'est pas étonnante chez Vološinov, qui dans sa jeunesse a été musicologue). Vološinov attribue à l'intonation une fonction significative (*smysloobrazujuščaja funkcija*) et note qu'une situation donnée et un auditoire donné déterminent l'intonation, et que c'est à travers elle que le choix des mots, leur ordre et l'interprétation de l'énoncé sont faits. Pour illustrer cette thèse, Vološinov donne un exemple particulièrement frappant, extrait du livre de Gogol *Les âmes mortes* en mettant en relief le problème du stéréotype verbal et de la stylistique de l'énoncé de la vie quotidienne.

---

[1] Vološinov, 1930, p. 69.

[2] *Ibid.*, p. 70.

[3] *Ibid.*

En même temps, il met en garde contre le danger d'interpréter un énoncé littéraire comme énoncé quotidien, il ne peut l'accepter que dans des cas exceptionnels. Vološinov analyse la scène de la rencontre de Tchitchikov avec le général Betrischev en mettant en relief tous les mécanismes cachés et en donnant un commentaire stylistique détaillé.

Dans cet article, Vološinov développe ses réflexions théoriques et les applique à l'analyse stylistique. Il précise la notion de situation, d'attitude sociale, de rôle et de place de l'énoncé. Malheureusement, ce fut son dernier article car il dut interrompre son travail à cause de sa maladie. Il mourut en 1936.

Pour résumer, on peut dire, que, à la différence de Jakubinskij, Vološinov se fonde avant tout sur l'aspect sociologique de l'interaction verbale. Le fil de ses réflexions passe des composants non-verbaux de l'interaction à l'énoncé verbal proprement dit. Il prête une attention particulière à l'interaction de ces deux composants, en développant surtout le problème de la situation et de ses éléments.

En considérant l'événement social de l'interaction verbale comme une réalité de la langue, Vološinov définit le dialogue comme une unité réelle de la «langue-parole». Dans sa conception, tous les énoncés verbaux, du mot jusqu'au roman, sont marqués par le dialogisme. L'analyse de ce principe permet à Vološinov de mettre en évidence des caractéristiques telles que la propriété d'anticipation de réponse (*otvetnost'*), l'inachèvement (*nezakončennost'*), l'orientation vers l'interlocuteur (*orientirovannost' na slušatelja*). En même temps, Vološinov analyse l'aspect linguistique de l'énoncé. Il s'intéresse plus particulièrement à la syntaxe et à l'intonation.

Ainsi, Vološinov établit une base pour la théorie de l'énoncé en la liant avec la conception du dialogue et en déclarant le dialogisme comme principe fondamental pour l'organisation de l'interaction verbale. Grâce à cela, tout comme Jakubinkij, il élargit le domaine de la linguistique en incluant dans son champ de recherches l'aspect pragmatique.

L'orientation sociale de sa réflexion conduit Vološinov à la découverte des genres de la vie quotidienne, qui sont caractérisés par les situations clichés, par la structure cliché, par les thèmes clichés et par les énoncé clichés. Il met en relation cette conception des genres et celle du dialogisme, mais, malheureusement, il n'a pas eu le temps de donner à cette théorie un caractère achevée. C'est Bakhtine qui a élaboré plus avant cette théorie dans ses travaux des années 60.

1.3. LES RAPPORTS ENTRE LA CONCEPTION DU DIALOGUE DE JAKUBINSKIJ ET CELLE DE VOLOŠINOV.

Le premier qui a fait l'hypothèse du rapport entre l'article de Jakubinskij et le livre de Bakhtine (Vološinov) est L. Matejka (1973). Malheureusement, son idée n'a pas attiré l'attention des linguistes.

Après avoir analysé la conception du dialogue chez Jakubinskij et Vološinov, leur rapport nous paraît évident. Cependant, il faut ajouter des arguments pour montrer l'influence des idées de Jakubinskij sur Vološinov.

Tout d'abord, il faut prendre en compte les références que fait Vološinov dans ses travaux. Il nous semble que les chercheurs qui ont analysé le livre de Vološinov *Marxisme et philosophie du langage* et qui l'ont attribué uniquement à Bakhtine, se sont intéressés avant tout à l'aspect philosophique, sans prendre en compte la linguistique et le nom de Jakubinskij.

En général, les spécialistes en histoire de la linguistique parlent de l'influence sur Vološinov de l'école de Vossler[1]. En effet, Vološinov se réfère souvent aux travaux de C. Vossler, de L. Spitzer et de O. Dietrich. Mais, parallèlement à ces références, on peut trouver également le nom de Jakubinskij. L'analyse des travaux de Vološinov et la comparaison de sa conception avec celle de Jakubinskij montre la grande influence de ce dernier sur la formation de la théorie du dialogue du premier.

Tout d'abord, les deux linguistes sont partis de l'idée que le dialogue est la forme naturelle d'existence de la langue. En formulant cette thèse, Vološinov se réfère directement à Jakubinskij. Dans son livre *Marxisme et philosophie du langage*, Vološinov mentionne l'article de Jakubinskij comme la première recherche en Russie sur le dialogue.

Puis, Vološinov s'appuie sur les idée de Jakubinskij lorsqu'il analyse les formes directes et indirectes de l'interaction verbale[2]. De plus, Vološinov emprunte à Jakubinskij le terme de «réponse interne» (*vnutrennee replicirovanie*), dont il a besoin pour définir la propriété d'anticipation de réponse de chaque énoncé, même d'un monologue[3].

Certaines idées de Vološinov sont formulées sans référence à Jakubinskij, mais la comparaison de leurs conceptions montre leur ressemblance. Par exemple, lorsque Vološinov parle de l'importance de l'intonation dans le processus de l'interaction verbale et de sa détermination par la situation, il prend le même exemple de la conversation d'ivrognes

---

[1] Alpatov, 1995.

[2] Vološinov, 1929, p. 158.

[3] *Ibid.*, p. 129.

qu'avait trouvé Jakubinskij dans le *Journal* de Dostoïevski, et qui est analysé dans son article. Et Jakubinskij et Vološinov indiquent souvent la détermination de l'intonation, du choix des mots et de la structure de l'énoncé par la *situation*. Les deux linguistes relient la stéréotypie des énoncés avec la stabilité des situation de la vie quotidienne. A ceci près que dans la conception de Vološinov, cette idée est développée jusqu'à la notion de genres verbaux de la vie quotidienne.

Aussi bien Jakubinskij que Vološinov analysent le dialogue comme résultat de l'activité commune du locuteur et de l'interlocuteur. Les deux linguistes prêtent une grande attention au phénomène de la perception et indiquent sa propriété d'anticipation de réponse. Nous pouvons continuer cette liste des idées communes, mais essentiellement, ce qu'il faut prendre en compte, à notre avis, c'est le fait que la théorie du dialogisme de Vološinov dans beaucoup de ses aspect est très proche de la conception de Jakubinskij, autrement dit, elle prend ses sources non seulement dans la linguistique allemande, mais aussi dans la linguistique russe.

De plus, comme nous l'avons montré, Jakubinskij et Vološinov ont été en contact par l'activité professionnelle, nous pouvons donc supposer qu'ils connaissaient bien leurs conceptions scientifiques respectives.

En étudiant la conception du dialogue de Vološinov, nous avons déjà indiqué les différences entre les théories de ces deux linguistes. Ici, nous pouvons ajouter que Vološinov a développé certaines idées que Jakubinskij n'avait fait qu'approcher (l'idée de la propriété d'anticipation de réponse, d'inachèvement, de réponse interne, de cliché, etc.). Vološinov a élargi la notion de dialogue et l'a étendue jusqu'à chaque produit verbal, ce qui permet à Bakhtine de parler plus tard de la *polyphonie* du roman. Pour indiquer le dernier point de différence entre Jakubinskij et Vološinov, nous pouvons souligner que Jakubinskij, en analysant le dialogue en tant que forme de la communication, est entré dans le domaine de la théorie de la communication. Vološinov, avec son principe du dialogisme, a apporté une contribution non seulement à cette théorie, mais aussi à la stylistique et à la naissance de la linguistique du texte.

2. LES CONCEPTIONS DE JAKUBINSKIJ ET DE VOLOŠINOV DANS LE PARADIGME DES SCIENCES HUMAINES DE LEUR EPOQUE.

Après avoir établi les rapports entre la théorie du dialogue de Jakubinskij et celle de Vološinov, nous allons chercher à situer ces travaux dans le contexte de leur époque pour comprendre pourquoi le dialogue a attiré l'attention de ces linguistes.

Comme nous l'avons déjà indiqué, au premier regard, l'article de Jakubinskij et les travaux de Vološinov occupent une place particulière

dans la linguistique des années 1920. Cependant, si nous analysons la situation générale dans les sciences humaines de cette époque, nous voyons que ces œuvres sont liées à d'autres recherches, aussi bien en linguistique qu'en critique littéraire.

Tout d'abord, en Russie, cette époque est caractérisée par une grave crise de la linguistique historico-comparative. Les nombreux élèves de Baudouin de Courtenay, parmi lesquels on trouvait Jakubinskij, Ščerba, Polivanov, Larin, Černyšev, s'intéressaient à l'étude des langues vivantes. C'était l'utilisation de la langue par l'homme qui était leur principal objet de recherches. Ce sont ainsi différentes formes de la pratique du langage, aussi bien dans la vie quotidienne que dans les œuvres littéraires qui étaient au centre de leurs réflexions.

En développant l'idée de Baudouin de Courtenay sur la primauté de la forme orale de la langue, certaines linguistes ont centré leurs études sur l'intonation, la phonétique expérimentale et les dialectes géographiques et sociaux (Bogorodickij, Larin, Polivanov, Černyšev, Ščerba, etc.). En même temps, la situation politique et sociale a stimulé l'intérêt des philologues pour la communication verbale et l'art de la parole. Une grande partie de ces recherches a été menée dans le cadre de l'«Institut du Mot Vivant» (*Institut živogo slova*), qui avait été fondé à Petrograd en 1918. Il faut remarquer que Jakubinskij a été parmi les fondateurs de cet Institut. C'est ainsi que les études de la pratique de la parole quotidienne, de la langue orale ont commencé à prendre une place de plus en plus grande dans la linguistique russe.

Un autre domaine qui a commencé son développement actif à cette époque était la *poétique*. Les grands changements qui se sont produits dans la littérature russe et l'apparition de l'avant-garde ont déterminé l'intérêt des philologues pour la créativité langagière et le problème de l'utilisation des moyens linguistiques par un poète ou par un écrivain. Pour mener ce genre de recherches, deux société ont été fondées : la «Société pour l'étude de la langue poétique» (OPOJAZ) en 1916 à Petrograd et le Cercle linguistique de Moscou en 1915. Il est difficile de définir la spécialisation de chacun de leurs fondateurs. C'étaient des linguistes qui s'intéressaient aux problèmes de forme et de composition des œuvres littéraires et des critiques littéraires qui discutaient des question de linguistique. C'est le terme de «philologue» qui convient le mieux pour définir ces fondateurs, parmi lesquels on voit encore le nom de Jakubinskij.

La plupart de leurs études ont été publiées dans les *Sborniki po teorii poètičeskoj reči* ('Recueils sur la théorie de la langue poétique', 1916, 1917), la revue *Russkaja reč'*, ('La langue russe', 1923-1927), les recueils *Poètika* ('Poétique', 1919, 1923, 1926, 1929) et *Levyj front – LEF* ('Le front gauche', 1923, 1927).

Les philologues de ce courant (les formalistes russes) faisaient une claire distinction entre la langue poétique et la langue pratique. Bien que certains critères de cette distinction aient été différents chez les différents auteurs, il y avait un point commun sur lequel tous ces chercheurs étaient d'accord, à savoir que la langue poétique possède un caractère imagé (*obraznost'*). Contrairement à la langue poétique, la langue pratique est automatisée, les mots perdent leur image qui s'y trouvait à l'origine, ils deviennent banals. Au lieu de sentir l'image qui se trouve à l'origine du mot, les gens ne font que la *reconnaître*. C'est pourquoi, dans la poésie, il faut redonner aux mots leur fraîcheur. Les principes de la langue poétique ont été élaborés dans les travaux de V. Šklovskij (1916, 1917), V. Žirmunskij (1923), V. Vinogradov (1923), G. Vinokur (1923), Ju. Tynjanov (1924). On a vu que cette idée sur l'automatisme de la langue pratique a été travaillée par Jakubinskij dans son article *Sur la parole dialogale*.

Pour mieux mettre en évidence les spécificités de la langue poétique, il fallait également étudier la langue pratique. C'est ce qui explique la parution de cet article de Jakubinskij et qui permet de le ranger dans la même série que les travaux sur la langue poétique.

Il y a deux autres notions qui étaient très importantes pour les formalistes russes : le *but* et la *forme*. C'est le but qui détermine le choix des mots et l'utilisation des autres faits linguistiques. Les différentes composantes d'une œuvre littéraire sont dépendantes du but qui est défini par l'auteur. Ainsi, le but est un facteur constructif dominant d'une œuvre. C'est aussi le but qui sert pour distinguer la langue poétique et la langue pratique.

La forme aussi joue un rôle essentiel, car elle possède un caractère dynamique et est liée au matériau au contenu. Une œuvre littéraire doit donc être analysée dans l'unité de sa forme, de son matériau et de son contenu, d'où vient l'importance des faits linguistiques pour l'analyse littéraire. L'unité essentielle pour cette analyse est le *mot*. Cela explique pourquoi les formalistes russes ont souvent abordé dans leurs travaux la question du sens des mots et des combinaisons de mots[1]. Cela explique aussi le titre de l'article de Vološinov «Le mot dans la vie et le mot en poésie»[2] (1926).

Enfin, après la révolution russe de 1917, la sociologie marxiste, souvent très vulgarisée par ses interprétateurs, a commencé à fortement

---

[1] Šklovskij, 1916; Vinogradov, 1923; Tynjanov, 1924.

[2] Rappelons que cet article est traduit pas Todorov comme «Le *discours* dans la vie...», ce qui change fondamentalement la perspective dans laquelle il doit être lu.

pénétrer dans les sciences humaines. Vers la fin des années 20, les recherches sur la langue poétique ont été transformées en «poétique sociologique» (*sociologičeskaja poètika*). Sa position dans le paradigme des sciences humaines a été fortement discutée, car ce nouveau domaine a été un point d'articulation de la linguistique et de la critique littéraire. Dans les travaux de Vološinov (surtout dans son article «Les frontières entre poétique et linguistique» 1930), nous voyons que cette «poétique sociologique» a été attachée à la critique littéraire, bien que les problèmes traités aient été propres à la linguistique. Cela explique aussi la différence entre la thèse de doctorat de Vološinov *Le problème de la transmission de la parole d'autrui,* attachée à la critique littéraire, et son livre *Marxisme et philosophie du langage* qui aborde des problèmes plus spécifiquement linguistiques.

On voit maintenant que l'article de Jakubinskij et les travaux de Vološinov n'ont pas été un phénomène particulier pour la linguistique et la critique littéraire des années 20. Ils ont traité de questions très actuelles pour cette époque et les conceptions qui ont été élaborées dans leurs travaux ont été déterminées par le niveau des savoirs de leur temps.

Le rapport entre l'article de Jakubinskij et les travaux de Vološinov et leur valeur scientifique devient plus évident si l'on prend en compte un autre travail qui actuellement est aussi tombé dans l'oubli. Il s'agit de l'ouvrage de V. Vinogradov *La poésie d'Anna Akhmatova* (1925). Dans ce travail, consacré à la spécificité du style de cette poétesse, Vinogradov introduit un chapitre «Les grimaces du dialogue», où il étudie le rôle du dialogue dans la poésie d'Akhmatova. Cette introduction des dialogues permet à la poétesse non seulement d'éviter la monotonie, mais aussi de créer une gamme d'effets émotionnels qui organisent l'architectonique du sens de ses poèmes.

En analysant la façon d'intégrer le dialogue comme forme particulière de la langue dans le monologue, ou «skaz», Vinogradov en distingue trois types d'interactions. Dans le premier type, le dialogue organise la composition d'un poème, en laissant au monologue le rôle de la description générale. Même dans ces cas, on trouve un entrelacement des répliques du dialogue et des remarques du monologue. Parfois, la poétesse prend à la fois le rôle de narrateur et de participante de dialogue, ce qui crée un entrelacement complexe des différentes voix.

Dans le deuxième type, le dialogue est intégré de façon implicite. Les interventions d'autrui sont intégrées dans le «skaz». Ce croisement des deux plans verbaux crée une composition complexe pleine d'allusions.

Dans le troisième type, le dialogue intégré dans la composition d'un poème sert à des effets esthétiques. La structure de ce dialogue est particulière, car il possède ses propres spécificités sémantiques.

Toutes les idées de Vinogradov sont illustrées par cette fine analyse des poèmes d'Anna Akhmatova. A la fin de ce chapitre, Vinogradov exprime le regret que les principes de l'organisation du dialogue ne soient pas encore étudiés pour la prose.

Nous pensons que ce travail de Vinogradov occupe une position intermédiaire entre Jakubinskij et Vološinov, parce que, d'une part, Vinogradov se réfère à l'article de Jakubinskij en appliquant certaines de ses idées, d'autre part, il analyse des œuvres littéraires en montrant la polyphonie des voix (sans utiliser ce mot) de narrateur, d'auteur et des héros. Cette polyphonie est créée grâce à l'intégration du dialogue. Ce travail de Vinogradov constitue ainsi un passage de l'analyse du dialogue dans le sens étroit chez Jakubinskij au dialogue intratextuel chez Vološinov.

Pour conclure, il faut indiquer que la problématique des travaux analysés de Jakubinskij, de Vinogradov et de Vološinov a été une partie intégrante de la situation des sciences de cette époque en Russie. La linguistique historico-comparative était considérée comme une science abstraite, qui s'occupe d'un objet très éloigné de la vie réelle. L'intérêt pour la langue vivante, pour l'utilisation de la langue et la créativité langagière a fait naître des recherches de nouveaux objets pour la linguistique. Le développement des nouvelles sciences – de la poétique et de la pragmatique, la pénétration de la philosophie marxiste et de la sociologie a transformé le paradigme des sciences humaines. Ce changement de paradigme a touché non seulement la linguistique, mais aussi d'autres sciences et les beaux-arts.

Comme témoignage de cette période, nous pouvons citer les mémoires de deux linguistes russes L. Zinder et T. Stroeva, qui ont été des élèves de Jakubinskij et qui ont travaillé à l'Institut de la culture langagière :

> «S'il faut caractériser la situation générale en linguistique de cette époque, on peut dire que c'était une situation de *recherches*. Et il aurait été surprenant s'il n'en avait été ainsi, si la linguistique soviétique n'avait pas recherché la nouveauté que nous voyons dans les autres domaines créatifs de cette époque – en théâtre, dans les beaux-arts, en musique, en littérature, etc. Il s'agissait de créer de nouveaux *objets*, un nouveau *matériau*, de nouveaux *chemins* et essentiellement, une nouvelle *base méthodologique*, que les linguistes cherchaient dans la philosophie matérialiste marxiste». (Zinder & Stroeva, 1999, p. 206)

Les travaux de Jakubinskij et de Vološinov ont été un seuil pour les changements dans ce paradigme scientifiques, en indiquant de nouvelles perspectives pour les sciences du langage. La conception du dialogue de Jakubinskij, ainsi que le dialogisme de Vološinov n'ont pas reçu de carac-

tère achevé dans les années 1920-1930. Il nous semble que cela est lié, d'une part, à la situation complexe des années 30 et, de l'autre, au destin tragiques de ces deux linguistes (Vološinov est mort de tuberculose, Jakubinskij a été isolé, ses travaux ont été interdits de publication pour raisons politiques). D'autre part, beaucoup de leurs idées étaient très en avance sur leur époque, et n'ont pas été pleinement appréciées par leurs contemporains.

Dans les années 30, il n'y eut aucune publication consacrée au dialogue. Le dialogue était considéré comme une forme propre à la parole quotidienne, ce qui était hors des intérêts scientifiques. A l'époque de Marr et du marrisme, la linguistique russe s'est orientée vers d'autres problèmes. Il n'y a que Ščerba qui mentionne le dialogue dans son article «La langue russe littéraire contemporaine» (1939), où il oppose deux forme de la langue – parlée, orale, et littéraire, écrite à la base de l'opposition dialogue – monologue. Il considérait la langue parlée, le dialogue comme une forme non codifiée. Cet avis de Ščerba explique partiellement l'absence d'intérêt des linguistes pour le dialogue dans les années 30, puisque c'était l'époque de développement de la théorie de la langue 'littéraire'. Cet avis de Ščerba a eu pour conséquence l'orientation des études du dialogue uniquement vers la langue parlée. Cette situation a perduré jusqu'au début des années 80. Cela explique pourquoi l'on ne trouve de rares références à Jakubinskij que dans les travaux sur la langue parlée.

La théorie de Vološinov a été redécouverte grâce à l'intérêt pour Bakhtine. Car Bakhtine a été lu essentiellement par les critique littéraires, qui n'ont vu dans les travaux de Vološinov que cet aspect. Ainsi, la théorie du dialogisme a été appliquée seulement à l'analyse du texte et elle a été considérée comme une théorie littéraire. C'est grâce aux travaux de chercheurs comme V. Alpatov que les linguistes modernes ont redécouvert les œuvres de Vološinov.

Ce n'est qu'à la fin du XXème siècle que la linguistique russe et mondiale s'est tournée vers la linguistique de la communication. Grâce à cela, une partie des principes formulés par Jakubinskij et Vološinov ont été redécouverts par l'ethnométhodologie de Sacks et Schegloff, par la sociolinguistique de Goffman et Gumperz et par l'ethnographie de la communication de Haimes. Cela a stimulé la relecture des travaux de Jakubinskij et de Vološinov pour trouver leur place dans l'histoire des idées linguistiques.

© Irina Ivanova

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ALPATOV V., 1995 : «Kniga 'Marksizm i filosofija jazyka' v istorii jazykoznanija», *Voprosy jzykozannija*, n°6. [Le livre *Marxisme et philosophie du langage* dans l'histoire de la linguistique]

—— 1998 : «Lingvističeskoe soderžanie knigi 'Marksizm i filosofija jazyka'», in *Baxtin. Tetralogija*. Moscou. [Le contenu linguistique du livre 'Marxisme et philosophie du langage']

— AUCOUTURIER M., 1994 : *Le formalisme russe,* Paris : PUF.

— BAXTIN M., 1993 : *Marksizm i filosofija jazyka, Baxtin pod maskoj,* M. [Marxisme et philosophie du langage]

— CLARK K. & HOLQUIST M., 1984 : *Mikhail Bakhtin*, Cambridge / London.

— IVANOV V., 1995 : «Ob avtorstve knig V. Vološinova i P. Medvedeva», *Dialog. Karnaval. Xronotop*, n°4. [La paternité des livres de Vološinov et Medvedev]

— JAKUBINSKIJ L. P., 1923 : «O dialogičeskoj reči», *Russkaja reč'*, 1. [Sur la parole dialogale]

—— 1986 : *Jazyk i ego funkcionirovanie*, Moscou. [La langue et son fonctionnement]

— KUŠNER B., 1916 : «O zvukovoj storone poetičeskoj reči», *Sbornik po teorii poetičeskoj reči*. Ch.1. Petrograd. [Sur l'aspect sonore de la parole poétique]

— LEONT'EV A., 1968 : «Žizn' i tvorčestvo L.P. Jakubinskogo», Predislovie k sborniku rabot Jakubinskogo *Jazyk i ego funkcionirovanie*, Moscou. [La vie et l'œuvre de L.P. Jakubinskij]

— LEVINSKAJA G., 1994 : «K teorii intonacii M.M. Baxtina», *Filologičeskie nauki.* n°1. [La théorie de l'intonation chez Bakhtine]

— «Ličnoe delo Vološinova», Publikacija Pan'kova, *Dialog. Karnaval. Xronotop*, 1995, n°2 [Le dossier personnel de Vološinov]

— MAXLIN V., 1996 : «Vremja sbrasyvaet maski», *Baxtin pod maskoj. Maska 5*. Moscou. [Le temps met bas les masques]

— MATEJKA, Ladislav, 1973 : «On the First Russian Prolegomena to Semiotics», in Voloshinov V . *Marxism and philosophy of language.*

— PAN'KOV N., 1995 : «Mifologema Vološinova», *Dialog. Karnaval. Xronotop*. n°2. [Le mythologème de Vološinov]

— ŠČERBA L.V., 1939 : «Sovremennyj russkij literaturnyj jazyk», *Russkij jazyk v škole*, n° 4. [La langue littéraire russe contemporaine]

—— 1915 : *Vostocnolužickoe narečie*, t.1 Petrograd. [Un dialecte sorabe de l'est]

— ŠKLOVSKIJ V., 1916 : «'Zaumnyj' jazyk i poèzija», *Sbornik po teorii poetičeskoj reči.* Č.1. Petrograd. [La langue 'transmentale' et la poésie]

— — 1914 : *Voskrešenie slova*, Petrograd. [La résurrection du mot]
— — 1917 : *Iskusstvo kak priëm. Sbornik po teorii poetičeskoj reči.* Č.2. Petrograd. [L'art comme procédé]
— TODOROV Tzv., 1981 : *Mikhail Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris : Seuil.
— TOMAŠEVSKIJ B., 1931 : *Teorija literatury. Poetika*, Leningrad. [Théorie de la littérature. Poétique]
— TYNJANOV J., 1924 : *Problema stixotvornogo jazyka*, Leningrad. [Le problème de la langue versifiée]
— TYNJANOV J. & JAKOBSON R., 1927 : «Problemy izučenija literatury i jazyka», *Novyj LEF*, n°12. [Problèmes de l'étude de la littérature et de la langue]
— VASIL'EV N., 1995a : «Kommentarii k kommentarijam biografii M. Baxtina», *Dialog. Karnaval. Xronotop*, n°4. [Un commentaire des commentaires de la biographie de M. Bakhtine]
— — 1995b : «V.N.Vološinov : biographičeskij očerk», in *Vološinov. Filosofija i sociologija gumanitarnyx nauk*, Saint-Pétersourg. [V. Vološinov : essai de biographie]
— VINOGRADOV V., 1923 : «O zadačax stilistiki», *Russkaja reč'*, Petrograd. [Sur les tâches de la stylistique]
— — 1923 : «K postroeniju teorii poetičeskogo jazyka», *Poetika*, III. [Pour l'édification d'une théorie de la langue poétique]
— — 1925 : Poèzija Anny Axmatovoj (stilističeskie nabroski), Leningrad. [La poésie d'Anna Akhmatova (esquisses stylistiques)]
— VINOKUR G., 1923 : «Poètika, lingvistika, sociologija» *Levyj front*, n°3. [Poétique, linguistique, sociologie]
— VOLOŠINOV V.N., 1926 : «Slovo v žizni i slovo v poèzii», *Zvezda*, n°3. [Le mot dans la vie et le mot en poésie]
— — 1927 : *Frejdizm*, Moscou - Leningrad. [Le freudisme]
— — 1929 : *Marksizm i filosofija jazyka*, Leningrad : Priboj [Marxisme et philosophie du langage]
— — 1930 : «Konstrukcija vyskazyvanija» *Literaturnaja učeba*, n°3. [La construction de l'énoncé]
— — 1930 : «O granicax meždu poètikoj i lingvistikoj», *V bor'be za marksism v literaturovedenii*, Leningrad, Priboj. [Les frontières entre poétique et linguistique]
— ŽIRMUNSKIJ V., 1921 : «Zadači poètiki», *Načala*, n°1. [Les tâches de la poétique]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 183-191

La pensée nomogénétique en URSS dans l'entre-deux-guerres : l'histoire d'un contre-programme

Patrick SERIOT
Université de Lausanne

La lecture de l'index des *Selected Writings* de R. Jakobson laisse apparaître des noms inattendus de philosophes romantiques (Goethe), de grammairiens slavophiles (K. Aksakov), de biologistes anti-darwiniens (K. von Baer, L. Berg), surtout dans ses textes de l'entre-deux-guerres.

Si l'on veut bien admettre que ces références ne sont pas fortuites, leur abondance, leur régularité méritent d'être prises en considération et étudiées de près. Jakobson, dans ses textes en russe et en tchèque, mais aussi, quoique de façon moins explicite, en allemand et en français, fait référence à un monde scientifique aujourd'hui oublié dans l'univers francophone, qui se présente comme une alternative au darwinisme.

Il s'avère qu'un grand nombre de leitmotive de Jakobson, restés incompréhensibles pour des exégètes comme G. Mounin ou même Martinet (le refus du hasard, l'obsession typologique, la notion de préformation, de tendance de l'évolution, de téléologie, de convergence des langues, de prise en compte du «facteur espace«) prennent tout leur sens si on les relit à la lumière de courants de pensée philosophiques et scientifiques qui, tout au long du XIXème siècle, en faisant référence à la *Naturphilosophie* allemande, se sont présentés comme un refus explicite et militant du darwinisme et du «positivisme».

L'intérêt de Jakobson pour les grands thèmes de l'*épistémè* romantique allemande, pour les positions et les découvertes de la linguistique slavophile, n'est pas isolé. Il se retrouve, de façon plus ou moins détournée, à des moments divers dans la linguistique soviétique de l'entre-deux-guerres, dans des configurations à l'étonnante complexité, où des adversaires déclarés, professant des principes scientifiques antithétiques, (Marr / Vinogradov) ou bien des chercheurs travaillant en pure ignorance réciproque (Bakhtine, Lyssenko) peuvent se retrouver paradoxalement unis autour des mêmes unités thématiques.

On peut donc lire Jakobson comme une introduction à la culture scientifique russe.

Mais à travers ces rapprochements inattendus on posera deux questions d'ordre épistémologique :

• comment s'organisent les rapports entre science et idéologie dans les sciences humaines?

• comment s'organisent les rapports entre temps et espace dans l'histoire des sciences humaines?

On rappellera les thèmes généraux de l'anti-darwinisme en Russie[1], puis on traitera le thème de la *forme* et du *type*.

1. L'ANTI-DARWINISME, UN PROGRAMME ANTI-POSITIVISTE

Les textes de Jakobson des années 1920-1930 s'organisent comme une *dénégation*, qui peut se résumer par une formule : «non au positivisme». Il s'agit d'un changement de paradigme annoncé, déclaré, répété à longueur de textes. Mais suffit-il de proclamer une rupture pour qu'elle soit effective? Se démarquer de quelque chose, c'est, dans une certaine mesure, en être toujours dépendant.

On commence à connaître le rôle qu'a joué l'ouvrage du biologiste Lev Berg *La Nomogénèse* dans la pensée de Jakobson[2] ou d'Olga Frejdenberg[3]. Berg refuse résolument ce qu'il pense être un trait essentiel du darwinisme : l'idée d'évolution non orientée vers un but, aléatoire. Son livre tente d'expliquer toute l'évolution des êtres vivants par l'idée de *loi* (en grec *nomos*) : la *nomogénèse*[4]. Mais il convient de rappeler l'existence d'un autre contemporain de Jakobson : A.A. Ljubiščev (1890-1972), autre anti-darwinien convaincu, et dont la pensée offre un éclairage particulièrement éclairant du contre-programme.

Ce biologiste à la culture encyclopédique était un entomologiste spécialiste de systématique et d'histoire des sciences. Il cherchait à construire une théorie permettant de faire en biologie des prévisions compara-

---

[1] Cf. Sériot, 1994a; 1994b; 1999a.

[2] «J'ai lu avec passion le livre de Berg sur la *Nomogénèse*» (R. Jakobson : lettre à B. Šklovskij, 26 fév. 1929, éd. dans Toman, 1994, p. 61.

[3] «J'ai été passionnée par la lecture de la *Nomogenèse* de Berg. [...] j'ai trouvé dans ce livre les preuves à l'appui de tout mon anti-darwinisme secret». (Frejdenberg, cité après Braginskaja, 1998, p. 750, cf. l'article de E. Velmezova dans ce même numéro).

[4] Cf. Sériot, 1999b, p. 181-182.

bles à celles des éléments chimiques manquant dans le tableau de Mendeleev. Comme L. Berg, il refuse l'idée de hasard et propose un explication du phénomène du vivant fondée sur l'idée de finalité, ou de conformité à un but. Mais il insiste encore plus sur l'idée de l'*ordre* du monde, fondée sur des *lois* de constitution des formes en l'absence de toute relation *généalogique* entre elles. Si Darwin postulait que les ressemblances entre deux espèces ne peuvent s'expliquer que par une ascendance commune, si Berg explique les ressemblances par la *convergence*, Ljubiščev, lui, s'intéresse aux ressemblances fondées sur des lois des *formes*. Pour lui, la classification des espèces, ou *systématique*, ne doit pas avoir de rapport avec la phylogénie, c'est-à-dire l'histoire de leur origine. Ljubiščev est sans doute celui qui présente le contre-programme de la façon la plus systématique, par une série de dichotomies dont le second terme est axiologiquement privilégié : mécanicisme / organicisme; mérisme (les parties) / holisme (le tout); chaos / harmonie; polémisme (la lutte) / harmonisme; monisme matérialiste / pluralisme[1].

Il est fascinant d'étudier ce *fonds de théories* en sciences naturelles qui agit comme *fond de discussion* dans une science humaine comme la linguistique. Le marrisme, tel qu'on peut le comprendre malgré l'obscurité de nombre de ses formulations, repose essentiellement sur le même refus d'expliquer les ressemblances par l'origine commune. Tout comme Jakobson, les marristes refusent l'idée de développement séparé des langues après détachement à partir d'un tronc commun. C'est l'arbre généalogique de Schleicher qui est, dans les deux cas, expressément visé[2]. Et les uns comme les autres cherchent à faire des rapprochements, des parallélismes entre des langues non parentes, à ceci près que Jakobson cherche des ressemblances d'ordre phonologique et Marr des ressemblances d'ordre sémantique.

Certes, lorsqu'on compare, on trouve toujours des ressemblances et des différences, tout dépend sur quoi on fait porter l'accent. Par exemple, par le refus du gradualisme et l'affirmation de la théorie des bonds (*skački*), Marr est plus près du contre-programme que Jakobson. Ce dernier pourtant, n'est pas toujours très clair dans ses principes : parfois pour lui les langues évoluent par rapprochement successif, parfois par sauts brusques[3]. Mais l'un comme l'autre refusent la clôture génétique, comme Berg.

---

[1] Cf. le recueil Ljubiščev, 1982.

[2] Sur la comparaison entre eurasistes et marristes par le refus des ressemblances héritées, cf. Sériot, 2000.

[3] Cf. Jakobson, 1931.

2. LOIS, TYPES ET FORMES

On a vu combien la notion de *nomogénèse* a marqué certains intellectuels russes de l'entre-eux-guerres. Il reste à examiner deux autres notions incontournables, à l'histoire si longue et si complexe qu'on ne fera ici que rappeler certaines de leurs manifestations dans le contre-programme en Russie, il s'agit de la *forme* et du *type*.

Vladimir Propp est extrêmement connu en Occident comme père de la narratologie[1], ses théories s'enseignent dans les collèges. Il semble pourtant un peu hâtif de revendiquer cet héritage direct. Le livre de Propp *Morphologie du conte*[2] utilise, à mon avis, la notion de «morphologie» dans un sens non pas structural, mais organique, en rapport avec la biologie romantique et la *Naturphilosophie* : la morphologie, en tant qu'«essence» organique, est capable de transformations à partir d'un *plan*, ou *type*[3]. Il est intéressant de noter que chaque chapitre du livre est précédé d'une épigraphe de Goethe, qui a disparu de la traduction anglaise, pourtant publiée à l'initiative de R. Jakobson[4]. Il est vrai que la traduction française[5], qui a scrupuleusement conservé ces épigraphes, n'a guère suscité de commentaires en ce sens.

Goethe, dans sa morphologie, ou *Formenlehre*, suit une ligne très différente de ce que fera plus tard Darwin. Ce dernier voyait l'apparition d'espèces nouvelles dans des variations accidentelles. Ces variations sont *aléatoires*, elles se font sans suivre une direction déterminée. Elles suffisent à expliquer la variété des *formes* organiques.

C'est le fait que de l'informe puisse naître une forme, qu'une structure définie puisse apparaître à partir de variations accidentelles, que réfutent ceux qui suivent la *théorie des types* de Goethe et Cuvier : la métamorphose, pour Goethe, ne change pas un type organique en un autre, elle ne peut mener qu'à des formations nouvelles *à l'intérieur du même type*[6].

Selon la théorie des types organiques de Cuvier[7], les êtres vivants sont construits suivant un très petit nombre de *plans* uniques, qui consti-

---

[1] Cf. Brémont, 1973, 1ère partie : «L'héritage de Propp».

[2] Propp, 1928.

[3] Sur ce thème, cf. Gasparov, 1998, p. 215.

[4] Propp, 1958, 1968.

[5] Propp, 1970.

[6] Cf. Cassirer, 1945, p. 105.

[7] Au contraire, pour Geoffroy Saint Hilaire, la totalité des êtres organiques suivent un plan unique. La controverse entre Cuvier et Geoffroy Saint Hilaire à Paris en 1830 a été suivie par Goethe avec passion.

tuent autant de principes d'explication *morphologique* autonomes, distincts de ceux qui sont fondés sur les conditions d'existence et de *milieu*. Il ne peut y avoir aucun rapport entre les différents types.

En théorie de l'histoire, la théorie des types est particulièrement bien représentée par la génération des «slavophiles tardifs» des années 1860-1880 (N. Danilevskij, N. Straxov), qui développent une *morphologie* historico-culturelle, dans le cadre de laquelle le monde slave et le monde «romano-germanique» étaient perçus comme des *types historico-culturels* différents, relevant d'une histoire morphologique différente[1]. Ces types sont fondamentalement *distincts* et invariables. De plus, tout comme dans les *embranchements* de Cuvier, que Danilevskij admirait beaucoup, les conditions d'existence et les systèmes d'organisation de chacun de ces types historico-culturels font que l'expérience historique, la culture, la philosophie et la science sont intégralement reliés à l'intérieur de chaque type[2]. Enfin, l'essentialisme de cette théorie des types fait que chacun incarne une «âme» ou une «destinée» particulière, qui jamais ne se répèteront. Une conséquence logique est que les relations interculturelles n'ont pas de signification et sont purement fortuites. On ne peut plus parler d'une civilisation humaine, d'une humanité une, mais seulement d'une variété de cultures, dont on peut tout au plus étudier, à la façon du botaniste ou du zoologiste pré-darwinien, la *morphologie*, c'est-à-dire les structures comparées. La comparaison sert ainsi à séparer et non pas à réunir. Il doit être bien clair que cette vision *morphologique* de l'histoire des cultures n'est pas propre à la Russie : en Allemagne on la connaît avec Spengler, qui utilise également la notion de morphologie des cultures. Rappelons enfin que Jakobson avait pour Danilevskij une grande admiration, il en parle comme d'un «fruit merveilleux» de la culture scientifique russe[3].

La morphologie des cultures, comprises comme des objets dénombrables, est la base des raisonnements ethnographiques de Troubetzkoy. Troubetzkoy distingue des unités vraies (qui sont «organiques»), et des unités fausses (qui sont «artificielles) :

> «Deux peuples proches par leur caractère national, vivant en contact l'un avec l'autre, et tous deux dirigés par d'authentiques nationalistes, auront immanquablement des cultures très proches, précisément à cause d'un tel échange de valeurs culturelles acceptables pour les deux parties. Mais cette unité culturelle se différencie radicalement de l'unité artificielle qui est le résultat des tendances à l'asservissement de la part de l'un de ces deux peuples». (Trubeckoj, 1921, p. 83)

---

[1] Cf. Gasparov, 1987, p. 53.

[2] Cf. Todes, 1989, p. 41.

[3] Jakobson, 1929.

Plus qu'ailleurs, peut-être, l'essentialisme platonicien s'est opposé, en Russie, au XIXème et au XXème siècles, à la pensée analytique et à ce qu'on appelle, en biologie, le populationnisme, qui consiste à considérer les espèces animales non comme des *types*, mais comme des ensembles d'individus. Il s'agit d'un avatar moderne de la querelle médiévale des réalistes et des nominalistes. La pensée essentialiste s'appuie sur l'apparente évidence des notions de discontinuité, d'invariance, de «types». Le fondement de ce type de pensée, d'origine platonicienne, est la géométrie : tout triangle, quel que soit la longeur de ses côtés est toujours un triangle, il *représente* l'idée de triangle. Il n'y a *aucun intermédiaire* avec d'autres figures géométriques, par exemple le rectangle. On est bien là dans une pensée du discontinu. Mais ce discontinu spatial est étendu à la discontinuité temporelle : dans une perspective essentialiste, l'origine de tout changement ne peut provenir que d'un *saut*, conduisant des essences anciennes aux nouvelles essences.[1]

On peut voir un exemple de la difficulté à abandonner la pensée typoligique-essentialiste dans l'interprétation du concept de phonème comme un «type de son», en particulier dans le sociologisme en linguistique, qui tente de s'élever du niveau de l'individu à celui du «fait» collectif. Dans le sociologisme des années 1920, l'individu n'est qu'un représentant plus ou moins approximatif du *type* représenté par la communauté de langue (*jazykovoj kollektiv*). Le corrolaire de cette pensée du type est la dévalorisation de la variation :

> «Sans parler du fait que dans les observations de la phonétique expérimentale les faits individuels de prononciation menacent d'oculter l'objet d'étude — le phonème, ou *type de son* accepté comme norme dans les limites d'une collectivité de langue, l'étude la plus minutieuse des lois gouvernant l'activité langagière de l'individu et expliquant les changements qui s'y produisent laisse inexpliqué le passage du fait individuel au fait collectif». (Šor, 1926, p. 39)

> [Sur la définition du sens comme fait social et non individuel] : «Dans l'aspect externe (sonore) du mot, cela correspond à la distinction entre le *type* sonore idéal existant dans la communauté de langue (le phonème) et l'ensemble de ses *réalisations approximatives* dans le parler individuel de chacun des membres de cette communauté. Les observations montrent que deux prononciations du même son par le même individu sont déjà différentes entre elles; or le fait même de la compréhension mutuelle montre de façon tout aussi indubitable qu'il existe quelque chose de commun entre toutes ces prononciations. C'est la théorie du phonème, élaborée indépendamment les uns des autres par Baudouin de Courtenay et quelques chercheurs

[1] Sur la critique de l'essentialisme du point de vue de la biologie moderne, cf. Mayr, 1989, p. 67 sqq.

français, qui permet de dégager cette forme commune, ou phonème, qui détermine l'acivité de l'individu et qui est le bien propre de l'ensemble de la collectivité». (*Ib.*, p. 66-67)

La théorie des types, pourtant, présente dans la linguistique en Russie de nombreux avatars. Ainsi, pour les marristes, un type de langues, s'il se distingue par des spécificités à la fois formelles et sémantiques, est en même temps une étape «dialectique» dans le «processus glottogonique unique» :

«selon le tableau, on pourrait penser que chaque langue ou chaque groupe de langues de même type représente le résultat d'un système, mis en forme dans un autre système, comme si le processus de développement avait des stations de bifurcation commodes, différentes étapes créatrices, entre lesquelles on ne pourrait que végéter. En réalité, ces stations ou ces étapes sont des points cruciaux, des révolutions. Elles font exploser le milieu établi, et ouvrent des voies nouvelles, suivant lesquelles peu à peu s'établit une constitution (složenie) de *type* nouveau; c'est sur ces voies nouvelles que naît une divergence, l'apparition d'une antithèse à côté de la thèse, donnant à l'issue de la lutte une nouvelle solution dans la mutation (*sdvig*) vers la station de bifurcation suivante. La création est dans le mouvement lui-même, et non aux étapes, comme elle n'est pas aux débuts, mais dans le processus d'accumulation continue et dans la dynamique du matériau»[1].

CONCLUSION

Ces quelques remarques suscitent une réflexion sur les *temporalités longues* en histoire des sciences humaines, à l'opposé de la notion de «coupure épistémologique» (Bachelard) ou de «changement de paradigme» (Kuhn).

Il reste alors à trouver l'équivalent pour la réflexion sur l'espace et l'air du lieu : une vision non discontinue des limites entre les cultures scientifiques et les «traditions» nationales en linguistique.

© Patrick Sériot

[1] Marr, cité, sans indication de source, par Serdjučenko, 1931, p. 175. [Malgré tous mes efforts, je n'ai pas réussi à faire une traduction plus élégante, *P.S.*]

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BRAGINSKAJA, N.V., 1998 : «Posleslovie ko 2 izdaniju», Frejdenberg O.M. *Mif i literatura drevnosti*. Moskva : Nauka, p. 744-765. [Postface à la 2ème édition] de O.M. Frejdenberg : Le mythe et la littérature antique]

— BREMONT Claude, 1973 : *Logique du récit*, Paris : Seuil, 1973.

— CASSIRER Ernst : «Structuralism in Modern Linguistics», *Word*, vol. 1, n° 2, août, p. 99-120.

— GASPAROV Boris, 1987 : «The Ideological Principles of Prague School Phonology», in K. Pomorska et al. (ed.) : *Language, Poetry and Poetics*, Berlin - New York : Mouton De Gruyter.

— GASPAROV Boris, 1998 : «V poiskax drugogo», in *Moskovsko-tartuskaja semiotičeskaja škola*, Moskva : Jazyki russkoj kul'tury. [A la recherche de l'autre]

— JAKOBSON Roman, 1929 : «Über die Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik», *Slavische Rundschau*, 1, Prague, p. 629-646.

— JAKOBSON Roman, 1931 : *K xarakteristike evrazijskogo jazykovogo sojuza*, Paris : Izdatel'stvo evrazijcev, 59 p. [Pour une caractérisation de l'union eurasienne de langues] (repris dans *Selected Writings*, 1, 1971, p. 144-201).

— LJUBIŠČEV A.A., 1982 : *Problemy formy, sistematiki i èvoljucii organizmov*, Moskva : Nauka. [Les problèmes de la forme, de la systématique et de l'évolution des organismes]

— MAYR Ernst : *Histoire de la biologie*, t. 1., Paris : Fayard.

— PROPP V., 1928 : *Morfologija skazki*, Leningrad : Akademija (2e éd., complétée et corrigée : Leningrad : Nauka, 1969). [La morphologie du conte]

— PROPP V., 1958 : *Morphology of the Folk Tale*, S. Pirkova-Jakobson ed., Bloomington : Indiana University Press.

— PROPP V., 1968 : *Morphology of the Folk Tale* (2e éd., modif.), A. Dundes ed., Austin-London : University of Texas Press.

— PROPP V., 1970 : *Morphologie du conte*, Paris : Seuil, trad. de Marguerite Derrida.

— SERIOT Patrick, 1994a : «Aux sources du structuralisme : une controverse biologique en Russie», *Etudes de Lettres*, Lausanne, Janv-mars, p. 89-103.

— SERIOT Patrick, 1994a : «1994f. «L'origine contradictoire de la notion de système : la genèse naturaliste du structuralisme pragois», in M. Mahmoudian et P. Sériot (éd.) : *Cahiers de l'ILSL*, n°5, : *L'Ecole de Prague : l'apport épistémologique*, p. 19-58.

— SERIOT Patrick, 1999a : «The Impact of Czech and Russian Biology on the Linguistic Thought of the Prague Linguistic Circle», *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. 3, p. 15-24.
— SERIOT Patrick, 1999b : *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : P.U.F.
— SERIOT Patrick, 2000 : «Eurasistes et marristes», in Sylvain Auroux (éd.) : *Histoire des idées linguistiques*, t. III, Liège : Mardaga, p. 473-497.
— ŠOR Rozalija O., 1926 : «Krizis sovremennoj lingvistiki», Jafetičeskij sbornik, n° 5, p. 32-71. [La crise de la linguistique contemporaine]
— TODES D. : *Darwin without Malthus*, New York - Oxford : Oxford University Press.
— TOMAN Jindřich, 1994 : *Letters and Other Materials from the Moscow and Prague Linguistic Circles, 1912-1945*, Ann Arbor : Michigan Slavic publications / Cahiers Roman Jakobson, 1.
— TRUBECKOJ (TROUBETZKOY) N.S. : «Ob istinnom i ložnom nacionalizme», *Isxod k Vostoku*, Sofija. [Sur le vrai et le faux nationalisme]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 193-207

Choisir un alphabet, une question linguistique ? Discussions sur le choix des système d'écriture en URSS (1926-1930)

Elena SIMONATO-KOKOCHKINA
Université de Lausanne

INTRODUCTION

Avec l'instauration du pouvoir communiste en 1917, le gouvernement bolchevik élabore tout un programme d'actions visant l'«édification culturelle» [*kul'turnoe stroitel'stvo*] qui fait partie du vaste plan de la transformation du pays et de la société. Le travail réalisé dans le domaine de l'«édification linguistique» [*jazykovoe stroitel'stvo*], qui en fait partie, est énorme. On peut résumer comme suit ses grandes lignes:

1) années 1920 : choix du système d'écriture (le latin) ;
2) années 1920-1930 : création des alphabets à base latine ;
3) 1ère moitié des années 1930 : unification des alphabets ;
4) 2e moitié des années 1930 : passage à des alphabets à base russe.

L'activité même de la création et du changement des alphabets est un terrain où difficultés théoriques, pratiques et politiques s'entremêlent. Le sujet à traiter est trop vaste pour prétendre en cerner tous les contours. Cet article ne vise pas à couvrir l'intégralité du champ concerné, mais à proposer un éclairage. C'est l'interaction des arguments linguistiques et politiques dans les discussions sur le choix du système d'écriture qui est au centre de notre étude car ce sont souvent des choix prétendument «linguistiques», mais en réalité politiques, qui ont déterminé en fin de compte la destinée d'un peuple ou d'un groupe ethnique au sein de l'Union.

0. ETAT DES LIEUX

Nous sommes en 1926, tout au début de l'édification linguistique. Ce qui est relativement bien connu sur ce processus, à travers les ouvrages d'Alpatov (2000), Creissels (1977), Carrère d'Encausse (1987), Fierman (1991), Isaev (1979), Smith (1998), c'est le contexte institutionnel, la factographie de cette période. Mais ce qui l'est beaucoup moins, ce sont les discussions qui se sont tenues lors des congrès consacrés aux questions de l'alphabet et qui continuaient dans les périodiques. Nous fondons donc notre étude sur ces tous premiers témoignages du travail en question. Il s'agit notamment du procès-verbal du Ier Congrès Turkologique qui s'est tenu à Bakou en 1926[1], du compte-rendu de la séance conclusive de la Commission pour la latinisation de l'alphabet russe de 1930, ainsi que du rapport de la Commission pour la latinisation de l'alphabet russe adressé au Conseil de l'Administration centrale des établissements scientifiques [*Glavnauka*] datant de 1930.

1. UN PROBLEME LINGUISTIQUE ?

> «Dans une situation abstraite, si l'on connaît le rang phonétique d'une langue donnée, le problème du choix du système graphique semble une tâche des plus faciles. Mais l'alphabet, en tant que moyen d'écriture, possède une *signification sociale*, et pour cette raison le problème du choix entraîne plusieurs autres problèmes». (Berdiev 1926, p. 272)

Cette thèse de B. Berdiev, délégué du Tatarstan, énoncée lors du Ier Congrès turkologique nous semble refléter le mieux les enjeux du choix du système d'écriture.

N.Ja. Jakovlev (1892-1974)[2], linguiste, distingue dans son intervention[3] plusieurs aspects dans la question de l'alphabet telle qu'elle se pose au Congrès, à savoir :

---

[1] Le Ier Congrès Turkologique s'est tenu en février 1926 et a réuni un peu plus de cent délégués, représentants des organisations scientifiques et publiques de toutes les républiques et régions autonomes turco-tatares ainsi que 20 personnes du monde scientifique.

[2] Linguiste, spécialiste en caucasologie, linguistique théorique et appliquée, problèmes de phonétique et phonologie, théorie de l'orthographe, Jakovlev est une des figures clés de l'édification linguistique : élaboration d'alphabets et de codes orthographiques pour les langues sans écriture de l'Union Soviétique et les langues de littérisation récente.

[3] Jakovlev, 1926, p. 217.

1) la situation culturelle et sociale des peuples,
2) l'élaboration technique de l'alphabet,
3) le problème du système graphique à adopter.

> «Toute réforme de l'alphabet auprès des nationalités orientales doit tenir compte de toutes les conditions *objectives* de l'existence de telle ou telle autre nationalité». (Jakovlev 1926 : 221)

Ceci est donc le point de vue du linguiste. Mais nous essaierons ici de mettre en évidence la difficulté, de la part des adeptes de l'alphabet latin et de ceux de l'alphabet arabe, d'être objectifs, d'adopter un point de vue non intéressé lorsqu'il s'agit de choisir l'alphabet.

2. UNE PREMIÈRE DÉLIMITATION

En 1926, le choix est entre l'alphabet *latin* et l'alphabet *arabe*. Celui du russe ne se pose plus, et voici comment ceci est expliqué à l'époque.

D'après Jakovlev (1926, p. 222), l'alphabet russe comporte des connotations négatives. Il est historiquement lié, pour les peuples orientaux, à la politique russificatrice du gouvernement tsariste. En ce qui concerne l'alphabet arabe, dit Jakovlev, «l'histoire a déjà dit son mot» à propos de cet alphabet. Son domaine d'emploi ne dépasse pas les limites de la culture musulmane.

Cette première délimitation, largement partagée par les représentants des régions (cf. Aliev 1928, p. 22) est déjà, comme nous le voyons, d'ordre politique.

3. Y A-T-IL DES CRITÈRES TECHNIQUES POUR LE CHOIX DE L'ALPHABET?

C'est L. Žirkov, lui aussi linguiste, qui s'exprime sur la création de l'alphabet d'un point de vue technique. Il distingue (1926, p. 233) trois critères pour juger des qualités techniques des alphabets, à savoir :

- la commodité pour la lecture (la perception par les yeux de la personne qui lit) ;
- la représentation sur papier de cet alphabet par les moyens techniques que possède l'époque ;
- la facilité de l'apprentissage de l'alphabet pour les masses.

Tous ces arguments techniques jouent d'après Žirkov contre l'alphabet arabe[1], et voici pourquoi :

Une trop grande beauté de l'alphabet arabe nuit à sa netteté. L'alphabet arabe est beau, mais cette beauté constitue en même temps son défaut puisqu'il est absolument impossible de reproduire l'alphabet arabe avec les moyens techniques qui nous avons à disposition actuellement. Sur ce point, l'alphabet latin est hors concurrence.

Žirkov met en évidence les difficultés de l'imprimeur qui doit composer un texte arabe composé de «petites bêtes». Les lettres arabes comportent en effet plusieurs éléments qui dépassent en haut, en bas et de côté, absents dans l'alphabet latin. Faites de plomb, ces lettres se cassent souvent, suite à quoi on obtient un pourcentage très élevé de lettres abîmées, et si l'imprimeur ne les distingue pas suffisamment, cela entraîne des fautes de frappe. Sur ce point également, c'est l'alphabet latin qui a le dessus.

Du point de vue de l'apprentissage, la simplicité de l'alphabet latin est hors concurrence. Premièrement, il ne possède pas différentes lettres dans différentes positions. Deuxièmement, l'alphabet latin est moins lié, ce qui constitue son avantage et le rend, d'après Žirkov, plus facile à apprendre pour une personne analphabète.

Nous allons voir que c'est à partir de critères très semblables qu'un autre intervenant, G. Šaraf, délégué du Tatarstan, dans son intervention «Le système arabe et le système latin de l'écriture et le problème de leur adaptation pour les ethnies turco-tatares» défend l'alphabet arabe. Son argument principal consiste à affirmer :

> «puisqu'il s'agit non pas de *choisir* un alphabet, mais bien de *changer* d'alphabet, ce qui implique de grandes difficultés, il faut alors compenser les pertes et justifier l'énergie et les moyens dépensés.» (Šaraf 1926, p. 243)

Or, l'alphabet arabe reste quand même supérieur au latin, affirme Šaraf[2]. Il commence en effet par exposer presque les *mêmes critères* qu'avait mentionnés Žirkov pour défendre l'alphabet latin, à savoir :

1) dans quelle mesure tel ou tel autre système d'écriture est apte à une transmission complète de la pensée dans une langue donnée ;

---

[1] Žirkov parle évidemment uniquement des alphabets qui sont en compétition, en omettant l'alphabet géorgien, arménien, etc.

[2] Lors de la comparaison générale des alphabets, Šaraf compare le système russo-latin avec l'arabe ; lors des comparaisons concrètes, il compare les caractères latins employés en Azerbaïdjan avec l'alphabet réformé du Tatarstan. C'est-à-dire qu'il se réfère à des alphabets différents selon ce qu'il veut prouver.

2) lequel permet une lecture plus rapide ;
3) la vitesse de l'écriture ;
4) la commodité de la technique d'imprimerie.

Voici ses réponses :

Premièrement, les deux alphabets en question possèdent un nombre suffisant de graphèmes.

Deuxièmement, à propos de la vitesse de lecture, Šaraf[1] conclut qu'une personne qui sait lire perçoit non pas des lettres séparées, mais des mots entiers. Cela signifie que pour mémoriser une autre écriture, nous devons mémoriser non seulement ses lettres, mais également tout le processus de lecture. Or, les lettres de l'alphabet latin sont en grande partie des dessins composés de lignes droites combinées avec le dessin « o » qui sont inscrits dans des rectangles, tandis que les lettres arabes ont une ligne principale de laquelle partent des lignes non droites différentes par leurs tailles et les signes ou des points. Cette caractéristique donne à chaque mot (Šaraf l'appelle «mot-hiéroglyphe») un caractère particulier et *facilite sa mémorisation.*

Šaraf recourt même à des preuves médicales en faveur de l'alphabet arabe. *L'œil se fatigue plus*, affirme-t-il, d'après les oculistes, lors de l'écriture latine. Une personne distingue mieux (à une distance plus grande) le texte écrit en alphabet arabe. Preuve en est que parmi les peuples de l'Orient, même parmi les personnes occupées pendant toute leur vie par la lecture, on ne rencontre que très peu de gens qui portent des lunettes. Les lunettes sont d'après Šaraf «un cadeau de la part du système russe de l'écriture».[2]

Son autre argument médical consiste à dire que *la direction de l'écriture* dextrogire est contre le sens des aiguilles d'une montre (alphabet latin) et sinistrogire, dans le sens des aiguilles d'une montre (alphabet arabe). Du point de vue de la musculature humaine, dit Šaraf[3], l'écriture dans le sens des aiguilles d'une montre (comme tous les mouvements, p. ex. lors des travaux manuels) est plus facile. L'écriture arabe exigerait ainsi *moins d'efforts*. Il reste bien entendu, note-t-il, le fait que l'alphabet arabe comporte un nombre très élevé de points et de signes au-dessus de la ligne, mais si l'on compte le détachement de la main lors de l'écriture, on gagne quand même en vitesse par rapport à l'écriture latine.

Le troisième critère de Šaraf est la rapidité d'apprentissage de tel ou tel autre alphabet. D'après lui, l'alphabet arabe s'apprend plus facilement

---

[1] Šaraf, 1926, p. 247.
[2] *Ibid.*, p. 249.
[3] *Ibid.*, p. 252.

car dans l'alphabet latin, chaque lettre possède quatre écritures, contre deux dans l'alphabet arabe.

Nous noterons ici que ce dernier critère, qui pourrait être un critère linguistique important, est également manipulé par chacun des opposants. La réponse dépend en fait de ce que chacun des opposants appelle «apprentissage rapide», le nombre des différentes écritures d'une même lettre (pour Šaraf) ou la rapidité de la liquidation de l'alphabétisme (pour Aliev)[1].

Aux thèses de Šaraf à propos de la *commodité de l'alphabet arabe pour l'imprimerie*, Berdiev[2] répond que l'écriture arabe s'est développée pour l'écriture manuelle, qu'elle n'a pas suivi l'évolution engendrée par l'imprimerie. Oui, les «queues» sont nécessaires pour l'écriture manuelle, mais elles deviennent inutiles pour l'imprimerie, dit-il. Il faut séparer, tôt ou tard, la forme imprimée et la forme manuelle de l'écriture arabe. Mais en même temps, l'élimination des queues rendrait d'après lui l'écriture plus monotone, ce qui exige un effort plus important pour comprendre.

A propos de la *direction de l'écriture arabe* présentée par Šaraf comme anatomique, Berdiev souligne[3] que la main accomplit également des mouvements de gauche à droite. En outre, dit-il, la thèse de Šaraf à propos de la prédominance des mouvements sinistrogires dans l'écriture en arabe n'est pas prouvée par des données statistiques.

U. Aliev, président du Conseil régional du Caucase Nord, reprend la même problématique lorsqu'il fait remarquer que dans l'écriture arabe les chiffres sont écrits de gauche à droite, il faut donc s'arrêter et reprendre l'écriture en sens inverse ; d'où l'impossibilité d'utiliser la machine à écrire et les coûts élevés de l'imprimerie à 50% (une imprimerie doit posséder 5 puds (1 pud équivaut à 16 kilos) de caractères russes et 14-20 puds de caractères latins).

Enfin, un autre intervenant, N. Turjakulov, du Tatarstan, souligne[4] les *difficultés de l'écriture de droite à gauche*, dans le domaine des mathématiques et de la chimie notamment. Le même critère de l'écriture, l'écriture arabe dextrogire, est ainsi présenté comme un argument pour ou contre l'alphabet en question.

Šaraf, conclut Berdiev[5], avait employé pour prouver la supériorité de l'écriture arabe des critères qui pourraient *facilement être retournés contre ladite écriture*, à savoir :

---

[1] Aliev, 1926, p. 268.

[2] Berdiev, 1926, p. 273.

[3] *Ib.*, p. 274.

[4] Turjakulov, 1926, p. 263.

[5] Berdiev, *ibid.*

• est-ce que l'alphabet en question est apte pour la transmission des pensées ? Mais, répond Berdiev, parmi les 28 lettres arabes, 19 à 20 sont utilisées pour les langues turques, tandis que, parmi les 26 lettres latines, toutes les 26 conviennent pour représenter les sons turks ;

• lequel des alphabets permet une lecture plus rapide ? Selon Berdiev, plusieurs chercheurs se prononcent en faveur de l'écriture latine ;

• à propos de la commodité de l'alphabet arabe pour l'imprimerie, dit Berdiev, les données de Šaraf sont tout simplement fausses ;

• le caractère compact de l'écriture arabe : bien sûr, dit Berdiev, en arabe on n'écrit pas les voyelles, mais ce n'est pas un vrai critère de comparaison des alphabets.

Un autre orateur, Aliev, va souligner[1] à son tour que l'alphabet arabe n'a jamais été perfectionné. Ses défauts peuvent être résumés comme suit[2] :

• l'absence de voyelles (l'arabe étant une langue sémitique qui n'a pas de voyelles dans les racines), qui rend la lecture difficile ;

• la ressemblance de graphisme des différentes lettres arabes et le nombre élevé de points ;

• son inadéquation pour exprimer la phonétique des langues des autres peuples musulmans, surtout des peuples montagnards. (Pour la langue tatare, cite Aliev, il faudrait ajouter 80% de lettres) ;

• un même signe représente différents phonèmes.

Aliev souligne[3], comme avantage de l'alphabet latin, le fait qu'il correspond à toutes les exigences de la *pédagogie et de l'orthographe* (tout comme, soulignerons-nous, l'arabe chez Šaraf auparavant) : absence de diacritiques, différentiation facile d'où facilité à apprendre (5-6 semaines au lieu des 5-6 mois) ; écriture en ligne droite ; simplicité de sa forme ; possibilité de l'écriture détachée en caractères d'imprimerie et de l'écriture liée dans les manuscrits.

Nous pouvons nous rendre compte, à partir de ces citations, qu'on ne peut comparer objectivement les avantages et les inconvénients de deux alphabets que si les opposants adoptent les *mêmes critères*. Or, chacun semble surtout essayer de mettre en évidence ce qu'il trouve de positif dans l'alphabet qu'il défend et trie les faits *ad hoc*. Ils n'arrivent par à comparer vraiment les qualités des deux alphabets en concurrence.

Chacun a présenté, nous semble-t-il, les différents côtés des mêmes arguments linguistiques et techniques. Seulement, il n'y avait peut-être pas

---

[1] Aliev, 1926, p. 269.

[2] Aliev, *ibid.*, p. 270.

[3] Aliev, *ibid.*, p. 312.

d'arguments linguistiques qui aient été clairement en faveur de l'alphabet latin ou de l'alphabet arabe.

D'après Alpatov, en effet[1], si l'écriture ne présente pas de graves défauts (si elle n'est pas trop incommode), le facteur linguistique n'est pas important pour le choix de l'alphabet. Les thèses des deux parties participant à la discussion, analysées ci-dessus, illustrent parfaitement le fait souligné par Alpatov[2], à savoir que les arguments linguistiques en faveur de tel ou de tel autre alphabet ont toujours été auxiliaires et ont été (souvent inconsciemment) employés pour masquer les vrais intérêts, qui sont en dehors de la linguistique.

4. UN CHOIX POLITIQUE

Plusieurs chercheurs ont mentionné les arguments politiques qui ont sous-tendu le choix en faveur de l'alphabet latin[3]. Nous nous proposons de suivre comment, lorsque viennent à manquer les arguments «linguistiques», les opposants laissent enfin échapper leurs «vrais» arguments politiques.

On ne peut avoir des écritures différentes pour des peuples proches et apparentés, car ceci rendrait difficile leur communication économique et culturelle, dit Šaraf[4] dans sa défense de l'alphabet arabe.

> «Si l'on aborde le problème de manière réaliste et non pas abstraite, il vaut mieux garder le système arabe, autrement, en aspirant à l'internationalité, non seulement nous n'y arriverons pas, mais nous nous retrouverons dans une situation où les travailleurs qui ont liquidé leur analphabétisme en système latin, non seulement ne pourront pas utiliser les richesses de l'imprimerie azéri, mais ne pourront même plus en leur latin écrire une lettre aux parents à la campagne» (Šaraf, 1926, p. 256)

En même temps, en critiquant Šaraf, Aga-Zade écrit[5] que les arabistes trouvaient que l'imperfection de l'alphabet ne peut pas servir de raison pour freiner le progrès.

---

[1] Alpatov, 2000, p. 61.

[2] *Ibid.*, p. 62.

[3] Cf. Fierman 1991, p. 69-81.

[4] Šaraf, 1926, p. 256.

[5] Aga-Zade, 1928, p. 60.

4.1. LE PROBLEME DE L'HERITAGE CULTUREL

Est-il possible de réformer l'alphabet arabe en éliminant tous ses défauts, demande Aga-Zade[1]? S'il possède quelques défauts qui ne sont pas éliminables, ne serait-il pas plus pratique, plutôt que d'aller d'une impasse à une autre, de le laisser tel quel dans les écrits anciens et dans les sciences de religion, et d'adopter pour la culture future un alphabet qui répond à toutes les exigences de la sciences et de l'art?

Cette solution a des avantages et des inconvénients.

Inogamov, représentant du Tatarstan, souligne[2] que le passage au latin rendra inutilisable l'héritage littéraire, ou l'on devra réimprimer en latin plusieurs textes. Aga-Zadé répondra à cela en 1928[3] que la réimpression de tous les livres turks ne prendra pas plus de huit mois. Surtout qu'il y a énormément de livres à contenu religieux, on ne planifie donc pas de les réimprimer. Son autre argument consiste à dire que les Russes ont passé de l'alphabet slave de d'Eglise à l'alphabet civil russe actuel, ce problème s'était déjà posé. En fin de compte, tout ce qui était considéré comme utile pour la société et la science a été réimprimé.

Cependant, Inogamov attire l'attention sur *les avantages de l'introduction de l'alphabet latin du point de vue politique* :

- pour rattraper les pays avancés, il faut recourir à un outil plus parfait ;
- l'introduction du latin nous détache du cléricalisme, qui a été la raison de notre retard ;
- les capitalistes changeront leur opinion à notre sujet, ils respecteront les droits des peuples de l'Orient.

4.2. L'ALPHABET LATIN ET L'IDÉOLOGIE DE L'INTERNATIONALISME

Le passage à l'alphabet latin correspondait à l'esprit prédominant en URSS, à l'idéologie de l'internationalisme.

Dans ce courant d'idées, U. Aliev souligne[4], comme avantage de l'alphabet latin, son *caractère international*, tout comme le fait Čoban-Zade, Tatar de Crimée.

> «Le caractère commun de l'écriture des peuples européens constitue une des bases de la culture européenne commune». (Čoban-Zade, 1928, p. 19)

---

[1] Aga-Zade, 1926, p. 283.

[2] Inogamov, 1926, p. 285-286.

[3] Aga-Zadé, 1928, p. 59.

[4] Aliev, 1926, p. 312.

D'après Aga-Zade[1], également, «l'alphabet latin, comme le plus répandu, a la possibilité de devenir dans le futur l'alphabet de toute l'Humanité».

Les buts politiques de cette étape de l'édification linguistique ont été exposés par plusieurs chercheurs[2]. Premièrement, les changements multiples dans le système de l'écriture ont servi à isoler les peuples de leur héritage culturel. Deuxièmement, cela a empêché la réalisation politique d'une unité panturke ou panislamique dans la région. Les musulmans de l'URSS se sont retrouvés avec une écriture différente de celle des musulmans des pays voisins.

Ce sont les arguments politiques, beaucoup moins nombreux, mais plus forts, qui ont décidé le choix. Les arguments linguistiques et techniques ne sont que de pseudo-arguments.

5. UNE MÊME ARGUMENTATION : DISCUSSIONS SUR LA LATINISATION DE L'ÉCRITURE RUSSE

Vers la fin des années 1920, il pouvait sembler que la latinisation allait devenir globale. C'est à cette époque que furent élaborés des alphabets latins pour le géorgien et l'arménien, et, enfin, pour le russe. Si en 1926 Baitursun croyait juste d'introduire le latin pour les peuples qui ne possédaient aucune écriture et ceux qui doivent perfectionner leur écriture arabe, mais pas pour ceux qui utilisent l'alphabet russe[3], en 1930 tout a changé.

Et nous allons voir qu'en 1930, lorsque se pose la question de la latinisation de l'alphabet russe, ce sont les mêmes arguments techniques et linguistiques qui remontent à la surface.

5.1. UNE MEME ARGUMENTATION LINGUISTIQUE

Jakovlev affirme en 1930[4] que le système graphique latin répond plus que l'alphabet russe au niveau de la technique polygraphique moderne et de la physiologie de l'écriture et de la lecture. Le système latin, tout comme la physiologie de l'œil et de la main moderne, correspond au niveau moderne de l'évolution de la technique, tandis que les formes graphiques de l'alphabet russe se situent à un niveau plus bas de l'évolution des forces

---

[1] Aga-Zade, 1928, p. 63).

[2] Cf., p. ex. Fierman, 1991, p. 53.

[3] Baitursun, 1926, p. 287-288.

[4] Jakovlev, 1930, p. 37.

productrices. Pour cette raison, les formes des lettres latines sont plus économes dans le sens de l'espace, plus nettes et commodes pour l'écriture et la lecture, plus belles et pratiques.

L'alphabet latin facilitera et *accélérera* d'après Jakovlev *les processus de lecture* et de l'écriture, puisqu'il est, dans ses formes graphiques, plus adapté aux mouvements de l'œil et de la main de l'homme moderne. De plus, le passage vers l'alphabet latin donnera une grande économie de papier.

5.2. ARGUMENTATION POLITIQUE

Mais le vrai argument du moment est de nouveau politique et très explicite :

> «Tout système graphique n'est pas uniquement un système d'écriture, mais aussi son idéologie – l'alphabet reflète l'idéologie de la société et de la classe qui l'a créé». (Jakovlev, 1930, p. 209)

Nous voyons avant tout resurgir la même délimitation qu'en 1926, qui sert de nouveau à discréditer l'alphabet russe. L'alphabet russe est présenté (comme auparavant, à propos des peuples turks), comme symbole de «l'exploitation tsariste» et du chauvinisme grand-russe. Cela se reflèterait, d'après Jakovlev, dans le désir des peuples qui utilisaient le système graphique russe de passer au système latin comme *idéologiquement neutre* et international. En outre, il y aurait une contradiction de la presse soviétique entre son contenu socialiste international et sa couverture nationale bourgeoise.

Le latin s'est déjà, d'après Jakovlev, transformé en *système graphique international.* La latinisation de l'écriture russe est ainsi devenue un problème de l'édification culturelle. Jakovlev écrit en 1930 :

> «Le territoire de l'alphabet russe représente une sorte d'enclave introduite entre les pays qui ont adopté l'alphabet latin de la Révolution d'Octobre et les pays de l'Europe Occidentale.[...] De ce point de vue, à l'étape de l'édification du socialisme, l'alphabet russe existant en URSS se présente comme un anachronisme, comme une sorte de barrière graphique qui divise le groupe le plus nombreux des peuples de l'Union de l'Orient révolutionnaire tout comme des travailleurs et du prolétariat de l'Occident.» (Jakovlev 1930, p. 35-36)

Le latin est vu comme «alphabet unifié international du socialisme» et «un pas vers la langue internationale». Nous citerons en guise de conclusion de la discussion les raisons politiques, économiques et pédagogiques

du choix de l'alphabet latin pour la langue russe exposées dans le «Compte-rendu...» de 1930[1] :

• L'alphabet à base latine internationale renforcera et développera *l'union du prolétariat* de l'URSS avec celui de l'Occident et de l'Orient.

• Le passage des Russes à l'alphabet latin marquera le début du passage de tous les peuples de l'URSS à l'alphabet uni à base latine. Ceci sera l'expression graphique de *l'unité politique* de tous les peuples de l'URSS. (La division et la désunion représente une survivance des divisions bourgeoises de l'époque tsariste).

• Le passage au latin libérera définitivement les travailleurs de toute influence des livres et de la presse d'avant la Révolution. Bien entendu, tout ce qui présente de l'intérêt sera réédité en alphabet latin.

CONCLUSION

Mais le choix d'un alphabet, ne serait-ce pas une question avant tout politique ?

Les arguments qui surgissaient lors des deux discussions réapparaissent à chaque étape de l'élaboration des alphabets en URSS. Les problèmes très pratiques et qui semblent au premier abord relever uniquement de la linguistique revêtent une tout autre signification. En effet, les questions qui vont se poser lors de l'élaboration concrète de chaque alphabet nouveau ainsi que lors de la transformation de quelques alphabets existants, tels que :

• le choix des «lettres auxiliaires»[2] (à quels alphabets les prendre) ;

• l'unification des alphabets (lequel avec lequel, par exemple, pourquoi ne pas avoir adopté l'alphabet géorgien pour l'ossète et l'abkhaze ?) ;

• choix de créer un alphabet pour une langue ou pour un dialecte, etc.

acquièrent une signification qui dépasse le cadre de la science du langage. Les orientations prises sur ces points décident parfois de la destinée de la communauté linguistique en question.

Nous croyons qu'il est légitime, encore aujourd'hui, de s'interroger sur l'aboutissement du processus dont nous avons suivi le commencement. Cette réflexion n'est pas seulement historique : elle a bon nombre de conséquences sur les politiques linguistiques à mettre en œuvre dans

---

[1] Cf. p. 214-215.

[2] Il s'agit des lettres à rajouter au «nouvel alphabet turk» pour désigner les sons qui existent dans les autres langues que les langues pour lesquelles il avait été conçu.

l'Europe actuelle. De nos jours, lorsque le problème de création des alphabets revient, l'héritage de l'URSS des années 1920-1930 représente un intérêt inestimable.

© Elena Simonato-Kokochkina

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, 1926. [Premier Congrès Turkologique. Compte-rendu sténographique]

— «Sovetu Glavnauki Narkomprossa ot podkomissii po latinizacii russkogo alfavita », 1930, *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka,* 6, p. 211-213. [Au Conseil de l'Administration Centrale des établissements scientifiques, de la part de la sous-commission pour la latinisation de l'alphabet russe]

— Protokol zaključitel'nogo zasedanija podkomissii po latinizacii russkogo alfavita pri Glavnauke NKP RSFSR ot 14 janvarja 1930 goda, *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, 6, p. 214-216. [Compte-rendu de la séance conclusive de la sous-commission pour la latinisation de l'alphabet russe auprès du Glavnauka du Commissariat à l'instruction de la République Soviétique Fédéraliste Socialiste de Russie du 14 janvier 1930]

— AGA-ZADE, F. & KARAKAŠLY, K., 1928 : *Očerk po istorii razvitija dviženija novogo alfavita i ego dostiženija,* Kazan' : Izdanie VCK NA. [Esquisse sur l'histoire du mouvement du nouvel alphabet et ses acquis]

— ALIEV, U., 1928 : «Kul'turnaja revoljucija i latinizacija», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka* II, Baku : Izdatel'stvo VCK NA, p. 22-30. [La Révolution culturelle et la latinisation]

— AŠNIN, F.D. & ALPATOV V.M., 1994 : «Žizn' i trudy Nikolaja Feofanoviča Jakovleva», *Izvestija Akademii Nauk, serija literatury i jazyka,* 53, livre 4, p. 81-86, livre 5, p. 77-85. [Vie et œuvres de N. F. Jakovlev]

—— 1995 : «N.K. Jakovlev, 1892-1874», *Histoire-Epistémologie-Langage,* 17//II, p. 147-161.

— BAITURSUN, A.B., 1926 : «Sans titre» (procès-verbal de son intervention), *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 286-289.

— BERDIEV, B., 1926 : «Ob alfavite», *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 272-277. [A propos de l'alphabet]
— CARRERE D'ENCAUSSE, H., 1987 : *Le grand défi : Bolcheviks et nations 1917-1930*, Paris : Flammarion.
— ČOBAN-ZADE, B.V., 1928 : «Itogi unifikacii alfavitov turko-tatarskix narodov», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka III*, Baku, p. 18-34. [Bilan de l'unification des alphabets des peuples turko-tatares]
— CREISSELS, D., 1977 : *Les langues d'URSS*, Institut d'Etudes Slaves.
— FIERMAN, W., 1991 : *Language Planning and National Development. The Uzbek experience.* Berlin, N.Y. : Mouton de Gruyter.
— INOGAMOV, A., 1926 : «Sans titre» (procès-verbal de son intervention), *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 283-284.
— ISAEV, M.I., 1979 : *Jazykovoe stroitel'stvo v SSSR (Processy sozdanija pis'mennostej narodov SSSR)*, Moskva : Nauka. [L'édification linguistique en URSS. Les processus de la création des systèmes d'écriture des peuples de l'URSS]
— JAKOVLEV, N.F., 1926 : «Voprosy alfavita v svjazi s social'nymi i kul'turnymi uslovijami suščestvovanija turkskix nacional'nostej i problema ustanovlenija sistemy pis'ma», *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 216-227. [Les questions de l'alphabet liées aux conditions sociales et culturelles de l'existence des nationalités turkes et le problème de l'établissement d'un système d'écriture]
— JAKOVLEV, N.F., 1930 : «Za latinizaciju russkogo alfavita», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, livre 6, éd. VCKNA, p. 27-43. [Pour la latinisation de l'alphabet russe]
— POLIVANOV, E.D., 1922 : «Tezisy o reforme uzbekskoj orfografii», *Nauka i prosveščenie*, Taškent. [Thèses sur la réforme de l'orthographe ouzbèque]
—— 1928 : «Osnovnye formy grafičeskoj revoljucii v tureckix pis'mennostjax SSSR», *Novyj Vostok*, 23-24, Moskva. [Les formes principales de la révolution graphique dans les écritures turkes de l'URSS]
— SMITH, Michael G., 1998 : *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917-1953*, Berlin-New-York : Mouton de Gruyter.
— ŠARAF, G., 1926 : «Arabskaja i latinskaja sistemy šriftov i vopros o primenenii ix dlja turko-tatarskix narodnostej», *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 242-260. [Les systèmes arabe et latin de l'écriture et la question de leur utilisation pour les ethnies turko-tatares]

— TJURJAKULOV, N., 1926 : «Ob alfavite», *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 263-268. [A propos de l'alphabet]
— ŽIRKOV, L.I., 1926 : «Osnovy postroenija alfavita s texničeskoj točki zrenija», *Pervyj Vsesojuznyj Turkologičeskij S''ezd. Stenografičeskij otčet*, Baku, p. 231-238. [Les bases de la création d'alphabet d'un point de vue technique]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 209-228

L'académisation[1] du biélorussien : une question politique

Virginie SYMANIEC
Université de Paris-IV

Même si l'on admet que le vieux-biélorussienne fut la langue administrative du grand-duché de Lithuanie[2] jusqu'au décret de 1696 par lequel la langue officielle de la République Commune polono-lithuanienne devient le polonais, les interrogations sur l'existence d'une langue biélorussienne moderne ne naissent réellement qu'au début du XIXème siècle. Le processus de son académisation appartient, en revanche, aux XXème et XXIème siècles et continue à avoir de fortes répercussions dans la vie politique et culturelle du pays.

Au début du XIXème siècle, le Royaume de Pologne, proclamé en 1791[3] et construit à partir des frontières de la République commune (*Rzecz Pospolita*) affaiblie tant par des pressions externes qu'internes vient d'être rayé de la carte et partagé entre la Prusse, l'Autriche et la Russie[4] (dernier partage de 1795). Si dès 1793, la quasi totalité du territoire qui compose l'actuelle Biélorussie est intégré à l'empire de Russie, de nombreux représentants de la petite intelligentsia locale rêvent de restaurer l'ancienne République commune ainsi qu'un grand-duché de Lithuanie désormais perçu

[1] Nous faisons ici référence au processus qui conduisit à travailler la notion de langue biélorussienne académique et que nous datons du début du XXème siècle aux années 1930.

[2] Avec Ihar Lalkoŭ, nous avons pris l'habitude de distinguer, pour éviter les confusions, la Lituanie contemporaine du *Grand-duché de Lithuanie, de Rus' et de Samogitie*, ces entités n'étant ni congruentes en terme de territoire, ni en terme de régime politique.

[3] La Constitution du 3 mai 1791 transforme la fédération polono-lithuanienne connue sous le nom de *Communauté des deux peuples* en un Etat unitaire, le Royaume de Pologne. Le grand-duché de Lithuanie disparaît *de jure*.

[4] Lalkoŭ, 2000.

comme un «paradis perdu». Les accords de Vienne de 1815[1] sonnent pour un temps le glas de cette utopie. Dès le début du XIXème siècle, certains cercles restreints d'intellectuels de langue polonaise, originaires du grand-duché de Lithuanie[2], avaient commencé à œuvrer pour la mise en valeur des caractères spécifiques du monde polonais en élargissant le champ de leurs connaissances à d'imaginaires «confins orientaux». L'écrivain Jan Czeczot, pour ne citer que cet exemple, étudie les parlers des régions du Nioman et de la Dvina, allant même jusqu'à jeter les bases d'un dictionnaire du «Krivitche».[3]

Au début des années 1830, l'ordre administratif, politique et culturel de la région se doit d'être consolidé face aux insurrections. Le code russe remplace celui du grand-duché de Lithuanie dans les *gouvernements* (*gubernii*) de Vitebsk et de Mahileŭ (Mogilev) en 1831. La langue russe supplante le polonais, devenant officielle dans toute la région en 1832. Cette réforme, qui proclame l'exclusivité du russe dans l'enseignement, s'accompagne de la fermeture de l'université de Wilno (Vilnius)[4], crainte à juste titre par les autorités tsaristes comme une pépinière de nationalisme polonais. A partir de 1840, la dénomination *Litva* est également interdite à la faveur de la dénomination *Territoire du Nord-Ouest* auquel le code russe est désormais appliqué.

La politique de russification du Territoire du Nord-Ouest est encore renforcée suite aux insurrections des années 1861-1863. La politique du gouverneur-général M. N. Murav'ev, dépêché pour «pacifier» la région en avril 1863 est fatale à la langue polonaise, mais également au biélorussien

---

[1] Le 26 septembre 1815, à Vienne, les trois puissances signent un traité de Sainte-Alliance.

[2] Depuis l'Union de Lublin le 1er juillet 1569, une fédération entre la Couronne de Pologne et le grand-duché de Lithuanie avait été créée, la République commune des deux peuples. Les deux entités étaient gouvernées par un souverain commun élu par une diète commune en vue de mener une politique étrangère commune. Les deux Etats gardaient toutefois leur administration, leur trésor, leurs troupes et leurs lois propres. Côté couronne polonaise, la langue officielle était le latin, côté grand-duché de Lithuanie, la langue officielle était ce qu'on appelle aujourd'hui le vieux-biélorussien ou ruthénien occidental. Ce n'est qu'en 1696 que le polonais est proclamé langue officielle pour les deux Etats. Mais la spécificité du code lithuanien était également cause d'un sentiment d'appartenance spécifique à cette zone et distinct de l'identité polonaise.

[3] Nom d'une tribu aujourd'hui placée à l'origine de la constitution de la principauté médiévale de Polacak, couramment qualifiée de berceau culturel et politique de la Biélorussie contemporaine.

[4] Cette université avait été érigée en université impériale en 1803.

décrié comme ersatz de cette dernière. Cette politique répressive est suivie par l'interdiction de toute publication en alphabet latin (1867). Elle met également fin à la publication de textes d'agitation en biélorussien tant au service des insurgés qu'au service des autorités. Ces textes avaient ceci de particulier qu'ils appartenaient au genre de la «conversation» (*hutarka*). Ces «conversations», ou dialogues partisans entre deux personnages dont un restait à convaincre, cherchaient à se concilier les paysans tout en leur rappelant l'urgence de se revendiquer Russe ou Polonais. Entre ces deux pôles, pointa une troisième tendance largement minoritaire, mais pour le moins symptomatique, concernant des textes de propagande produits par des personnes affirmant l'urgence de se revendiquer Biélorussiennes. Le plus célèbre de ces exemples reste le périodique clandestin de Kastus' Kalinoŭski (1838-1864), *La Vérité paysanne*, qui disparut en 1864 avec son auteur, pendu par Murav'ev à Vilnja[1]. Certains auteurs polonophones tentèrent aussi, dès cette époque, d'établir l'historicité de la langue biélorussienne[2]. Ce fut par exemple le cas de Syrokomla[3] qui, en 1861, idéalisait le passé du biélorussien, considérant la noblesse de ses racines ruthènes[4] comme preuve de son historicité.

A partir de la seconde moitié du XIXème siècle, des intellectuels et des ethnologues russes élaborent également un imaginaire biélorussien[5]. Promus par le pouvoir central au travers de diverses Académies impériales, leurs travaux ont d'abord pour objectif de montrer la diversité de l'empire dans son unité, ainsi que la richesse de l'histoire de la langue russe[6]. Nul n'a encore envisagé de traiter la question de la langue biélorussienne selon les critères du nationalisme romantique, ce que fera Francišak Bahuševič de Cracovie (Autriche), en 1891, dans sa préface à son recueil de poèmes, *La*

---

[1] Voir Harecki, 1992, p. 230.

[2] Nous faisons ici référence au principe historiciste qui consiste à repousser toujours plus loin dans le passé les origines supposées de la langue afin de démontrer l'existence de son histoire, mais à des fins politiques.

[3] Syrokomla, pseudonyme de Ljudvik Kondratovič (1823-1862), poète, publiciste et auteur dramatique polonais. Voir le *Kurjer Wileński* des 7 et 10 mars 1861 (N°19-20) in *Dobryja Vesty* [*Les bonnes nouvelles*] Minsk, 1993, pp. 506-516.

[4] Syrokomla se réapproprie en fait l'histoire de la Rus' kiévienne.

[5] Nous faisons ici référence à la thèse de Benedict Anderson, 1996.

[6] En attestent, par exemple, les travaux linguistiques de Nosovič qui publie un *Dictionnaire du parler biélorussien* en 1870 ou de Karski sur les sons et les formes du parler biélorussien en 1886. Sur Karski, voir Arnold B. McMilin, 1966 et 1967.

Flûte biélorussienne[1]. L'écrivain y souscrit au principe de Herder, selon lequel la langue devient le gage de l'humanité de celui qui la parle et de la dignité de tout un peuple. L'écrivain ne considère plus le lieu d'habitation de ce dernier comme une province d'une province, mais comme une «patrie» dont les frontières recoupent peu ou prou celles du Territoire du Nord-Ouest de la Russie alors composé des *gubernii* de Mensk (Minsk), Vitabsk (Vitebsk), Mahileŭ (Mogilev), Horadnja (Grodno) et Vilnja (Vilnius)[2]. Bahuševič envisage cet espace comme une étendue linguistique uniforme, ce que l'académicien russe Karski appuiera en produisant, en 1903, une *Carte ethnographique des peuples biélorusses : les parlers biélorusses*, qui en recoupe le tracé[3]. Avec Bahuševič, la notion de «patrie» est emplie d'une symbolique de pureté, trouvant dans le mot *Belarus'* (langue originale) la justification du caractère intact du peuple. Cette fois, il le nomme : les Biélorussiens.

LE POUVOIR AU BIELORUSSIEN

A la fin du XIXème siècle, le travail historiographique, ethnologique et littéraire entamé associe une dimension d'opposition politique à sa dimension culturaliste. Au début du XXème siècle, tandis que paraissent les premiers partis politiques biélorussianophones, de nombreux critiques affirment leur volonté de mettre la langue biélorussienne au pouvoir[4], condamnant la présence des signes du pouvoir russe dans les textes de leur temps. Ainsi, par exemple, des premiers articles critiques sur la littérature biélorussienne du poète Maksim Bahdanovič[5] (1911), qui reproche aux farces d'A. Paŭlovič[6] d'être truffées de russismes[1]. Au théâtre, les critiques

---

1 Voir *Dudka belaruskaja*, 1922.

2 Il s'agit du découpage administratif sur lequel on se base généralement pour étudier le recensement de 1897.

3 Voir Karski, 2001, cahier-photos.

4 Voir, par exemple, les propositions de l'écrivain S. Palujan (1890-1910) in Lyč & Navicki, 1996, p. 143.

5 Maksim Adamavič Bahdanovič (1891-1917). Poète, traducteur, critique et historien de la littérature, au moins aussi important que Janka Kupala et Jakub Kolas.

6 Albert Paŭlovič (1875-1951). Poète, humoriste, auteur dramatique, il commence sa carrière littéraire en biélorussien en 1907 dans *Naša Niva*. Il quitte Minsk en 1932 pour Moscou, où il vit jusqu'en 1941. Puis, il se réfugie dans l'Oural entre 1941 et 1945 et s'installe à Koursk jusqu'à sa mort. La majeure

s'insurgent contre les acteurs, incapables de donner le texte en biélorussien sans y introduire des russismes[2]. D'une manière générale, le début du XXème siècle voit naître réflexions sur le style et appels à la purification de la langue. Ces débats montrent que, dès le début du siècle, il existe différentes fractions au sein même du «mouvement de renaissance nationale biélorussien», entre ceux qui rêvent d'une langue «virile» et «authentique» épurée et ceux qui prétendent que la stylisation de la langue est au contraire une condition *sine qua non* pour marquer les spécificités de la littérature nationale. Ces discussions sur la nécessité de normaliser le biélorussien révèlent qu'une étape politique a été franchie dans la conception du rôle que devra désormais jouer la langue.

Dans la majorité des cas, les discours nationalistes de l'époque tentent de pratiquer une réduction des différences culturelles et linguistiques dont ils soulignent l'existence de façon romantique en Biélorussiens russifiés et Biélorussiens polonisés d'une part, mais également entre Biélorussiens orthodoxes et Biélorussiens catholiques d'autre part. En 1909, par exemple, l'historien ukrainien Dorošenko[3] décrit la génération des écrivains biélorussianisants de la fin du XIXème siècle comme une génération «coupée en deux»[4] entre les auteurs de type Bahuševič[5], partisans d'une

---

partie de son activité littéraire en biélorussien se situe pendant la période pré-révolutionnaire.

[1] Voir « Profond et superficiel », publié dans *Naša Niva*, numéros 3 et 5, 20 et 27 janvier, 3 février 1911 in Bahdanovič, 1993, t. 2, p. 185-192.

[2] Voir «Le théâtre biélorussien» de Ljosik, article daté de 1917, in Ljosik, 1994, p. 167. Mais aussi, le numéro 1 de 1918 du journal *Vol'naja Belarus'* [*Biélorussie Libre*] et le numéro 23 de 1919 du journal *Zvon'* [Le tocsin]. Ce problème reste d'actualité. Des spectateurs se plaignent encore, à la sortie du Théâtre Janka Kupala, de l'intrusion de mots russes dans le jeu en biélorussien. Or, les acteurs ne pratiquent souvent le biélorussien qu'en scène. Ce ne sont d'ailleurs pas les russismes en eux-mêmes qui posent problème dans une société où la langue dominante du quotidien est le russe. C'est le symbole qu'ils représentent lorsqu'ils émergent au cœur du temple de la culture biélorussienne qui est problématique.

[3] Nous n'avons pas d'autres renseignements concernant cet auteur qui est traduit dans *Naša Niva* entre 1909 et 1910.

[4] L'historien Dovnar-Zapolski reprend ce discours à son compte dans son *Historyja Belarusi* [*Histoire de la Biélorussie*], 1994, p. 341, écrite dans les années 1920, mais publiée pour la première fois en 1994 et de manière incomplète.

[5] Francišak Kazimiravič Bahuševič (1840-1900). Ecrivain, poète, connu aussi sous les pseudonymes de Macej Buračok et de Symon Reùka de la région de Barisaù et pour ses recueils de poèmes *Dudka Belaruskaja* [*La flûte biélo-*

écriture en alphabet latin et influencés par la culture polonaise, et les auteurs de type Nesluxoŭski[1], employant l'alphabet cyrillique et influencés par la culture russe[2]. L'image d'une intelligentsia «coupée en deux» métaphorise une zone d'affrontement interne au groupe comme à chaque individu, laquelle dénote toute l'importance et l'ambivalence de la mutation historique en cours. Pour Dorošenko le processus d'absorption des contraires ne peut naître que dans le cadre d'un mouvement biélorussien «propre», qui ne tirerait ni vers Moscou, ni vers Varsovie. Il en situe l'émergence entre 1903 et 1904, ce qui correspond bien au début de l'activité des premiers partis politiques biélorussiens.

L'heure est à l'union des contraires, ce que commence également à pratiquer le journal *Naša Niva* entre 1906 et 1909. Ce journal biélorussianophone, né suite à la levée de la censure sur les langues après la révolution de 1905, est l'organe du mouvement national et socialiste biélorussien (mouvement anti-marxiste). Cet hebdomadaire biélorussien «avec lettres russes et polonaises» interpelle clairement deux lectorats, en publiant, durant les 6 premières années de son existence, des versions cyrilliques et latines de chacun des ses numéros[3]. On pressent déjà que de cette volonté d'unir les contraires naîtra la question de la définition de lettres graphiques spécifiquement biélorussiennes. Pour l'heure, dans un contexte où les nationalistes pensent la Biélorussie par défaut tout en cherchant des solutions symboliques, l'Ukraine devient le modèle idéal. En 1909, l'historien

---

russienne] et *Snyk Belaruski* [*L'archet biélorussien*], qui ont servi de manifestes au mouvement de renaissance nationale biélorussien.

[1] Ivan Ljucyjanavič Nesluxoŭski est le pseudonyme du poète Janka Lučinka (1851-1897). Ses œuvres inspirent les idéologues du mouvement de renaissance nationale biélorussien.

[2] Dans un extrait que donne Dorošenko du poème *Le tricot* de Nesluxoŭski, il est possible de retrouver un vocabulaire très proche de celui de Bahuševič. Aussi faut-il relativiser l'idée que les deux tendances culturelles, polonaise et russe s'opposèrent et n'eurent aucun contact entre elles.

[3] Les bibliothèques ne semblent pas être toujours en mesure de fournir la version latine du journal et les spécialistes du *Naša niva*-isme ne nous disent pas si les deux versions du journal disaient bien la même chose. On part du présupposé qu'elles furent exactement semblables, ce que rien ne démontre. Partait-on du cyrillique pour traduire en alphabet latin ou l'inverse ? Dans un cas comme dans l'autre, qu'est-ce que la traduction impliquait comme réadaptations ? Lorsqu'on estime devoir s'adresser à deux lectorats différents et qu'on souligne ce qui les sépare de manière aussi claire, ressent-on le besoin de leur dire la même chose ? Les rédacteurs du journal n'ont-ils pas adapté leurs discours — comme les dessins — à deux langages culturels ?

ukrainien Dorošenko[1] les aide à détourner le trajet des influences linguistiques officielles de son axe est-ouest/ouest-est, excluant les Russes et les Polonais :

> «Pendant longtemps les érudits ukrainiens et biélorussiens ont utilisé une langue littéraire commune, et les écrivains des XV-XVIème siècles pensaient qu'il n'y avait qu'une seule langue pour deux peuples frères ; cette langue, ils l'appelaient la langue 'russienne'[2] pour la différencier de la langue 'moscovienne' [3](qu'ils appellent maintenant aussi russienne ou russe[4]».

Au début du XXème siècle, la question linguistique est bien au cœur de l'affirmation d'une identité propre selon le critère nationaliste que la langue est une variable à la nation. Mais la définition de ces critères symboliques devient toutefois l'enjeu de conflits internes au mouvement nationaliste, opposant occidentalistes, orientalistes, fédéralistes, autonomistes, indépendantistes et «zapadno-russistes[5]» (ou 'occidentalo-russistes'), qui ne rêvent pas de la même Biélorussie. Dans tous les cas de figure, les Biélorussiens sont désormais mis en demeure de choisir leur camp.

En 1913, la rédaction de *Naša Niva*, dirigée par Janka Kupala, fait le choix de l'alphabet cyrillique, optant pour une filiation distincte de la culture polonaise. Cette décision, qu'il faut également replacer dans le contexte des élans patriotiques de la veille de la Première Guerre mondiale, s'inscrit dans le cadre de la polémique sur la langue lancée par *Naša Niva*

---

[1] Il s'agit d'un des premiers essais d'histoire sur le mouvement biélorussien, intitulé *Les Biélorussiens et leur renaissance nationale*, écrit en ukrainien par D. Dorošenko et traduit en biélorussien par Januk Jurba dans *Naša Niva*, N°4, 1909, p. 49-62 in fac-similé, t.2. Le traducteur précise que cet essai fut précédé en 1908 par une autre publication ukrainienne parue à Lvov intitulée *La renaissance de l'écriture biélorussienne* de I. Svjaticki.

[2] *mova rusin*, en biélorussien dans le texte.

[3] *maskoùskaja mova*, en biélorussien dans le texte.

[4] *rassijskaja mova*, en biélorussien dans le texte.

[5] On appelle «Zapadno-russisme» une forme de patriotisme russe considéré comme typique du Territoire du Nord-Ouest, où «la Biélorussie [définie comme Russie de l'Ouest] n'est pas un pays avec une culture nationale particulière (...) n'a pas, de ce fait, le droit à se développer culturellement et politiquement de façon autonome, mais (...) elle représente une partie de la culture et de l'Etat russes, ce pourquoi elle doit être perçue comme un de ses éléments constitutifs». Sur ce point, on peut se reporter à Cvikevič, 1993.

en 1909[1]. Dans un article intitulé «La foi et la nationalité», publié dans le numéro 27 de 1914[2], Janka Kupala synthétise, *a posteriori*, les tenants et les aboutissants du débat. Il regrette que les Biélorussiens, «coupés en deux», soient encore déchirés par des luttes internes et il appelle ses lecteurs à ne pas mélanger les affaires religieuses avec celles de la nationalité. «Le Biélorussien-catholique ou le Biélorussien-orthodoxe, écrit-il, doivent se souvenir qu'ils ont une patrie — la Biélorussie, une langue natale — la biélorussienne (...)[3]». Quand bien même les choix de ces intellectuels n'ont encore que peu d'impact au plan officiel, ces derniers posent néanmoins les jalons d'une uniformisation culturelle de la patrie sur la base de critères linguistiques et non plus religieux.

PREMIERE RUPTURE

La Première Guerre mondiale conduit au franchissement d'une étape supplémentaire. Côté germanique, tous les groupes nationaux sont interdits de pratiques politiques par décret à partir du 28 juillet 1915, mais on les autorise à mener des activités culturelles. Les principes généraux des relations entre les autorités allemandes et les nationalités en territoire occupé sont publiés par le Maréchal Hindenburg, le 22 décembre 1915[4]. Officiellement, l'enseignement du russe est interdit. L'enseignement de l'allemand devient obligatoire et les différentes nationalités sont invitées à développer un enseignement dans leurs langues dites maternelles[5]. Le nouvel ordre linguistique se pense en fonction des pratiques religieuses et les autorités d'occupation éditent des passeports bilingues et, pour le cas qui nous concerne, en allemand et en biélorussien.

Contrairement à ce qu'a prôné la grille narrative officielle soviétique, la vie culturelle et politique n'est pas totalement «anéantie» à cette date, ni côté allemand, ni côté russe. Du côté de Vilnja[6], celle de la nationalité biélorussienne commence à peine à se structurer, la politique des

---

[1] Le journal s'opposait au *Vilenski vestnik* ['Le messager de Vilna'], au *Minskoe slovo* ['La parole de Minsk'], au journal de Saint-Pétersbourg *Novaja Rus'* ['Nouvelle Rous''] et au journal varsovien *Den* ['Le jour'].

[2] Voir *Recueil d'œuvres*, Minsk : Navuka i Texnika, 1976, t. 7, p. 212-213.

[3] *Ib.* p. 213.

[4] On en retrouve les traces dans ses instructions datées du 16 janvier 1916.

[5] Sur le nouvel ordre linguistique, voir aussi les décrets du feld-maréchal Hindenburg in *Homan* ['Clameur'], numéros 6, 8, 12 et 14 de 1916.

[6] En biélorussien. Wilno en polonais, Vilno ou Vilna en russe, Vilnius en lituanien et Vilné en yiddish.

autorités d'occupation lui donnant même un semblant de valeur institutionnelle favorisant le principe de l'autonomie culturelle à la défaveur de l'autonomie politique, et ceci par l'intermédiaire d'associations d'aide aux victimes de la guerre qui deviennent des pépinières de nationalisme biélorussien[1]. Dans un premier temps, les Allemands, qui se présentèrent comme les défenseurs des nations opprimées de l'empire de Russie, avaient en effet stratégiquement proclamé que les territoires libérés de la Russie ne retourneraient pas sous le joug russe. Un petit groupe de militants de Vilnja, dont les frères Luckevič, associé à des militants d'autres minorités nationales (Lituaniens, Polonais et juifs) revendiquent l'indépendance pleine et entière «des territoires lituano-biélorussiens» sous la forme d'un grand-duché de Lithuanie reconstitué avec un Parlement à Vilnja. Fin décembre 1915, ils proclament, en quatre langues (biélorussienne, lituanienne, polonaise et yiddish), la fondation d'une Confédération du grand-duché de Lithuanie.

Outre l'autorisation donnée à pratiquer un enseignement en biélorussien, sans pour autant que ce dernier soit encore normé, et la mise en pratique concrète du principe d'autonomie culturelle, l'autre événement politique de cette période reste la proclamation, le 25 mars 1918, de la République populaire de Biélorussie (BNR), grâce à laquelle la langue biélorussienne devient réellement un objet de pouvoir, nécessaire pour accéder au pouvoir. Le premier volume des *Archives de la BNR* publié en 1998 montre que le gouvernement biélorussien sous tutelle allemande n'eut ni le temps ni les moyens de stabiliser une politique culturelle. Le 3 avril 1918, le biélorussien est toutefois proclamé langue de l'Etat et les minorités nationales sont autorisées à utiliser leur langue dans les documents officiels.

La même année, le traducteur, philologue et homme politique, Branislaŭ Taraškievič (1892-1938) fournit au jeune Etat un outil qui peut servir à unifier progressivement l'enseignement du biélorussien, la première édition de la *Grammaire biélorussienne pour les écoles*[2]. Comme le mon-

---

[1] Dès 1915, on retrouve dans le comité d'organisation de l'association des victimes de la guerre de Vilnja à peu près tous les grands noms du mouvement de renaissance nationale (*adraženski rux*, en biélorussien), des frères Luckevič à Cjotka en passant par l'auteur dramatique et metteur en scène F. Aljaxnovič.

[2] D'abord publiée en alphabets cyrillique et latin. En 1918, le journal *Homan* publie à Vilnja un article intitulé «Réforme de l'orthographe» qui explique que les nouveautés de Monsieur Taraškevič ne correspondent pas aux règles admises dans le journal, mais que ses travaux étant d'une haute valeur scientifique, ce dernier s'efforcera désormais de s'y adapter (Numéro 71, 1918, p. 2).

tre le journal biélorussianophone de Vilnja *Homan*, cette grammaire s'inscrit toutefois, dès sa parution, dans une lignée de travaux lui ayant préexisté. En 1918, ce journal affirme également la nécessité de réformer la langue dans un article intitulé «La réforme de la grammaire»[1] :

> «Que chaque auteur écrive à sa manière dès lors qu'il s'agit de littérature n'est pas un problème mais aujourd'hui, il se crée des écoles biélorussiennes et populaires, des collèges biélorussiens, il se publie des livres d'étude, et il est très mauvais que nos enfants aient différents manuels.»

On a vu, au temps de l'occupation, quelques tentatives pour élaborer une grammaire biélorussienne (*Homan* a publié *Comment écrire correctement en biélorussien* de A. Luckevič, la *Grammaire biélorussienne* de A. Luckevič et de J. Stankevič, la *Grammaire de la langue biélorussienne* de B. Pačobka). Des tentatives similaires ont eu lieu de l'autre côté de la ligne de front avec les livres *Biélorussie Libre* de Jazep Ljosik ou *Pensées sur la grammaire* de E. Budzka. Nombreux sont ceux qui ont cherché des bases pour construire un système correct d'écriture en biélorussien. En se fondant sur la phonétique, tous se sont également lancés dans des études étymologiques pour fixer le sens des mots. *Homan* opte pourtant pour la proposition de Taraškevič, considéré comme un universitaire ayant sans doute une plus grande légitimité scientifique que ses prédécesseurs, au grand dam d'un autre linguiste important de l'époque et sur lequel on reviendra, Jan Stankevič.

La souveraineté toute relative de la BNR est de courte durée. En novembre 1918, l'Allemagne se morcelle en république des Conseils et en décembre, l'Armée rouge prend Minsk. Le Conseil de la BNR quitte la ville pour Horadnja (Grodno), remplacé par le Commissariat populaire du Front et de la région de l'Ouest. Le 1er janvier 1919, une république de Biélorussie soviétique est fondée à Smolensk, adoptant Minsk pour capitale le 5 du même mois. Les nouvelles autorités tentent de mettre en pratique le discours léniniste sur l'égalité des droits entre les nations, symbolisée par la proclamation de l'égalité entre les langues polonaise, yiddish, biélorussienne et russe. La mise en pratique de cette proclamation est toutefois stoppée par l'entrée de l'Armée polonaise de Pilsudski dans Minsk, le 8 août 1919. Cette invasion avait été précédée de peu par la proclamation d'une nouvelle entité politique, la République Socialiste Soviétique de Lituanie-Biélorussie (*Lit-Bel*). En juillet, la *Lit-Bel* est dissoute, et le 20 août, le polonais devient prioritaire sur les autres langues partout où stationne l'armée, même si le biélorussien peut encore être employé à côté du polonais dans les administrations. Le gouvernement polonais d'occupation, au contraire de son prédécesseur allemand, ne s'empresse pas de développer

[1] n°71 (267) de 1918.

la langue biélorussienne. De nombreuses écoles ouvertes quelques années auparavant ferment ou sont désormais remplacées par des écoles polonaises.

Suite au traité de Riga en 1921, la partie occidentale de l'actuelle Biélorussie revient à la Pologne. Les Biélorussiens, majoritaires dans certaines régions comme celle de Bialystok obtiennent le statut de minorité nationale. Durant toutes les années 1920, Branislaŭ Taraškevič qui réside en Pologne Orientale (ou Biélorussie Occidentale selon les documents) n'a de cesse de défendre les droits culturels, politiques et sociaux des Biélorussiens au Parlement de Pologne, sans pour autant que ses efforts soient couronnés de succès[1] et la politique polonaise se traduit bientôt par des actes de censure et de répression à l'égard de toute activité culturelle en biélorussien. Côté soviétique, la situation est d'abord bien différente. Dès la prise de Minsk par l'Armée rouge, le Comité central du Parti confirme de nouveau l'égalité entre les langues biélorussienne, russe, yiddish et polonaise (février 1921). L'argument de la lutte des classes intervient alors pour légitimer la nouvelle politique de *dépolonisation* puisqu'on avait pris l'habitude d'assimiler la langue polonaise à celle des seigneurs. Les appels à la réforme se font par ailleurs de plus en plus pressants, mais l'objectif a changé puisque la problématique majeure est désormais la construction d'un Etat en dehors de toute généalogie polonaise. Jazep Varonka, un des membres fondateurs de la BNR, se permet même de critiquer la langue de Francišak Bahuševič, dénonçant le fait que les traductions – il ne parle ni de transpositions, ni de translittérations — cyrilliques de sa *Flûte biélorussienne* n'ont pas été faites à partir du texte original en biélorussien latin et se plaignant également que sa langue «est pleine de barbarismes et de provincialismes, quand bien même sa grammaire (qui n'est malheureusement pas consignée dans nos grammaires contemporaines) est intéressante». Aussi demande-t-il à ce que ses œuvres soient désormais publiées «académiquement»[2].

LA POLITIQUE SOVIETIQUE DE «BIELORUSSIANISATION»

Au cours des années 1920, la biélorussianisation de l'Etat succède à la reconnaissance de la multiplicité des nations en son sein. Le lancement de la politique soviétique des nationalités est mis au service de la réconciliation, tout en contribuant à aggraver le clivage entre communautés. On souhaite gérer le multiculturalisme, or la première conséquence est de l'en-

[1] Voir Drweski, 2002.

[2] Préface à la publication de *La flûte biélorussienne* à Kaunas en 1922.

raciner[1]. Tout en élevant quatre langues au rang de langues officielles de l'Etat de BSSR, le Comité exécutif du Parti décrète que la langue biélorussienne a été choisie comme langue prioritaire dans les relations entre les organisations professionnelles et civiles, et l'appareil d'Etat. Dès lors, le biélorussien remplit les deux fonctions de langue officielle des Biélorussiens et de langue d'Etat, tandis que le russe est promu langue des relations avec les républiques soviétiques. L'égalité entre les langues ne correspond à aucune égalité de fait, ces dernières n'assumant pas la même fonction.

La biélorussianisation se situe dans le prolongement d'une période de crise : la Première Guerre mondiale, la révolution, la guerre civile et l'invasion polonaise ont causé des pertes considérables[2]. Elle s'élabore aussi à un moment où les frontières de l'Etat biélorussien soviétique ne sont pas encore stabilisées, s'effectuant de manière hétérogène par régions, au fur et à mesure de l'acquisition de nouveaux territoires. Le territoire que s'étaient partagé la Russie et la Pologne lors des accords de paix de Riga double presque de surface et intègre plus de 4 millions d'habitants supplémentaires, russophones. Au plan du discours idéologique, la biélorussianisation inaugure la période dite de «communisme national» qu'il serait parfois plus judicieux de nommer, du moins pour la Biélorussie, période de «nationalisme révolutionnaire». Elle reste contemporaine de la guerre de clans qui portera Staline au pouvoir absolu en 1927.

A la notion «d'ordre national», discutée dans la presse de l'époque, s'adjoint bientôt celle «d'ordre culturel»[3] et un certain quadrillage culturaliste de la société accompagne son verrouillage administratif. Par exemple, différents théâtres d'Etat sont créés, où les Biélorussiens sont regroupés avec les Biélorussiens et seuls des Biélorussiens sont censés jouer en biélo-

---

[1] Sur ce point, voir Gellner, 1983, p. 85.

[2] En février 1921, dans un souci de réconciliation, le Comité Exécutif Central de la BSSR avait même lancé un appel à tous les exilés ayant quitté le territoire entre 1915 et 1920, pour les inciter à rentrer au pays. Cet appel visait surtout les intellectuels. Le besoin de matière grise et de cadres était tel que, le 11 juillet 1923, une amnistie avait été prononcée en faveur des militants des unions biélorussiennes nationales de 1918, 1919 et 1920 et des organisations nationales antisoviétiques, Conseil Suprême Biélorussien et Conseil de la BNR y compris.

[3] M. Bajkoŭ dans «Question de culture biélorussienne et chemin de l'intelligentsia biélorussienne», *Polymja*, numéros 5 et 6, 1923, pp. 96-104, affirme que la question du développement culturel se résume à celle de « l'ordre culturel » (p. 98).

russien, les Juifs avec les Juifs, les Russes avec les Russes, les Polonais avec les Polonais. Il en va de même pour les corporations ouvrières[1].

Le lancement de la biélorussianisation fait suite à une *Communication de Staline sur la question nationale*[2], publiée dans la presse biélorussienne le 26 avril 1923, et qui affirme que «dans chaque république soviétique, les organes du pouvoir doivent travailler en langue maternelle et être composés de personnel local. (...) Pour que le pouvoir soviétique devienne le pouvoir naturel de la paysannerie nationale, il faut qu'il soit compréhensible, que les autorités travaillent en langue maternelle, que les organes du pouvoir se construisent avec des personnes locales connaissant la langue, le droit, le quotidien et la vie». La biélorussianisation de l'appareil est pensée comme une étape transitoire, qui ne sera pas, à terme, considérée comme contradictoire avec la russification de la population.

La biélorussianisation fut donc une politique soviétique, menée tambour battant à la mode stalinienne. De nombreux intellectuels locaux nationalistes misèrent sur la possibilité de biélorussianiser le bolchevisme dans le cadre d'un Etat qu'ils lui reconnaissaient avoir contribué à créer. Leurs efforts pour opposer l'image d'une nation «authentique» à la patrie soviétique, et notamment par l'instrumentalisation de la question linguistique, sont bien plus tardifs. La multiculturalité de l'Etat finira par être dénoncée comme une preuve de la délégitimation de la nation biélorussienne. L'indépendantiste Jaŭkim Kipel écrira par exemple que «la reconnaissance de quatre langues d'Etat en Biélorussie avait pour but d'amoindrir la signification du problème biélorussien et de montrer que la Biélorussie était juste un nom géographique»[3]. Derrière les efforts de communication de l'appareil, tous ne partagent donc pas la même définition de la biélorussianisation qui, dans la pratique, tourne à deux vitesses.

Le quadrillage en communautés nationales atteint son point culminant entre 1926 et 1929. A compter du 25 septembre 1926, le bureau du Comité central donne 6 mois à ses organisations de coopération qui ne sont pas biélorussianisées — comme les Jeunesses Communistes — pour le devenir entièrement. «La maîtrise de la langue biélorussienne est une clef pour le rôle dirigeant du Parti dans la construction culturelle de la

---

[1] Dès 1925, une Commission spéciale de propagande de la politique nationale est fondée par le Præsidium du Comité central exécutif de RSSB, des bureaux spéciaux de propagande et d'agitation qui visent les groupes ouvriers juifs, polonais, lettons et lituaniens sont créés dans leur langue.

[2] *Saveckaja Belarus*, n°91 (788) du 26 avril 1923.

[3] «La chaumière biélorussienne», *La jeunesse biélorussienne*, 5/1960, New York, p. 7.

BSSR»[1]. En octobre de la même année, il est décrété qu'au 1er janvier 1927, l'ensemble de l'appareil doit parler biélorussien[2]. La biélorussianisation ne fut donc pas la politique d'une Biélorussie autonome. Replacée dans ce contexte, elle soutient l'enracinement du pouvoir monolithique et autoritaire du Parti en BSSR.

Le quadrillage culturaliste de la société crée des structures d'incitation où les acteurs du champ culturel prennent des initiatives qui remettent en question l'équilibre du pouvoir. Une compétition s'engage entre l'appareil d'Etat et les structures d'incitation qu'il a lui-même contribué à développer. L'apparition d'une volonté d'académiser la langue biélorussienne, d'abord soutenue par le pouvoir, doit être étudiée dans le contexte de cette atmosphère de conflit et de compétition.

Entre les 14 et 21 novembre 1926, une conférence académique sur la langue est organisée par l'Institut Biélorussien de la Culture (*Inbelkul't*) de Minsk réunissant 69 linguistes et universitaires de Biélorussie, d'Ukraine, de Russie, de Lituanie, de Lettonie[3], d'Allemagne[4] ou de Tchécoslovaquie. Les linguistes de Biélorussie de l'Ouest manquèrent à l'appel, n'ayant pas obtenu de passeport des autorités polonaises ce qui suscita de vives protestations[5]. Après les salutations et les remerciements d'usage, l'influence du biélorussien sur les langues baltes fut discutée. Le travail des commissions linguistiques de l'Institut biélorussien de la culture fut ensuite évoqué : commission de terminologie pour la suppression des mots étrangers ; commission folklorique et dialectale ; commission pour l'élaboration d'un dictionnaire «vivant» et «populaire» du biélorussien, auquel manque le lexique de Biélorussie occidentale qualifié de «pur» pour n'avoir pas subi avec la même force l'influence de la langue russe. La question des frontières du biélorussien fut ensuite portée à l'ordre du jour, ainsi que ses relations aux autres langues slaves et ses spécificités dialectales. Ces questions soulevèrent des polémiques, puisqu'il s'agissait au fond soit de cautionner la thèse de «l'unicité slave», de laquelle aurait émergée «l'unicité russe», de laquelle seraient ensuite nés le biélorussien et l'ukrainien, soit de considérer que le biélorussien aurait évolué de manière autonome au même titre que les autres langues slaves. Les conférenciers

---

[1] Lyč & Navicki, 1996, p. 202.

[2] Voir aussi «Résolution du plénum du Comité Exécutif Central du Parti Communiste (bolchevique) de Biélorussie sur la politique nationale» in *Zarja Zapada*, numéro 265, 1926, p. 3.

[3] On note la présence de Jan Rajnis, ministre de l'éducation letton.

[4] Comme le professeur Vasmer, membre de l'Université de Berlin et du ministère de l'éducation de Prusse.

[5] Voir aussi Jan Stankevič, 2002b.

défendirent également la nécessité de réformer la langue biélorussienne, en vue de son uniformisation, «car ce facteur est essentiel et souligne l'unité du peuple»[1]. Les pro-réformistes considéraient que l'académisation de la langue renforcerait son statut de langue d'Etat d'une part ; d'autre part, comme l'affirma le militant politique Vaclaŭ Lastoŭski

> «nos lettres cyrilliques exigent une réforme pour les rapprocher de la phonétique et pour les faire correspondre à l'histoire de notre écriture ; je pense que la réforme doit avoir deux objectifs : le premier – nous rapprocher de la phonétique et le second – faire correspondre les données phonétiques avec l'histoire de la littérature mais également avec la littérature contemporaine».

Il demande que l'histoire de la langue serve de fondement à la réforme. Il évite également la polémique du choix entre l'alphabet cyrillique et latin, affirmant que tant que la Russie ne passe pas au latin, il est inutile d'envisager un tel changement.

A l'issue de la conférence, une commission est fondée pour présenter aux autorités un projet de réforme achevé en 1930 et élaboré, pour partie, d'après la grammaire dite de Taraškevič. Entre-temps, la biélorussianisation de l'appareil contribue à forger, comme par réaction, de nouvelles formes russifiées de pratiques linguistiques. En 1928, un jeune écrivain, Kuzma Čorny, montre comment trop de traductions littérales introduisent des russismes et «des formes qui n'existent pas» en biélorussien[2]. Il explique que ce jargon est développé par des personnes qui maîtrisent parfaitement le russe, mais qui se biélorussianisent. De fait, la politique culturelle volontariste de l'Etat, qui entend imposer à l'échelle de l'appareil le passage d'une langue à une autre, annoncé en cinq ans, et menée de manière autoritaire, génère conflits et ressentiments, aggravant le radicalisme des personnes sur la question linguistique. Le jargon dénoncé par Kuzma Čorny se développe également parallèlement à la monopolisation de l'information par le pouvoir, où les médias deviennent le milieu naturel de la langue de bois. La soviétisation de la langue ne peut donc pas être entièrement confondue avec sa russification.[3]

Lorsque la Commission présente son projet de réforme en 1930, les ingrédients qui permettent de considérer la question linguistique de manière absolue sont tous réunis. Les principaux conférenciers de 1926 sont arrêtés, le personnel de la Faculté de recherches linguistiques est restructuré

---

[1] Lyč, 1993, p. 8-9.

[2] *Uzvyšša*, numéro 5, p. 173-183.

[3] Toutes les langues de l'URSS furent réformées, y compris le russe. Une des premières fut le yiddish. Voir aussi Symaniec, 1999.

et cette dernière a désormais pour mission d'élaborer un contre-projet. En 1931, trois mois de «discussions» opposent les linguistes sans-parti aux linguistes communistes qui fondent «le front des connaisseurs de la langue»[1]. Ils accusent les réformateurs de lutter «contre toutes les formes de déclinaisons et de conjugaisons similaires aux formes russes» et de rapprocher la langue biélorussienne «des parlers paysans archaïques»[2]. Désormais, la langue biélorussienne doit devenir celle du prolétariat et servir d'arme dans la lutte des classes. L'Institut d'études linguistiques dépose toutefois un projet de réforme le 28 juin 1933. Mais deux mois plus tard, le 26 août 1933, un projet de contre-réforme est entériné en pleine terreur par un décret en 28 points du Conseil des commissaires du peuple de BSSR. Il entre en vigueur le 16 septembre de la même année. Le biélorussien vient d'être intronisé langue académique, mais «soviétisée». Le radicalisme de la méthode semble être à la mesure de la crise du pouvoir.

Du point de vue de ce dernier, la contre-réforme se différencie de celle proposée par les «nationalistes démocrates» en ce qu'elle cherche à réduire les obstacles et barrières qu'ils se proposaient de construire entre le russe et le biélorussien ; qu'elle nettoie le biélorussien des polonismes qui y avaient été introduits comme parades à la russification par les nationalistes ; qu'elle nettoie le biélorussien des archaïsmes, néologismes, et vulgarités introduits par les nationalistes ; qu'elle entend faciliter aux masses l'apprentissage de l'écriture en biélorussien. Dès 1933, des personnes et des groupes de personnes la refusent pourtant ouvertement, niant appartenir à une même communauté linguistique, remettant ainsi en cause la domination politique du moment et la capacité des institutions du pays à imposer une langue dominante. Progressivement, la langue de Taraškevič s'emplit d'une forte charge symbolique de résistance au pouvoir soviétique.

La grammaire de Taraškevič n'était pourtant pas la seule à pouvoir assumer ce rôle. Ce linguiste et homme politique qui avait fait ses études à Saint-Pétersbourg et qui adhéra au communisme après avoir fondé le *Rassemblement des ouvriers et paysans biélorussiens de Pologne*, n'en eut pas moins des détracteurs au sein même du mouvement nationaliste. Ainsi de Jan Stankevič, auteur de quantité d'articles sur la langue biélorussienne, mais généralement assimilé au populisme de droite. *A priori*, les deux hommes n'étaient pas en désaccord sur les seules règles de l'*akanie* et de l'accentuation de la langue. Ne partageant pas les mêmes idéaux politiques, ils ne rêvaient pas de la même Biélorussie. Les attaques personnelles de Stankevič contre Taraškevič, auquel il reprochait d'être à la solde des lin-

---

[1] Bočarev, 1931.

[2] Vjačorka, 1991, p. 7.

guistes russes pour avoir fait ses études universitaires à Saint-Pétersbourg, furent parfois violentes.

La manière dont Stankevič condamne la «modification de la grammaire de la langue biélorussienne en BSSR» en 1936 à Vilnja[1] — à l'époque Wilno en Pologne — est toutefois intéressante en ce qu'elle souligne, certes de façon partiale, d'autres arguments aux choix gouvernementaux de 1933 qui ne semblent pas tant liés à des problèmes idéologiques qu'à la pratique concrète du pouvoir. Pour Stankevič, la réforme ne fut pas simplement orthographique, mais modifia la phonétique et la morphologie de la langue pour la rapprocher du russe en la simplifiant. La politique soviétique dite de «lutte contre l'analphabétisme» aurait été une vitrine consistant à élaborer une langue congruente avec l'image que le pouvoir se faisait de la nation biélorussienne, peuplée surtout de paysans. Il se serait également agi de simplifier le biélorussien pour permettre aux fonctionnaires russes amenés à travailler en Biélorussie de l'apprendre plus facilement, en vertu du principe selon lequel on écrit le biélorussien comme on le prononce. Or ce n'était pas le cas avant la réforme de 1933. En revanche, le décalage entre la prononciation courante et quotidienne du biélorussien tel que les gens le pratiquent et la nouvelle manière de l'écrire imposée par le pouvoir ne saurait faciliter l'apprentissage de la langue écrite à ceux qui la parlent déjà. Aussi pense-t-il que cette difficulté supplémentaire permettra au pouvoir de convaincre plus facilement les Biélorussiens de l'avantage qu'il y a à apprendre le russe avant d'apprendre le biélorussien. Comparée à un biélorussien simplifié, la langue russe pourra en effet être désormais présentée, du fait de sa plus grande complexité phonétique, comme une langue de *haute culture*, supérieure au biélorussien.

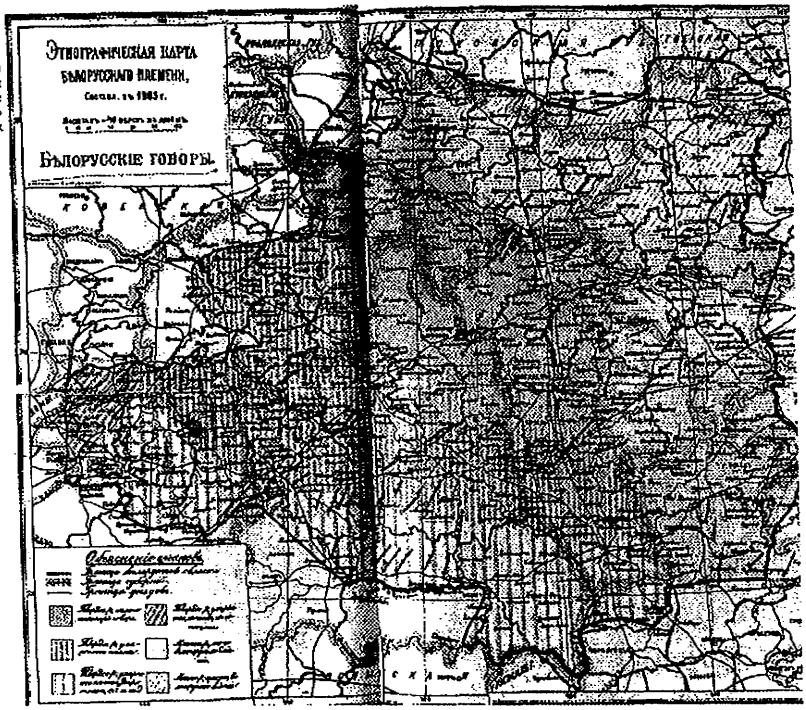
Pour ce qui concerne l'influence de la langue polonaise, Stankevič s'insurge contre le fait qu'on puisse confondre ce qu'il appelle des «régionalismes» avec une influence réelle du polonais sur la langue littéraire. Derrière la relation à la Pologne, se cache en fait la problématique du choix de l'alphabet latin et celle de la généalogie historique et culturelle officielle du nouvel Etat. Suite à l'aménagement du territoire consécutif au traité de Riga, toute une partie de l'intelligentsia biélorussianophone se trouvait côté polonais, décriée comme «contre-révolutionnaire», tandis que l'emploi du cyrillique permettait de marquer l'attachement de la Biélorussie à la zone d'influence russe et slave orientale. D'aucuns allèrent même jusqu'à formuler de manière ironique que si Moscou choisissait le latin, alors tous les partisans du cyrillique seraient perçus comme des «contre-révolutionnaires». Toujours est-il que l'argument du pouvoir resta de reprocher aux partisans de l'alphabet latin de vouloir modifier les frontières

[1] Stankevič, 1936.

de la BSSR en les élargissant à l'Ouest, ce qui fut dénoncé comme du chauvinisme, et en les rétrécissant à l'Est, ces dernières ne pouvant pas correspondre aux zones de l'Orient biélorussien soviétique récemment cédées par la Russie à la BSSR (la région de Vitebsk en 1924 ou de Gomel en 1926). Aussi, derrière la question du choix de l'alphabet résidait celle, bien plus épineuse, de la définition du territoire de l'Etat. Enfin, le fait que le décret d'août 1933 n'ait pas tenu compte des propositions des linguistes du terrain permit aux nationalistes de développer l'idée qu'il était impossible de valider le biélorussien dit désormais soviétique, puisque la réforme n'avait pas été faite par des Biélorussiens mais par des «étrangers», russes et juifs. De ce point de vue, elle eut également pour conséquence de mettre de l'huile sur le feu des tensions que la politique soviétique des nationalités avait déjà révélées. Cause de violents ressentiments anti-bolchevique et antisémites, elle eut également pour conséquence de pousser une partie de l'intelligentsia biélorussianophone dans les bras du nazisme à l'heure de la Seconde Guerre mondiale.

La réforme de 1933 a été appliquée. Au cœur de cette bataille se jouaient également la dévalorisation des valeurs paysannes et le discrédit jeté sur elles par l'intermédiaire des discours sur la langue. La fin tragique de l'épisode de 1933 a permis de souligner que parler le biélorussien non réformé n'était plus considéré comme faisant partie des compétences techniques permettant d'accéder au pouvoir. Du jour au lendemain, l'intelligentsia biélorussianophone, le personnel des universités, des arts, de la littérature et d'une manière générale, les personnes qui avaient fait la Biélorussie n'ont plus eu autorité pour parler de la question fondamentale de sa culture comme politique, et furent éliminées du système pour n'être plus jugées aptes à parler le biélorussien de manière acceptable. La réforme permit la mise en place de nouvelles formes de censure par la langue, créant un univers où plus aucun mot en biélorussien ne put être considéré comme innocent. Depuis, la langue biélorussienne n'a cessé d'être mesurée à un russe lui-même soviétisé mais défini comme langue dominante et vectrice tant de l'idéologie que de la *haute culture* soviétique. Elle put agir comme signe de reconnaissance d'une nouvelle élite, dont la langue normalisée devait correspondre à la situation idéologique du moment et contribuer à générer les représentations collectives considérées comme justes par l'autorité stalinienne. L'histoire de l'académisation du biélorussien de 1933 n'appartient pour autant pas entièrement au passé du XXème siècle et ses ondes de choc se répercutent jusqu'à nos jours où parler biélorussien reste, décidément, un acte politique.

© Virginie Symaniec



«Этнаграфічная карта Беларусі», складзеная Я. Карскім і апублікаваная ў першым томе «Беларусаў» як дадатак

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ANDERSON, Benedict, 1996 : *L'imaginaire national, Réflexion sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris : La Découverte.
— BAHDANOVIČ, Maksim, 1993 : *Œuvres complètes*, Minsk : Navuka i texnika, t. 2.
— BAHUŠEVIČ, Francišak, 1922 : *Dudka bielaruskaja*, Kaunas : Asvieta. [La flûte biélorussienne]
— BOČAREV, M., 1931, : «Linhvistyčnaja dyskusija», *Polymja*, n°3, p. 172-177. [La discussion linguistique]
— CVIKEVIČ, Aljaksandr, 1993 : *Zapadno-russizm*, Miensk : Navuka i Texnika. [L'occidentalo-russisme]
— DOVNAR-ZAPOLSKI, Mitrafan, 1994 : *Historyja Belarusi*, Minsk : Belaruskaja Entsyklapedyja. [Histoire de la Biélorussie]
— DRWESKI, Bruno, 2002 : *Le Petit Parlement biélorussien, les Biélorussiens au Parlement polonais entre 1922 et 1930*, Paris : L'Harmattan, collection Biélorussie.
— GELLNER, Ernest, 1983 : *Nations et nationalisme*, Paris : Payot.
— HARECKI, Maksim, 1992 : *Hystoryja Belaruskae literatura*, Minsk, (réed). [Histoire de la littérature biélorussienne]

— KARSKI, Jaŭxim, 2001 : *Belarusy*, Minsk : Belaruski Knizabor. [Les Biélorussiens]
— KUPALA, Janka, 1976 : *Zbor tvoraŭ*, Minsk : Navuka i Texnika, t. 7. [Œuvres choisies]
— LALKOU, Ihar, 2000 : *Aperçu de l'histoire politique du grand-duché de Lithuanie*, Paris : L'Harmattan, collection Biélorussie.
— LJOSIK, Jazep, 1994 : *Tvory*, Minsk : Mastackaja Litaratura. [*Œuvres*]
— LYČ, Leanid, 1993 : *Reforma belaruskaha pravapisu 1933 hoda : idealahičny aspekt*, Minsk. [La réforme de l'alphabet biélorussien de 1933 : aspect idéologique]
— LYČ & NAVICKI, 1996 : *Historia Kultury Belarusi*, Minsk. [Histoire de la culture de Biélorussie]
— McMILIN, Arnold B., 1966 : «XIXth century Attitudes to Byelorussian before Karski», *The Journal of Byelorussian Studies*, vol. 1, n°2, Year II, Londres.
—— 1967 : «Academician Ja. F. Karski », *The Journal of Byelorussian Studies*, vol. 1, n°3, Year III, Londres.
— STANKEVIČ, Jan, 2002a : *Zbor tvoraŭ u dvux tamax*, Miensk : Encyklapedyks. [Recueil d'œuvres en 2 vol.]
— STANKEVIČ, Jan, 2002b : «Belaruskaja Akademičnaja Konferencyja 14-21.XI. 1926 i jae pracy dzela reformy belaruskae abecedy i pravapisu (ahulny ahliad)», *Zbor tvoraŭ u dvux tamax*, Entsyklapedyks, Miensk, t. 1, p. 85-99. [La conférence académique biélorussienne du 14-21/XI/1926 et son travail pour la réforme de l'alphabet et de l'orthographe (analyse générale)]
—— 1936 : *Z'mena hramatyki belaruskaha jazyka u BSSR*, Vilnja : Vydan'ne Aŭtora. [Le changement de la grammaire du biélorussien en RSSB]
— SYMANIEC, Virginie, 1999 : «Langues et politique», in *Les confins de l'Otan, l'espace Mer baltique - Mer noire*, sous la direction de Jean-Charles Lallemand, *Nouveaux mondes*, n°9, automne 1999, Paris-Genève : L'inventaire-CRESS, p. 61-80.
— SYROKOMLA, Ljudvik Kondratovič, 1993 : *Dobryja vesty*, Minsk. [Bonnes nouvelles]
— TARAŠKEVIČ, Branislaŭ, 1929 : *Belaruskaja hramatyka dlja škol*, Vil'nja : Vydan'nie niatae peraroblenae i pačyranae. [Grammaire biélorussienne pour les écoles].
— TARAŠKEVIČ, Branislaŭ, 1991 : *Vybranae*, Minsk : Mastackaja litaratura. [Textes choisis]
— VJAČORKA, Vincuk, 1991 : «Pravapis – liusterka historyi», *Spadčyna*, avril. [L'orthographe, miroir de l'histoire]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 229-245

A la recherche des interlocuteurs occidentaux de Bakhtine et de son Cercle

Bénédicte VAUTHIER
Université de Liège

Dans les articles consacrés à Bakhtine, les formules du type «philologue par profession et philosophe par tournure d'esprit» semblent considérées comme allant de soi. Parmi les spécialistes de Bakhtine, on remarque un phénomène de spécialisation : les uns restent dans les limites de la «philosophie» de Bakhtine, éprouvant quelques craintes à entrer dans la sphère de sa théorie du roman et de la langue – sans voir le moyen qui permettrait de rattacher ces deux domaines du savoir apparemment séparés ; les autres supposent que l'on peut s'intéresser aux recherches de Bakhtine dans le domaine de la «poétique», sans avoir dégagé au préalable les fondements des positions bakhtiniennes...[1]

PRELIMINAIRES

Il nous semble essentiel d'évoquer d'entrée de jeu la raison qui nous a amenée à nous intéresser à l'ensemble des écrits de Bakhtine et de son Cercle, et ce, afin de donner tout son sens à notre souhait de partir aujourd'hui «A la recherche de leurs interlocuteurs occidentaux».

Dans la mesure où nous ne sommes pas slaviste, on comprendra aisément que ce mobile ne pouvait être autre que celui qu'évoque Boneckaja dans les lignes placées ici en guise d'épigraphe. En effet, y est mis en lumière *l'obstacle théorique* majeur que la «romaniste» et «critique littéraire» que nous sommes a dû surmonter avant de pouvoir chercher à *mettre en pratique* les résultats des recherches entreprises par Bakhtine et ses dis-

[1] Boneckaja, 1994, p. 16, cité par Dennes, 1997, p. 81.

ciples (Valentin Vološinov et Nikolaj Medvedev) dans les champs de la philosophie du langage et de la littérature[1].

Le clivage que Boneckaja présente comme le fruit de la spécialisation des disciplines ou de la recherche – soit de la philosophie, soit de la philologie – ne va pas sans poser problème au chercheur qui souhaiterait aborder les œuvres de Bakhtine et de ses disciples. Et les difficultés à surmonter relèvent moins en définitive du caractère fragmentaire, du désordre, ou du retard dans lequel nous sont arrivés les écrits bakhtiniens que du caractère résolument interdisciplinaire – oserions-nous dire d'emblée *trans-* ou *méta-linguistique ?* – d'un corpus rebelle aux frontières académiques étanches et hostile à toute démarche de type analytique.

Mais pouvait-il en être autrement dans l'œuvre de celui qui reprochait aux poéticiens de son époque de ne pas avoir voulu mener une réflexion philosophique avant de se lancer dans des analyses philologiques ou linguistiques ?

> «L'absence d'une orientation esthétique générale, systématique, philosophique, l'absence de tout regard soutenu, méthodique, réfléchi, sur les autres arts, et sur *l'unité de l'art, domaine de la culture commune à tous les hommes* conduit la poétique russe contemporaine à une simplification extrême du problème scientifique et à un traitement superficiel et insuffisant de l'objet d'étude : cette exploration ne se sent sûre d'elle qu'en se maintenant à la périphérie de l'art littéraire. Elle fuit tous les problèmes qui font déboucher l'art sur la grand-route de la culture humaine *une*, et qui sont insolubles hors d'une vaste orientation philosophique. *La poétique s'accroche à la linguistique,* craignant de s'en écarter d'un pas (ce que l'on constate chez la majorité des formalistes et aussi chez V. M. Žirmounski) ; parfois même elle n'est qu'une section de la linguistique (V. V. Vinogradov)». (M. Bakhtine, 1978, p. 27)

Si la critique reste encore toujours d'actualité, le plus grave restait à venir, puisque le manque d'approche globale de l'œuvre de Bakhtine a surtout permis que les monographies (le *Dostoïevski,* le *Rabelais)* et les analyses sur le roman soient systématiquement coupées de leur *base philosophique* (qu'il s'agisse des textes de 1924 signés par Bakhtine ou des écrits légèrement postérieurs signés par Vološinov et Medvedev) pour être lues à la lumière de systèmes – et partant d'idéologies – profondément différents du sien.

---

[1] Nous avons essayé de montrer pourquoi les travaux de Bakhtine permettaient de donner une inflexion considérable à l'interprétation traditionnelle de l'œuvre narrative de l'écrivain espagnol, Miguel de Unamuno (1884-1936). Cf. Vauthier, 1998, et 2002a.

Certes, les critiques qui ont adopté cette attitude ont très généreusement fait de Bakhtine un «précurseur qui s'ignore», même si ce constat, on l'oublie parfois, les a surtout habilités à vouloir dépasser Bakhtine sur «son propre terrain». De la même manière, si les rapprochements entre l'œuvre de Bakhtine et celle d'autres penseurs sont (toujours) possibles, puisqu'il est indéniable que celui-ci a assimilé des traditions riches et variées (occidentales et orientales), on s'étonnera de voir que les parallélismes tracés entre les projets respectifs ont finalement empêché la perception des ruptures catégorielles opérées par le Russe. Or ces ruptures étaient – sont – réelles et saisir l'originalité de la pensée bakhti-nienne aurait impliqué que nous nous gardions de toute tentative de subor-dination – et donc de réduction – à un système qui n'était pas avant tout *le sien*.

Ceci étant posé, qui ne veut pas courir le risque de se convertir en hagiographe de Bakhtine devrait alors expliquer pourquoi l'œuvre du Russe, dans son irréductible singularité, ne s'en situe pas moins au *carrefour* des pensées (philosophiques) dominantes qui ont eu cours à la fin du XIXe et au début du XXe siècles.

Mais afin d'éviter toute confusion, substituons d'emblée le terme de *caisse de résonance* à celui de *carrefour*, étant entendu que ce correctif devrait nous tenir éloignés de la tentation de faire de Bakhtine un penseur éclectique s'étant laissé aveugler successivement par le (néo)kantisme, le romantisme et l'idéalisme allemands, la phénoménologie, le marxisme, le formalisme, etc. Courants et tendances qui renvoient aux différentes *étiquettes* qui ont été accolées au nom de Bakhtine. La substitution terminologique présente aussi l'avantage de nous brancher directement sur l'un des noyaux durs de sa pensée, c'est-à-dire sur les notions de *dialogue* et de *polyphonie,* et permet de souligner l'importance que Bakhtine accorde à l'*idéologie* et notamment à la *formation idéologique de la conscience.* Finalement, parler de *résonance* revient à dévoiler le point où gît la difficulté que devra surmonter l'interprète qui essayerait de retrouver ce que fut le dessein primitif de Bakhtine. Que des voix de l'une ou l'autre des tendances précédemment citées *résonnent* dans son œuvre n'aurait alors plus rien pour surprendre, que l'on prétende réduire sa pensée à l'une d'entre elles, en l'accentuant au détriment des autres, reviendrait par contre à faire une utilisation partielle et partiale d'une œuvre *synthétique* très cohérente qui semble *de facto* résister à toutes les entreprises modernes de mise à plat *analytique.*

S'il n'est pas toujours simple de savoir où tombe l'accent bakhtinien dans une œuvre qui fait une part très large à l'implicite, ce sont pourtant ces *harmoniques*, ces *implicites* que nous essayerons de faire affleurer dans la suite de ce travail, en dévoilant l'une ou l'autre des voix qui se cachent dans *K filosofii postupka*. Nous montrerons ensuite que ce sont ces mêmes voix que l'on retrouve de façon *explicite* dans les textes apocryphes, en particulier dans *Le freudisme* et dans *Le marxisme et la phi-*

losophie du langage. (Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique). A terme, ce travail de déchiffrage et d'écoute devrait nous permettre de montrer pourquoi on peut considérer que les écrits de Bakhtine (c'est-à-dire, tant les textes philosophiques de jeunesse que les textes littéraires plus tardifs) et les écrits du cercle forment un tout cohérent. Idée que l'on trouvait en germe dans la présentation d'*Esthétique et théorie du roman,* que l'on doit à M. Aucouturier. En 1975, celui-ci déclare que «Le problème du contenu, du matériau et de la forme...», premier écrit de Bakhtine connu alors, «complète et éclaire trois autres livres, parus entre 1927 et 1929 sous la signature de Vološinov et de P. Medvedev». Pour notre part, nous dirions plutôt que les écrits apocryphes sont des textes de *vulgarisation* des idées très abstraites de Bakhtine, dont la connaissance et la diffusion a surtout été posthume.

Etrange concours de circonstances, qui nous rappelle celles qui ont entouré la naissance des *Thèses de Feuerbach* et leur absence de publication du vivant de Marx. Rappelons brièvement ce que celui-ci écrit dans la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique :*

> «... quand au printemps de 1845, [Engels] vint lui aussi s'établir à Bruxelles, nous résolûmes de travailler en commun à dégager l'opposition existant entre notre manière de voir et la conception idéologique de la philosophie allemande ; en fait, de régler nos comptes avec notre conscience philosophique d'autrefois. Ce dessein fut réalisé sous la forme d'une critique de la philosophie post-hégélienne. Le manuscrit, deux forts volumes in-octavo, était depuis longtemps entre les mains de l'éditeur en Westphalie, lorsque nous apprîmes que des circonstances nouvelles n'en permettaient plus l'impression. Nous abandonnâmes d'autant plus volontiers le manuscrit à la critique rongeuse des souris que nous avions atteint notre but principal, voir clair en nous-mêmes». (Marx, 1839, cité par Labica, 1987, p. 7)

Si l'on se souvient de la *malchance* qui hypothéqua la publication et la diffusion du texte de jeunesse de Bakhtine, «Le problème du contenu, du matériau et de la forme...», on comprendra que nous mettions l'accent sur la similarité des mobiles évoqués. En effet, quand bien même il semble que Bakhtine ne se soit jamais battu afin de publier les textes théoriques des «années 1920-1924», il est indéniable que ceux-ci lui ont permis de se lancer dans de fructueuses recherches littéraires. Y aurait-il donc, lui aussi, réglé ses comptes avec sa conscience idéologique d'autrefois ? Bien des éléments nous laissent croire que oui...

Ceci étant posé, au départ d'une lecture stylistique de quelques fragments-clés de *K filosofii postupka*, nous nous proposons de voir maintenant si Bakhtine peut réellement être considéré comme un penseur *idéaliste* ou s'il doit plutôt être vu comme un penseur *anti-idéaliste,* voire *matérialiste*. Cette interrogation nous amènera à revenir sur le débat (polé-

mique) auquel a donné lieu la réception des écrits (non polémiques) de Vološinov et de Medvedev puisque seul le statut épistémologique et herméneutique accordé à ces textes permet d'expliquer les écarts importants qui existent entre les réceptions nationales de Bakhtine.

K FILOSOFII POSTUPKA, PIERRE DE ROSETTE DE L'ŒUVRE ULTERIEURE DE BAKHTINE

Nous souscrivons fermement à l'idée de ceux qui voient dans *K filosofii postupka* «la pierre de Rosette de toute l'œuvre ultérieure de Bakhtine»[1] ou la «protobiographie de ses idées sur la littérature»[2]. En effet, nous pensons que nous ne sommes pas seulement face à un texte qui permet de «cerner la spécificité de sa démarche, véritable rencontre entre la philosophie et l'étude de la littérature»[3], mais plus encore en présence du premier fragment d'un *essai* qui permet de montrer sans équivoque possible que textes autographes et textes apocryphes forment un *tout idéologique cohérent* qui confère sa véritable originalité au projet de *stylistique de la création verbale* de Bakhtine et de son Cercle.

Etant donné que ce texte n'est toujours pas disponible en français[4], présentons-le tout d'abord brièvement.

K filosofii postupka est un écrit de jeunesse daté de l'année 1924. Traduit *intégralement* du russe en espagnol sous le titre *Hacia una filosofía del acto ético*, ce texte correspond à un manuscrit inédit, exhumé et publié en russe par les exécuteurs testamentaires de Bakhtine en 1986, soit plus de dix ans après la mort de son légataire. Truffé de néologismes polyphoniques, *K filosofii postupka* se caractérise par son caractère fragmentaire (il est composé de deux fragments : l'un d'une soixantaine de pages, l'autre, d'une petite vingtaine de pages précédées du sous-titre «Partie I») et inachevé (les premières pages du manuscrit n'ont jamais été retrouvées et le titre que nous lui connaissons est celui qui a été retenu par les éditeurs en tenant compte de la «dominante» éthique du texte). Mais il y a plus. En effet, selon la traductrice espagnole, ce texte serait lui-même le «premier fragment» d'un grand projet conçu par Bakhtine comme une sorte de *philo-*

---

[1] Clark & Holquist, 1984a, p. 123.

[2] Emerson, 1995, p. 114, cité par Depretto, 1997, p. 121.

[3] Depretto, *ibid.*

[4] Une traduction était cependant annoncée pour l'année 2002 qui s'achève ! (*Pour une philosophie de l'acte éthique*, trad. de Ghislaine Bardet, Lausanne, L'âge d'homme, Petite bibliothèque slave.) Le texte est disponible depuis 1993 en italien et en anglais.

sophie première en forme de *philosophie morale*. Avant que *K filosofii postupka* ne soit tiré de l'oubli, deux autres fragments de ce grand édifice intellectuel avaient déjà vus le jour, séparément, et sans faire l'objet d'une contextualisation adéquate. L'enchaînement chronologique et conceptuel de ce projet que Bakhtine n'aurait jamais mené à terme – du moins en termes de publication ! – serait le suivant :

1. Pour une philosophie de l'acte éthique (vers 1924),

2. «L'auteur et le héros»[1] (vers 1924),

3. «Problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire»[2] (1924).

Une lecture des trois textes mentionnés, dans l'ordre suggéré par la traductrice, confirme largement la validité de son hypothèse. Mais, partant, elle invalide aussi – ou tout au moins remet en question – la pertinence d'une interprétation par trop unilatérale d'un projet *éthique* trop souvent défendu au détriment de la composante *esthétique* du texte.

Emboîtant le pas des Russes, les Américains Clark et Holquist, puis le Français Todorov ont effectivement mis l'accent de façon exclusive sur la dimension *éthique* des écrits de jeunesse de Bakhtine. Ceci a conduit les premiers à les rassembler sous le titre de *Architectonics of Answerability*[3], et le second à parler d'un projet d'«Anthropologie philo-sophique»[4].

Sans nier l'importance de cette composante *éthique*, nous pensons pour notre part que ce triptyque n'est autre que la première grande monographie de Bakhtine que l'on pensait perdue. Il pourrait donc être intitulé *Esthétique de la création verbale* ; titre sous lequel ont été rassemblés, de façon quelque peu aléatoire, le second fragment du triptyque, c'est-à-dire «L'auteur et le héros», ainsi que des textes des années 50 et 70, portant sur les genres du discours.

Voilà pour la présentation synoptique. Venons-en maintenant au contenu de *K filosofii postupka*. Et comme nous souhaiterions pouvoir creuser la relation d'interdépendance qui existe entre les textes bakhtiniens d'une part, les textes apocryphes d'autre part, commençons par isoler le fragment qui atteste l'intérêt du jeune Bakhtine pour le *matérialisme historique*, vu que cette (im)possible filiation est à l'origine de tous les débats.

Dans l'économie générale de l'œuvre, ce fragment fait suite au bilan quelque peu amer que le jeune philosophe dresse au sujet de la *connaissance théorique* et de *l'intuition esthétique* – auxquelles s'ajoutera par la

---

[1] Bakhtine, 1984.

[2] Bakhtine, 1978.

[3] Cf. Clark & Holquist, 1984b.

[4] Todorov, 1981.

suite *l'éthique* – qui se sont révélées incapables de surmonter le dualisme qui existe entre le monde de la culture et le monde de la vie. Selon Bakhtine, cet échec, qui entérine le signe sous lequel s'est ouvert la crise de la modernité scellée par Kant, s'expliquerait par le fait que toutes ces approches philosophiques se caractérisent par un excès de *théorétisme,* voire de *rationalisme*.

> «Esta filosofía teórica no puede pretender ser una filosofía primera, es decir, una doctrina que en vez de ocuparse de la creación cultural unificada, tratase acerca del acontecimiento del ser unitario y singular. No existe una primera filosofía semejante, y parecen estar olvidadas las vías sobre las cuales podría crearse. De ahí la profunda insatisfacción de quienes conciben participativamente a la filosofía contemporánea, insatisfacción que los incita a dirigirse a la doctrina del materialismo histórico, el que (con todas sus fallas e insuficiencias), resulta atractivo para una conciencia participativa por tratar de construir su mundo empezando por conceder un lugar a un acto ético determinado, concretamente histórico y real, de modo que en su mundo una conciencia que aspira y actúa puede orientarse[1].» (Bajtin, 1997, p. 27-28)

Outre le fait que ces lignes devraient permettre de repenser les termes du débat sur l'affiliation de Bakhtine au « marxisme » en termes moins anachroniques et plus nuancés – en 1924, il s'agit bien de «matérialisme historique» –, ces propos sont cruciaux puisqu'ils nous livrent les clés pour comprendre pourquoi celui qui défend la priorité d'une philosophie *participative* partage avec Marx l'«aversion de la spéculation *a priori*, donc abstraite».

Si la dette de reconnaissance vis-à-vis de Marx est suffisamment *explicite* pour éviter que l'on puisse prétendre en faire l'économie, ajoutons que le rapprochement entre les deux hommes aurait aussi bien pu se faire, quelques paragraphes plus tôt, moyennant le parallélisme qui existe entre leur respective «démonstration ontologique des cent *thalers*». Une démonstration que nous souhaitons reproduire ici puisqu'elle illustre à merveille les différents niveaux de l'écriture bakhtinienne – qui sous couvert d'*explicite kantien* fait une large place à l'*implicite marxien.* En outre, celle-ci révèle à quel point il est erroné de faire de Bakhtine un penseur *idéaliste*.

> «Puesto que el mundo teóricamente abstracto y autárquico, ajeno por principio a la historicidad singular y viva, permanece dentro de sus fronteras,

[1] Cette citation, que je renonce à traduire pour éviter de rentrer dans le cercle vicieux de la «traduction de traduction», n'est autre que l'un des fragments qui avait été l'objet de la censure soviétique lors de la première édition du texte (1984-1985 y 1986). La traductrice espagnole le reprend d'un article de V. Makhlin qui révéla au grand jour les omissions (Baxtin, 1990, p. 40-41).

> su autonomía es justificada e inquebrantable [...]. Pero el mundo como objeto del conocimiento teórico pretende pasar por *el* mundo en su totalidad, no solo por el ser abstractamente unificado, sino por la existencia singular y concreta en su totalidad posible [...].
> El pensamiento *participativo* predomina en todos los grandes sistemas de filosofía, consciente y paladinamente (sobre todo durante la Edad Media), o bien inconsciente y enmascaradamente (en los sistemas del XIX y del XX). Se observa un peculiar aligeramiento del propio término 'Ser' o 'realidad'. El clásico ejemplo kantiano en contra de la demostración ontológica [?] acerca de que cien *thalers* reales no son iguales a cien *thalers* tan solo pensados, dejó de ser convincente; en efecto, lo históricamente existente en una realidad definida por mí es incomparablemente más consistente, y sin embargo, una vez pesado en una balanza teórica, en abstracción de su singularidad históricamente ponderada, difícilmente resultaría con más peso que lo solamente razonada. El ser históricamente real y singular es más grande y contundente que el ser singular de la ciencia teórica, pero esta diferencia en el peso, evidente para la percepción de una conciencia viviente, no puede ser definida en categorías teóricas». (Bajtin, 1997, p. 14-15)

Afin de ne pas se méprendre sur le sens de la position révolutionnaire que prétend occuper Bakhtine dans le champ de la philosophie de l'époque, soulignons tout d'abord que, comme le révèle le premier paragraphe, c'est moins la légitimité de la connaissance théorique et de la pensée abstraite *stricto sensu* qu'il remet en question que leur prétention à valoir pour le tout du monde. (Si l'on se tourne vers *Le marxisme et la philosophie du langage*, on verra que c'est cette même précision qui explique que c'est moins à la linguistique scientifique de Saussure qu'à la volonté de ses successeurs d'étendre les découvertes du linguiste au domaine de la stylistique ou de la poétique que Bakhtine s'oppose[1].)

En ce qui concerne l'implicite de la démonstration ontologique, voyons pourquoi Bakhtine « ne cite pas très exactement Kant » – comme le croit l'éditeur russe[2], qui oublie l'importance des propos tenus par Bakhtine au sujet des procédés d'enchâssement du *discours rapporté*. Vu le *cotexte* et le *contexte* dans lequel apparaît cette citation approximative, il est

---

[1] Cf. Vauthier, 2002b, et 2002c.

[2] Cf. Bajtin, 1997, p. 15 nota 8. «En réalité – écrit le commentateur russe – Bakhtine ne cite pas très exactement [la réfutation de la preuve ontologique qui se trouve dans la *Critique de la raison pure* (livre II, chap. 3, n.4)]. Pour Kant, il est important que dix *thalers* réels ne valent pas plus que dix *thalers* conçus dans mon esprit, que sa réalité n'ajoute rien à sa valeur numérique (étant donné que Anselme de Canterbury partait du postulat inverse : le réel est plus que ce qui est seulement conçu en pensée, par conséquent le concept du plus grand inclut la réalité comme l'une de ses perfections)» [*Nous traduisons*].

fort vraisemblable que Bakhtine ne se réfère pas tant à la démonstration des cent *thalers* de Kant... qu'à sa reprise par Karl Marx ! En effet, on ne peut oublier que c'est par le biais du même exemple que le père du *matérialisme historique* avait tenté de montrer par où pêchait toute *argumentation spéculative*. Comme le rappelle Labica, tel était le sens – réellement révolutionnaire – de la deuxième thèse de Feuerbach.

> «La question de savoir s'il faut accorder à la pensée humaine une vérité objective n'est pas une question de théorie, mais une question *pratique*. C'est dans la pratique que l'homme doit prouver la vérité, *i. e.*, la réalité effective et la puissance, le caractère terrestre de sa pensée. La dispute concernant la réalité ou la non-réalité effective de la pensée – qui est isolée de la pratique – est une question purement *scolastique*». (Labica, 1987, p. 20)

Au vu de ce que nous avons vu plus haut, nous pouvons avancer maintenant que c'est l'échec répété de la *conscience abstraite* dans sa tentative d'appréhender le tout de l'acte dans sa singularité, dans son unicité qui a amené Bakhtine à se tourner vers le *matérialisme historique*, seule philosophie qui, malgré tous ses défauts et toutes ses défaillances, présente l'avantage de faire droit à l'acte éthique dans sa totalité. Et retournant sur nos pas, nous pouvons même ajouter que c'est vraisemblablement cette *aversion*[1] pour la spéculation abstraite qui a permis à Bakhtine «de retrouver le chemin du 'concret' et, de plus en plus, la réalité proprement humaine, dont il n'avait plus beaucoup été question dans la pensée de l'idéalisme»[2].

Et ce chemin Bakhtine l'a trouvé par le biais de son inlassable interrogation sur le roman et le langage qui viendront ainsi éclairer en retour la leçon qui se dégageait de la déclaration d'intention programmatique de *K filosofii postupka*.

> «No es nuestra intención proponer un sistema o un inventario sistemático de los valores donde los conceptos puros (idénticos a sí mismos desde el punto de vista del contenido) se vinculen con las relaciones lógicas, sino que nos interesa ofrecer una representación o descripción de la arquitectónica valorativa del vivir el mundo, no con una fundamentación analítica a

---

[1] Outre Marx, Grondin cite les noms de Schopenhauer, Feuerbach, Kierkegaard et Nietzche, c'est-à-dire, des auteurs qui, au XIXe siècle, dans leur opposition à l'idéalisme absolu et par le biais de critiques acérées à l'hégélianisme, ont les premiers renoué avec un motif essentiel de la pensée kantienne : le souci de la finitude. Selon Grondin, la plupart de ces anti-hégéliens avaient eux-mêmes renoncés à la philosophie car «leur réflexion ne se placera plus ouvertement sous le titre d'une méditation *a priori*, c'est-à-dire de la philosophie, tant l'ombre de Hegel est obsédante» (Grondin, 1989, p. 152).

[2] Grondin, *ib*.

> la cabeza, sino con un centro verdaderamente concreto (espaciotemporal) de emanación de valoraciones, afirmaciones, actos reales, cuyos miembros son objetos reales vinculados entre sí por medio de relaciones de un acontecer concreto (las relaciones lógicas aquí no son más que un momento al lado de lo espaciotemporal y de lo emocional y volitivo) dentro del singular acontecimiento del ser.
>
> Para proponer un concepto preliminar acerca de la posibilidad de una semejante arquitectónica concreta, *ofrecemos aquí un análisis del mundo de la visión estética: del mundo del arte que, siendo concreto y pleno de tonos emocionales y volitivos, se encuentra, entre todos los mundos culturalmente abstractos [?] (en su aislamiento), más cerca del mundo único y singular del acto ético. Este nos ayudará a acercarnos a la comprensión de la estructura arquitectónica del mundo del acontecer real*». (Bajtin, 1997, p. 67)

C'est nous qui soulignons ces dernières lignes afin de nuancer quelque peu le renversement que nous avions opéré plus haut en déclarant que *K filosofii postupka* devait être considéré comme le premier chaînon d'un projet *esthétique* plutôt qu'*éthique*. En effet, il est clair que les deux ont partie liée et que Bakhtine découvre au départ de la critique littéraire ce que, en règle générale, seuls certains romanciers ont pu découvrir, à savoir, que «le fondateur des Temps modernes n'est pas seulement Descartes, mais aussi Cervantes»[1]. Mais ne nous y trompons pas ! Car il y a bien plus que de la littérature dans cette découverte si nous ajoutons que le *sujet* cervantin, sujet de chair et d'os, peut être vu comme une alternative au sujet cartésien, sujet abstrait dont la conscience solipsiste reflète une «conception digitale de l'esprit»[2].

Et si l'on peut ajouter avec Kundera, à qui nous devons déjà la première affirmation, que «le chemin du roman se dessine comme une histoire parallèle des Temps modernes», c'est parce que l'histoire du roman rappelle à l'homme ce qu'il lui a fallu oublier et ce dont il a dû se dépouiller pour que soient rendue possibles les avancées des sciences exactes et des sciences humaines. Cela c'est aussi ce que pourrait nous aider à comprendre le *Rabelais* de Bakhtine, irréductible au carnaval et à la carnavalisation auxquels on s'est trop souvent plu à le circonscrire :

> «Le XVIIe a marqué la *stabilisation* du nouveau régime, celui de la monarchie absolue, donnant naissance à une 'forme universelle et historique' relativement progressiste. Elle a trouvé son expression idéologique dans la philosophie rationaliste de Descartes et dans l'esthétique du classicisme. Ces deux écoles reflètent de manière éclatante les traits fondamentaux de la nouvelle culture officielle, distincte de celle de l'Eglise et du féodalisme,

---

[1] Kundera, 1992, p. 14-16.

[2] Cf. Bouquet, 1997, p. 239.

> mais imprégnée comme cette dernière d'un ton sérieux, autoritaire, quoique moins dogmatique. De nouveaux concepts prédominants se sont forgés que, selon l'expression de Marx, la nouvelle classe dominante présente inévitablement comme des vérités éternelles.» (Bakhtine, 1970, p. 108)

Cela étant dit, si nous ne voulons pas détourner le projet bakhtinien de son cours – éthique et esthétique –, ne passons pas trop vite sous silence que l'auteur ne semble se décider à partir de la «vision esthétique du monde de l'art» que *faute de mieux*. En effet, ne nous dit-il pas que, «de tous les mondes culturellement abstraits, celui-ci est *le plus proche* du monde unique et singulier de l'acte éthique» ? Et n'est-ce pas à ce titre qu'il peut nous aider à appréhender «la structure architectonique du *monde de l'événement concret*» ?

Or ces précisions sont capitales car elles annoncent le second interlocuteur privilégié du jeune Bakhtine et vont nous permettre d'expliquer à quel titre on peut inscrire son projet dans «l'ouverture de l'échec» de la *seconde herméneutique* de Dilthey, sans que ceci implique, loin s'en faut, une remise en question du fondement *matérialiste – anti-idéaliste* – de sa pensée. Pour comprendre où se cache Dilthey, tournons-nous maintenant vers l'*incipit* de *K filosofii postupka,* qui s'ouvre sur ces mots

> «... *también* la actividad estética resulta impotente para asimilar la caducidad del ser y su carácter de acontecer abierto, y su producto, en este sentido, no es el ser en su devenir real, sino que se integra a éste, con su propio ser, mediante el acto histórico de la intuición estética eficaz. *Tampoco* la intuición estética logra aprehender la unicidad del acontecer, puesto que sus imágenes aparecen objetivadas, es decir, su contenido ha sido sustraído del devenir único y real, de tal modo que no son partícipes del devenir (solo participan en él en la medida en que representan el momento vivo y viviente de la conciencia del espectador)». (Bajtin, 1997, p. 7)

La première chose que cet *incipit* révèle c'est que l'activité esthétique n'est *pas la seule* à avoir révélé son impuissance à assimiler la caducité de l'être. Ou encore : l'intuition esthétique n'a *pas non plus* été capable d'appréhender l'unité de l'événement. Qu'elle ne soit pas la *seule* ne nous étonnera plus, puisque nous savons déjà que tant les formes de connaissance *théorique* que les philosophies *pratiques* – considérées, par-delà leur différences, comme de simples variantes de la philosophie rationaliste – ont échoué dans leur(s) tentative(s) de surmonter le dualisme sur lequel s'était soldée la crise de la modernité. L'accusation qui frappe de plein fouet l'*intuition esthétique* a, par contre, tout pour surprendre si on la met en regard des prolégomènes bakhtiniens cités plus haut, ou plus encore en regard des travaux de critique littéraire du Russe. En effet, qu'est-ce qui pouvait légitimement pousser Bakhthine à «étudier l'architectonique valorative

du vivre le monde» à partir de *l'esthétique* s'il s'avère que celle-ci avait fait l'objet d'une condamnation préalable sous sa propre plume ?

Pour dépasser cette apparente contradiction, il nous faut définir le projet de *philosophie du langage* que Bakhtine et ses disciples cherchent à fonder comme un projet de *sémiotique idéologique*. Par-delà les dichotomies saussuriennes ou chomskyennes, auxquelles on a réduit abusivement *Le marxisme et la philosophie du langage,* nombreux sont en effet les éléments qui portent à croire que l'*idéologie* – concept cardinal chez Bakhtine, puisque synonyme de sémiotique – est un terme *bivocal,* c'est-à-dire, qui comporte deux voix ou plus, réaccentuées par l'auteur qui se les réapproprie de façon originale et se forge dès lors un *style*. Si le premier accent est issu de la théorie du *matérialisme historique*, l'autre provient de la philosophie *idéologique* parce qu'*historique* de Dilthey, opposée à celle *rigoureuse* parce que *scientifique* et *transcendantale* que cherchait à fonder Husserl à la même époque. Dès lors que Bakhtine connaissait les travaux de Dilthey et *La philosophie comme science rigoureuse* de Husserl, il devait aller de soi que les termes d'*idéologie* ou de *vision du monde (Weltanschaaung)* ne pouvaient plus être prononcés ou entendus sans que l'on y perçoive les échos d'un débat qui avait opposé sur le sujet les deux Allemands.

A défaut de pouvoir rentrer dans l'analyse détaillée d'un débat dont nous sommes pourtant encore largement tributaires[1], nous allons repartir ici du seul motif de la condamnation de l'intuition esthétique afin de montrer pourquoi c'est la philosophie de Dilthey qui est critiquée derrière l'idée «des images qui apparaissent objectivées». (Une critique, disons-le déjà, qui n'empêchera pas Bakhtine de revenir à Dilthey afin de poursuivre son projet, sur la base d'un autre sujet...) Cette idée, ou mieux «ces images qui apparaissent objectivées» renvoient *implicitement* à la seconde tentative de fondation des sciences de l'esprit que Dilthey inscrit dans *l'ho-rizon du sens* afin de se garder de l'écueil du *psychologisme* qui était venu hypothéquer sa première tentative de fondation des sciences de l'esprit. A partir de là, la *compréhension* ne consistera plus à revivre ce qu'ont vécu les auteurs et les acteurs, mais bien à construire la *logique interne d'un sys-tème*, c'est-à-dire ce qui dans le texte *fait sens*. «Les sciences humaines ont affaire à la réalité extérieure de l'esprit», «les sciences de l'esprit sont des réalisations de l'esprit dans le monde sensible», «tout ce en quoi l'esprit s'est objectivé

[1] Nous ne pouvons reprendre ici tous les éléments du débat, mais renvoyons le lecteur intéressé à notre article (Vauthier, 2003, à paraître). Certaines idées ont été exposées, de manière très synthétique dans Vauthier, 2002d.

relève du domaine des sciences de l'esprit», déclare ainsi Dilthey dans *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*[1].

Si l'équivalence sémantique des termes devrait suffire à montrer que c'est bien Dilthey qui est au centre de la critique bakhtinienne, l'importance des griefs formulés par Husserl à l'encontre de la *philosophie comme vision du monde* de Dilthey et la prégnance ultérieure de sa lecture dans l'histoire de la philosophie doivent nous pousser à souligner de prime abord que c'est moins dans la lignée de celui qui échoue face à Husserl, que dans le sillage de celui qu'on peut considérer *malgré tout* comme le fondateur des *sciences humaines* que nous inscrivons le projet de Bakhtine. Sans cela, nous risquons de le faire passer à la trappe avec Dilthey...

Si «l'objectivation des images» est l'*aporie* sur laquelle est venu buter Dilthey, rappelons en effet avec Sylvie Mesure, qu'«il était possible, après Dilthey, de creuser la spécificité de l'objectivité inhérente aux sciences de l'esprit de manière à en cerner, autrement que lui peut-être, l'originalité et à mieux en garantir la fondation»[2]. Pour ce faire, le garant de l'objectivité recherchée aurait certes dû se trouver non pas dans la *Critique de la raison pure* qui avait servi de modèle à Dilthey dans «sa décision de concevoir la 'critique de l'histoire' comme une 'critique de la raison historique'»[3], mais bien «s'accomplir en ce domaine par référence à un moment de l'édifice critique où un autre type d'objectivité se trouvait fondé que celui des sciences de la nature, à savoir : la *Critique de la faculté de juger*, où la théorie du jugement esthétique donnait un autre modèle d'énoncés prétendant à l'objectivité»[4].

> «Dilthey [...] n'a pas exploré cette possibilité, alors même qu'il s'en trouvait parfois très proche, par exemple lorsqu'il avait le mérite, *en décrivant les énoncés des sciences de l'esprit*, de souligner *l'impossibilité de les isoler des jugements de valeur qu'inévitablement ils contiennent*». (1990, p. 253) [nous soulignons].

Si à la lumière de cette citation, nous faisons retour, une fois encore, sur les prolégomènes bakhtiniens, nous pourrons voir comment dans le texte de 1924 c'est précisément la volonté de ne pas se couper des *jugements de valeur* qui pousse Bakhtine à s'écarter de tout sujet analytique et à rechercher un vrai centre concret (spatio-temporel) d'émanations de valeurs, d'affirmations, d'actes réels, etc.

---

[1] Cf. Mesure, 1990, p. 226.

[2] *Ib.*, p. 254.

[3] *Ib.*, p. 252.

[4] *Ib.*, *p.* 253. Voir aussi p. 108-109.

Or il va sans dire que ce centre concret ne peut être qu'un *sujet historique* et *social* enraciné dans le *hic et nunc*. Un sujet qui dès lors n'aura pas les supposés privilèges du sujet transcendantal et qui devra compter avec les autres sujets afin que ceux-ci lui apportent les informations dont eux seuls disposent à leur tour *(exotopie)*.

Pour Bakhtine – tout comme pour Vološinov –, la seule et unique manière d'éviter les écueils du *psychologisme* et de l'*historicisme*, de l'*objectivisme* ou du *subjectivisme* consiste à accepter que le langage est *idéologique* de part en part ; c'est-à-dire aussi qu'il est *social* bien avant d'être l'objet d'appropriations *individuelles*. De la même manière, si la conscience n'est rien en dehors de son objectivation, les produits objectivés ne sont que lettre morte s'ils ne véhiculent pas une évaluation axiologique de l'auteur que l'auditeur-interprète doit chercher à récupérer.

L'évaluation du langage implique toujours ainsi la présence de deux sujets : l'un qui informe le langage, matériau premier, l'autre qui interprète les signes laissés dans l'œuvre afin qu'elle fasse sens. Ce qui unit ces deux sujets, ce qui permet l'interprétation du sens c'est l'*idéologie du quotidien* qui se trouve elle-même au cœur de la production idéologique qu'est le *langage*, matériau axiologique premier de toutes les productions symboliques.

C'est donc bien la primauté de l'*idéologie* sur la *psychologie* et sur la *linguistique*, science qui travaille avec des mots abstraits et non des valeurs de vérité, que Bakhtine cherche à mettre en place dans *K filosofii postupka* (ou plus exactement dans l'inédite *Esthétique de la création verbale)*. C'est le même travail de fondation d'une philosophie du *langage idéologique* ou d'une *poétique historico-sociale* que Vološinov poursuit dans *Le freudisme* et *Le marxisme et la philosophie du langage*, et Medvedev dans *El método formal en los estudios literarios. Introducción crítica a una poética sociológica*, toujours inédit en français !

Pour nous en tenir aux travaux de Vološinov, on se souviendra ainsi que, dans *Le freudisme*, on peut lire qu'«en dehors de son objectivation, de sa réalisation dans un matériau donné [...] la conscience est une fiction»[1]. Mais pour que ce matériau puisse être interprété il faut qu'il reste vivant, c'est-à-dire qu'il ne soit pas *objectivé* !

> «Les systèmes idéologiques constitués de la morale sociale, de la science, de l'art et de la religion se cristallisent à partir de l'idéologie du quotidien, exercent à leur tour sur celle-ci une forte influence en retour, et donnent ainsi normalement le ton à cette idéologie. Mais en même temps, ces produits idéologiques constitués conservent en permanence un lien organique vivant avec l'idéologie du quotidien, ils se nourrissent de sa sève, car, en

[1] Volochinov, 1980, p. 129.

> dehors d'elle, ils sont morts, comme sont mortes, par exemple, l'œuvre littéraire achevée ou l'idée cognitive si celles-ci ne sont pas soumises à une évaluation critique vivante. Or cette évaluation critique, qui est la seule raison d'être de toute production idéologique, s'opère dans la langue de l'idéologie du quotidien[1].» (Volochinov, 1980, p. 131)

Si nous nous tournons vers *Le marxisme et la philosophie du langage,* nous allons voir que ce sont encore les mêmes écueils du *psychologisme* et de l'*historicisme* que l'auteur cherche à éviter en posant que «le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes» et que «tout ce qui est idéologique possède une valeur sémiotique». Ainsi, c'est l'impasse dans laquelle Dilthey s'était enferré avant que la mort ne vienne le surprendre que Vološinov (Bakhtine) esquive.

Après avoir tracé les contours du *produit idéologique*, c'est-à-dire d'un produit qui «appartient à une réalité (naturelle ou sociale), comme n'importe quel corps physique, instrument de production ou produit de consommation, mais de surcroît et contrairement à eux, il reflète et réfracte une autre réalité qui lui est extérieure»[2], Vološinov déclare : «Le domaine de l'idéologie coïncide avec celui des signes : ils se correspondent mutuellement. Là où on trouve le signe, on trouve aussi l'idéologie. Tout ce qui est idéologique possède une valeur sémiotique»[3]. Inutile de dire que dans sa concision la géniale équation sémiotique = idéologie ne va pas sans poser d'énormes problèmes au moment d'interpréter des textes littéraires puisqu'elle requiert un minutieux et patient travail de contextualisation du discours rapporté.

Mais, hélas, nous ne pouvons en dire plus dans le cadre d'un article qui ne se veut qu'un nouveau maillon d'une recherche beaucoup plus vaste... d'où la note d'ouverture de cette très brève conclusion.

Selon nous, accepter de reconnaître la parenté – non seulement thématique mais aussi idéologique – qui se tisse entre *K filosofii postupka* – ou plus exactement entre l'inédite *Esthétique de la création verbale* – et les écrits apocryphes, avant de venir cristalliser dans les études littéraires et discursives, c'est, tout d'abord, se donner les moyens de voir que le véritable enjeu des ouvrages apocryphes dépasse de loin le soi-disant dialogue – polémique – avec les œuvres de Freud, de Saussure et des formalistes russes auxquels on les a trop souvent réduits. Ou, pour le dire autrement, tenter de mettre à jour le fil rouge qui court entre tous ces ouvrages, c'est prendre la décision de faire un pas dans la direction indiquée par Boneckaja en vue de faire affleurer la cohérence philosophique et philologique des

---

[1] *Ib.*, p. 131.

[2] Bakhtine/Voloshinov, 1977, p. 25.

[3] *Ib.*, p. 27.

écrits de Bakhtine et de son cercle. Finalement, et ce n'est pas la moindre des choses, essayer de montrer que le projet *anti-idéaliste* et *anti-théorétique* de Bakhtine s'inscrit à la fois dans la lignée du *matérialisme historique* et dans l'*ouverture de l'échec du projet de Dilthey,* c'est aussi décider de se donner la chance d'enfin commencer l'aventure herméneutique du XXIe siècle sous un jour inédit...

© Bénédicte Vauthier

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BAJTIN M. (BAKHTINE), 1997 : *Hacia una filosofía del acto ético. De los borradores. Y otros escritos* (comentarios de I. Zavala y A. Ponzio), Barcelona : Anthropos.

— BAKHTINE M., 1970 : *L'œuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard (Tel).

—— 1978 : «Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire», in *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard (Tel), p. 21-82.

—— 1984 : «L'auteur et le héros», in *Esthétique de la création verbale,* Paris : Gallimard, pp. 25-211.

— BAKHTINE M., / VOLOCHINOV V., 1977 : *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode socio-logique en linguistique,* Paris : Minuit.

— BAXTIN M. (BAKHTINE), 1990 : *K filosofii postupka,* Moscou : Znanie. [Pour une philosophie de l'acte]

— BONECKAJA N. K., 1994 : «Baxtin v 20-e gody», *Dialog. Karnaval. Xronotop,* 1. [Bakhtine dans les années vingt]

— BOUQUET S., 1997 : *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris : Payot.

— CLARK K. & HOLQUIST M., 1984a : «Les cercles de Bakhtine», *Esprit*, 7/8, p. 120-127.

—— 1984b : *Mikhail Bakhtin,* Cambridge. Mass. London : The Belknap Press of Harvard University Press.

— DENNES M., 1997 : «Bakhtine philosophe ?», in C. Depretto (éd.) *L'héritage de Bakhtine*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux.

— DEPRETTO C., 1997 : «Mikhaïl Bakhtine dans la culture russe du XXe siècle», in C. Depretto (éd.) : *L'héritage de Bakhtine*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, p. 79-105.
— EMERSON C., 1995 : «Bakhtin at 100 : Looking Back at the Very Early Years», *Russian Review*, 53, p. 107-114.
— GRONDIN J., 1989 : *Kant et le problème de la philosophie : l'a priori*, Paris : Vrin.
— KUNDERA M., 1992 : «De l'héritage décrié de Cervantes», in *L'art du roman*, Paris, Gallimard (Folio), p. 12-32.
— LABICA G., 1987 : *Karl Marx. Les thèses sur Feuerbach*, Paris : P.U.F. (collection Philosophies).
— MARX, K., 1839 : «Préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*», Paris : Editions sociales, 1968.
— MESURE S., 1990 : *Dilthey et la fondation des sciences historiques*, Paris, P.U.F.
— TODOROV T., 1981 : *Mikhaïl Bakhtine. Le principe dialogique*, Paris : Seuil.
— VAUTHIER B., 1998 : «Huellas del ideario (religioso) krausista en *San Manuel Bueno, mártir* de Miguel de Unamuno», *Cuadernos de la Cátedra Miguel de Unamuno*, p. 145-189.
—— 2002a : «Indagación bajtiniana en el taller artístico-ideológico de *Amor y pedagogía*», «Introduction» à M. de Unamuno, *Amor y pedagogía*, Madrid : Biblioteca Nueva, p. 9-123.
—— 2002b : « La sémiotique idéologique de Bakhtine : ni *au delà*, ni *en deçà*, sinon *à côté de*... Saussure », *Actes du Congrès de l'Association française de Sémiotique. « Des théories aux problématiques »*, Limoges, Centre de Recherches Sémiotiques / Université de Limoges, 2002, CDRom.
—— 2002c : «'Bakhtine et / ou Saussure?' ou, de l'histoire du malentendu des 'malentendus saussuriens'», *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 2002, vol. 55, p. 241-266.
—— 2002d : «'Esthétique de la création verbale' et idéologie. Bakhtine, théoricien d'une poétique historico-sociale de l''homme de paroles'», in S. Klimis et L. Van Eynde (éds.), *Littérature et savoir(s)*, Bruxelles : Publication Facultés Universitaires Saint-Louis, p. 67-81.
—— 2003 (à paraître) : «Les phases décisives dans le développement de la pensée de Bakhtine. *K filosofii postupka*, premier chaînon de l'architectonique de l'Esthétique de la création verbale. Révision et renversement du débat Husserl / Dilthey», in J.-P. Madou et L. Van Eynde (éds.) *Phénoménologie(s) et imaginaire. Actes des journées d'étude du CERIC*, Chambéry / Bruxelles : Ceric / Fusl, 2003, 40 p.
— VOLOCHINOV V. [VOLOŠINOV], 1980 : *Le freudisme*, Lausanne : L'Age d'homme.

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 247-264

Egalité ou fraternité ? Les discussions soviétiques sur la politique linguistique dans les années 1920

Nikolaj B. VAKHTIN
Université Européenne, Saint-Pétersbourg

1. Il est d'usage, dans toute une série de travaux sociolinguistiques[1], de distinguer deux traditions, deux directions de la politique linguistique d'un Etat. La première, conventionnellement appelée «orientale», pose la diversité des langues et des traditions culturelles comme naturelle et même désirable. L'idéal de la seconde tradition, appelée «occidentale», est un système unique de valeurs, une seule foi, une seule langue. On retrouve les sources de la première tradition chez les prophètes hébreux et chez les philosophes grecs de l'Antiquité ; la deuxième est historiquement liée avec l'Empire Romain et l'Eglise catholique. Il existe une lutte constante entre ces deux traditions ; et, en règle générale, les différents pays suivent soit l'une soit l'autre.

La Russie est un des pays où, selon les époques, c'est l'une ou l'autre tradition qui a pris le dessus. Historiquement, la «tradition orientale» y est plus ancienne : ses racines remontent aux temps de la christianisation de la Russie. Grâce à la création de l'alphabet cyrillique, d'une écriture à soi, et surtout grâce au fait que ce système était utilisé pour traduire l'Ecriture, l'idée de la *traduction* des textes saints (et plus largement et métaphoriquement celle de la *traduction de la culture*) était perçue par les Slaves orientaux comme naturelle. La conséquence en a été que les nombreuses traductions de la littérature ecclésiastique et ensuite de la littérature séculière en langues des peuples de l'Empire Russe, le développement de l'écriture dans ces langues (en particulier, dans les langues des petits peuples de la Sibérie et du Grand Nord) étaient considérés comme norme, et ces langues étaient vues comme des valeurs en soi.

Au XVIIIe et au début du XIXe siècle, c'est la tradition «orientale» qui dominait, même si les deux traditions coexistaient. Ainsi, la commis-

[1] Cf. Kreindler, 1984; Fishman, 1985 : chap. 1, chap. 15.

sion pour l'instruction, créée sous Catherine II, a recommandé aux écoles se trouvant sur les territoires peuplés par les allogènes de prendre en considération les langues et les cultures locales. Les documents relatifs à la réforme de Speranskij en 1822 en Sibérie contiennent des dispositions selon lesquelles la population autochtone recevait le droit d'utiliser sa langue dans des buts officiels. «Le statut sur la gestion des allogènes» de M.M. Speranskij est traversé de part en part par l'aspiration à assurer le bien-être, mais également à préserver les coutumes des autochtones, leurs cultures et leurs langues[1].

En contrepoids à celle-ci, existait également l'autre tradition, dont nous retrouvons les traces dans le projet de «Pravda russe» de Pavel Pestel'. Voici une citation caractéristique :

> «A partir des différentes tribus qui peuplent la Russie, nous devons constamment avoir en vue le but de composer un seul peuple et de réunir toutes les autres nuances en une seule masse pour que les habitants de tout le territoire de l'Etat russe soient Russes d'abord, sur tout le territoire de l'Etat russe il doit régner une seule langue, la langue russienne* : toutes les relations entre les peuples en seront facilitées ; le mode de penser deviendra plus uniforme ; les gens parlant une même langue seront plus liés». (Pestel', 2000, p. 305)

Nous prendrons comme exemple des deux approches diamétralement opposées du problème de la diversité et de l'uniformité langagière la politique des missions orthodoxes en Amérique russe et celle des missions protestantes sur les mêmes territoires.

Avant 1867, l'Eglise orthodoxe était le principal et presque l'unique propagateur du christianisme en Alaska ; après la vente de l'Alaska en 1867, ce sont les missions protestantes qui ont repris le territoire. Comparons les deux figures clés de cette région, le père Ivan Veniaminov et le père Sheldon Jackson (je m'appuie sur l'ouvrage de Richard Dauenhauer)[2].

Ivan Veniaminov est né en 1797 dans le village d'Anginskoe, non loin d'Irkutsk, dans une famille de prêtre. Après ses études de séminariste, il s'est marié et a été ordonné prêtre en 1821. En 1823, il a été affecté au diocèse du Kamchatka, qui comprenait alors l'Alaska et les îles Aléoutiennes. Après y avoir vécu plus de dix ans, Veniaminov retourne en Russie, est élevé au rang d'évêque sous le nom d'Innokentij et devient en 1867 métropolite de Moscou et de Kolomna. Il est mort en 1879 et a été canonisé cent ans plus tard.

---

1 Baxrušin, 1929, p. 86.

* *Langue russienne* : jazyk rossijskij, ou langue de la Russie [*NdT*]

2 Dauenhauer, 1997.

En dix ans de travail en Alaska et aux îles Aléoutiennes, Veniaminov a organisé plusieurs écoles où l'enseignement se donnait en deux langues, en russe et en aléoute, il a traduit en aléoute le Catéchisme et deux Evangiles. Ses élèves aléoutiens, une fois devenus prêtres, ont poursuivi son travail et ont terminé la traduction des Evangiles en aléoute, ainsi qu'en yupik de l'Alaska central et plusieurs autres langues des populations autochtones. Le résultat de cette politique a été le pourcentage exceptionnellement élevé de gens sachant lire et écrire en deux langues, russe et aléoute, dans les Iles aléoutiennes. La parole de Dieu arrivait chez les «indigènes» dans leur propre langue.

Sheldon Jackson est né en 1834, il a terminé le Union College à New York, a été ordonné prêtre en 1855 et est arrivé en Alaska en 1877. Après y avoir travaillé pendant 5 ans, il s'est installé à Washington, et c'est de là qu'il a dirigé la politique d'instruction scolaire en Alaska. Il est mort en 1909, entouré d'honneurs et de respect par son Eglise.

Jackson a aussi ouvert des écoles, mais elles suivaient des principes très différents. Voici une citation de son manifeste de 1880 (d'après Dauenhauer, *op. cit.*) :

> «Le Conseil des Missions internes vient de nous informer que, d'après le mandat gouvernemental sur l'éducation des enfants indiens, on doit enseigner les matières de l'instruction anglaise, et qu'il est inadmissible d'utiliser des livres en d'autres langues que l'anglais et d'enseigner aux indiens en ces langues. [...] L'enseignement en ces dialectes est non seulement inutile, mais encore porte un grave préjudice à leur éducation et à leur entrée dans le mode de vie civilisé. [...] Les élèves doivent parler uniquement en anglais».

Le résultat de cette politique est que les langues de la population autochtone d'Alaska ont été interdites dans les écoles jusqu'au milieu des années 1960. Le christianisme était considéré comme incompatible avec toute autre langue que l'anglais.

Certes, les deux prêtres sont des extrêmes : tous les missionnaires orthodoxes n'étaient pas aussi sages et tolérants que le père Innokentij, et tous les pasteurs protestants n'étaient pas aussi intransigeants que le père Jackson. Mais ces exemples illustrent de manière convaincante la tendance générale de la politique des deux Eglises en matière d'enseignement et de rapport aux langues des peuples autochtones.

Vers la fin du XIXe siècle, la tendance «orientale» commença à céder du terrain à la tendance «occidentale». Les «Règles sur l'instruction des allogènes chrétiens» de 1870 stipulent clairement : «Le but final de l'instruction de tous les allogènes qui peuplent notre patrie doit être leur russification et leur fusion avec le peuple russe». Il est vrai que le point 13 des Règles adoucit cette clause : le but final est bien celui-ci, mais pour

l'instant «afin de faciliter le passage des allogènes à l'étude du russe, les livres d'école sont imprimés en langues autochtones en lettres russes ; pour les populations qui ont un alphabet national, les livres seront imprimés en deux transcriptions, russe et autochtone»[1]. Dans les «Règles sur les établissements primaires pour les allogènes habitant en Russie Orientale et du Sud-Est» de 1906, le rôle et la place du russe dans l'enseignement sont formulés de manière plus prudente :

> «les établissements primaires pour les allogènes ont pour but de répandre auprès d'eux la connaissance de la langue russe et de les rapprocher du peuple russe sur la base de l'amour pour la patrie commune». (Levin, 1930, p.11)

Le but du présent article est d'étudier la façon dont ces tendances ont coexisté et été en concurrence et en alternance dans la politique linguistique envers les petits peuples du Nord dans les années 1920-1930. Nous avons utilisé les périodiques de cette époque, et en particulier les publications du Comité du Nord, ainsi que les publications officielles du Narkompros* et les publications non officielles de linguistes et de personalités publiques.

2. Après la révolution de 1917, la lutte des deux tendances se poursuit. Puisque la politique linguistique est liée avec la politique globale de l'Etat et est à la fois sa conséquence et son moyen, il importe ici de rappeler le contexte général de la politique de l'Etat envers les petits peuples du Nord.

En 1924 est créé par le décret du Présidium du Comité central exécutif du 20 juin le «Comité pour l'aide aux populations des territoires du Nord», plus connu sous le nom du Comité du Nord, Centre pour l'étude des langues du Nord, organe principal que le gouvernement avait chargé d'élaborer de façon concrète la politique linguistique dans cette région. Ce comité a existé de 1924 à 1935, et au cours de toutes ces années, le contenu principal des discussions sur les populations autochtones du Nord, de leurs langues, de leurs cultures et de l'organisation de leur administration fut la confrontation des deux positions que nous pourrions appeler «conservatrice» et «radicale». On pourrait parler d'un regard «ethnographique», qui se fondait sur l'idée de conserver la diversité nationale, la défense de la culture et la préservation du mode de vie des populations du Nord contre toute influence externe, opposé à la position du gouvernement, qui se fixait pour but d'effacer les différences nationales entre les gens, de fusionner tous les peuples en un peuple soviétique unique.

---

[1] Levin, 1930, p. 7 et 11-12.

* *Narkompros* : Commissariat du peuple à l'instruction *[NdT]*

Une des raisons de cette divergence de positions était que, pendant les premières années du pouvoir soviétique, dans les différents commissions et comités, y compris au Comité du Nord, travaillaient non seulement des bolcheviks, mais également des membres d'autres partis de gauche, en particulier les anciens populistes ; les positions idéologiques des divers courants de gauche présentaient des différences importantes.

Déjà dans son exposé au *Narkomnac** du 2 avril 1923, V.G. Bogoraz, qui dans les années 1880 avait été membre de l'organisation la *Volonté du peuple* et avait passé dix ans au bagne en Sibérie, en appelant à organiser le Comité du Nord proposait comme une des directions principales de son activité de créer des «territoires réservés», puisque la fusion de la population russe avec les populations autochtones «équivaut à la mort des allogènes». Ces territoires réservés devaient être suffisamment vastes, correspondre aux coutumes et au mode de vie des populations ; ils devaient être interdits à l'installation des voisins, aussi bien russes que les autres allogènes. En 1923, d'après l'exposé de Bogoraz, Le Cabinet restreint [*Malaja kollegija*] du Narkomnac adopte une résolution prévoyant de s'opposer à l'établissement des Russes dans les territoires peuplés par les peuples du Nord sans autorisation du Narkomnac[1]. Six ans plus tard, le Plénum élargi du Comité du Nord (20-31 mars 1929) décide de créer des régions autochtones peuplées par les petits peuples du Nord «fermées aux intrusions d'entrepreneurs-chasseurs [*promyšlenniki*] n'appartenant pas à ces peuples»[2].

Le principe général formulé par V.G. Bogoraz et ses adeptes était le suivant : le but de la «mise en valeur du Nord» doit être d'améliorer le niveau de vie de la population locale ; les indigènes constituent la richesse des déserts du Nord.

> «Nous devons aborder les coutumes de la vie des indigènes avec discernement, il est très facile de les détruire, mais cela ne pourra qu'amener à leur mort». (Leonov, 1929, p. 211)

Les «radicaux», au contraire, affirmaient qu'il n'existe pas de différences culturelles ni sociales entre les populations du Nord et le reste de la population, à part le fait qu'elles sont arriérées, et que, dès lors, leur voie vers le «progrès» ne doit aucunement se différencier de la voie que suit le pays entier. Ils voyaient le but de la progression vers le Nord dans la mise en valeur des richesses naturelles et minérales énormes de ces régions. La population indigène était vue comme moyen sans lequel cette mise en

---

* *Narkomnac* : Commissariat du peuple aux nationalités [*NdT*]

1 *Sovetskij Sever*, 1934, n° 2, p. 9.

2 Annexe au fascicule 3 du *Sovetskij Sever*, 1929.

valeur est impossible. La nécessité de pourvoir les populations du Nord en produits alimentaires était motivée par le fait qu'autrement, la population parviendrait à extinction et ne pourrait plus aider les Russes à coloniser la région ; on ne tenait pas compte de la valeur intrinsèque des indigènes.

Cette tendance devient notable dès 1925 dans l'organe central du Comité du Nord *Severnaja Azija* ['l'Asie du Nord']. L'ingénieur des mines A. Krylov commence son article sur le développement de l'industrie minière dans le Nord par des considérations sur le rôle des indigènes pour la mise en valeur du Nord en suivant une pure logique utilitaire : l'importance des peuples du Nord pour l'industrie minière est fondamentale, «sans les chiens de traîneau, sans un passeur indigène expérimenté, notre exploration du Nord et de ses richesses souterraines risque de s'arrêter»[1]. Nous retrouvons la même approche du problème dans l'exposé du Comité du Nord «A propos de l'approvisionnement des territoires du Nord» : il faut pourvoir les indigènes en marchandises de première nécessité parce que dans le cas contraire ils vont parvenir à extinction et ne pourront plus nous aider à coloniser l'Extrême Nord[2].

En 1925 dans les thèses de l'exposé du président du Conseil pour les minorités nationales du Narkompros on discute les principes des programmes scolaires : l'idée fondamentale est la nécessité de « retenir les populations du Nord chez elles puisque l'exploitation économique de la toundra est impossible sans les indigènes »[3]. D.T. Janovič défend la même idée : l'école indigène doit donner une formation qui ne détache pas l'indigène de son mode de vie, de son activité de production habituelle ; elle doit être en accord avec les coutumes locales, et liée aux activités saisonnières[4].

Les plus convaincus des radicaux exprimaient quelques doutes sur la possibilité d'élever l'indigène au niveau des peuples civilisés :

> «Le psychisme de l'indigène du Kamchatka est en pleine décomposition. Son mode de vie est tout aussi en déclin [...] tout ceci nous fait douter que la population indigène puisse contribuer au développement économique du pays.»

L'auteur reproche aux indigènes tous les «péchés» possibles, qui se ramènent au fait qu'ils sont différents des Occidentaux : ils mangent du poisson séché, ils marinent la viande, dans leur langue manquent les mots utiles pour les Européens, par exemple, pour désigner l'or.

---

1 Krylov, 1925, p. 20.

2 *Severnaja Azija*, 1925, n° 3, p. 109.

3 *Severnaja Azija*, 1925, n° 1-2, p. 113.

4 Janovič, 1925, p. 114.

> «La plupart des indigènes ne sont même pas capables d'intégrer ne serait-ce que les débuts de la culture [...] la population adulte est analphabète [...] les gens qui ont terminé l'école maîtrisent très mal le russe».

La conclusion de l'article est que la seule issue consiste à apprendre aux indigènes à vivre «correctement» (ce qui signifie «comme les Russes») : introduire la coopération pour les organiser en collectivités, leur apprendre à saler correctement le poisson et à élever les animaux en cages[1].

Ce point de vue est formulé de façon claire et nette dans l'article programmatique de Vilenskij-Sibirjakov :

> «Tous les autres problèmes de l'Asie du Nord sont liés d'une façon ou d'une autre dépendent dans une plus ou moins grande mesure de la possibilité de développement industriel futur». (*Severnaja Azija,* 1925, n° 12, p. 8)

Plus on avance, moins on entend les voix des conservateurs et plus on entend celles des radicaux. Le changement de ton des publications dans la revue *Severnaja Azija* [L'Asie du Nord] est spectaculaire : à partir de 1929, les titres des articles évoquent toujours plus des slogans du parti ; les articles consacrés à l'étude du Nord disparaissent presque complètement. En 1931 la revue cesse d'exister.

3. Il est difficile de saisir le moment du passage entre le début des années 1920 et la fin des années 1930, de la tendance vers la *diversité* des nations, des langues et des écritures, à la tendance vers leur *uniformité* et leur *unification.* Ainsi, les publications de 1929 parlent plutôt en faveur du soutien et du développement des langues nationales, tandis que les publications de 1934 soulignent le rôle de la langue russe. Il est clair que les deux tendances devaient coexister en parallèle, et des thèses contradictoires sont souvent publiées sur des pages voisines. Cependant, la *tendance* à la substitution d'un paradigme à un autre a bien existé ; notons qu'elle s'accorde bien avec les recherches dans d'autre domaines[2]. Il faut également tenir compte

---

[1] Gapanovič, 1925, p. 43.

[2] Je me réfère au livre de V. Papernyj *Kultura dva* ['La culture-2'] (Papernyj 1996), célèbre en Russie et me semble-t-il, peu connu en Occident. Voici ce qu'il écrit à propos de ce phénomène qu'il appelle «culture-1» : «Son rêve consiste à tout mélanger dans un même chaudron et à le verser en couche uniforme sur la surface de la terre pour qu'il n'y ait plus de différences entre ville et campagne, Est et Ouest, hommes et femmes, riches et pauvres» ajoutons entre nations, langues et alphabets. L'activité de la «culture-2» «est dirigée du côté complètement opposé et ce n'est pas un hasard si dans la «culture-2» sont si répandus deux mots à connotation négative : *obezlička* [dépersonnalisation] et *uravnilovka* [nivellement par le bas]» (*ibid.*, p 101).

du fait que toutes les publications de cette époque étaient écrites sous la peur de la critique du Parti, les purges et les accusations publiques, ce qui ne pouvait que se refléter dans le texte : les publications en question abondent en faux-fuyants et contradictions, les auteurs veulent se préserver des accusations de «nationalisme bourgeois» comme du «chauvinisme grand-russe»[1].

Les articles consacrés à la question nationale, aux langues, aux alphabets et à l'écriture au début des années 1920 laissent transparaître la certitude que la diversité est nécessaire et utile. En voici un exemple : les matériaux du Conseil pour l'Instruction des nationalités de langue non russe auprès du Cabinet restreint du Narkompros contiennent l'exigence de mettre en œuvre toutes les mesures favorisant le développement de l'instruction, «en adaptant ces mesurer aux particularités nationales et aux coutumes des nationalités qui peuplent la République de la Russie»[2]. On introduisait l'enseignement en langue locales dans toutes les écoles non russes. C'était un leitmotiv de la politique linguistique de l'époque.

Bien entendu, même dans ces années (début et milieu des années 1920), cette politique n'était pas menée sans réticences, et elle était considérée comme temporaire par les bolcheviks. Ainsi, N.M. Pokrovskij dans son discours au Premier congrès panrusse des Soviets pour l'instruction des nationalités (le 26 janvier 1923) soulignait :

> «Nous devons dans un premier temps prendre en compte l'instinct fortement marqué de certains groupes nationaux. [...] La lutte contre les tendances nationalistes parmi les nationalités de langue non russe exige beaucoup de tact et de patience [...] Nous ne pouvons pas utiliser pour les po-

---

Quelles que soient les réserves qu'on puisse faire sur l'existence parallèle et sur la lutte de ces deux tendances (*ibid.*, p. 18-19 ss.) leur limite se trouve vers l'année 1932 (*ibid.*, p. 18), ce qui s'accorde bien avec nos données.

1 Voici un exemple. La revue *Revoljucija i jazyk* ['La révolution et la langue'] publie en 1931 (n°1, p. 9-10) un article de G. Danilov au titre éloquent «Mes erreurs», où il se repent d'avoir écrit dans une de ses publications antérieures que les ouvriers ukrainiens parlent russe. Danilov souligne : c'est vraiment ainsi, les ouvriers ukrainiens parlent vraiment russe, mais on ne peut pas l'écrire puisque cela «verse de l'eau au moulin de nos adversaires»: «ma narration ne contredit aucunement les faits, mais ces faits [...] n'étaient pas importants, pas nécessaires, ils étaient transitoires. Le prolétariat ukrainien devait surmonter et a en grande partie surmonté ces phénomènes». Ainsi s'installait le «réalisme socialiste dans la science» où «comme il faut» devenait plus scientifique que «ce qui existe en fait», où l'on opposait aux «faits peu importants» la vérité qui aurait dû exister pour prouver la justesse de la théorie et de la politique du Parti.

2 *Bjulleten'*, 1923, p. 10.

pulations non russes la même mesure que pour les populations russes». (*Bjulleten'*, 1923, n° 10, p. 12)

Un autre intervenant, Rosen, reprend la même idée :

«En introduisant dans les écoles la langue maternelle, nous ne voulions pas les dérussifier, cette mesure était dictée par la nécessité, au vu du fait que la population indigène constitue une masse nationale dense. L'enseignement du russe comme matière à part dans ces écoles n'était pas remis en cause [...]. Il faut beaucoup de tact dans cette question». (*Bjulleten'*, 1923, n° 10, p. 15)

En d'autres mots, une concession temporaire à la diversité, la nécessité d'une politique de soutien aux langues «non russes» étaient considérées comme contraintes et forcées ; et en même temps persiste dans la conscience l'idée suave de l'uniformité, d'une époque où il n'y aura plus ni classes ni conditions sociales, plus de nationalités avec leurs langues et leurs particularités culturelles.

L'idée d'avoir une langue unique pour toute l'Humanité est extrêmement répandue à cette époque. Certains auteurs en parlent avec inspiration et émotion, comme d'un événement proche et désiré, d'autres choisissent des termes plus circonspects, en reportant ce moment à un avenir lointain, en parlant même de l'écriture universelle comme d'un but désiré mais encore inatteignable. Voici ce qu'écrit, par exemple, K.V. Jušmanov dans un article de 1929 :

«Unir l'humanité en une famille unie et forte est le rêve de plusieurs grands esprits. La Tour de Babel n'est pas encore oubliée. Les adeptes de la langue universelle, les *cosmoglottistes*, sont depuis longtemps passés du rêve maximum ('une langue unie pour l'Humanité unie') au rêve minimum («à chaque peuple sa langue et une langue commune pour tous»). Les adeptes de l'alphabet universel (ils n'ont pas encore de noms, disons *cosmoglyphistes*) d'habitude n'abandonnent pas leur rêve maximum consistant à amener toute l'humanité vers une écriture unie.» (Jušmanov, 1929, p. 69)

L'idée de l'unification, d'une langue unique si ce n'est tout de suite, au moins dans un avenir lointain, est répétée constamment dans différents contextes, et plus on est près des années 1930, plus elle devient forte. Les auteurs de l'article «Nos tâches» (1931) écrivent de manière explicite :

«Le problème de la rationalisation de la langue, de l'unification des dialectes et de la terminologie doit occuper sinon une place aussi importante que les questions de la standardisation dans l'industrie, en tout cas ce problème mérite une attention particulière de la part de la société [...]. L'unification des dialectes et de la terminologie internationalise notre langue. Nous posons les premières pierres de la fondation de la langue interna-

tionale future, langue de la communauté socialiste mondiale». (*Revoljucija i jazyk*, 1931, p. 35)

Mais cette langue internationale ne doit en aucun cas être le russe (en tout cas, on n'en parle pas encore), les auteurs poursuivent :

«Mais sous le drapeau de l'internationalisation se laissent sentir parfois des petites théories du chauvinisme grand-russe sur la liquidation des cultures nationales [...] En combattant le national-démocratisme dans ses différentes manifestations, nous ne devons pas oublier que notre ennemi principal est le chauvinisme grand-russe». (*Revoljucija i jazyk*, 1931, p. 35)

Entre temps, la politique de l'indigénisation patine, l'introduction généralisée de l'enseignement en langue maternelle se passe plus lentement que prévu. On voit dans les documents du début des années 1930 que les cadres nationaux, les écoles pédagogiques techniques et les facultés ouvrières fonctionnent mal : un niveau bas de l'enseignement, un grand taux d'abandons[1]. Les autorités prennent peu à peu conscience que la ligne politique qui a été choisie mène à une impasse : on ne parvient pas à faire passer chaque nationalité à un enseignement en langue maternelle. Les documents, les discours et les résolutions oscillent entre Carybde et Scylla, entre la politique d'indigénisation proclamée de développement complet des fonctions de toutes les langues et l'exigence tout à fait compréhensible de l'Etat, une exigence économique et gestionnaire d'avoir une seule langue, dont ont bien conscience ces mêmes «représentants des nationalités de langue non russe».

Du 2 au 7 janvier 1932 a lieu à Léningrad la Première conférence pan-russe sur le développement des langues et de l'écriture des peuples du Nord. La résolution afférente au discours du vice-président du Comissariat pour les nationalités, Davydov, propose un programme d'édification culturelle dans le Nord et stipule que

«l'on oppose une résistance au chauvinisme de grande puissance et au nationalisme local, toujours existants, qui pervertissent un des principes de base de la politique nationale, qui s'exprime dans la proposition d'enseigner dans les écoles des populations du Nord en langue russe ou en langues des grandes populations 'apparentées' qui possèdent une écriture (jakoutisation, komisation, finnisation)». (*Revoljucija i pis'mennost'*, 1932, n° 1-2, p. 136-137)

---

[1] Cf., par exemple, le décret du Présidium du Comité du Narkompros pour les nationalités du 3 décembre 1932 (*Bjulleten'*, 1932) «A propos de la préparation des cadres pédagogiques nationaux en 1932».

On adopte une «directive sur la lutte décisive contre le chauvinisme de grande puissance, qui se manifeste dans l'invasion des langues nationales par des mots russes, contre le nationalisme local et le purisme»[1].

On voit dans la citation ci-dessous (de 1931) à quoi mènent ces oscillations :

> «L'histoire amène inévitablement à la création d'une langue internationale. C'est une faute politique et un crime que de cacher par les discussions sur la langue unique le refus de la politique de Lénine en matière des nationalités. Au XVIe congrès du parti Staline a posé de façon parfaitement juste le problème de la langue unique future dans la société communiste. Cette langue est en train de mûrir. La précipitation, les 'penchants à gauche' sont très dangereux puisqu'ils ne sont rien d'autre que du chauvinisme de grande puissance. Cependant, nous pouvons et nous devons mener notre politique linguistique et notre édification linguistique de manière à élever et soutenir les jeunes pousses de la langue unique future (unification des alphabets, internationalisation de la terminologie, etc.)». (Gus, 1931, p. 40)

L'auteur a pu, dans le même paragraphe, énoncer plusieurs fois des affirmations diamétralement opposées. C'est en cela que consistait l'art de la polémique des bolcheviks. D'ailleurs, cette contradiction est plus profonde qu'une simple jonglerie avec des mots : si du point de vue tactique il fallait promettre des langues nationales, des écritures, des écoles, et des cultures à toutes les nationalités, on prévoyait à long terme l'unification générale. De façon mystérieuse, la langue unique de la société communiste future devait naître grâce aux efforts visant le soutien de la diversité linguistique.

Il semble que les bolcheviks aient vraiment cru pendant un certain temps que ces deux affirmations contradictoires étaient conciliables. Et pourtant, malgré tous les appels à lutter pour les buts fixés, cela ne menait à rien. Il ne restait qu'à mentir, et c'est ce que les auteurs d'articles sur ce sujet faisaient volontiers et abondamment. Un certain Karpyč écrit fière-

---

[1] *Ibid.*, p. 138. C'est-à-dire que tout emprunt (par exemple, le mot esquimau *bol'nicamun* – à l'hôpital) c'est du chauvinisme grand russe, tandis que tout mot inventé (par exemple, le mot esquimau *aqnighvigmun*, néologisme signifiant la même chose) c'est du purisme nationaliste local. Il n'y pas de solution : quelque soit la variante que les linguistes choisissent, ils peuvent toujours être inculpés d'un péché ou de l'autre. De toute évidence, cette approche constitue le nœud de la langue totalitaire : il faut décrire ses actions et ses intentions de manière à éviter toute critique, c'est-à-dire de manière maximalement évasive, il faut parler sans rien dire. Toute affirmation peut être détournée de tout côté. C'est un autre sujet que je ne fais que mentionner : la langue et la peur, l'effet de la peur sur la formation de la langue totalitaire.

ment en 1931 (!) : «Il n'y a pas d'ethnie qui ne possède pas d'école soviétique en sa langue maternelle»[1]. Pourtant il n'en est rien : le Comité du Nord va décréter en août 1932 d'organiser l'enseignement dans le Nord en langues locales pendant les premières années du deuxième quinquennat seulement[2], et uniquement les deux premières années de l'enseignement. Pendant la même période à peu près, un des plus grands spécialistes du Nord écrit : «dans les écoles du Nord l'enseignement s'est jusqu'à aujourd'hui effectué en russe»[3].

4. Pourquoi cette politique ne pouvait-elle pas réussir ? La raison n'est pas uniquement le fait que l'introduction de l'enseignement en langues maternelles, le transfert de toute l'administration locale en langue maternelle coûte cher et exige beaucoup de temps. C'est également que les «minorités ethniques» elles-mêmes résistaient : tous ne voulaient pas que leurs enfants fassent leurs études en langue locale, en pensant, avec raison, que les enfants connaissent de toute façon la langue locale, et qu'il est important pour eux d'apprendre le russe. Nous avons un bel exemple de cette situation (même s'il ne s'agit pas des peuples du Nord) chez les Oudmourtes (Votyaks). De 1927 à 1930 est paru un recueil spécial *L'éducation des Oudmourtes*, dont tous les numéros abondent en plaintes que les enfants, en venant à l'école, ne parlent pas russe, et qu'on doit leur apprendre le russe «à partir de zéro», tandis que les enseignants ne peuvent pas et ne veulent pas enseigner l'oudmourte. Voici, par exemple, la résolution de la conférence des enseignants votyaks (juin 1927, Iževsk : la conférence considère nécessaire de donner aux enseignants la tâche d'apprendre leur langue maternelle à titre d'autoformation pendant l'année scolaire 1927-1928 et de populariser la langue maternelle auprès de la population. «La langue maternelle, dit la résolution, doit dans toutes les écoles être introduite dans la vie quotidienne des élèves»[4]. De toute évidence, puisque les enfants viennent à l'école sans parler un mot de russe, la langue oudmourte est la langue courante de leur famille, si ce n'est l'unique langue, et cela ne sert à rien de la «populariser» : ils l'utilisent déjà dans la «vie quotidienne»; ce qui signifie qu'il faut «populariser» non pas la langue, mais son enseignement à l'école, et que la population s'oppose au fait que les enfants apprennent l'oudmourte. Ceci est incorrect du point de vue de l'école et contredit la politique du parti et les instructions du camarade

---

1 Karpyč, 1931, p. 165.

2 Karoteev, 1932, p. 104.

3 Karger, 1932, p. 168.

4 *Prosveščenie...*, 1927, p. 11-12.

Staline : en soutenant cette attitude de la part des parents et des élèves, l'école risque d'être accusée de «chauvinisme grand-russe».

Au milieu des années 1930 on assiste à un grand tournant. D'abord, on reconnaît tacitement, *de facto*, que l'enseignement dans plusieurs écoles et écoles techniques nationales se fait en russe. Le décret du Narkompros du 19 février 1935 (n° 310) stipule :

> «Les instituts pédagogiques doivent avoir toutes les exigences envers les nationalités qui se présentent à l'examen d'admission, à part la connaissance du russe, où les exigences peuvent être abaissées ; mais les représentants des nationalités doivent maîtriser le russe suffisamment de manière à pouvoir suivre l'enseignement. En cas de nécessité, il faut organiser des cours supplémentaires de russe au long de l'année.» (*Bulleten'*... 1935, p. 11)

Ce décret est adressé aux directeurs des écoles pédagogiques nationales, et il est sous-entendu que les cours ont lieu en russe. Le Narkompros lutte encore : dans son décret n° 782 du 26 août 1935 («Sur la préparation des cadres pédagogiques pour les écoles nationales et les écoles techniques de l'Extrême Nord») les habitants du Nord doivent être réunis dans un groupe à part, il faut introduire des heures supplémentaires pour l'enseignement de leurs langues maternelles, en rallongeant de six mois la durée des études ; cependant, la liste des langues qui devraient être enseignées est déjà fortement réduite : il ne reste que les langues les plus «grandes» (l'evenki, le nenec, le khanty, le mansi, le selkup, l'even, le tchoukche, le koryak et le nanaï)[1]. Toutes les langues de moins de 5 000 locuteurs ont disparu ; de toute évidence, on en a fait son deuil. On commence à se rendre compte qu'il est dépourvu de sens de lutter contre l'expansion du russe.

Puisqu'il en est ainsi, il faut apprendre le russe de façon intensive. Le ton des documents du Narkompros change. On prévoit d'introduire dans les écoles non russes de la RFSR, à partir de la cinquième année d'études, une leçon supplémentaire hebdomadaire de langue et littérature russes[2] ; on prévoit d'organiser des tests d'Etat dans les instituts pédagogiques pour vérifier les connaissances en russe écrit[3]. Apparaissent de plus en plus fréquemment des règlements et instructions sur l'amélioration de l'enseignement du russe, sur le concours du meilleur travail en russe, sur les tests de russe écrit pour les dernières années des écoles pédagogiques, sur les compétitions des enseignants pour le meilleur enseignement du russe.

---

1 *Sbornik* ..., 1935, p. 3.

2 Décret du 31 octobre 1935 (*Sbornik*, 1935, n° 31).

3 Décret du 1 novembre 1935 (*ibid.*, n° 32).

Le nombre d'heures destinées à l'enseignement du russe dans les écoles du Grand Nord ne cesse de croître : en 1935 on a 4 heures par semaine dans 14 classes, en 1937 il y a 6 heures par semaine. Dans les années suivantes, le nombre des heures d'enseignement de la langue maternelle commence à baisser.

En 1937 sont publiées des instructions qui prévoient des peines lourdes et des licenciements des personnes qui n'ont pas su organiser l'enseignement du russe dans les écoles non russes ou ceux qui ne contrôlent pas suffisamment leurs collaborateurs. La résolution du conseil national du Narkompros (le 23 juin 1937) parle de la mauvaise organisation de l'enseignement du russe dans les écoles non russes[1]. On peut voir la fin logique de ce tournant dans la résolution du Comité central du Parti Communiste et du Conseil des commissaires du peuple du 13 mars 1938 «A propos de l'enseignement obligatoire du russe dans les écoles des républiques et des régions nationales»[2]. Après 1938 commence une période d'uniformité qui durera pendant vingt ans.

5. Au cours de notre colloque, nous avons longtemps parlé des avantages et des inconvénients de la politique linguistique, de la linguistique et de l'idéologie «marxiste» et «non marxiste». Malgré le caractère douteux de ce terme en général (en effet, n'est-il pas anachronique d'employer au début du XXIe siècle le qualificatif «marxiste» en parlant des idéologies du début du XXe siècle ?), il me semble que la «politique linguistique marxiste» possède un trait qui est souvent passé sous silence, à savoir que cette politique est *un échec*.

En effet, proclamée au début des années 1920, la politique du développement généralisé de toutes les langues a été un fiasco et il est évident qu'il ne pouvait en être autrement. Ce n'est pas uniquement parce qu'une telle politique est très chère et prend beaucoup de temps ; c'est encore que, je le répète, une telle politique contredit la volonté des gens, et que ceux-ci s'y opposent de toutes leurs forces. D'un autre côté, proclamée à la fin des années 1930, la politique du passage global au russe, de la fusion de toutes les nations et de l'unification globale a été, elle aussi, un échec, et là non

---

[1] *Sbornik* ... 1937, n° 17, p. 4.

[2] Cf. Alpatov 1997, p. 86-87. Une des conséquences indirectes du changement de la politique linguistique a été le remplacement par le cyrillique de l'alphabet latinisé des ethnies non russes (y compris des peuples du Nord) ; c'est un sujet fort intéressant sur lequel je ne m'arrêterai pas puisque cette histoire a été décrite en détails dans le livre de V.M. Alpatov (*op. cit.*, p. 81-84, chapitre «Un tournant de la politique»).

plus, il ne pouvait en être autrement. Il s'agit ici, encore une fois, moins des conditions économiques que de la «résistance du matériau», du refus des gens d'abandonner la langue maternelle et de passer au russe. Lorsqu'on a essayé de faire parler en oudmourte (ou en biélorusse) les Oudmourtes (ou les Biélorusses) de force, leur opposition passive freinait la politique linguistique, les gens voulaient apprendre le russe. Lorsque les mêmes Oudmourtes (ou Biélorusses) étaient forcés d'apprendre le russe, l'opposition a changé de direction et les gens ont exprimé leur mécontentement de voir leurs langues opprimées.

Dans le cas de la «politique linguistique marxiste», nous avons affaire à un échec intellectuel, politique, idéologique qui a duré pendant 70 ans. Dans sa première variante (les années 1920, l'aspiration à la diversité) comme dans sa variante ultérieure (les années 1950, l'aspiration à l'unification), cette politique a sans doute apporté beaucoup de positif (création des alphabets, des écritures, des littératures en langues des peuples, l'instruction, le russe comme langue seconde), mais aucune de ces deux politiques linguistiques, en tant que politique conséquente, ne peut être qualifiée de réussie. Dans ce domaine extrêmement complexe, de toute évidence, aucune décision simple et rapide, aucune «seule juste» réponse n'est possible.

Le «dégel» de Xruščev a eu des conséquences contradictoires sur la politique linguistique soviétique. D'un côté, une libéralisation relative des différents côtés de la vie a rendu la russification plus souple. Mais ces conséquences du «réchauffement» global de l'atmosphère sociale ont été neutralisées par l'affirmation active de la tradition «occidentale». Il a été annoncé qu'en URSS a été créée une nouvelle communauté historique de gens, «le peuple soviétique», qui doit renforcer son unité sur la base de la langue russe conçue comme «langue de communication entre les nations». Les actions du pouvoir étaient de nouveau cachées par les paroles. Le décret de 1938 sur l'enseignement obligatoire du russe à l'école a été supprimé. En 1958-59 a été proclamée l'égalité totale de toutes les langues dans le domaine de l'instruction, le choix de la langue d'instruction dépendait de la volonté des parents de l'enfant. Cependant, le «libre choix» se résumait au fait qu'on choisissait la seconde langue enseignée à l'école, tandis que l'enseignement de base se poursuivait en russe.

Dans les années 1960, apparaît dans le programme du Parti Communiste de l'URSS la thèse du rôle de la langue russe comme langue de communication entre les nationalités, où le «droit de recevoir une instruction en langue maternelle» s'est transformé en «droit de recevoir l'instruction en toute langue» ; l'article 45 de la Constitution de 1977 parle d'assurer «la possibilité de recevoir l'instruction en langue maternelle». En même temps, les revues de pédagogie cessent de contenir ne serait-ce que des phrases formelles sur l'importance d'étudier et d'enseigner en langue

maternelle dans les écoles. Il a été annoncé que la tâche principale des écoles nationales consiste à préparer les élèves pour qu'ils connaissent et aiment la langue russe. La politique linguistique a de nouveau penché vers la tradition «occidentale» et l'unification. Cependant, ces tentatives de «faire tenir» l'Empire soviétique, tout comme les tentatives analogues de la fin du XIXe siècle d'arrêter la décomposition de l'Empire russe par la russification forcée, n'ont pas donné les résultats escomptés[1]. Le balancier de la politique linguistique, qui oscille entre le soutien et l'oppression des langues nationales[2], a oscillé pour une nouvelle et dernière fois à la fin des années 1980, et le problème éternel de la Russie impériale a éclaté en une multitude de problèmes séparés : que faire avec les langues des nombreux peuples qui occupent les nouveaux Etats indépendants ; l'expérience de la Russie, positive, mais surtout négative, peut leur être très utile sur ce chemin difficile.

(traduit du russe par Elena Simonato-Kokochkina)

© Nikolaj Vaxtin

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— *Sbornik prikazov i rasporjaženij po Narkomprossu RSFSR* [Recueil de décisions et dispositions du Commissariat du peuple à l'instruction].
— ALPATOV, V.M., 1997 : *150 jazykov i politika*, Moskva. [150 langues et la politique]
— BAXRUŠIN, S.V., 1929 : «Sibirskie tuzemcy pod russkoj vlastju do revoljucii 1917 goda», *Sovetskij Sever*, Izdanie Komiteta Severa. [Les indigènes sibériens sous le pouvoir russe avant la révolution de 1917]
— *Bjulleten'* 1923 : *Bjulleten' oficial'nyx rasporjaženij i soobščenij Narkomprosa*, 13 janvarja 1923, 7 [Bulletin des décrets officiels du Narkompros, 13 janvier 1923, n° 7].

[1] Cf. Kreindler, 1984.

[2] Cf. une bonne analyse de ces oscillations de la politique linguistique en Ukraine dans Solchanyk 1984, p. 55-105.

— *Bjulleten'*, 1932 : *Bjulleten' Narodnogo komissariata po prosveščniju RSFSR*, 1932, n° 70 [Bulletin du Commissariat du peuple à l'instruction].
— *Bjulleten'*, 1935 : *Bjulleten' Narodnogo komissariata po prosveščniju RSFSR*, 1935, n° 9 [Bulletin du Commissariat du peuple à l'instruction].
— DAUENHAUER, 1997 : *Conflicting Visions in Alaskan Education.* University of Alaska, Fairbanks.
— FISHMAN, J., 1985 : *The Rise and Fall of Ethnic Revival: Perspectives on Language and Ethnicity.* Berlin: Mouton.
— GAPANOVIČ, I.I., 1925 : [...], *Severnaja Azija*, kn. 56 [article sans titre].
— GUS, M., 1931 : «Principy racionalizacii delovogo jazyka», *Revoljucija i jazyk*, n° 1. [Principes de rationalisation de la langue administrative]
— JANOVIČ, T., 1925 : «Principy škol'noj programmy», *Severnaja Azija*, n° 3 [Les principes du programme scolaire].
— JUŠMANOV, K.V., 1929 : «Opyt vsemirnogo alfavita», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, livre 4 [Essai d'alphabet universel.
— KAROTEEV, S., 1932 : «Vseobuč na Krajnem Severe na osnove Novogo Alfavita», *Revoljucija i pis'mennost'*, n° 45 [L'enseignement dans le Grand Nord sur la base du Nouvel Alphabet].
— KARGER, N., 1932 : «Lingvističeskaja rabota naučno-issledovatel'skoj associacii Instituta Narodov Severa», *Revoljucija i pis'mennost'*, n° 1-2 (11-12) [Le travail linguistique de l'association de recherche de l'Institut des peuples du Nord].
— KARPYČ, V., 1931 : «K desjatiletiju nacional'nyx avtonomij Sovetskogo Sojuza», *Revoljucionnyj Vostok* n° 11-12 [Pour le 10e anniversaire de l'autonomie nationale en Union Soviétique].
— KREINDLER, I.T., 1984 : «The Non-Russian Languages and the Challenge of Russian : The Eastern versus the Western Tradition», in *Sociolinguistic Perspectives on Soviet National Languages : Their Past, Present and Future*, Ed. by I.T.Kreindler, (Contributions to the Sociology of Language 40), Berlin, etc. : Mouton de Gruyter.
— KRYLOV, A., 1925 : «Problema razvitija gornogo dela na sovetskom Severe», *Severnaja Azija*, fasc. 56 [Le développement de l'industrie minière dans le Nord soviétique].
— LEONOV, N.I., 1929 : «Tuzemnye školy na Severe», in P.G. Smidovič, S.A. Buturlin, N.I. Leonov (éd), *Sovetskij Sever*, Izdanie Komiteta Severa [Les écoles indigènes dans le Nord].
— LEVIN, I., 1930 : «Materialy k politike carizma v oblasti pis'mennosti 'inorodcev'», *Kul'tura i pis'mennost' Vostoka*, livre 6. [Matériaux à

propos de la politique du tsarisme dans le domaine de l'écriture des allogènes]
— PAPERNYJ, V., 1996 : *Kul'tura dva,* Moskva : NLO [La culture 2].
— PESTEL', P.I., 2000 : «Russkaja pravda», in A.V. Glagolevskij, B.N. Kovalev, M. Gardariki (éd.) : *Konstitucionalizm : istoričeskij put' Rossii k liberal'noj demokratii,* Moskva. [La pravda russe]
— *Prosveščnie,* 1927 : *Prosveščnie udmurtov.* Sbornik materialov. Iževsk, 1927, fasc. 2. [L'éducation des Oudmourtes].
— *Sbornik* ..., 1935 : *Sbornik prikazov i rasporjaženij po Narkomprossu RSFSR*, 1935, n° 27 [Recueil de décisions et dispositions du Commissariat du peuple à l'instruction].
— SOLCHANYK, R., 1984 : «Language Politics in the Ukraine», I.T. Kreindler, *Sociolinguistic Perspectives on Soviet National Languages : Their Past, Present and Future (Contributions to the Sociology of Language 40),* Berlin : Mouton de Gruyter.

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 265-280

O. M. Frejdenberg : à la recherche d'une 'science intégrale'

Ekaterina VELMEZOVA
Université de Lausanne

«Cette science n'a pas de nom communément accepté»
O. Frejdenberg, 1997, p. 11.

1. L'ADHESION AU MARRISME PAR L'INTELLIGENTSIA RUSSO-SOVIETIQUE DANS LES ANNEES 1920-1930

1.1. PLUSIEURS RAISONS AU SUCCES FULGURANT DE LA DOCTRINE DE MARR EN URSS

A l'heure actuelle, la plupart des historiens de la linguistique tendent à expliquer le succès du marrisme en URSS pendant plus de deux décennies (depuis les années 1925-1930 jusqu'à l'intervention de J.Staline dans les discussions sur la langue en juin 1950) par deux raisons principales. Ce sont, tout d'abord, des raisons politiques. Dans les premières années après la révolution de 1917 Marr, tout en étant loyal dans ses relations avec le nouveau pouvoir, préférait garder ses distances. En revanche, à la fin des années 1920, ses travaux convenaient de plus en plus au pouvoir soviétique. Ses travaux écrits entre 1926 et 1928 abondent en citations des classiques du marxisme, et en 1930 il prononce un discours devant Staline au XVIème Congrès du Parti communiste. Pourtant, le grand impact de Marr en URSS à cette époque ne pouvait pas s'expliquer uniquement par ses relations avec le pouvoir, la seconde explication étant l'attirance du «mythe scientifique» que les théories de Marr représentaient, si on reprend

l'expression de l'historien de la linguistique russe V.M.Alpatov[1]. Suivant l'exemple du linguiste américain R. Miller, qui étudiait les particularités des «mythes scientifiques» en les appliquant à certaines théories de la linguistique japonaise[2], Alpatov distingue trois traits principaux dans le mythe marriste. Premièrement, les mythes scientifiques sont fondés sur «un grain de vérité» qui se laisse interpréter librement. Deuxièmement, ils trouvent un support dans les situations de crise dans l'histoire des sciences concernées. Enfin, les créateurs des mythes recourent souvent aux autorités des non-spécialistes dans les domaines en question.

Si nous acceptons ce point de vue, une question restera toujours sans réponse : pourquoi fut-ce le «mythe» forgé par Marr qui remporta le plus grand succès chez les intellectuels russes, et non d'autres «mythes scientifiques», par exemple, le «mythe» du *Jazykofront*, groupe de linguistes qui existait dans les années 1930-1932 ? Tout autant que Marr, ses représentants (G. Danilov, K. Alaverdov, Ja. Loja, T. Lomtev, P. Kuznecov) se montraient intolérants par rapport à la «science bourgeoise» et aspiraient à la création d'une «linguistique marxiste». De plus, ils acceptaient certaines théories de Marr, comme par exemple l'attribution à la langue des traits de la superstructure au-dessus d'une base et la négation de la parenté des langues. Pourquoi donc ne fut-ce pas le «mythe» de ce groupe qui eut du succès auprès des chercheurs appartenant à une génération si brillante, auprès de gens qui «étaient destinés à jouer un rôle exceptionnel dans la culture de la période soviétique. Nés au début des années 1890 ou un peu plus tôt, ayant reçu une formation complète avant la révolution, ils étaient encore assez jeunes et assez souples pour que le changement grandiose de toute la vie et de toutes les valeurs ne signifiât pas pour eux l'écroulement de leur propre vie et de leur propre système de valeurs»[3], écrit la linguiste russe R. Frumkina dans son travail sur J. Golosovker, linguiste, écrivain et philosophe russe qui appartenait à cette même génération de l'intelligentsia russo-soviétique[4].

Dans cet article, j'essaierai de montrer que l'adhésion au marrisme en URSS était due à des raisons plus profondes que l'opportunisme politique ou le caractère «mythique» de cette théorie. La vie et les œuvres de O. Frejdenberg apportent un éclairage nouveau sur l'attitude des intellectuels russes envers le marrisme.

---

[1] Alpatov, 1991, p. 33.

[2] Miller, 1982.

[3] Toutes les citations sont traduites en français par moi. – *E.V.*

[4] Frumkina, 1988.

1.2 O.M. FREJDENBERG (1890-1955) : SA VIE ET SES RELATIONS AVEC MARR

Née en 1890, O. Frejdenberg faisait partie de la génération des chercheurs russes qui adhéraient aux thèses marristes. Philologue et spécialiste de la culture antique, admiratrice de Marr, professeur à l'Université de Leningrad, cousine de B. Pasternak, elle devint connue en Occident tout d'abord grâce à sa correspondance avec ce dernier[1].

Comment peut-on expliquer le fait qu'elle approuvait les théories de Marr? Peut-on dire qu'elle acceptait toutes ces théories sans réserve? Son activité de chercheuse ne commença pas sous la direction de Marr[2]: elle le connut peu avant la soutenance de sa thèse de candidat (*kandidatskaja dissertacija*) *Proisxoždenie grečeskogo romana* ['Les origines du roman grec'], en 1923. Frejdenberg l'avait composée sans aucune assistance de Marr et pourtant, cette thèse fut soutenue grâce à son soutien, car la plupart des autorités académiques n'étaient pas d'accord avec les conceptions de l'auteur. Le sujet même, la découverte du parallélisme entre la nouvelle érotique grecque et les apocryphes, était trop inhabituel pour que les professeurs universitaires l'acceptent et le reconnaissent facilement. C'est à partir de la soutenance que Frejdenberg collabora avec Marr et acquit la réputation d'être son adepte et disciple.

L'influence directe de Marr sur Frejdenberg semble très exagérée. Bien sûr, aujourd'hui on connaît sa phrase exaltée prononcée en 1937 :

> «Marr, c'était toute notre pensée, toute notre vie sociale et scientifique; c'était notre biographie. Sans y penser, nous avons travaillé pour lui, tandis qu'il vivait pour nous, sans le savoir». (Frejdenberg, 1937, p. 426)

Ici Frejdenberg met un signe d'égalité entre l'ampleur des théories marristes et la grandeur de toute son époque. Il existe pourtant d'autres jugements de Frejdenberg sur Marr, beaucoup plus négatifs et moins enthousiastes. Ainsi, au début des années 1950, Marr apparaît dans les mémoires de Frejdenberg comme un simple conformiste. Voici son opinion sur les qualités humaines de son «maître» datant encore de 1924:

> «Marr ne s'intéressait à personne. Il ne vivait que pour sa théorie et ne faisait attention aux hommes que lorsqu'il s'agissait de cette théorie. Il avait de la sympathie pour moi, j'allais chez lui et il me lisait ses travaux, et pourtant, je lui était complètement indifférente en tant que personne vivante.» (Pasternak, 1981, p. 66)

---

[1] Pasternak, 1981 ; *Correspondance*, 1982.

[2] Bien qu'encore aujourd'hui on croit parfois le contraire: cf. par exemple Vorob'ëva, 1996, p. 65-66.

Si l'opinion de Frejdenberg sur Marr changeait souvent (un égoïste qui ne s'intéressait qu'à ses propres théories / un grand homme / un conformiste), il semble que pour Marr Frejdenberg n'était qu'une «collègue», une «collaboratrice» de l'Institut japhétique : il ne la mentionne qu'une seule fois, en note de bas de pages, dans les cinq volumes de ses œuvres choisies[1].

C'est entre 1926 et 1932 que Frejdenberg collabora avec la Section de la sémantique du mythe et du folklore à l'Institut japhétique[2]. A partir de 1932 elle dirigea la Section de philologie antique au LIFLI (Institut des études historiques et philologiques de Leningrad, transformé ensuite en faculté des lettres de l'Université de Leningrad). En 1935, elle soutint sa thèse de doctorat (*doktorskaja dissertacija*) *Poètika sjužeta i žanra (period antičnoj literatury)* ['La poétique du sujet et du genre (période de la littérature antique)'] et en 1939 elle se trouva à la tête de la Section des études byzantines à l'Université de Leningrad. En 1941-1944, dans les dures condition du blocus de Leningrad par les troupes allemandes, elle continua de travailler sur les théories du folklore antique. Après la guerre, elle reprit son travail à l'Université et écrivit le livre *Obraz i ponjatie* ['L'image et le concept']. Elle mourut en 1955.

2. FREJDENBERG LA THEORICIENNE

Que peut-on dire sur les théories de Frejdenberg dans leur rapport avec les doctrines de Marr? Pour montrer son indépendance relative par rapport à l'influence des théories marristes, nous entreprendrons ce que les mathématiciens appellent la preuve par le contraire, en essayant tout d'abord de montrer les points communs des théories de Marr et de Frejdenberg.

Les deux chercheurs considéraient la langue et la littérature comme des catégories de la superstructure (*nadstrojka*), secondaire par rapport à l'infrastructure (*bazis*). Ainsi, l'évolution des phénomènes linguistiques et littéraires s'expliquerait par les changements dans la pensée humaine (interprétée comme une pensée essentiellement sociale) qui suivrait l'évolution de l'infrastructure. Significative à cet égard est la définition de la poétique chez Frejdenberg :

> «La poétique est une science qui étudie les régularités (*zakonomernosti*) des phénomènes littéraires en tant que *phénomènes de la conscience sociale*, [...] la conscience sociale est historique et change suivant les étapes

[1] Marr, 1927, p. 151.

[2] En 1931, l'Institut japhétique fut transformé en Institut du langage et de la pensée.

de l'évolution des rapports sociaux et donc suivant les étapes de l'évolution de la base matérielle». (Frejdenberg, 1997, p. 12)

Pour une large part, les recherches de Marr et de Frejdenberg ont en commun d'étudier l'origine et le développement du contenu sémantique des phénomènes linguistiques (langues et langage) et littéraires (sujets et genres) dans leurs liens avec l'évolution de la pensée humaine.

Analysons chacun de ces mots-clés (sémantique, origine, évolution) en détail.

2.1. LA SEMANTIQUE DES GENRES LITTERAIRES

Déjà dans sa thèse de candidat, écrite avant la rencontre avec Marr, Frejdenberg, suivant l'exemple du philologue allemand H. Usener qui avait proposé d'étudier le sujet en partant de l'analyse des noms propres, conclut que la narration sur les «dieux passionnés» pouvait refléter la vision du monde, la sémantique propre aux hagiographies aussi bien qu'aux romans d'amour et d'aventures[1].

Au début des années 1930, après six ans de collaboration avec Marr, Frejdenberg écrivit dans la préface à son ouvrage *La poétique du sujet et du genre*:

> «La poétique bourgeoise est fondée sur des réflexions abstraites sur les composants formels de la littérature considérée plutôt comme un dépôt de phénomènes que comme un processus idéologique». (Frejdenberg, 1997, p. 7)

En même temps,

> «le plus important dans la théorie de Marr est la frontière qu'elle trace entre l'approche formelle et l'approche sémantique du problème de la forme». (Frejdenberg, 1997, p. 7)

Pourtant, dans son intérêt pour le contenu, la sémantique des genres littéraires, Frejdenberg avait d'autres précurseurs. Dans *La poétique du sujet et du genre*, elle mentionne en premier A.N. Veselovskij (1838-1906)[2].

---

[1] Frejdenberg, 1930.

[2] Notons que Marr aussi se référait à l'autorité de Veselovskij en essayant de prouver ses théories linguistiques avec des faits empruntés aux études littéraires. En particulier, dans son article de 1928 «Iz Pirinejskoj Gurii (k voprosu o metode» ['Depuis la Géorgie Pyrénéenne (question de méthode)'], il mentionne sa découverte des ressemblances entre les langues caucasiennes et certaines langues de la région des Pyrénées. En cherchant les «preuves» de ces ressemblances, il mentionne les théories de Veselovskij qui, «en étudiant

Voici ce que Frejdenberg écrit à propos de ses théories: «Il est évident que le problème central pour Veselovskij était l'étude de l'interdépendance des formes et des contenus. La notion de forme chez Veselovskij est large : il s'agit des éléments invariables qui existent toujours et qu'on hérite des générations précédentes [...]. En revanche, le contenu est flexible et toujours en train de changer. Il se coule dans les formes anciennes, les renouvelle et les rapproche des demandes culturelles et historiques de l'époque en question [...]. Il n'y a pas de nouvelles formes; ce que nous considérons original n'est que la combinaison des nouveaux contenus avec des formes anciennes»[1].

Tout en empruntant à Veselovskij le postulat du caractère invariable des formes littéraires, Frejdenberg a une position presque inverse. Chez elle, ce sont les formes qui changent, tandis que le contenu reste identique:

> «Je voudrais montrer comment un même sens, reflétant une conception du monde particulière, revêt différents aspects formels et sémantiques dans la transformation des nouvelles idéologies sociales, comment, au début, ce sens ne représentait pas un sujet ni un embryon de la littérature, mais était un simple sens nécessaire pour la vie de tous les jours, le travail, la nourriture, l'éducation des enfants [...]. Au cours de l'histoire, le même contenu se manifeste dans des formes différentes, et se laisse exprimer et interpréter différemment ; [...] nous avons donc une identité intérieure dans une variété de formes extérieures». (Frejdenberg, 1997, p. 13-14.)

Ces affirmations ont beaucoup en commun avec la fameuse thèse de Marr sur la possibilité de découvrir les «quatre éléments» primaires dans tous les mots de toutes les langues modernes. Ainsi Marr postule le caractère peu variable des anciennes formes qui se remplissent de nouveau contenu. Voici ce qu'il écrit dans son article de 1920 sur «Le Caucase japhétique et le 3ème élément ethnique dans la création de la culture Méditerranéenne» :

> «Les observations du japhétidologue doivent le pousser à affirmer la thèse suivante: rien ne disparaît, rien n'a disparu, toutes les langues ont survécu dans les couches différentes des langues modernes». (Marr, 1920, p. 90)

Frejdenberg semble être arrivée à des conclusions semblables sur le contenu sémantique indépendamment de Marr, après avoir lu les travaux de Veselovskij.

En même temps, l'intérêt de Frejdenberg pour le contenu des œuvres littéraires anciennes ressemble à la passion de Marr qui aspirait à re-

---

les légendes du Graal, trouvait des preuves évidentes de croisements entre la littérature orientale de l'Asie Mineure et la littérature caucasienne, géorgienne, en particulier» (Marr, 1928, p. 6).

[1] Frejdenberg, 1997, p. 17.

construire la sémantique linguistique des époques préhistoriques. Marr essayait de remonter aux origines du langage en étudiant ce qu'il appelait les «reliques linguistiques préhistoriques» recherchées dans les couches «archaïques» des langues modernes. En même temps, Frejdenberg visait à «distinguer la sémantique antédiluvienne dans les composants organiques de la littérature antique».[1] Mais pour Marr, aussi bien que pour Veselovskij, la forme ne changeait pas et restait toujours identique, tandis que Frejdenberg affirmait le caractère invariable de la sémantique, du contenu, dont les manifestations extérieures pouvaient varier.

Significatifs sont ses commentaires à propos du postulat sur la nature «diffuse» des «quatre éléments primaires» de Marr, lié avec sa thèse sur le caractère diffus de la sémantique des mots «primitifs»:

> «Aux époques primitives, des dizaines de significations (et même des centaines, si l'on compte leurs significations dérivées) étaient unies dans un seul mot, un phénomène qui s'expliquait par la non-distinction des mondes matériel, social et spirituel aussi bien que par leur représentation intégrale dans la vision religieuse du monde. C'est pourquoi le même mot pouvait signifier 'le ciel' et 'la terre', 'l'animal' et 'l'arbre' ou 'l'étoile', 'la lumière', 'l'étincelle', 'la pensée', 'la vérité', 'la justesse', 'la sorcellerie', etc. » (Marr, 1920, p. 100-101)

A première vue, Frejdenberg accepte ces thèses. Pourtant, elle se réfère non seulement à Marr, mais aussi à E. Cassirer et à L. Lévy-Bruhl :

> «Tous les objets se présentaient comme identiques. Et pourtant, bien que leur diversité ne se laissât pas comprendre, elle se reflétait objectivement dans l'image. Ni Marr, ni des chercheurs comme Cassirer et Lévy-Bruhl n'en tenait compte. En analysant les images archaïques, nous y découvrons néanmoins une intégralité (*kompleksnost'*) du contenu, toujours dans les formes variées des différences synonymiques. Dans mes travaux précédents, j'ai appelé ces variétés formelles de l'image les métaphores». (Frejdenberg, 1998, p. 25

Il s'agit en particulier des métaphores de la nourriture, de la naissance, de la mort, etc., qui furent transformées en différents genres littéraires.

Et si, selon Marr, «on peut retrouver les quatre éléments dans tous les mots de toutes les langues»[2], chez Frejdenberg, le contenu de toutes les œuvres littéraires d'aujourd'hui remonterait à un nombre limité de «métaphores» primaires.

---

[1] Frejdenberg, 1998, p.13.

[2] Marr, 1927, p. 11.

2. 2 LE PROBLEME DE L'ORIGINE DES GENRES LITTERAIRES

La question des sujets et des origines des genres littéraires, surtout dans leur composante sémantique, était aussi importante pour Frejdenberg que celle de l'apparition du langage pour Marr, ce qu'elle reconnaît en se référant à lui :

> «Les historiens de la littérature et les critiques littéraires n'ont étudié la littérature qu'à partir de la seconde moitié du chemin, à partir de la période des formes déjà achevées et ils ne se sont pas occupés de la totalité de son histoire. [...] L'importance des théories marristes consiste en la découverte des stades primaires dans l'histoire du langage et de la littérature [...], les stades précédant le langage sonore et la littérature. Marr a été le premier à découvrir l'origine de la littérature et du langage et donc le premier à jeter les bases pour étudier l'histoire véritable du langage et de la littérature dans leur totalité, à partir des origines». (Frejdenberg, 1997, p. 8)

Ce même intérêt pour les origines du genre littéraire est compté par Frejdenberg parmi les principaux mérites de Veselovskij. Pour elle, «Veselovskij a dépassé l'histoire de la littérature et la critique littéraire russes, marquées par la méconnaissance des problèmes génétiques [...]. L'attention de Veselovskij pour l'origine des formes littéraires et son refus de poser les problèmes de la poétique théorique sans avoir résolu les questions de son apparition ne doivent jamais être oubliés»[1].

En même temps, sa théorie de l'origine des formes littéraires n'était pas acceptée par Frejdenberg. Veselovskij croyait à l'existence d'une étape du syncrétisme primaire dans la littérature, quand les «embryons» des futurs genres littéraires n'étaient pas encore séparés les uns des autres[2]. Cette thèse a sûrement beaucoup influencée Marr, qui parlait de l'état de l'art «diffus et non différencié» tout au début de l'histoire[3].

Frejdenberg est d'un autre avis : elle postule la polygenèse des genres littéraires qui, selon elle, n'ont jamais connu l'étape du syncrétisme, mais évoluent indépendamment l'un de l'autre. Cela est lié, selon Frejdenberg, au caractère plurilingue de la société de classes, où chaque classe aurait sa propre langue. Elle a choisi la Grèce ancienne pour illustrer ses réflexions :

> «Il est bien connu que le phénomène de la Grèce est particulier : chaque genre y est écrit dans une langue particulière, dans tel ou tel 'dialecte'». (Frejdenberg, 1935, p. 3)

---

[1] Frejdenberg, 1997, p. 18.

[2] Veselovskij, 1894 ; 1898.

[3] Marr, 1934, p. 126.

En même temps, toutes ces langues différentes sont apparues grâce à la division de la société en classes :

> «Dans les conditions socio-économiques différentes des différents Etats grecs, différentes classes parvenaient au pouvoir et c'est leur idéologie qui favorisait la création des différents genres littéraires». (Frejdenberg, 1935, p. 13)

Ainsi, les propriétaires fonciers ioniens aurait créé la poésie épique et les élégies, les commerçants de Lesbos – la poésie lyrique individuelle, les aristocrates militaires doriques – le «drame pré-littéraire»[1]. L'apparition des genres littéraires est donc liée, chez Frejdenberg, à la division du travail. En paraphrasant Lénine, pour qui l'apparition de l'Etat était déterminée par la division en classes, Frejdenberg aurait pu écrire que «les genres littéraires apparaissent à l'endroit et au moment où les classes apparaissent».

2.3. LE DEVELOPPEMENT DES GENRES LITTERAIRES

Reste le problème de l'évolution littéraire. Et ici, la notion de convergence acquiert une importance primordiale, car toute l'époque semble être passée sous le signe de la théorie anti-darvinienne du biologue L.S. Berg (1876-1950).

Son livre *Nomogenez, ili èvoljucija na osnove zakonomernostej* ['La nomogenèse ou l'évolution fondée sur des lois'], où Berg critique Darwin, parut en 1922[2]. Frejdenberg était toujours passionnée par la biologie et lut le livre avec une grande attention. Dans ses mémoires elle écrit:

> «J'ai été passionnée par la lecture de *La nomogenèse* de Berg. [...] ...j'ai trouvé dans ce livre les preuves à l'appui de tout mon anti-darwinisme secret». (Frejdenberg, cité après Braginskaja, 1998, p. 750)

L'influence de Berg sur Frejdenberg a déjà été étudiée par N.V. Braginskaja[3] et il ne nous reste qu'à mentionner les points les plus importants en les corroborant par les citations correspondantes.

---

[1] Frejdenberg, 1935, p. 12-13.

[2] Berg, 1922.

[3] Braginskaja, 1998, pp. 751-752.

2.3.1. LE PRINCIPE DE CONVERGENCE

L'apothéose de la doctrine anti-darwiniste de Berg est sa thèse sur le caractère polygénétique de l'apparition des organismes et la théorie des convergences, opposée au principe de la divergence de Darwin :

> «Nous pensons qu'il y avait une quantité énorme de formes originaires – des dizaines de milliers ou même plus. Elles ont évolué par convergence [...]. L'emblème de notre théorie de l'évolution n'est pas l'arbre généalogique qui pousse à partir d'une seule racine, mais, disons, un champ de seigle où des graines [...] donnent naissance à une multitude de formes». (Berg, 1922a, p. 92)

Si Frejdenberg postulait le parallélisme dans l'apparition des phénomènes de la culture et leur multitude à l'origine, les théories des convergences de Berg (en biologie) et de Marr (en linguistique) devinrent pour elle des méthodes pour analyser les sujets et les genres littéraires. Dans son article de 1925 «Le système du sujet littéraire», elle se donne pour but de découvrir la «convergence des différences» (*sxoždenija raznorodnogo*)[1].

2.3.2. LA PLACE DU FOLKLORE DANS L'EVOLUTION LITTERAIRE

La sélection naturelle était vue par Berg comme une tendance à maintenir la norme et à faire disparaître les extrêmes: «Non seulement la sélection ne favorise pas les extrêmes, comme Darwin le pensait, mais au contraire, elle les élimine en maintenant ainsi la norme à un niveau une fois acquis et établi»[2]. En même temps, Frejdenberg réservait ce même rôle dans l'évolution de la création individuelle au folklore, dont on ne peut parler qu'en termes de catégories collectives : «La notion générale et abstraite de folklore s'applique [...] à un domaine particulier qui reste de côté par rapport à l'art individuel »[3].

---

[1] Frejdenberg, 1988.

[2] Berg, 1922a, p. 96.

[3] Frejdenberg, 1998, p. 217. Cf. aussi la remarque plus récente de P.G. Bogatyrev et R.O. Jakobson qui comparaient le folklore et la langue : «Aussi bien que celui de la *langue*, le caractère des œuvres folkloriques n'est pas individuel (*vneličnо*)» (Bogatyrev & Jakobson, 1971, p. 374).

2.3.3. L'APPARITION DES SIGNIFIANTS AVANT LES SIGNIFIES

Dans ses travaux, Berg mentionne une «phase prophétique» dans l'évolution : l'apparition d'un organe, selon lui, précède son travail et le besoin qu'on en a :

> «Si nous suivons l'évolution d'un certain groupe ou le développement d'un individu, nous verrons que le développement des différents traits s'accomplit à une vitesse différente : certains traits répètent ce qui est déjà connu dans d'autres groupes, inférieurs ou appartenant au même stade de l'évolution. D'autres, au contraire, anticipent les traits découverts dans des groupes plus évolués». (Berg, 1922a, p. 105)

Chez Frejdenberg, ce concept se transforma dans la thèse selon laquelle les signifiés apparaissent avant les signifiants :

> «La forme [...] n'apparaît que si l'image correspondant fonctionne déjà»[1].

2.3.4. FACTEURS EXTERNES OU INTERNES DE L'EVOLUTION ?

Enfin, si, comme on l'a vu plus haut, Frejdenberg explique l'évolution littéraire par des phénomènes externes par rapport à la littérature, certains de ses commentateurs attirent aussi l'attention sur l'importance des facteurs internes chez elle :

> «Selon Berg, l'évolution naturelle s'accomplit en fonction d'un but (*celesoobrazno*) ; il considère les capacités des organismes à se développer parmi les particularités principales des organismes vivants, du même niveau que leurs aptitudes à l'irritabilité, à la nutrition et à la reproduction. Berg étudie les manifestations particulières de ces régularités sans essayer de trouver leurs raisons d'être. Ce sont des axiomes. De la même façon, bien qu'elle ne le déclare jamais ouvertement, Frejdenberg décrit l'évolution de la culture. Aussi bien que Berg, elle prête attention à l'analyse des facteurs internes des changements. Le passage de la pensée mythique à la pensée conceptuelle (*ponjatijnoe*) est considéré comme régulier, mais ses raisons sont représentées comme plutôt générales et très pâles. Les références à la vie matérielle et sociale comme la source de la dynamique culturelle sont peu nombreuses, c'est plutôt un tribut à l'opinion générale». (Braginskaja, 1998, p. 752)

Quoi qu'il en soit, même si les explications «externes» de l'évolution ne servaient parfois à Frejdenberg que de cadre méthodologique pour ses théories et même si sa conception de l'évolution littéraire était

[1] Frejdenberg, 1998, p. 27.

proche du marrisme, elle devait avoir encore plus en commun avec la théorie des convergences du biologue Berg.

2.4. FREJDENBERG MARRISTE OU NON-MARRISTE ?

L'analyse des conceptions littéraires de Frejdenberg nous montre que ses théories aboutissaient à d'autres résultats que les conclusions marristes. A la différence de Marr, c'est le contenu des phénomènes littéraires (et non leurs formes) que Frejdenberg considérait comme invariable ; elle postulait l'origine polygénétique (et non syncrétique) des genres, tandis que sa conception de l'évolution littéraire, tout en étant proche du marrisme, avait encore plus en commun avec la nomogenèse de Berg.

Cela prouve que l'influence de Marr sur Frejdenberg était très limitée. En revanche, un autre problème surgit : quel était *le paradigme*[1] du savoir dans le cadre duquel Frejdenberg travaillait, et qui lui permettait d'accepter de nombreuses thèses marristes ?

3. A LA RECHERCHE D'UNE «SCIENCE INTEGRALE»

L'intérêt même du critique littéraire et historien de la littérature Frejdenberg pour les conceptions biologiques de Berg est révélateur. Les parallèles entre les approches de Berg et de Marr *vs* celles de Ch.Darwin et A.Schleicher ont déjà été étudiés. Tout comme Marr, Berg a inversé la pyramide traditionnelle représentant le schéma de l'évolution des espèces à partir de l'unité vers la multitude. Pourtant, personne n'a encore essayé de répondre à la question de savoir pourquoi ces deux changements révolutionnaires ont eu lieu en URSS dans les années 1920.

L'une des réponses possibles suppose une simple transposition du modèle évolutionniste de la biologie à la linguistique. Dans ce cas, il nous faudrait parler déjà du deuxième emprunt de ce genre dans l'histoire des sciences, après celui de Schleicher, admirateur de Darwin.

Cette solution nous semble néanmoins peu probable, après de longues années de discussions et de critique de la métaphore selon laquelle «la langue est un organisme vivant» en linguistique.

---

[1] T. Kuhn, qui a introduit ce terme dans l'étude des sciences (Kuhn, 1970), le considérait comme inadéquat par rapport à la linguistique, celle-ci se trouvant encore à un état « pré-paradigmatique » (cf. sur ce point Sériot, 1995). L'emploi de ce terme dans notre travail est déterminé par le fait qu'il ne concerne pas seulement la linguistique, mais un ensemble de branches du savoir.

De plus, dans les années 1920 Berg et Marr sont arrivés à leurs modèles évolutionnistes pratiquement en même temps : le livre de Berg date de 1922, tandis que la révolution dans la linguistique soviétique, liée à la transformation de la «théorie japhétique» de Marr en «nouvelle doctrine du langage» est de 1923.

Rappelons-nous aussi que ni les théories marristes, ni les conceptions de Frejdenberg concernant la pensée «primitive» ne reposaient sur la moindre preuve. Pourtant, selon certains théoriciens de cette période, l'une des «preuves indirectes» de leurs théories était la possibilité de transposer les modèles évolutionnistes correspondants dans d'autres domaines du savoir. Il ne s'agit pas uniquement de spécialistes en sciences humaines. Ainsi, Berg aussi illustrait ses théories évolutionnistes par des faits tirés des sciences humaines, y compris la linguistique. Un chapitre de sa *Nomogenèse* est consacré aux convergences dans le domaine des idées et voici ce qu'il écrit à propos de l'évolution langagière :

> «Une certaine régularité dans l'évolution linguistique se manifeste en particulier dans le fait qu'après la division de la proto-langue indoeuropéenne en langues particulières, chaque groupe commença à développer des phénomènes ressemblants. Les traits communs dans les langues indoeuropéennes modernes s'expliquent plutôt par leur développement parallèle que par la conservation des traits communs». (Berg, 1922, p. 178)

Aujourd'hui les remarques linguistiques d'un biologiste paraîtraient déplacées. En revanche, à l'époque des années 1920, un tel dilettantisme interdisciplinaire ne choquait personne. La possibilité de transposer le modèle d'une branche du savoir aux autres avait certainement des explications méthodologiques.

3.1. « ON NE COMPREND PLUS LE MOT D' *'ESPRIT'* ... »

Le refus de l'opposition «matière / esprit» revêtait une grande importance méthodologique pour les spécialistes en sciences humaines de l'époque de Frejdenberg. Voici ce que le philosophe russe J. Golosovker écrit dans son *Mif moej žizni* ['Mythe de ma vie'] :

> «Aujourd'hui, les changements culturels sont très rapides. On ne comprend plus le mot d''esprit'... Il nous faut nous rappeler que la nature et la culture ne sont pas deux principes différents, mais un seul. C'est un seul et même principe que l'homme accomplit par son esprit». (Golosovker, cité d'après Frumkina, 1988)

D'où venait la possibilité d'appliquer à l'étude des phénomènes de l'esprit humain les régularités découvertes chez les organismes vivants, et *vice versa.*

3.2. L'ETUDE DE LA CULTURE « EN TANT QUE TELLE »

Encore plus importante était la tendance (pas toujours très explicite) de la recherche des lois universelles, en particulier les lois de l'évolution qu'on puisse appliquer à toutes les branches du savoir à la fois :

> «Il faudrait imaginer un chercheur qui ne fasse pas de différence entre la symétrie découverte dans les organismes vivants, dans les cristaux et dans les œuvres d'art, car la symétrie l'intéresse comme un phénomène de l'univers. Ce serait un point de vue ressemblant à celui de Frejdenberg». (Braginskaja, 1998, p. 751)

Ce point de vue devait sûrement être partagé par de nombreux chercheurs dans les années 1920, et aujourd'hui on peut le considérer comme un outil méthodologique servant à comprendre le phénomène du succès du marrisme chez l'intelligentsia russe.

Plusieurs commentateurs des ouvrages de Frejdenberg soulignent la difficulté de définir son domaine même de recherches[1]. Comme Frejdenberg disait elle-même,

> «en étudiant la littérature du point de vue sémantique plutôt que formel, nous sommes obligés de tenir compte de toutes les découvertes dans les domaines du savoir liés avec les faits qui déterminent ce contenu, que ce soit d'une façon directe ou indirecte». (Frejdenberg, 1997, p. 12)

D'après Ju.M. Lotman, dans les années 1920, un groupe de chercheurs s'unirent autour de Marr, et «c'était la culture en tant que telle et non ses parties particulières qui constituait l'objet de leurs études»[2]. L'étude de la culture « en tant que telle », la transposition des modèles évolutionnistes d'une branche du savoir à d'autres, l'approche intégrale du savoir partagé par de nombreux chercheurs, l'aspiration à créer une science « intégrale » qui, à l'époque de Frejdenberg, «n'avait pas de nom communément accepté» – voilà les raisons qui expliquent le succès du marrisme dans les années 1920 mieux que de l'opportunisme politique. Il ne nous reste qu'à ajouter que cet article de Lotman fut consacré à Frejdenberg.

© Ekaterina Velmezova

---

1 Cf. par exemple Braginskaja 1998 ; Moss 1984.

2 Lotman, 1983, p. 485.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— ALPATOV, V.M., 1991 : *Istorija odnogo mifa. Marr i marrizm. Moskva* : Nauka. [L'histoire d'un mythe. Marr et le marrisme]

— BERG, L.S. (1922) : *Nomogenez, ili èvoljucija na osnove zakonomernostej*, Petrograd : Gosudarstvennoe izdatel'stvo. [La nomogenèse ou l'évolution fondée sur les lois]

— — 1922a : *Teorii èvoljuci*. Petrograd : Academia. [Les théories de l'évolution]

— BOGATYREV, P.G. & JAKOBSON R.O., 1971 : «Fol'klor kak osobaja forma tvorčestva», Bogatyrev P.G. *Voprosy teorii narodnogo iskusstva*. Moskva. [Le folklore en tant que forme d'art particulière]

— BRAGINSKAJA, N.V., 1998 : «Posleslovie ko 2 izdaniju», Frejdenberg O.M. *Mif i literatura drevnosti*. Moskva : Nauka, p. 744-765. [Postface à la 2ème édition]

— CORRESPONDENCE, 1982 : *The Correspondence of Boris Pasternak and Olga Frejdenberg 1910-1954*. Comp., éd., intro. E.Mossman. Transl. E.Mossman and M.Wetlin. N.Y.–L. : Harcourt Brace Jovanovich, Publishers.

— FREJDENBERG, O.M., 1930 : «Evangelie – odin iz vidov grečeskogo romana», *Ateist*, 1930, n°59, p. 129-147. [L'Evangile comme variété du roman grec]

— — 1935 : «Problema grečeskogo literaturnogo jazyka», *Ot slova k smyslu*. Moskva : URSS, 2001, p. 3-27 [Le problème de la langue grecque littéraire]

— — 1937 : «Vospominanija o Marre», *Sumerki lingvistiki. Iz istorii otečestvennogo jazykoznanija, antologija*. Moskva : Academia, 2001, p. 425-442. [Souvenirs sur Marr]

— — 1988 : «Sistema literaturnogo sjužeta», *Montaž : Literatura. Iskusstvo. Teatr. Kino*. Moskva, p. 216-237 [Le système du sujet littéraire].

— — 1997 : *Poètika sjužeta i žanra*, Moskva : Labirint. [La poétique du sujet et du genre]

— — 1998 : «Vvedenie v teoriju antičnogo fol'klora (lekcii)», Frejdenberg O.M. *Mif i literatura drevnosti*. Moskva : Nauka. [Introduction aux théories du folklore antique (cours)]

— FRUMKINA, R.M., 1988 : «Logika žizni Jakova Golosovkera», *Znanie – sila*. 1988, n°4. [La logique de la vie de Jakov Golosovker].

— KUHN, T., 1970 : *The Structure of Scientific Revolutions*. Chicago.

— LOTMAN, Ju.M., 1983 : «O. Frejdenberg kak issledovatel' kul'tury», *Trudy po znakovym sistemam*, VI. [O. Frejdenberg, investigatrice de la culture].

— MARR, N.Ja., 1920 : «Jafetičeskij Kavkaz i tretij ètničeskij element v sozidanii Sredizemnomorskoj kul'tury», Marr N.Ja. *Izbrannye raboty*, Moskva-Leningrad : Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, 1933-1937, vol. I, 1933, p. 79-124. [Le Caucase japhétique et le 3ème élément ethnique dans la création de la culture méditerranéenne]
—— 1927 : «Avtobiografija», Marr N.Ja. *Izbrannye raboty*, Moskva-Leningrad, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, vol. I, 1937, p. 6-13. [Autobiographie]
—— 1928 : «Iz Pirenejskoj Gurii (k voprosu o metode)», Marr N.Ja. *Izbrannye raboty*, Moskva-Leningrad, Gosudarstvennoe social'no-ekonomičeskoe izdatel'stvo, vol. IV, 1937, p. 3-52. [Depuis la Géorgie Pyrénéenne (question de méthode)]
—— 1934 : «O lingvističeskoj poezdke v Vostočnoe Sredizemnomor'e», *Izvestija Gosudarstvennoj Akademii istorii material'noj kul'tury*, vyp. 89 [Expédition linguistique en Méditerranée orientale].
— MILLER, R.A.,1982 : *Japan's Modern Myth. The Language and Beyond*. New York – Tokyo.
— MOSS, K.M., 1984 : *Olga Mikhailovna Frejdenberg : Soviet Mythologist in a Soviet Context*. A Thesis Presented to the Faculty of the Graduate School of Cornell University in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree of Doctor of Philosophy.
— PASTERNAK, B.L., 1981 : *Perepiska s Ol'goj Frejdenberg*. Pod redakciej i s kommentarijami E.Mossmana. N.Y. – L.: Harcourt Brace Jovanovich, Publishers [Correspondance avec Olga Frejdenberg].
— SERIOT, P. 1995 : «Changements de paradigmes dans la linguistique soviétique des années 1920-1930», *Histoire Epistémologie Langage*, t. XVII, fasc. 2 (*Une familière étrangeté : la linguistique russe et soviétique*), p. 235-251.
— VESELOVSKIJ, A.N., 1894 : «Iz vvedenija v istoričeskuju poètiku : (Voprosy i otvety)», *Žurnal ministerstva narodnogo prosveščenija*, n°5 [Introduction à la poétique historique (Questions et réponses)].
—— 1898 : «Tri glavy iz istoričeskoj poètiki», *Žurnal ministerstva narodnogo prosveščenija*, 1898, n°4-5 [Trois chapitres de poétique historique].
— VOROB'EVA, N.N., 1996 : «Metody issledovanija arxaičeskoj kul'tury v trudax O.M. Frejdenberg i V.Ja. Proppa», *Istoričeskij ežegodnik*. Omsk : Izdatel'stvo Omskogo gosudarstvennogo universiteta, p. 65-73 [Les méthodes de l'étude de la culture archaïque chez O.M. Frejdenberg et V.Ja. Propp].

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 281-297

Evaluation de la politique linguistique soviétique envers le yiddish entre 1917 et 1950
(position privilégiée d'une théorie non-traditionnelle sur l'origine du yiddish)

Paul WEXLER
Université de Tel-Aviv

1. INTRODUCTION

Durant la période de l'entre-deux-guerres, pour la première fois de son histoire, le yiddish acquit un statut officiel légal dans les Républiques Socialistes Soviétiques de Biélorussie et d'Ukraine, ainsi que dans la région autonome juive du Birobidžan (c'est seulement dans cette dernière que le yiddish reste une langue minoritaire officielle). Le yiddish fut introduit à travers l'éducation (le processus s'inversera en 1938) et une presse périodique fut constituée (incluant des périodiques linguistiques de première importance, tels que *Afn špraxfront, Di jidiše šprax, Cajtšrift*). D'intenses recherches linguistiques au sein des chaires de langue et littérature yiddish nouvellement créées à Kharkov, Kiev, Minsk, Moscou et Odessa fournirent, dans l'entre-deux-guerres, d'impressionnants résultats en lexicographie[1] et en géographie linguistique[2]. Pas moins de trois conférences de planification linguistique concernant le yiddish furent convoquées pendant cette période : en 1928, la deuxième Conférence culturelle de toute l'Union à Xarkov sur l'orthographe standardisée ; en 1931 à Kiev, la première

[1] *Cf.* Finkel', 1920; Slucki, 1929; *Jidiš-vajsrusišer tašn-verterbux* 1932; Fal'kovič, 1940; Roxkind et Škljar 1940, Šapiro et al. 1984 (mais préparé avant la Seconde guerre mondiale), et la bibliographie à la fin de l'article.

[2] *Cf.* Vejnger, 1929; Vilenkin, 1931 publia le premier atlas linguistique d'une langue de l'Union soviétique.

Conférence linguistique de toute l'Union sur la standardisation des langues, et enfin, en 1934, une conférence, à Kiev toujours, discuta de l'interaction des trois composantes fondamentales du yiddish : germanique, slave et hébraïque. Néanmoins, en même temps, la population yiddishophone subissait pour la première fois de l'histoire un rapide et large changement de langue au profit du russe (à l'époque tsariste un changement linguistique occasionnel ou l'essor du bilinguisme concernaient essentiellement le biélorusse et l'ukrainien). L'usure de la langue se reflète dans les statistiques des recensements. En 1897, 96.9% des Juifs ashkénazes donnaient le yiddish comme leur langue maternelle, mais en 1926 ce nombre descendit à 72.6% , en 1939 à 41%, en 1959 à 17.9%, en 1970 à 17.7%, et, enfin, en 1979 à 14.2%. Le passage au russe fut facilité par la migration d'un million de Juifs provenant du «Yiddishland» des campagnes biélorusses et ukrainiennes dans les villes (beaucoup au sein de la République de Russie) entre 1917 et 1927[1]. De plus, seuls 18% des Juifs ukrainiens choisissaient les écoles yiddish en 1918[2]. Quant au passage du yiddish à l'allemand, il avait commencé déjà au XIXe siècle, par exemple en Courlande et en Bucovine.

Compte tenu de la diminution de la population yiddish soviétique, il n'est pas surprenant de constater que les recommandations de politique linguistique étaient souvent informelles, comparativement libres de tout contrôle du Parti communiste, et mises en pratique de façon non dogmatique ; il n'y eut pas de purges de linguistes comme ce fut le cas dans les RSS de Biélorussie et d'Ukraine après 1933.

1.1. LES COMPOSANTES DU YIDDISH

Toute planification linguistique concernant le yiddish a été exclusivement préoccupée par l'interaction des trois composantes lexicales majeures du yiddish : la composante allemande, qui constitue approximativement 75% du lexique total, la composante hébraïque, qui atteint habituellement au plus 15% et la composante slave, qui tourne autour de 10%. Les débats étaient centrés sur l'opportunité de réduire la composante hébraïque (par l'interdiction de nouveaux éléments et/ou par l'élimination d'éléments existants), et d'accroître ou de réduire les nouveaux emprunts germaniques, et sur la nature de l'influence russe (emprunts *vs* modèles pour les calques).

Contrairement aux cercles yiddish non-soviétiques et à ceux d'avant la Révolution, les linguistes soviétiques prônaient l'ouverture du yiddish à un enrichissement à partir de l'allemand comme moyen pour limiter

---

[1] Estraikh, 1999, p. 23.

[2] *Ibid.*, p. 30.

l'afflux de russismes (même si les calques du russe étaient en principe acceptables) ; une minorité de linguistes préféraient les emprunts directement venus du russe, mais pas un participant aux discussions ne proposa de remplacer les nombreux slavismes non-russes du yiddish par leurs parents russes ou par des équivalents traduits. Pour le yiddish, comme pour les autres langues soviétiques, le russe restait la source préférée, mais en aucun cas exclusive, pour les internationalismes. Ces considérations détonnaient très nettement avec le comportement des locuteurs yiddish, qui inondaient leur langue de russismes à tel point que quelques linguistes mirent en garde contre la création de jargons mixtes «yiddish-russe»[1].

2. LA FACON SOVIETIQUE D'ENVISAGER LA COMPOSANTE GERMANIQUE DU YIDDISH SOVIETIQUE

Tous les linguistes soviétiques (et la plupart des non-soviétiques) considéraient l'allemand comme le socle primitif du yiddish. Tout en reconnaissant que les origines dialectales des germanismes du yiddish étaient hétérogènes, les linguistes soviétiques n'affichaient pas d'intérêt particulier à établir précisément de quelle aire dialectale germanique provenait le yiddish. Notant qu'une large part de la composante allemande du yiddish différait en forme et/ou en sens de l'allemand (standard ou dialectal), les linguistes soviétiques en donnaient deux explications : 1) la prétendue séparation entre le yiddish et les régions germanophones pendant de longs siècles (ce qui était manifestement faux puisque, dès les XIIIe et XIVe siècles, des Juifs et des Allemands migrèrent en direction de l'est par vagues parallèles vers des régions souvent communes de la Pologne et des pays slaves de l'est ; 2) la slavisation (qui, prétendument, menait à la désuétude d'une grande partie de l'élément allemand originel du yiddish et à son remplacement par des éléments slaves).

Généralement, les linguistes soviétiques toléraient la conservation des éléments proprement allemands du yiddish (ce faisant, ils suivaient en grande partie la pratique yiddish non-soviétique), mais ils se départissaient de cette même pratique en ouvrant la langue à un enrichissement de grande envergure provenant de l'allemand moderne – explicitement en vue de freiner l'afflux des russismes qui étaient en train à cette époque de pénétrer dans la plupart des langues de l'Union. Par exemple, on recommandait de conserver les différences de genres entre les noms allemands et leurs mots apparentés en yiddish (en comparaison avec l'allemand et le russe, le yid-

[1] *Cf.* Zarecki, 1930; Estraikh, 1999, p. 38.

dish tend à réduire fortement l'usage du neutre). Šulman[1] et Šapiro[2] ont noté que le yiddish lituanien avait deux genres, ce qu'ils ont attribué à un possible substrat de langue slave parlée par les Juifs «orientaux» qui sont devenus yiddishophones ; Zarecki[3] préférait aussi ce système pour le yiddish standard. De même, les verbes allemands préfixés en yiddish dérivés de modèles slaves n'étaient pas sujets à remplacement par l'allemand moderne : ex. : pan-yiddish *unterkojfn* 'soudoyer, acheter' ('unter' (sous) + 'kaufen' (acheter) ~ ukrainien *pidkupyty* < *pid-* 'sous' et *kupyty* 'acheter') n'est pas remplacé par l'allemand *bestechen* (l'allemand ne connaît pas le verbe **unterkaufen*) ; le yiddish *farblien* 'se mettre à fleurir' (< *blien* 'fleurir' avec le *far-* multi-fonctionnel) n'est pas «ajusté» sémantiquement à son «parent» allemand *verblühen* 'arrêter de fleurir, se faner' (< *blühen* 'fleurir'[4]).

Vers la fin du XVIIIe et au XIXe siècle, la plupart des locuteurs du yiddish refusaient un nouvel enrichissement provenant de l'allemand, par crainte de compromettre le caractère exceptionnel du yiddish. Les germanismes qui étaient acceptés durant cette période étaient généralement soumis à des degrés variés de «yiddishisation». Par exemple, l'allemand *Sprache* a donné pan-yiddish *šprax* 'langue' (*vs* vieux yid. *šprox* 'incantation, formule magique' ~ all. *Spruch* 'dicton, maxime, aphorisme'). Cette racine allemande était originellement bloquée ; ainsi, le yiddish ne possède pas l'all. *sprechen* (il n'utilise que *redn* ~ *rejdn* 'parler, dire' < all. *reden*). Je suppose que c'est sous la pression de l'ukrainien qui possède deux mots *mova* et *jazyk* pour 'langue', que les locuteurs du yiddish ressentirent le besoin d'avoir deux termes pour 'langue' ; ainsi, l'allemand *Sprache* était séduisant à utiliser en même temps que *lošn* (< hébreu). Néanmoins, des emprunts plus récents comme pan-yiddish *dame* 'dame', *mase* 'masse(s)' gardent leur schwa final, peut-être parce que ces deux mots sont largement utilisés en slave (*Cf* ukr. *dama*, *masa*). Parfois, le yiddish a des doublets pour un seul mot équivalent en allemand ; par exemple : all. *Karte* 'carte' > vieux pan-yid. *kort* 'carte à jouer' et le plus récent pan-yiddish *karte* 'carte'. Les responsables soviétiques de la planification linguistique n'ont manifesté aucune tendance à vouloir changer ces faits.

D'un autre côté, la création de caractéristiques purement «germaniques» (opposées à «allemandes») en yiddish était parfois stoppée dans le yiddish soviétique. Par exemple, les locuteurs du yiddish d'avant la Révolution et ceux qui n'étaient pas soviétiques remplaçaient fréquemment

---

[1] Šulman, 1939, p. 109.

[2] Šapiro, 1937, 1939.

[3] Zarecki, 1928, p. 128.

[4] Cf. *infra*, 6e partie.

l'infixe verbal *-eve-* (< ukr. *–uva-*, etc.) par *-ir-* (< all. *-ier-*), violant ainsi les normes allemandes. Un exemple est le verbe allemand *retten* 'sauver', qui était initialement bloqué en yiddish (probablement parce qu'il était utilisé dans les langues slaves[1]) ; la racine fut plus tard acquise du polonais *ratować* et/ou ukr. *ratuvaty* dans la forme yid. *rateven.* Mais de nombreux locuteurs d'avant la Révolution remplaçaient *-eve-* dans *rateven* par *-ir- > ratirn* 'sauver' (all. **ratieren*). En yiddish soviétique, le pan-yiddish *muštir* 'entraînement militaire', *muštirn (zix)* 'entraîner' fut remplacé par *muštre(ven)* < ru. *muštra, muštrovat'* (ukr. *muštrovaty* [*sja*]). Cependant, nous trouvons également que l'allemand était utilisé dans les calques du russe pour produire des innovations «germaniques» (*vs* «allemandes») ; par exemple : yid. sov. *viflkejt* 'quantité', *vizojkejt* 'qualité' (< all. *wieviel* 'combien', *wieso* 'comment' ; basé sur le russe *količestvo* < *skol'ko*) *vs* yid. non-sov. *col, kvantitet* (< all. *Zahl, Kwantität*, basé sur le russe *kačestvo* < *kak*), *kames* (< hébreu) 'quantité', *ejxes, majle* (< hébreu), *kvalitet* (< allemand *Kwalität*) 'qualité'. Souvent, les germanismes du yiddish ont une forme russe : yid. sov. *gercog* 'duc'[2] *vs* yid. non-sov. *hercog* (< all. *Herzog*).

3. LA FACON SOVIETIQUE D'ENVISAGER LA COMPOSANTE HEBRAÏQUE DU YIDDISH SOVIETIQUE

Comme en ce qui concerne l'allemand et le germanique, les attitudes soviétiques à l'égard de l'enrichissement à partir de l'hébreu n'étaient pas monolithiques. Il y avait trois écoles de pensée concernant le statut de l'hébreu dans le yiddish soviétique : 1) *l'hébreu était l'élément le plus important qui rendait le yiddish différent de l'allemand.* Cette opinion était représentée par N. Štif. En 1914, Štif pensait que l'allemand et l'hébreu étaient des composantes intégrantes du yiddish, alors que le slave était «étranger». En 1929, il prôna une «dé-hébraïsation» (c'est-à-dire une dé-archaïsation) de la terminologie religieuse ; dans ce cas, le yiddish ne nécessiterait qu'une petite centaine de mots hébreux. 2) *L'élément slave est une source d'enrichissement supérieure à l'hébreu, qui était médiocrement intégré au yiddish.* Cette vue fut illustrée par A. Zarecki en 1931. Pour lui, la dé-hébraïsation était une forme de la lutte des classes. Un synonyme slave valait toujours mieux qu'un hébraïsme : ex. *bekivndik* (< hébreu) devrait être remplacé par *umišne* (< ukr. *umyšnyj* 'intentionnel' ; mais yid. *jojvl* 'anniversaire', *bal-jojvl* 'personne célébrant un anniversaire' continuaient à

[1] *Cf. infra*, 6e partie.

[2] Šapiro *et al.*, 1984.

coexister avec yid. sov. *jubiljar* < russe *jubilar*, yid. *jubilej* (< biél., ukr.). D'accord avec les opinions de Zarecki, quelques linguistes tendirent à éliminer les mots hébreux à connotations juives (autrement dit des mots dénotant des actes accomplis exclusivement par les Juifs) ; par exemple yiddish *šmad* 'baptême par un Juif' (< hébreu) fut éliminé au profit du mot général *kristikung* 'baptême' (à l'origine, 'd'un chrétien' < all.[1]). 3) *Le yiddish soviétique reçoit de nouvelles significations pour des hébraïsmes existants dignes d'être conservés.* Cette approche est illustrée par E. Spivak (1934-1939) qui reconnaissait que l'hébreu était une part intégrante de la langue et que les termes religieux étaient exprimés par toutes les composantes, et pas seulement par l'hébreu. Il voulait de nouvelles significations soviétiques pour de vieux hébraïsmes du yiddish : ex. *haver* 'ami, camarade' > uniquement 'camarade', *ameraces* 'ignorance' > 'état de celui qui n'a pas été à l'école', *bal-guf* 'personne corpulente' > également 'kulak'[2]. Une telle approche expliquerait pourquoi la terminologie juridique yiddish a réussi à conserver son corpus hébraïque traditionnellement riche[3]. Un autre sujet d'étude est de comparer l'antagonisme soviétique et non soviétique envers les éléments hébraïques, tel qu'il a été exprimé à la première Conférence sur la langue yiddish, tenue à Czernowitz en 1908[4].

Le refus des hébraïsmes n'eut pas d'effets sur la grammaire yiddish. Ainsi, les linguistes yiddish soviétiques n'avaient rien contre la conjugaison périphrastique (probablement d'origine turko-iranienne – reçue des Khazars qui rejoignirent la communauté juive au IXe siècle ?) qui accompagnait l'écrasante majorité des éléments verbaux hébreux du yiddish ; ex. yid. *bojdek zejn* 'inspecter' < hébreu *bodeq* 'inspectant, il inspecte' et *zajn* 'être' < all., qui seul est conjugué pour les catégories verbales. Une conjugaison identique se trouve dans les langues islamiques pour les éléments arabes et les autres éléments étrangers. Il n'y eut pas de tentative pour étendre cette conjugaison aux éléments verbaux non-hébraïques, de manière parallèle à la langue dungan *zu nemazy* 'prier' (< 'faire prière' avec un élément persan), *zu denonsirovanie* 'dénoncer' (< ru. *denuncirovanie* 'dénonciation').

En yiddish, les hébraïsmes étaient souvent remplacés par d'autres éléments et l'hébreu cessa d'être la source d'un nouvel enrichissement. Cela coïncida avec l'interdiction d'enseigner l'hébreu dans les écoles juives et la fermeture des écoles religieuses juives traditionnelles (*xejder*). Les formes finales de quatre lettres de l'alphabet hébraïque, /m, n, c, f/, furent suppri-

---

[1] Šapiro *et al.*, 1984.

[2] *Cf.* également Estraikh, 1999, p. 46, p. 100-101.

[3] *Cf.* Peltz & Kiel, 1985, p. 286.

[4] Estraikh, 1999, p. 7.

mées de l'orthographe de tous les constituants du yiddish. L'orthographe étymologique traditionnelle des hébraïsmes en yiddish fut remplacée par l'orthographe phonétique utilisée pour tous les autres constituants : ex. yiddish *'mt* [emes] 'vérité' (< hébreu) fut orthographié en yiddish soviétique *'m's* (mais l'emploi de la lettre ' en tant que [e] < manuscrits de la mer Morte !). (Quelques yiddishistes américains étaient aussi opposés à une orthographe étymologique pour l'hébreu dans les années 1920.) Il n'y eut pas de tentative en yiddish soviétique pour imiter les normes orthographiques allemandes ; par exemple transcrire la lettre *'ajin* par /h/, comme cela fut fait dans certains cercles yiddish non-soviétiques aux XIXe et XXe siècles. Bien que l'hébreu fût un corpus fermé, il pouvait continuer à servir, de façon marginale, pour de nouveaux calques basés sur des éléments russes; ex. : yid. sov. *meluxe-plan* 'plan d'Etat' (< hébreu 'royaume'), *hištadles-šoliex* 'délégué élu' (< hébreu 'intercession' + 'envoyer' ~ ukr. *poslanec'* < 'envoyer'). Il arrive que des suffixes slaves soient combinables avec des hébraïsmes : par ex. yid. sov. *dalesnik* 'paysan pauvre' (*vs* yid. non-sov. *dales* 'pauvreté', 'conditions sordides', *dalesdik* 'misérable' < hébreu 'pauvreté') est un calque de l'ukrainien *nezamožnik* (< 'incapable'). Ces faits mixtes servent à réfuter les accusations de dé-hébraïsation qui étaient souvent faites à l'ouest ; en fait, la quantité d'hébraïsmes en yiddish étaient plus ou moins la même en yiddish soviétique et non soviétique. En résultat, il devenait plus difficile pour un Juif soviétique d'identifier les hébraïsmes ou de conserver la double prononciation traditionnelle de l'hébreu (c'est-à-dire une prononciation «unifiée» pour les emprunts hébreux du yiddish, comme *bal[e]bos* 'propriétaire' *vs* une prononciation «entière» des textes hébreux monolingues, comme *balebajit* 'propriétaire'). La traditionnelle relation diglossique du yiddish avec l'hébreu (dans laquelle œ dernier était utilisé pour les fonctions religieuses et communautaires) fut ainsi éliminée en URSS.

4. LA FACON SOVIETIQUE D'ENVISAGER LA COMPOSANTE SLAVE DU YIDDISH SOVIETIQUE

Il est significatif qu'on ne demandait pas au yiddish soviétique de remplacer ses composants slaves non-russes relativement importants par des mots russes apparentés (ou par des calques), comme on l'exigeait de la plupart des autres langues soviétiques, même si le slave non-russe était devenu un corpus clos. La fermeture à toutes les langues slaves autres que le russe était facile à maintenir puisqu'à l'époque soviétique les Juifs devenaient bilingues principalement avec le russe, même dans les Républiques Socialistes Soviétiques de Biélorussie et d'Ukraine. Ainsi, il n'y avait pas

d'objection à yid. *lhojte* < biél. *l'hota* 'privilège, avantage' (*vs* ru. *l'gota*) ; *hojler* 'pur' < (?) tch. *holý*, biél. *holy* 'nu' (*vs* russe *golyj*) ; l'exceptionnel yid. (judéo-[?]slave) *nudnik* 'casse-pieds, raseur', *paskudnjak* (*vs* ru., ukr. *paskudnik*, *paskuda*) 'vaurien', *praven a xasene* 'célébrer un mariage' (*vs* ru. *spravit' svad'bu* mais ~ ukr. *pravyty Službu Božu* 'célébrer la messe'), *demb* 'chêne' (< pol. *dąb vs* ru. *dub* – également disponible pour yid. < biél. régional, ukr.). La machinerie russe des affixes n'était pas non plus nécessaire pour yid. *šnajder* (masc.), *šnejderke* (fém.) 'tailleur' *vs* ru. *portnoj* (masc.), *portnixa* (fém.), ukr. *kravec'* (masc.), *kravčynja*, *kravčyxa* (fém.). Un rare exemple de l'influence du nouvel ukrainien soviétique est yid. *artelnik* < ukr. *artyl'nyk vs* ru. *artel'ščik* 'membre d'une coopérative'.

Les linguistes soviétiques (et les commentateurs post-soviétiques) ont tendance à amplifier le volume des russismes en yiddish et à sous-estimer l'influence du biélorusse et de l'ukrainien[1]. Beaucoup de slavismes en yiddish sont en fait des éléments anciens (acquis avant le XVe siècle) qui ne reflètent pas les caractéristiques typiques de l'ukrainien et du biélorusse qui se sont développées trop tard pour affecter le yiddish (ex. : ukr. *e*, *o* > *i* dans des syllabes nouvellement fermées, biél. *cekanne*, *dzekanne*, c'est-à-dire *c'*, *dz'* < slave com. **t'*, **d'*) ; cf. yid. *krot* 'taupe', *txojr* 'mouffette' ~ biél. *krot*, *txor vs* ukr. *krit*, *txir*. Bien sûr, il y a aussi des mots communs à deux langues slaves de l'est ou plus, ex. : biél., ukr., ru. *vypusk* 'graduation', ukr. et biél. *xata-čytal'nja* 'bibliothèque de village', dont l'origine immédiate n'est pas claire.

En termes de hiérarchie des composants, il n'est pas aisé de savoir si le russe prévaut sur l'allemand ou si c'est l'inverse. Tous les planificateurs soviétiques du yiddish recommandent une large réceptivité des modèles russes pour les calques (utilisant l'allemand et parfois l'hébreu), mais divergent quant à l'avantage des emprunts russes (la conférence de 1934, insistant sur la base lexicale commune du yiddish et de l'allemand, préféra les calques). Certains planificateurs linguistiques s'opposaient à l'allemand moderne s'il violait les normes russes ; ex. : M. Kamenštejn refusait *-bar* et recommandait le préfixe partiellement slave *-evdik*, par exemple *lojnevdik* valait mieux que *lojnbar* 'opportun' (~ yid. non sov. *lojnik*) (~ un préfixe ru. et ukr., *bez-* ; de plus, l'équivalent yiddish originel de l'allemand *-bar* était *-per*, et 'opportun' en allemand était exprimé par différentes racines). Inversement, des affixes russes (slaves) pouvaient remplacer des affixes allemands ; ex. : *virtšaftler* > *virtšaftnik* 'industriel', *špajzler* > *špajznik* 'ouvrier de l'industrie alimentaire'. Certains planificateurs préféraient le slave quand il y avait des doublets slave-allemand (de mon point de vue, les germanismes étaient habituellement plus récents) ; ex. : M. Kamenštejn

[1] Estraikh, 1999, p. 2.

remplaçait l'allemand *friling* par le russe *vesne* 'printemps', *harbst* > *osjen* 'automne' (ce dernier est masculin *vs* ukr. *osin'*, fém.) ; il n'y a jamais eu de tentative de «germaniser» le premier terme en **herbst* ~ allemand *Herbst*), *rixter* > *sudja* 'juge' (ce dernier n'est pas utilisé en yiddish non soviétique ; cf. aussi yid. non-sov. *šojfet* < hébreu). Que ce soit en yiddish soviétique ou non-soviétique, il n'y eut pas de tentative d'ajuster les fonctions des préfixes verbaux yiddish (presque entièrement d'origine allemande) aux fonctions des préfixes slaves avec lesquels ils étaient liés sémantiquement[1].

Comme pour les autres langues d'URSS, le russe est considéré pour le yiddish comme la source optimale pour les internationalismes ; ex. : *astronavt* 'astronaute', *avtor* 'auteur', *avtobus* 'autobus' *vs* yid. non-sov. *astronaut*, *autor*, *autobus*. Pan-yid. *universitet* (masc.) 'université' < ru. *universitet* (masc.) *vs* all. *Universität* [-zi-] (fém.). Cf. aussi yid. sov. *filtr'* 'filtre', *teatr* 'théâtre' < ru. *fil'tr*, *teatr vs* yid. non-sov. *filter*, *teater*. Mais yid. *fabricirn* = all. *fabrizieren vs* ru. *fabrikovat'* 'fabriquer'. Curieusement, dans les cercles non-soviétiques, le yiddish était réceptif à un enrichissement slave pour des raisons «sentimentales».

Alors que le yiddish écrit standardisé était jugé réceptif aux calques de modèles russes (exprimés par des composantes allemandes, et marginalement hébraïques), les locuteurs tendaient à préférer les emprunts directs au russe. Les résultats de la rupture entre la théorie et la pratique étaient au nombre de trois : 1) augmentation de la diglossie[2] ; 2) création d'un langage parlé transitoire «mixte yiddish-russe» (avant le glissement final vers le monolinguisme russe[3]) ; 3) et même schizoglossie, par laquelle le yiddish écrit montrait à la fois une ouverture et une fermeture aux emprunts russes (une comparaison avec le biélorusse, l'ukrainien, le norvégien et l'arménien serait instructive).

5. LES RESULTATS DE LA POLITIQUE LINGUISTIQUE SOVIETIQUE A L'EGARD DU YIDDISH

Nous pouvons faire ressortir cinq résultats :

• Il n'y eut pas de tentative sérieuse pour séparer le yiddish soviétique du yiddish non-soviétique (comme dans les cercles biélorusses, ukrainiens, arméniens et dungan[4]). Le yiddish pan-standard était principalement

---

[1] Estraikh, 1999, p. 164, et 2e partie ci-dessus.

[2] *Ibid.*, p. 170.

[3] *Cf.* partie 1.1. ci-dessus.

[4] Concernant les deux premières langues, *cf.* Wexler, 1974.

basé sur une combinaison de normes lituaniennes et ukrainiennes du yiddish. On rencontre pour la première fois le terme «yiddish soviétique» en 1934, mais, en réalité, la langue n'était pas si différente des variantes non-soviétiques.

• Il n'y eut pas d'intérêt pour l'impact différentiel du polonais et du biélorusse-ukrainien sur les yiddish polonais et soviétique. De nombreux biélorussismes et ukrainismes se retrouvent en yiddish polonais, à cause de la migration vers l'ouest de Juifs slavophones dès le IXe siècle, alors que de très peu nombreux polonismes se retrouvent dans le yiddish des Slaves de l'est (en net contraste avec la situation prévalant entre le polonais et le slave de l'est !). Cela mène à quelques différences dialectales, par exemple yiddish soviétique *dinje* 'melon' (< russe, ukrainien *dynja*) *vs* yiddish non soviétique אונג 'melon, citrouille' (< polonais *dynia*).

• Une caractéristique essentielle de la planification linguistique de l'URSS à l'égard du yiddish est l'absence de toute intervention officielle en tant que telle. Plus exactement, les locuteurs du yiddish interprétaient à leur façon la ligne du parti. Il n'y eut pas de purges contre les planificateurs linguistiques dans les années 1930 comme ce fut le cas dans les cercles biélorusses et ukrainiens (en 1937-1938 il y eut une purge contre des écrivains juifs, mais pas yiddish, et c'est seulement au début des années 1950 qu'il y a liquidation générale des activités culturelles juives et des publications juives).

• Les planificateurs linguistiques soviétiques n'ont pas réussi à distinguer entre les hébraïsmes authentiques et les nouveaux «hébroïdismes»[1], ni à déterminer pourquoi le pourcentage de ces derniers était beaucoup plus élevé en yiddish que dans les autres langues juives, telles que le judéo-espagnol, le judéo-arabe, etc.

• Si le yiddish avait survécu en URSS, les formes hétérogènes de l'intervention prescriptive et les réactions d'une population de locuteurs en baisse auraient mené le yiddish dans pas moins de six directions différentes : a) contrairement aux buts de la planification linguistique pour les autres langues de l'Union soviétique, le choix de l'allemand comme source principale de l'enrichissement (lexical) du yiddish aurait mené à la création soit d'une forme unique de yiddish germanisé (attesté seulement de façon marginale en dehors de l'URSS), soit d'un glissement total du yiddish vers l'allemand à la place du processus naturel en cours de glissement du yiddish vers le russe dans toutes les Républiques Soviétiques. La planification linguistique soviétique à l'égard du yiddish est unique par le fait qu'elle recommandait que le contenu lexical du yiddish fût augmenté considérablement à l'aide d'une langue (l'allemand standard) autre que le

[1] Voir *infra*, 6e partie.

russe. L'allemand a été favorisé parce que l'on croyait que le yiddish était un dialecte du moyen haut-allemand (il est intéressant de se demander de quoi aurait eu l'air la planification linguistique du yiddish si ce dernier avait été défini comme une langue slave). La «politique germanophile» n'aurait pas seulement mené au blocage des russismes dans le yiddish soviétique[1], mais également à l'éradication des effets de la re-lexification à deux étages dans la genèse du yiddish[2]. Le développement a) équivaut à enlever les uniques caractéristiques germaniques de l'allemand, autrement dit à «dé-judaïser», mais pas à éliminer, le yiddish entièrement, puisque même si les Juifs soviétiques étaient passés totalement à l'allemand (comme cela se produisit en Courlande, en Bucovine et probablement à St-Pétersbourg au XIXe siècle) ils auraient quand même été relativement exceptionnels sur le plan linguistique, au moins dans leurs ères traditionnelles d'habitat (qui différaient de celles des Allemands soviétiques). Ici le yiddish soviétique pourrait profitablement être comparé avec d'autres cas de créations (ou dé-créations) d'ethno-langues[3].

Le yiddish aurait pu devenir b) «russifié» (autrement dit «soviétisé») partout parmi les plus vieux locuteurs et parmi la plupart des locuteurs dans des milieux ruraux et professionnels définis, c) remplacé par le russe normatif parmi la plupart des locuteurs du yiddish (c'était en fait le but de la planification linguistique soviétique), d) «relexifié» (de manière transitoire vers un vocabulaire russe parmi les plus jeunes et les locuteurs des villes qui continuaient à utiliser la grammaire yiddish ; cela aurait constitué une sorte de «judéo-russe»). e) Le glissement du yiddish vers le biélorusse et l'ukrainien était marginal à l'époque soviétique (ex. : Olena Kurylo, une Juive de Biélorussie, devint une éminente spécialiste d'ukrainien ; l'écrivain juif biélorusse Zmitrok Bjadula écrivait exclusivement en biélorusse). f) Dans des régions et des contextes où le yiddish s'était maintenu avec succès, un résultat non attesté mais théoriquement possible aurait pu être le glissement «en marche arrière» parmi les locuteurs russophones juifs monolingues vers le vocabulaire yiddish, autrement dit une «relexification qui retourne au yiddish».

---

[1] Estraikh, 1999, p. 84.

[2] Cf. «dé-créolisation» *infra*, 6e partie.

[3] Voir spécialement la conception soviétique selon laquelle le biélorusse et l'ukrainien étaient «dérivés» du vieux-russe.

6. UN COUP D'ŒIL RETROSPECTIF SUR LA POLITIQUE LINGUISTIQUE SOVIETIQUE A L'EGARD DU YIDDISH A LA LUMIERE DE LA GENESE DE LA LANGUE.

La plupart des spécialistes du yiddish (i) partent de l'idée que le yiddish est un dérivé du moyen haut-allemand (pour certains planificateurs soviétiques, le yiddish était défini comme une forme altérée de l'allemand[1]), et (ii) échouent à distinguer entre l'usage idiosyncrasique de l'allemand («germanoïdismes») et les éléments de l'allemand standard en yiddish, entre les hébraïsmes originaux (provenant de l'hébreu biblique ou mishnaïque) et les pseudo-hébraïsmes («hébroïdismes», uniques par la forme et/ou le sens), et entre les «(judéo-)slavoïdismes» et les emprunts slaves. Le fait est que le yiddish est riche en hébroïdismes – bien loin devant les autres langues juives. Quelques exemples d'hébroïdismes non primitifs (inventés par des locuteurs du yiddish et/ou d'autres langues juives) : yid. *nadn* 'dot' (< slave *nadan-* ~ ukr. *prýdane* 'dot', mais remodelé à partir de l'hébreu *nadan* 'fourreau'), *gojlem* 'homoncule' (< slave *holem-* 'serviteur ; jeunesse' et/ou *golem-* 'large' + hébreu *golem* 'masse sans forme'), *xale* 'pain de fête tressé' (< all. *Frau Holle* 'déesse de la puberté' + hébreu *xallah* 'dîme de pâte crue pour les prêtres'). Selon moi, les composants slaves hétérogènes en yiddish proviennent en gros du haut-sorabe et du tchèque (IXe-XIIe siècles), du polonais (après le XIIIe siècle), du kiévo-polessien (c'est-à-dire de l'ukrainien pré-septentrional et du biélorusse du sud – avant 1500), du biélorusse, de l'ukrainien (après 1500), et du russe (seulement à partir de la fin du XVIIIe siècle). Quelques exemples de «slavoïdismes» exceptionnels (c'est-à-dire provenant de langues slaves autres que le russe et des créations rarissimes judéo-slaves) : yid. *nudnik*, 'casse-pieds, raseur', *pral'nik*, 'instrument en bois pour battre le linge', *pudnik* 'un poud (= 16.38 kg)' *vs* ru. *nudnyj čelovek*, ukr. *nudjar* ; biél. *prač*, *prannik*, ru. *pudovik* (les langues slaves ont d'autres judéo-slavismes exceptionnels qui n'existent pas en yiddish[2]). Il est à remarquer que certains ukrainismes ont un comportement dérivationnel plus riche en yiddish qu'en ukrainien[3].

De mon point de vue[4], le yiddish a commencé en tant que dialectes sorabe et kiévo-polessien qui ont subi une «relexification» à partir du moyen haut-allemand. La composante allemande originelle du yiddish a été acquise lors d'un double processus de «relexification» (dans les régions germano-sorbiennes entre le IXe et le XIIe siècles, et dans les régions kié-

---

[1] Šapiro 1970 et Moskovič, 1984, p. 37.

[2] Wexler, 1987 ; 1989, p. 148-149.

[3] Swoboda, 1990.

[4] Wexler. 2001, 2002.

vo-polessiennes à partir du XVe siècle et peut-être avant) ; cela explique pourquoi la composante allemande du yiddish est hautement limitée en volume et en fonction (comparé aux supposés dialectes allemands qui seraient à l'origine du yiddish), et hautement idiosyncrasique. Une relexification permet le remplacement du lexique slave primitif par un lexique allemand, à condition que soient maintenus les paramètres lexico-sémantico-morphologiques slaves et que les germanismes ne se trouvent pas également dans les langues slaves. Les germanismes interdits sont remplacés par des hébraïsmes (quand ils existent), par des hébroïdismes inventés et par un substrat de slavismes non-relexifiés (ex. : yid. *mučen* 'tourment' < haut-sorabe *mučić* ; l'existence de ce terme en yid. polonais de l'ouest [mais pas du centre] prouve qu'il ne pourrait pas avoir une origine slave de l'est). Parce qu'une grande quantité du matériau allemand doit être bloquée, le yiddish a une composante hébraïque démesurément grande et pratiquement pas de synonymes entièrement d'origine allemande.

Après la fin des deux phases de relexification (autour du XVIe siècle), le yiddish est devenu réceptif aux emprunts directs au polonais et à toutes les trois langues slaves de l'est. C'est pour cette raison que, en opposition avec les conceptions traditionnelles et soviétiques, je crois que l'allemand est une composante non-primitive du yiddish, acquise soit par une relexification, soit par des emprunts après la relexification (ces derniers ont grandement augmenté à l'époque soviétique alors que le nombre des composantes hébraïques diminuait). Un petit élément sorabe et kiévo-polessien non-relexifié est tout ce qui reste du lexique primitif du yiddish.

La plupart des spécialistes du yiddish (y compris ceux d'URSS) voient le caractère original du yiddish dans ses composantes hébraïques (ce qui est supposé éloigner le yiddish des normes allemandes) et allemandes (à cause d'une longue séparation d'avec l'allemand). Je crois au contraire que c'est l'hébreu et l'allemand réunis qui éloignent le yiddish de sa forme lexicale slave originelle d'avant la relexification. *Ainsi, la préoccupation des planificateurs linguistiques aussi bien soviétiques que non-soviétiques de préserver l'originalité du yiddish vis-à-vis de l'allemand était totalement déplacée.* L'idée que le yiddish était une forme altérée de l'allemand et la peur d'un glissement total vers le russe amenèrent les planificateurs soviétiques du yiddish à mettre l'accent sur l'enrichissement à partir de l'allemand moderne. En yiddish soviétique, les emprunts russes ne pouvaient pas être bloqués par les hébraïsmes, pour des raisons idéologiques.

Les preuves de la relexification sont variées : (i) il est possible de prévoir avec une précision presque totale quels éléments allemands passeront au yiddish et où dans le lexique le blocage nécessite l'emploi de l'hébreu ou du slave ; (ii) la grammaire et la phonologie du yiddish sont conformes de façon prééminente aux normes slaves (surtout sorabes et kiévo-polessiennes) ; seul le lexique est allemand. (iii) le yiddish a des

caractéristiques grammaticales slaves qui ne semblent pas avoir été transférées dans le cadre de contacts de langues (ex. : un duel primitif hérité, une attribution des genres largement slave pour les noms des composantes de toutes les origines), ainsi que des caractéristiques grammaticales turko-iraniennes (khazares ?) (par ex. la conjugaison périphrastique pour les hébraïsmes et des mots non-hébraïques isolés)[1]. (iv) Beaucoup de slavismes du yiddish proviennent des dialectes du nord de l'Ukraine et du sud(-ouest) de la Biélorussie – précisément des régions dans lesquelles les Khazars juifs se sont installés avant et après la chute de leur Etat au milieu du Xe siècle.

La tentative de submerger le yiddish soviétique par des éléments de l'allemand moderne (souvent rejetés par les locuteurs eux-mêmes) aurait eu les effets (i) d'aligner le yiddish sur l'allemand pour la première fois de son histoire et (ii) d'effacer le double processus de relexification qui donna naissance au yiddish en premier lieu. A cet égard, la germanisation/déjudaïsation du yiddish soviétique peut être utilement comparée avec la décréolisation de l'anglais africain des Caraïbes et des créoles français (par ex. en Guyane, en Jamaïque, en Haïti). Dans les exemples de germanismes recommandés donnés ici, le terme yiddish non-soviétique et la raison de leur blocage initial en yiddish non-soviétique sont donnés entre parenthèses : yid. *antvofenung* 'désarmement' < all. *Entwaffnung* (~ ukr. *razbrojennja* ; *ant-* est généralement refusé; cf. également yid. *klezajen* 'arme' < hébreu) ; *droung* 'menace' < all. *Drohung* (*drohen* est apparenté à *drehen* 'tourner' et il n'y a pas de verbe ou une série de verbes apparentés en slave avec les deux significations ; cf. yid. *drejen* 'tourner' mais *sakone* 'menace' < hébreu 'danger'; yid. *strašen* 'menacer' < ukr. *strašyty* 'effrayer' : le sens modifié en yiddish de l'hébraïsme et le maintien d'un slavisme est typique en relexification) ; yid. *farrat* 'trahison' < all. *Verrat* (yid. non-sov. *bgide* < hébreu, puisque la racine sous-jacente est l'all. *rat-* 'conseil', qui apparaît dans yid. *rot-* ; la structure similaire et la prononciation de l'ukr. *zrada* 'trahison' ne sont pas pertinentes, puisque cette dernière est postérieure au XVIe siècle ; plus importants sont les termes ukrainiens différents au niveau des composants *obmanjuvaty*, *spokušaty*) ; yid. *cušojer* 'spectateur' < all. *Zuschauer* (*vs* yid. *cuzeer*, *cukuker* ; l'all. *schauen* 'regarder' est lié à *schön* 'beau', *schon* 'déjà' et *schonen* 'ménager, épargner' ; le blocage montre que les relexificateurs étaient conscients de ces liens, pour lesquels le slave n'offrait aucun précédent) ; yid. *nemlex* 'pareil, identique ; c'est-à-dire' < all. *nämlich* (ce dernier sens ne se retrouve pas en yiddish, puisque le slave ne fait pas dériver 'pareil, identique' de 'nommer' ; par ex. l'ukrainien distingue *odnakovyj*, *totožnyj*, *toj samyj* 'identique' de *imenno*

[1] Wexler, 2001, 2002.

'à savoir' ; à coup sûr' – probablement un néologisme récent, sinon le yiddish l'aurait relexifié sémantiquement de façon similaire à l'allemand *nämlich* ; voyez yiddish [*de*]*hajne* 'à savoir' < araméen).

(traduit de l'anglais par Sébastien Moret)

© Paul Wexler

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BIRNBAUM, S. A., 1979 : «Soviet Yiddish», *Soviet Jewish Affairs*, 9 (1), p. 29-41.
— ERLICH, R., 1973 : «Politics and linguistics in the standardization of Soviet Yiddish», *Soviet Jewish Affairs*, 3 (1), p. 71-79.
— ESTRAIKH, G., 1999 : *Soviet Yiddish Language planning and linguistic development*, Oxford.
— FAL'KOVIČ, E, (éd.), 1941 : *Russko-evrejskij slovar' dlja načal'noj školy*, Moscou. [Dictionnaire russe-hébreu pour l'école élémentaire]
— FINKEL', X, 1920 : *Russko-evrejskij texničeskij slovar'*, Kharkov. [Dictionnaire technique russe-hébreu]
— *Geografiše terminologie*, 1936, Kiev-Kharkov. [terminologie géographique]
— *Jidis-vajsrusišer tašn-verterbux*, 1932, Minsk. [Dictionnaire de poche yiddish-biélorussien]
— KAMENŠTEJN, M., 1930 : «Na fronte kul'turnoj revoljucii», *Tribuna*, 10, p. 6-7. [Sur le front de la révolution culturelle]
— KAZAKEVIČ, H, 1927-1928 : «Nomenklatur fun fojglen», *Di jidiše šprax*, 5-6 (1927), 1-5 (1928).
— MARK, J., 1940 : «Jidiše lingvistiše arbet in sovetn-farband», *YIVO-bleter*, 16, p. 13-44 et 150-160. [Travaux linguistiques yiddish en Union Soviétique]
—— 1941 : «Fun der jidišer špraxarbet in sovetn-farband», *YIVO-bleter*, 17, p. 222-234.
— *Matematiše terminologje*, 1935, Kiev-Kharkov. [Terminologie mathématique]

— MOSKOVICH, W., 1984 : «An important event in Soviet Yiddish cultural life : The new Russian-Yiddish dictionary», *Soviet Yiddish Affairs*, 14 (3), p. 31-49.
— *Ortografišer verterbux*, 1932, Moscou. [Dictionnaire orthographique]
— PELTZ, R., 1985 : «The dehebraization controversy in Soviet Yiddish language planning : Standard or symbol ?», in J. A. FISHMAN, (éd.), *Readings in the sociology of Jewish languages*, Leiden, p. 125-150.
— PELTZ, R. et KIEL, M. W., 1985 : «Di Yiddish-Imperye : The dashed hopes for a Yiddish cultural empire in the Soviet Union», in I. T. KREINDLER, (éd.), *Sociolinguistic perspectives on Soviet national languages. Their past, present and future*, Berlin-NY-Amsterdam, p. 277-309.
— ROXKIND, S. & ŠKLJAR, H., 1940 : *Jidiš-rusišer verterbux*, Minsk. [Dictionnaire yiddish-russe]
— ŠAPIRO, M. A., 1937 : «Vegn der reglementazirung funem gramatišn min in jidiš», *Der emes*, 14 avril.
—— 1939 : «Der gramatišer min in jidiš», *Afn špraxfront*, 3ème série, 3, p. 111-163.
—— 1970 : «A por bamerkungen cu ejnem a štrajt», *Sovetiš hejmland*, 9, p. 138-140.
— ŠAPIRO, M. A., SPIVAK, I. G. et ŠULMAN, M. Ja., 1984 : *Russko-evrejskij (idiš) slovar'*, Moscou. [Dictionnaire russe-yiddish]
— SCHAECHTER, M. [ŠEXTER, M.], 1969-1971 : «Dos lošn fun sovetiš hejmland », *Jidiše šprax*, 29 (1-3), p. 10-42 ; 30 (1-3), p. 32-65.
—— 1977 : «Four schools of thought in Yiddish language planning», *Michigan Germanic studies*, 3 (2), p. 34-66.
— SLUCKI, B., 1929 : *Leksik fun politiše un fremd-verter*, Kiev.
— 1935 : «Cu der gešixte fun der terminologišer arbet inem sovetišn jidiš», *Afn špraxfront*, 3-4, p. 154-169. [Pour une histoire du travail terminologique en yiddish soviétique]
— SPIVAK, E., 1934 : «Vegn dehebreizacje un vegn dem hebreišn 'element' in jidiš», *Afn špraxfront*, 2ème série, 2, p. 3-22.
—— 1941 : *Rusiš-jidišer rextlex-administrativer verterbux*, Kiev.
— ŠPRAX, P., 1928 : «Der masn-lejener vegn der cajtung-šprax», *Di jidiše šprax*, 3, colonnes 15-20.
— ŠTIF, N., 1929 : «Di socjale deferencjacje in jidiš : di hebreiše elementn in der šprax», *Di jidiše šprax*, 17-18, p. 1-22. [La différenciation sociale du yiddish : les éléments hébreux dans la langue]
— ŠULMAN, M., 1939 : «Slavizmen in der leksik fun jidiš», *Afn špraxfront*, 3, p. 71-110. [Les slavismes dans le lexique du yiddish]
— SWOBODA, V., 1990 : «Ukrainianisms in J. M. Lifšic' *Judeš-rusišer verter-bix*», in WEXLER, P., (éd.), *Studies in Yiddish linguistics*, Tübingen, p. 101-109.

— VAJNRAJX, M., 1931 : «Vos volt jidiš geven on hebreiš», *Di cukunft*, 36, p. 194-205.
— VEJNGER, M., 1929 : *Jidiše dialektologje*, Minsk. [Dialectologie yiddish]
— VILENKIN, L., 1931 : *Jidišer šprax-atlas fun sovet-farband*, Minsk. [Atlas linguistique du yiddish d'Union Soviétique]
— WEXLER, P., 1974 : *Purism and language. The case of Modern Ukrainian and Belorussian nationalism (1840-1967)*, Bloomington : University of Indiana.
—— 1987 : *Explorations in Judeo-Slavic linguistics*, Leiden : E. J. Brill.
—— 1989 : «Hieratic components in Soviet dictionaries of Yiddish, Dungan and Belorussian», in JERNUDD, B. H. et SHAPIRO, M. J., (éd.), *The politics of language purism*, Berlin-NY, p. 141-167.
— 2001 : «De la relexification en yiddish : les Juifs, les Sorabes, les Khazars et la région de Kyjiv-Polissja», *Canadian Slavonic papers/Revue canadienne des slavistes*, 43 (4), p. 533-556.
—— 2002 : *Two-tiered relexification in Yiddish (The Jews, Sorbs, Khazars and the Kiev-Polessian dialect)*, Berlin-NY : Mouton de Gruyter.
— *Xemiše terminologje*, 1927, Minsk. [Terminologie de la chimie]
— ZARECKI, A :, 1927 : «Oktjaber in jidiš», *Af di vegn cu der najer šul*, 7-8, p. 17-31.
—— 1928 : «Di jidiše šprax», *Di rojte velt*, 1, p. 127-128. [la langue yiddish]
—— 1930 : «Problemen fun jidišer lingvotexnik», *Di jidiše šprax*, 1, p. 1-20. [Problèmes de linguo-technique yiddish]
—— 1931 : *Far a proletarišer šprax*, Kharkov. [Pour une langue prolétaire]
—— 1939 : «Jidiše lingvistiše terminologje», *Fragn fun jidišer šprax*, Moscou. [Terminologie linguistique yiddish]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 299-337

Discours sur la langue, idéologie et 'édification linguistique' dans la RSS de Biélorussie, 1920-1939

Curt WOOLHISER
Université du Texas / Université de Harvard

La langue biélorussienne 'littéraire'[1] moderne est apparue dans les deux premières décennies du XXème siècle, comme un produit typique de ce qu'on pourrait appeler «une planification linguistique par le bas», véhicule emblématique d'un mouvement nationaliste politiquement faible, mais en expansion. Le travail symbolique consistant à créer, à partir d'une multiplicité de dialectes sociaux et régionaux, une entité discrète, aux limites définies, en tant que «langue biélorussienne», était déjà bien avancé avec l'établissement de la seconde République socialiste soviétique de Biélorussie (RSSB) en 1920. Cependant, alors qu'après 1921 la politique linguistique à l'égard du statut et du corpus [*status and corpus planning*] dans la partie occidentale du territoire biélorussianophone, contrôlé par la Pologne, se déroulait à peu près comme dans les autres mouvements linguistiques européens à la même époque, les territoires biélorusses orientaux de la RSSB dans les années 1920-1930 furent la scène d'un programme infiniment plus ambitieux, bien que, finalement, ambigu, d'«édification linguistique», visant à faire entrer la codification du biélorussien dans un schéma soviétique plus large.

En dépit des circonstances socio-politiques particulières qui ont entouré l'émergence du biélorussien standard moderne[2], les traités d'histoire

---

[1] La notion de 'langue littéraire' (en russe : *literaturnyj jazyk*) est si spécifique à l'Europe orientale (il s'agit en gros d'une langue normée, à ne pas confondre avec la *langue de la littérature*) qu'on la notera ici toujours entre guillemets simples. [*NdT*]

[2] Parmi les langues slaves, c'est sans doute l'ukrainien qui présente le plus de traits communs avec le biélorussien, à cause de l'héritage de la domination

du biélorussien 'littéraire' tendent à minimiser la portée des fondements épistémologiques et idéologiques de la planification linguistique du biélorussien en RSSB dans la période cruciale de formation des années 1920-1930. Pour bien comprendre comment le biélorussien 'littéraire' a été fabriqué, il est essentiel d'examiner non seulement la relation entre l'intervention prescriptive et l'usage linguistique, mais aussi les représentations, dans les discours tant savants que profanes, sur les formes et les fonctions de la langue, sur les différences et similitudes entre les langues, les hiérarchies entre langues et leur relation aux hiérarchies sociales, et enfin les positions idéologiques et les intérêts socio-politiques que ces discours reflètent. Ces formes de discours sur la langue sont une expression importante des *idéologies de langue*, systèmes de croyances qui «prévoient et mettent en jeu les liens entre la langue et l'identité collective et personnelle, l'esthétique, la moralité, et l'épistémologie»[1].

Dans cet article, je vais examiner les discours sur l'«édification linguistique» en Biélorussie soviétique dans les années 1920-1930 sur la base des écrits des principaux participants aux débats sur la langue durant cette période : linguistes, écrivains, hommes politiques du Parti et de l'Etat. Mon objectif est double : d'abord mettre en évidence les idéologies linguistiques qui sous-tendent ces discours ainsi que les intérêts sociopolitiques et les questions auxquelles ils sont crucialement liés; ensuite tenter une première exploration de la façon dont les représentations idéologiques des différences et des similitudes entre les langues ont exercé une influence sur les résultats de l'«édification linguistique» en Biélorussie soviétique.[2]

Cet article est divisé en trois parties. Dans la première, je vais discuter le contexte sociopolitique du discours sur la langue en RSSB dans les années 1920, plus précisément la politique de «biélorussianisation», et la façon dont cette politique a été exprimée dans les discours du gouverne-

---

linguistique russe (et, dans une certaine mesure, polonaise) et d'une expérience commune d'administration soviétique.

[1] Woolard & Schiefflin, 1994, p. 55-56. A la suite de van Dijk (1997), j'utilise le mot idéologie au sens de «représentations mentales qui forment la base de la cognition sociale, c'est-à-dire du savoir partagé et des attitudes d'un groupe [...]. En plus d'une fonction sociale de coordination, elles ont également des fonctions cognitives d'organisation des croyances : à un niveau très général de pensée, elles disent aux gens ce qu'est leur 'position', et ce qu'ils doivent penser des questions sociales» (van Dijk, 1997, p. 29).

[2] Dans mon approche des aspects idéologiques du discours sur la langue je n'accorde pas un statut privilégié au discours spécialisé des linguistes professionnels : bien que souvent drapé dans la rhétorique de l'objectivité scientifique, il n'en est pas moins imprégné d'idéologie et marqué socialement.

ment, du Parti et des linguistes professionnels. Dans la deuxième partie, je vais étudier les représentations discursives du biélorussien standard en RSSB dans les années 1920, et la relation de ces discours aux efforts des planificateurs de langue pour remettre symboliquement en cause l'hégémonie linguistique du russe dans le domaine de la politique linguistique à l'égard du corpus. Enfin, dans la troisième partie, j'examinerai la nouvelle direction prise par le discours sur la langue et la planification linguistique dans la Biélorussie soviétique, associée à la «Révolution par le haut» stalinienne, ainsi que le rôle central joué par le marrisme dans cette évolution.

1. LA FONDATION DE LA RSSB ET LA BIELORUSSIANISATION

Le fait que la question de la langue ait été au cœur du projet nationaliste biélorussien répondait à l'intérêt professionnel et utilitaire croissant envers la langue des ethnographes, linguistes et membres de l'administration à la fin de la période tsariste. Il est certain que cet intérêt pour la langue comme marqueur fondamental des limites entre les collectivités s'insérait parfaitement dans une idéologie linguistique dominante en Europe, très clairement exprimée par les philosophes romantiques allemands, qui établissaient entre la langue et la nation une relation essentielle. Il n'y a ainsi rien de vraiment nouveau, du moins dans le contexte de l'Europe centrale et orientale, dans les discours du nationalisme ethnolinguistique biélorussien dans sa période de formation à la fin du XIXème siècle - début du XXème siècle. Ce qui est original, en revanche, et qui diffère de façon significative de l'expérience des mouvements actuels de «renouveau» linguistique dans les autres parties de l'Europe, est que, après l'incorporation à l'Union Soviétique de certaines parties du territoire biélorussophone, le discours du nationalisme ethnolinguistique biélorussien a été peu à peu moulé dans les termes du marxisme-léninisme, les communistes biélorusses nationaux et les compagnons de route nationalistes s'efforçant d'adapter leur programme aux positions du parti dirigeant.

Malgré la fusion apparemment réussie du bolchevisme et du biélorussisme au début des années 1920, les Bolcheviks, avant le Congrès panbiélorusse de décembre 1917 et la proclamation d'une République nationale biélorusse non-communiste en mars 1918, avaient montré très peu d'intérêt pour le mouvement biélorusse comme moyen d'atteindre leurs buts dans la région. Après les événements de 1918, cependant, la direction bolchevique conclut manifestement qu'elle avait sous-estimé l'attrait potentiel du mouvement national biélorusse en formation et qu'il était donc nécessaire pour le Parti communiste de reprendre l'initiative et de canaliser le mouvement dans une direction prosoviétique, de crainte que la Direction non communiste du mouvement nationaliste biélorusse, avec l'aide de l'Allemagne ou

d'autres puissances étrangères, ne suivent l'exemple de la Finlande, de l'Estonie, de la Lettonie et de la Lituanie. Conformément à la position léniniste, selon laquelle les droits langagiers étaient le nœud de la «question des nationalités», il fut affirmé que des concessions dans le domaine des langues étaient la condition *sine qua non* pour étendre l'influence bolchevique dans les régions frontalières non-russophones, ce qui incluait les territoires biélorusses.

Dans le compte-rendu d'une réunion de la section biélorusse du Parti communiste de décembre 1918, on trouve des preuves de cette nouvelle conception du rôle du Parti, consistant à renforcer le mouvement biélorusse et à le prendre sous sa propre bannière, en favorisant l'usage de la langue biélorussienne. En dehors d'arguments populistes traditionnels en faveur de l'usage du vernaculaire, on trouve des formulations qui préfigurent clairement l'intérêt soviétique (et, en définitive, stalinien) pour la langue en tant qu'expression fondamentale de la culture nationale. Comme le dit l'un des participants à cette réunion :

> «S'il n'y avait pas de journaux biélorussiens, nous pourrions ne rien savoir de l'existence de la Biélorussie. Les journaux, le mot écrit, la langue, c'est cela notre culture biélorussienne. Nous avons à recréer notre langue et notre culture, et à l'inculquer aux masses, comme le font les Lituaniens, les Lettons et les Estoniens. Notre tâche, celle des communistes biélorussiens, est de travailler en Biélorussie, puisque les masses laborieuses biélorussiennes nous comprendront mieux, et que nous serons capables de leur expliquer la situation mieux que des membres du Parti ayant des origines nationales différentes». (*O vzaimosvjazi*, 1918, p. 254)

On voit que le slogan du «Communisme par le nationalisme» avait déjà une composante linguistique fortement marquée, qui devait devenir encore plus nette vers le milieu des années 1920. On proclamait qu'il était nécessaire de faire usage du biélorussien dans le travail de propagande communiste, non seulement parce que la langue était vue comme la marque essentielle de la nation, mais également parce qu'elle était un moyen efficace pour transmettre aux masses les grandes vérités du bolchevisme. On considérait que cette tâche revenait tout naturellement aux communistes *ethniquement biélorusses*, qui, de par leur connaissance «indigène» de la langue locale, étaient supposés être plus proches du «peuple» par la culture et la mentalité. Ce sont les mêmes arguments qui étaient employés par les Nationaux Communistes à travers tout l'ancien Empire de Russie à cette période.

Compte tenu du fait que le Parti communiste de Biélorussie était à cette époque composé majoritairement de Russes au sens ethnique[1], il

[1] Environ 72%, cf. Lubachko, 1972, p. 70.

n'est pas étonnant que le soutien à l'usage du biélorussien dans le travail du Parti et du gouvernement ait été loin d'être unanime, à la fois parmi les communistes locaux et dans les organes centraux du Parti. Cependant, en mars 1921, lors du 10ème congrès du PCR(b)[1], Staline sembla apporter son appui aux communistes biélorusses nationaux :

> «J'ai devant moi une note disant que nous, les communistes, sommes en train de propager artificiellement la nationalité biélorussienne. Ce n'est pas vrai, parce qu'il existe une nation biélorussienne qui a sa propre langue, différente du russe; c'est pourquoi la culture du peuple biélorussien ne peut être élevée que sur la base de sa langue maternelle. Nous avons entendu dire la même chose il y a cinq ans à propos de l'Ukraine, de la nation ukrainienne... On ne peut pas aller contre l'histoire». (Stalin, 1921, p. 48)

Enhardis par l'autorité du Commissaire aux nationalités, les dirigeants locaux commencèrent à concevoir un programme d'édification de la nation biélorussienne dans un cadre soviétique.

Les fondements idéologiques de l'indigénisation[2] dans la RSS de Biélorussie furent posés dans un document intitulé «Thèses sur la question nationale biélorusse et le Parti communiste», approuvé par le Comité central du PC(b)B[3] et publié dans l'organe central du Parti en décembre 1921. Il était dit dans les «Thèses» que dans les territoires biélorussiens «la libération politique et sociale est devenue en même temps une libération nationale, parce que la composition de classe et la composition nationale des Biélorussiens coïncident fortement»[4]. La langue russe, bien qu'elle ait été dominante dans les centres urbains et dans tous les contextes officiels dans les campagnes depuis la fin du XIXème siècle, était souillée par son association avec les classes exploiteuses, et par conséquent ne pouvait être efficacement utilisée pour communiquer avec les masses biélorussiennes. C'est pourquoi les auteurs des «Thèses» affirment que

> «La tâche du Parti communiste de Biélorussie est claire. Il faut pénétrer en profondeur les masses laborieuses biélorussiennes avec les activités éducatives communistes. Dans ce but, nous devons fusionner avec ces couches sociales sans craindre de perdre la pureté du russe 'littéraire'. Il faut éduquer et entraîner dans le communisme le semi-prolétariat et le prolétariat rural biélorussien dans sa langue biélorussienne maternelle, compréhensible, quotidienne, routinière». (*Tezisy*, 1921, p. 43).

---

[1] PCR(b) : «Parti communiste de Russie (bolchevique)» [*NdT*].

[2] «Indigénisation» (*korenizacija*) : politique consistant à favoriser les cadres «ethniques», ou «nationaux» dans les républiques non-russes. [*NdT*]

[3] PC(b)B : «Parti communiste (bolchevique) de Biélorussie». [*NdT*]

[4] *Tezisy*, 1921, p. 42.

Les «Thèses» insistaient sur le fait que l'usage du biélorussien pour communiquer avec les masses rurales biélorussiennes n'était pas simplement une tactique pour répandre l'influence du Parti en dehors des villes; avec l'essor industriel, l'exode rural vers les villes allait amener à la «biélorussianisation» de la classe ouvrière urbaine.

A la suite de la création de l'URSS en 1922, avec la RSS de Biélorussie comme république constitutive, le problème de l'«édification linguistique» en Biélorussie devenait maintenant officiellement une partie d'un plus large projet soviétique d'édification des nations socialistes. Au début, les institutions locales biélorussiennes, dont le commissariat du peuple à l'instruction (en russe *Narkompros*, en biélorussien *Narkamas'veta*) et l'Institut de la culture biélorusse (*Inbelkul't*), transformé en 1928 en Académie des sciences de la RSSB, bénéficièrent d'une considérable marge de manœuvre pour formuler et mettre en œuvre une politique linguistique dans la république.

Cette politique, néanmoins, ne rencontra pas une approbation unanime parmi les fidèles du Parti. Lors de la XIIème conférence panbiélorussienne du Parti en mars 1923, le statut du biélorussien fut débattu ouvertement, certains délégués remettant en cause la nécessité même d'utiliser le biélorussien dans les institutions du Parti et du gouvernement. Un délégué de Minsk exprimait son insatisfaction devant le travail du Commissariat de l'instruction en RSSB, affirmant qu'on accordait trop d'importance au développement de la langue et de la culture biélorussiennes :

> «Si nous sommes bien sûr intéressés à fournir à la population biélorussienne une culture biélorussienne, nous n'avons pas à stimuler artificiellement cette culture. Le Narkompros est engagé dans la biélorussianisation de la culture, au détriment de la signification de classe, marxiste, prolétarienne, de la culture. Nous disposons d'une quantité limitée de forces marxistes dans le domaine culturel, et il n'y a pratiquement aucun travailleur marxiste de la culture qui utilise le biélorussien. Ne serait-il pas mieux, à la lumière de ces données, de diffuser la culture prolétarienne en russe?» (*NARB*, 1923, p. 48)

Malgré ces réserves de la part de nombreux militants du Parti en RSSB, à la suite de l'adoption de l'«indigénisation» comme politique officielle du Parti en avril 1923 et des mesures spécifiques dans cette voie prises par le Parti communiste de Biélorussie en juillet 1924, le Parti communiste et le gouvernement de la Biélorussie soviétique entreprirent une large campagne de biélorussianisation de toutes les institutions éducatives et étatiques. Pour que la biélorussianisation linguistique puisse être efficace, cependant, la nouvelle langue d'Etat devait être codifiée et cultivée. Ce qu'on appelait, de manière assez appropriée, l'«édification linguistique» (*moŭnae budaŭnictva*) devient ainsi une priorité dans la création

d'une culture qui serait, selon la célèbre formule de Staline, «nationale par la forme et socialiste par le contenu». La question de savoir comment on devait définir exactement la forme et le contenu, cependant, fit l'objet d'âpres discussions tout au long des années 1920 et 1930.

Alors qu'ils prenaient la mesure du paysage linguistique de la RSSB vers le milieu des années 1920, les planificateurs linguistiques biélorusses soviétiques découvraient que d'énormes obstacles se dressaient devant eux. La Révolution avait certes ébranlé les fondations de l'ancienne hiérarchie des langues, surtout grâce au déplacement et à l'élimination physique d'une part considérable de l'ancienne élite russophone, en même temps que des institutions qui avaient étayé l'hégémonie linguistique russe dans la région. Cependant, le prestige du russe restait intact sous bien des aspects, en ce qu'il était encore le moyen préféré de communication de la plus grande partie de la population éduquée ainsi que d'une bonne part de la classe ouvrière urbaine, quelle que soit son appartenance ethnique. La poursuite de la domination du russe était en outre facilitée par le caractère largement russophone du Parti communiste de Biélorussie, de la bureaucratie d'Etat en expansion et de l'élite dirigeante de la RSSB.

En 1926 Anton Balicki, le Commissaire du peuple à l'instruction, notait que la biélorussianisation, en dépit de succès dans certains domaines, s'était heurtée à des obstacles importants, dus à l'absence de personnel enseignant qualifié pouvant parler biélorussien, au manque d'ouvrages scientifiques en biélorussien, et à une terminologie scientifique et technique insuffisamment développée. Balicki soulignait en 1925-1926 que seulement 14% des heures de cours étaient données en biélorussien à l'Université d'Etat de Biélorussie; les chiffres les plus élevés concernaient l'Université communiste, avec 46% des heures de cours données en biélorussien[1].

Reconnaissant les difficultés que rencontrait la politique de biélorussianisation, en 1928 Vilhel'm Knoryn, Premier secrétaire du Parti communiste de Biélorussie, énonçait les mesures spécifiques qu'il fallait prendre pour réaliser les objectifs du Parti sur le front linguistique :

> «La solution du problème consistant à rapprocher la ville et la campagne sous son aspect national en Biélorussie doit passer par deux voies : d'abord, intensifier le recrutement de nouveaux ouvriers d'usine dans les milieux ruraux pauvres, pour que le poids relatif du prolétariat biélorussien dans l'industrie s'accroisse aussi rapidement que possible, ensuite promouvoir la biélorussianisation des travailleurs biélorussiens déjà engagés dans la production et qui n'ont pas une connaissance suffisante de leur langue maternelle». (Knoryn, 1928, p. 5-6)

[1] Nekraševič & Ihnatoŭski,1927, p. 18.

Pour Knoryn, la biélorussianisation de la classe ouvrière urbaine était particulièrement urgente, puisque

> «Une division au plan national entre la ville et la campagne, quand la campagne parle une langue et la ville une autre, cela signifie l'affaiblissement de la dictature du prolétariat». (Knoryn, 1928, p. 6)

Knoryn affirmait qu'il y avait eu une avancée significative dans les attitudes envers la langue biélorussienne, mais que le processus de biélorussianisation avait encore un caractère superficiel sous de nombreux aspects. Particulièrement préoccupant était le fait que, bien que le biélorussien fût largement utilisé pour la propagande politique et dans les groupes de discussion politique, son usage était limité aux activités culturelles des syndicats et il n'était pas devenu une langue de la vie quotidienne pour la majeure partie de la population urbaine. Il y avait un danger que le biélorussien dans les villes en vienne à être perçu comme quelque chose d'imposé d'en haut, comme un code du pouvoir, et non pas comme une solidarité interne à un groupe.[1]

Selon Knoryn, la biélorussianisation parmi la population rurale, qui constituait encore la majorité de la population de la RSSB, se faisait à un rythme plus rapide, car

> «là, personne n'a à ré-apprendre la langue. Il n'y a qu'à apprendre à lire et écrire en biélorussien, à s'accoutumer aux livres écrits en biélorussien, et à se débarrasser de l'habitude d'avoir honte de parler sa langue maternelle». (Knoryn, 1928, p. 10)

Ce dernier commentaire montre que, même parmi la paysannerie, les barrières comportementales faisaient obstacle à un plus large usage du biélorussien. Mais Knoryn insiste sur le fait que l'obstacle principal qui freinait la biélorussianisation dans les régions rurales était le fait que le lien clé entre les villages et la ville, le secteur commercial, était à l'époque encore complètement dominé par le russe[2].

Face à la résistance d'une grande partie de la bureaucratie du Parti et de l'Etat, ainsi que d'une large portion de la population urbaine, les promoteurs de la politique de biélorussianisation commencèrent à présenter l'usage du biélorussien comme un indicateur de loyauté de classe. L'un des

---

[1] Comme le note Shevelov dans son étude sur l'ukrainien dans la première partie du XXème siècle, la situation était fort semblable dans les districts urbains dans la RSS d'Ukraine, où l'ukrainien avait largement échoué à faire le lien entre la sphère officielle et les pratiques de communication quotidienne des employés des villes et de la population ouvrière (Shevelov, 1989, p. 127).

[2] Knoryn, 1928, p. 10.

Nationaux Communistes, Xarevič, écrivait dans un important article de 1927 :

> «Pendant des siècles, le biélorussien a été un symbole de l'expérience sociale de classe des strates laborieuses, essentiellement paysannes. La langue biélorussienne, de par sa distinctivité de classe, provoque et continuera à provoquer de la part des bourgeois et des classes orientées vers la bourgeoisie des réflexes de désapprobation, de colère, de honte, etc. Le biélorussien, réflexe conditionné pour les masses ouvrières et paysannes, devient un motif d'irritation sociale et de classe». (Xarevič, 1927, p. 142)

Ainsi, dans le contexte socio-politique de la RSS de Biélorussie, où les antagonismes nationaux était supposés avoir été éliminés par la Révolution d'Octobre, l'existence de conflits linguistiques ne pouvait être expliquée, au moins dans le cadre de l'idéologie marxiste-léniniste officielle, que par la présence rémanente, à l'intérieur de la société biélorussienne soviétique, d'ennemis de classes déclarés ou dissimulés. En construisant un lien idéologique explicite entre forme de langue, attitudes linguistiques et allégeance de classe, cependant, les promoteurs de la langue biélorussienne tels que Xarevič avançaient en terrain miné. A l'époque de la collectivisation et de la campagne contre le «sabotage démocratique national» au début des années 1930, semblables stratégies discursives seront employées par les alliés de Staline en RSSB pour mettre en cause l'image d'une langue biélorussienne «prolétarienne» monolithique et pour dénoncer les planificateurs linguistiques des années 1920.

Dès la fin des années 1920 apparaissent des signes de malaise devant la façon dont était mise en œuvre la politique de biélorussianisation, y compris parmi ceux dont on aurait pu penser qu'ils en seraient les plus enthousiastes partisans, l'intelligentsia biélorussianophone. Dans son roman de 1929, *Kryvičy* («Les Krivitches»), interdit plus tard par la censure soviétique, Mixas' Zarecki[1], bien que critiquant ostensiblement les partisans du politicien nationaliste Vaclaŭ Lastoŭski[2], mettait des phrases dans

---

[1] Zarecki (né en 1901) fut un des membres fondateurs de *Maladnjak* («L'adolescent»), une organisation de jeunes écrivains biélorusses fondée en 1923 sous l'égide du komsomol. En 1927, Zarecki participa, avec un certain nombre d'autres écrivains de *Maladnjak*, à la création d'un nouveau groupe littéraire, Polymja («La flamme»), qui devint le principal partisan de l'orientation nationale communiste dans la littérature biélorusse. Malgré la critique dont a fait l'objet sa description des «Démocrates nationaux» dans son roman Kriviči, Zarecki resta actif dans la vie littéraire de la Biélorussie soviétique jusqu'à son arrestation et sa disparition en 1936.

[2] Lastoŭski (né en 1882), philologue autodidacte et ancien Premier ministre du gouvernement en exil de la République nationale de Biélorussie. Comme de

la bouche de ses personnages qui étaient, sinon les sentiments de l'auteur lui-même, du moins très représentatives des mouvements de pensée parmi l'intelligentsia russophone de l'époque. Dans le roman, l'un des intellectuels nationalistes à qui Zarecki fournit une tribune, critique la politique nationaliste du Parti de la façon suivante :

> «Et tu sais ce que c'est, la 'bié-lo-rus-sia-ni-sa-tion'? Hein? ... C'est un truc rusé, oh, oui, rusé, mon frère... C'est quand on mise sur la forme... Oui, oui, sur la forme... Posséder la forme, la séparer du contenu, la châtrer, la presser comme un citron, l'essorer... et ensuite la jeter... Rusé, tu ne trouves pas?» (Zarecki, 1929, cité par Adamovich, 1958, p. 119)

Le fait que persistaient des attitudes négatives envers la langue de la part d'une large couche de la population urbaine, incluant beaucoup d'ouvriers et officiels du Parti, Biélorusses ethniquement assimilés, a visiblement conduit de nombreux membres de l'intelligentsia biélorussophone à la conclusion que le problème n'était pas simplement l'inertie sociolinguistique de l'ancienne structure de prestige et la faible détermination des administrateurs à mettre en œuvre la politique de biélorussianisation, mais qu'il se trouvait dans les formes de la langue biélorussienne elle-même.

2. LES REPRESENTATIONS DISCURSIVES DU BIELORUSSIEN STANDARD PENDANT LA PERIODE DE BIELORUSSIANISATION

Une des formes essentielles du discours sur la langue dans la RSSB dans les années 1920 était ce qu'on pourrait appeler le «discours de standardisation», qui a trait à la représentation de la langue standard et, plus spécifiquement, à la justification des choix linguistiques faits par les planificateurs de langue[1]. Comme les partisans de la langue biélorussienne s'efforçaient de mettre en cause la persistante hégémonie linguistique du russe en RSSB, ils faisaient porter leurs efforts non seulement sur l'obligation sociale de parler et écrire en biélorussien, mais aussi sur les traits spécifiques

---

nombreux autres hommes politiques biélorusses émigrés à cette époque, il revint en RSSB en 1927, devenant Secrétaire permanent de l'Académie des sciences de Biélorussie, nouvellement créée. Il fut arrêté en 1930 et exécuté en 1938.

[1] Comme le note Milroy (2001, p. 532), il faut faire une distinction entre le processus de standardisation *per se*, qui consiste simplement en «l'imposition de l'uniformité à une classe d'objets» et n'implique pas nécessairement de jugements de valeur, et l'idéologie de la langue standard, qui attribue aux formes de langue qui sont représentées comme «standard» ou «littéraires» une autorité morale unique, associée à des notions de «correction» «prestige», «beauté», «logique», etc.

du biélorussien standard, qui en faisaient, pensaient-ils, un moyen plus adéquat pour l'éducation et pour l'usage des organes du Parti et de l'Etat. Dans cette partie, je vais examiner ces discours à la fois du point de vue de leurs fondements idéologiques et de celui de leur relation aux conditions politiques et sociales spécifiques de la RSSB et de l'Union Soviétique en général dans les années 1920.

2.1. LE POPULISME LINGUISTIQUE

Un des traits persistants des discours pro-biélorussiens depuis la fin du XIXème siècle était une orientation fortement populiste, qui défendait l'usage du vernaculaire dans l'éducation, la littérature et les autres domaines de la vie sociale et culturelle, en argumentant que c'était le seul moyen pour réveiller de leur torpeur intellectuelle et politique les masses biélorussiennes illettrées. Les notions clés dans ces discours sur la nécessité d'employer le parler populaire étaient «simplicité», «naturalité» et «accessibilité», qualités qui étaient considérées comme manquant aux principaux concurrents du biélorussien standard qu'étaient le russe 'littéraire' et le polonais 'littéraire'. En Biélorussie soviétique dans les années 1920, on trouve encore des planificateurs de langue biélorussiens qui s'appuient sur le discours du populisme linguistique, parallèlement à d'autres stratégies discursives, pour défendre des propositions de réformes de l'orthographe et de l'alphabet et des façons particulières d'envisager l'enrichissement lexical de la langue standard.

Les tenants de l'orientation populiste, comme le célèbre linguiste Jazep Ljosik[1], avançaient l'argument typique que la très grande proximité entre le biélorussien 'littéraire' et les dialectes le rendait plus accessible aux

[1] Militant dans les mouvements biélorusses socialistes pré-révolutionnaires, Ljosik (né en 1883) joua un rôle important dans la linguistique et la planification linguistique dans les années 1920. Il enseigna la langue et la linguistique biélorusses à l'Université d'Etat de Biélorussie et à l'Institut pédagogique d'Etat. En tant que membre de l'Inbelkul't et, plus tard, de l'Académie des sciences de Biélorussie, il participa aux commissions de dialectologie, d'orthographe et de standardisation de la langue biélorussienne. Ses manuels de biélorussien étaient largement répandus dans la RSSB dans les années 1920, et servirent à populariser le système orthographique employé par Branislaŭ Taraškevič dans sa grammaire de 1918. Ljosik travailla comme directeur adjoint de l'Institut de linguistique (créé en 1929) et dirigea la Commission terminologique jusqu'à son arrestation en 1930 pour sa prétendue participation à une «Union pour la libération de la Biélorussie», toute imaginaire. Exilé en RSFSR en 1931, il mourut en prison à Saratov en 1940.

masses que le russe 'littéraire' contemporain ne l'était pour la grande majorité de la population russe :

> «Le biélorussien 'littéraire' ne se différencie guère de la langue populaire; ses traits caractéristiques sont dus avant tout à la façon dont une personne cultivée exprime ses pensées. En tout cas, cette différence est minime quand on la compare au russe 'littéraire'... Le biélorussien 'littéraire' tire toutes ses meilleures ressources des dialectes populaires, et c'est en cela que réside sa force». (Ljosik, 1926, p. 122)[1]

La leçon à en tirer était clairement que, si le russe 'littéraire' était étranger à la plupart des Russes (c'est-à-dire à la paysannerie), les masses biélorussiennes avaient encore moins de raisons de l'adopter comme «leur» langue.

L'un des aspects de la planification linguistique du biélorussien des années 1920 où les arguments populistes étaient fréquemment mis en avant était la question de l'orthographe. A mesure que l'enseignement en biélorussien se répandait, et que s'accroissait l'usage du biélorussien dans les organisations du Parti et du gouvernement, commença un débat dans la presse biélorussophone sur l'adéquation de la grammaire de 1918 de Taraškevič, et surtout sur le système orthographique qui y était en usage. Pour parvenir à une solution, en 1926 l'Institut de la culture biélorusse (*Inbelkul't*), la principale institution en Biélorussie à être impliquée dans la planification de corpus, organisa une conférence académique sur l'orthographe et l'alphabet biélorussiens. Lors de la conférence, Jazep Ljosik, qui avait joué un rôle majeur dans la formation du personnel enseignant des nouvelles écoles biélorussiennes soviétiques, déclara que la nécessité de réformer l'orthographe de Taraškevič était devenue particulièrement criante, car

> «écrire en biélorussien est devenu une nécessité quotidienne pour les larges masses biélorussiennes, et surtout pour les écoles biélorussiennes. Tant que l'écriture biélorussienne répondait aux besoins d'un petit cercle d'intellectuels, ses défauts et son inadéquation aux sons de notre langue ne se sentaient pas...» (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 115)

En ce qui concerne l'alphabet, Ljosik rejetait les appels à la latinisation, pour des raisons de tradition historique et de caractère pratique, mais

---

[1] Dans un article antérieur, Ljosik va même plus loin, en opposant la qualité «populaire» du biélorussien à celle de son équivalent russe : «Il n'est pas étonnant que les simples paysans russes, alors que leur langue domine presque partout, peuvent à peine comprendre la langue dans laquelle leurs livres sont écrits et leurs journaux sont imprimés. En général, à ce que nous disent les spécialistes, la langue du peuple russe n'est pas et n'a jamais été utilisée à l'écrit, la langue populaire est totalement distincte dans sa forme de la langue écrite dans laquelle écrivent les Russes» (Ljosik, 1917/1994, p. 192).

il insistait sur le fait que l'alphabet existant devait être modifié pour mieux refléter les traits spécifiques de la prononciation biélorussienne et, avant tout, faciliter une rapide acquisition de la lecture en biélorussien par les masses. Défendant ses propositions pour une approche plus profondément phonétique de l'alphabet et de l'orthographe, Ljosik se présentait lui-même comme un révolutionnaire solitaire, face à l'opposition conservatrice et élitiste de la Commission orthographique de l'Inbelkul't. Voici un exemple de son argumentation :

> «Lorsque, dans la Commission orthographique mise en place par l'Inbelkul't, la question a été posée de savoir si une certaine approche révolutionnaire doit être adoptée en modifiant l'orthographe, en la rendant accessible aux larges masses populaires, qui n'ont pas le temps d'apprendre des règles difficiles et infondées, la Commission s'est opposée à une telle formulation. La majorité des membres de la Commission trouvèrent que [...] l'orthographe de Taraškevič avait une base scientifique et que, s'il y a des difficultés, ce n'est pas l'orthographe qui doit être abaissée au niveau des masses, mais les masses qui doivent être élevées au niveau de l'orthographe». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 187)

Ljosik rétorquait que l'orthographe de Taraškevič n'était qu'une mesure provisoire, adoptée à la hâte en l'absence d'alternative adéquate par des intellectuels qui connaissaient les règles du russe et du polonais et à qui étaient familiers les principes étymologique et morphologique. Or, poursuivait-il, à la suite de la création de la RSSB et de l'adoption de la politique de biélorussianisation, l'usage de plus en plus intensif du biélorussien standard avait fait apparaître une crise de l'orthographe, qui sapait l'autorité de la nouvelle langue d'Etat.

Comme exemples de défauts de l'orthographe de Taraškevič, Ljosik affirmait que les élèves biélorussiens en étaient arrivés à écrire думаяш (*dumajaš* 'tu penses'), думаям (*dumajam* 'nous pensons'), sur le modèle de кажаш (*kažaš* 'tu dis'), кажам (*kažam* 'nous disons)[1], sous l'influence de la prononciation et de l'analogie. En plein accord avec la logique du populisme linguistique, Ljosik écrivait :

> «Si la langue vivante n'a pas peur de confondre différentes formes grammaticales, il n'y a pas de raison d'en avoir peur dans l'orthographe, car si on commence à noter dans l'écriture quelque chose qui n'existe pas dans la langue vivante, la langue 'littéraire' sera séparée de ses sources populaires et deviendra artificielle, abstraite et morte». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 201)

---

[1] Selon les règles orthographiques, il faut écrire sans le *jakanne*, c'est-à-dire думаеш, думаем. [*jakanne* : prononciation en 'ja' du phonème 'e' (*NdT*)]

L'opposition discursive entre le biélorussien d'un côté et le russe 'littéraire' et le polonais 'littéraire' de l'autre, opposition dans laquelle les deux derniers étaient fréquemment présentés par Ljosik et les autres promoteurs du biélorussien à tendance populiste comme «morts», totalement séparés de l'authentique langue vivante du peuple, est reproduite ici dans le domaine de la langue biélorussienne 'littéraire' elle-même. On attribue à l'orthographe de Taraškevič les mêmes caractéristiques négatives qui sont associées dans ce domaine discursif aux deux langues dominantes. Ce processus sémiotique, dénommé *récursivité fractale* par Irvine & Gal (2000), par lequel des oppositions se trouvant à un certain niveau de relation linguistique sont projetées sur un autre niveau, inférieur ou supérieur, est fondamental pour l'idéologisation de la différence entre les langues. Comme des fractales en géométrie, les oppositions ainsi créées peuvent être reproduites de façon récursive, créant de nouvelles sous-catégories ou super-catégories et des points de convergence pour la construction des identités sociales.

En dehors des problèmes d'alphabet et d'orthographe, le populisme linguistique servit dans les années 1920 à donner une importante justification idéologique à une position puriste envers les emprunts au russe et au polonais ainsi qu'au vocabulaire international, y compris les termes clés du lexique marxiste-léniniste. Si, comme Wexler (1974) le souligne, l'orientation puriste a été particulièrement forte parmi les lexicographes biélorusses en dehors de la RSSB, dans les années 1920 les planificateurs de langue biélorussiens n'étaient pas insensibles à la tentation d'une intervention puriste. Dans leurs tentatives pour justifier leur approche, cependant, ils s'efforçaient d'éviter les formulations trop ouvertement xénophobes, affirmant au contraire que, en s'appuyant sur les ressources linguistiques du vernaculaire dans l'élaboration lexicale de la langue standard, ils rendaient cette dernière plus accessible aux masses populaires et en faisaient donc un moyen plus efficace pour promouvoir l'éducation et la formation politique.

L'essor d'une intelligentsia urbaine biélorussianophone, néanmoins, faisait surgir une question fondamentale : comment réconcilier une position populiste avec la nature franchement «anti-populaire» de toutes les langues écrites qui sont passées du statut de langue des belles-lettres à celui de langue pleinement développée de l'administration d'Etat, de l'éducation, de la science et de la technologie, c'est-à-dire des formes de langue qui sont plus hautement appréciées en tant que «capital symbolique»[1], aussi bien de la part de ceux qui les contrôlent que chez ceux qui ne les contrôlent pas. La sélection d'un ensemble spécifique de traits linguistiques pour représenter la «langue nationale» amène souvent à marginaliser et à stigma-

[1] Bourdieu, 1982.

tiser des pratiques de langue, même largement répandues, qui transgressent les limites de la nouvelle norme, et donc à terme à remettre en cause l'ambition populiste. Finalement, sous l'influence d'une idéologie de la langue standard en train d'émerger, la promotion d'un biélorussien standard unitaire avait tendance à reproduire, à un autre niveau, les hiérarchies de langue qui avaient auparavant marginalisé et stigmatisé les dialectes biélorussiens dans les discours associés à l'hégémonie linguistique du russe et du polonais.

2.2. AUTHENTIQUE OU ARTIFICIEL?

Dans les années 1920, aussi bien les partisans de la biélorussianisation que ses adversaires employaient des arguments consistant à comparer le biélorussien et le russe (ainsi que d'autres langues 'littéraires' solidement établies) en termes d'«authenticité» et d'«artificialité». Les membres du Parti en RSSB qui s'opposaient à la politique de biélorussianisation affirmaient souvent, à l'instar de leurs prédécesseurs de l'époque tsariste, que la nouvelle langue 'littéraire' biélorussienne était une création *artificielle*, par contraste avec le russe 'littéraire', *naturel* et historiquement enraciné. Ce genre de position apparut de façon nette lors des conférences du Parti en RSSB au début des années 1920, au moment où la question de la politique des nationalités du Parti passe au premier rang de l'actualité. Comme le disait un des opposants à la biélorussianisation :

> «Peut-on favoriser la culture biélorussienne si la langue biélorussienne est construite de façon artificielle? Le camarade Čarvjakoŭ[1] dit que nous devons conduire notre politique nationale dans les écoles en utilisant la langue maternelle. Mais je dois dire qu'il n'y a point de langue maternelle dans les écoles, et que c'est une langue biélorussienne artificiellement créée qui y est utilisée à la place». (*NARB*, 1923, p. 48)

A l'inverse, certains partisans du biélorussien en RSSB formulèrent une idéologie de l'authenticité, reposant sur l'idée qu'une langue parlée en dehors des limites de sa «propre» nation devient fossilisée et «artificielle». Par exemple, dans son introduction à son manuel très connu de phonétique biélorussienne en 1926, Jazep Ljosik écrivait :

> «Une langue qui évolue dans l'usage de sa propre nation, pour laquelle elle est la langue maternelle, est appelée une langue *vivante*. [...] L'usage d'une langue étrangère est [...] artificiel et antinaturel, car dans la bouche d'une

[1] Un des fondateurs de la RSSB, Čarvjakoŭ, (né en 1892) était un dirigeant national communiste, qui occupa plusieurs poste de responsabilité élevée au Parti et au gouvernement. Après avoir été dénoncé pour «déviation nationaliste», il se suicida en 1937.

> autre nation elle cesse de vivre sa vie naturelle, elle cesse d'évoluer et devient une langue morte». (Ljosik, 1926, p. 9)

La conception de Ljosik semble reposer sur une distinction entre changements «légitimes», «naturels», qui se produisent à l'intérieur de la communauté parlante originelle, et changements «illégitimes», «non naturels», modifications que subit une langue quand elle est parlée comme langue seconde ou qu'elle devient la première langue d'une autre communauté parlante. L'élision discursive des variétés locales émergentes «biélorussianisées» du russe, pratiquées aussi bien par les partisans de l'hégémonie linguistique du russe que par ses adversaires pro-biélorusses est un bon exemple du processus sémiotique dénommé par Irvine & Gal (2000) *effacement*, «par lequel l'idéologie, en simplifiant le champ sociolinguistique, rend invisibles certaines personnes ou certaines activités (ou phénomènes sociolinguistiques). Les faits qui ne rentrent pas dans les schémas idéologiques soit ne retiennent pas l'attention, soit trouvent une explication convaincante»[1].

Alors que certains partisans de la biélorussianisation tels que Ljosik affirmaient qu'en fait le biélorussien standard en train d'apparaître était moins «artificiel» que son concurrent russe, d'autres adoptaient ce qu'on peut appeler une position «sociolinguistique» sur la langue standard et sa relation au vernaculaire, en insistant sur le fait que toutes les langue standards sont, dans une large mesure, «artificielles». Usevalad Ihnatoŭski[2], le Commissaire du peuple à l'instruction, affirmait que le caractère apparemment «artificiel» du biélorussien 'littéraire' n'était qu'un état provisoire qui devait être facilement dépassé une fois que la base sociale de la langue se serait élargie :

> «C'est un fait [...] qu'il n'y a pas de langue biélorussienne unifiée, et que la langue qui est enseignée à l'école n'est pas encore la langue du peuple. Le russe aussi est divisé en langue 'littéraire' et en vernaculaire. Il est exact que le biélorussien dont nous parlons est dans une large mesure artificiel, on y trouve peu d'éléments qui proviennent de la vie quotidienne. Mais on doit souligner qu'une langue 'littéraire' se rapproche de la langue réelle du peuple dans la mesure où elle est utilisée par les masses. Jusqu'à présent la langue biélorussienne a été l'affaire des intellectuels. Le Parti communiste

---

[1] Irvine & Gal, 2000, p. 38.

[2] Grand historien nationaliste, Ihnatoŭski (né en 1881) joua un rôle majeur dans la formulation et la mise en œuvre de la politique de biélorussianisation dans les années 1920. Il fut Commissaire du peuple à l'instruction de 1920 à 1926 et Président de l'Inbelkul't (à partir de 1928 Académie des sciences) de 1924 à 1929. Arrêté en 1930 en liaison avec l'affaire de l'«Union pour la libération de la Biélorussie», il se suicida en 1931, avant d'être jugé.

ne vient que de commencer à parler *du* biélorussien, mais pas *en* biélorussien. C'est pourquoi la distinction toute naturelle entre langue artificielle et langue du peuple sera dépassée lorsque nous utiliserons tous le biélorussien». (*NARB*, 1923, p. 51)

Pourtant, malgré l'introduction massive du biélorussien dans le système éducatif et les efforts pour en promouvoir l'usage dans l'administration de l'Etat, l'abîme qui séparait les parlers ruraux, les variétés vernaculaires urbaines et la norme émergente devenait de plus en plus apparent. Pour certains observateurs, le caractère «artificiel» du biélorussien standard, un produit de la sélection consciente et de la codification du matériau langagier, était même considéré comme une vertu. Par exemple, I. Vajner, chef du Secteur de l'agitation et de la propagande du Comité central du PC(b)B, affirmait que le caractère «artificiel» du biélorussien 'littéraire' par opposition au vernaculaire parlé était une qualité nécessaire, totalement équivalente à la division entre le russe 'littéraire' et ses variétés dialectales :

«La langue de Pouchkine n'est pas la langue du paysan russe des gouvernements de Smolensk ou Ivanovo-Voznesensk. C'est une langue 'littéraire', une langue de culture et un travail créateur. Voilà ce que le Narkompros doit créer [pour le biélorussien]». (*NARB*, 1923, p. 54)

Par l'opération de récursivité fractale, les dichotomies sociolinguistiques familières à la communauté russophone pourraient ainsi être projetées discursivement sur la situation biélorusse; si la langue ne pouvait pas encore se mesurer au modèle russe de ce qu'une langue 'littéraire' doit être, c'était la tâche des planificateurs de langue de combler cette lacune.

2.3. HOMOGENEITE ET VARIABILITE

Dans d'autres domaines également, comme la question de la variation à l'intérieur de la langue standard, les planificateurs de langue biélorussiens soviétiques opéraient fréquemment dans la cadre des modèles qui leur étaient le plus familiers, ceux du russe standard, et, dans une certaine mesure, du polonais standard[1]. La conséquence en est que les idéologies du russe standard et du polonais standard, qui toutes les deux n'admettaient

[1] Les observations d'Eckert (1983) sur le mouvement occitan dans la France moderne sont applicables à la situation biélorusse. Eckert note que dans le cas de l'occitan, la langue dominante «a acquis le droit de fixer les conditions requises pour obtenir le statut de 'langue', y compris pour une langue régionale. L'une de ces conditions est l'homogénéité. L'association de la variabilité à l''irrégularité' a joué un rôle important dans le dénigrement des variétés de l'occitan. Particulièrement dans le climat puriste associé au français, un symbole ne peut être variable» (Eckert, 1983, p. 296).

qu'une variation régionale minimale, soit furent automatiquement transférées sur la situation biélorusse, en dépit de très grandes différences dans le contexte sociolinguistique de la planification linguistique, soit firent l'objet d'une critique ouverte dans les représentations discursives du nouveau standard biélorussien, plus «démocratique».

L'une des critiques les plus couramment adressées à la grammaire biélorussienne de Taraškevič dans les années 1920-1930, aussi bien par les linguistes que par les non-spécialistes, était qu'elle admettait trop de variation dans le standard, particulièrement dans le domaine de la flexion en morphologie. Les planificateurs de langue maintenaient que non seulement la tolérance de la variation régionale à l'intérieur du standard était dommageable si l'on voulait hisser ce dernier au niveau du russe standard ou du polonais standard, mais encore que cela faisait obstacle à la consolidation de la nation biélorusse. Comme le disait Scjapan Nekraševič [1], le chef de la Section de langue et littérature de l'Inbelkul't :

> «Notre but commun doit être l'unité de la langue biélorussienne, parce que ce facteur signifie pour une large part l'unité de la nation». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927)

Cette citation est une excellente illustration du processus sémiotique d'*iconisation,* mis au point par Irvine & Gal (2000), parallèlement à la *récursivité fractale* et à l'*effacement*, comme jouant un rôle central dans la représentation idéologique de la différenciation des langues. A travers l'iconisation, «les traits linguistiques qui permettent de classer les groupes sociaux et leurs activités en sont les représentations iconiques, comme si un trait linguistique décrivait ou révélait la nature ou l'essence inhérente

---

[1] Nekraševič (né en 1883), qui avait organisé des écoles en biélorussien pour les soldats biélorusses démobilisés et les réfugiés biélorusses à Odessa juste après la Révolution, occupa des postes de direction au Commissariat du peuple à l'instruction de la RSSB, à l'Inbelkul't et à l'Académie des sciences de Biélorussie (dont il fut fait vice-président au moment de sa fondation en 1928). Il joua un rôle majeur dans le développement de la lexicographie biélorusse, publiant avec M. Bajkoŭ un dictionnaire biélorussien-russe en 1925 et un dictionnaire russe-biélorussien en 1928 (ces deux dictionnaires furent interdits en RSSB dans les années 1930). En tant qu'organisateur de la Conférence académique de 1926 sur la réforme de l'orthographe et de l'alphabet biélorussiens, puis président de la Commission orthographique mise en place par l'Inbelkul't en 1927, Nekraševič joua également un rôle central dans les débats sur l'orthographe dans les années 1920. Arrêté en 1930 comme conspirateur dans l'affaire de l'«Union pour la libération de la Biélorussie», Nekraševič fut exilé en RSFSR et exécuté en 1937.

d'un groupe social»[1]. C'est ainsi que l'existence rémanente de la variation à l'intérieur du standard en vint à être iconisée par certains promoteurs du biélorussien dans les années 1920 comme un signe de fragmentation et de désunion nationale. Ce type particulier d'iconisation devait devenir dominant dans le discours sur la langue en RSSB dans les années 1930, à mesure que la campagne pour la «culture de la langue», qui avait initialement pour but de faire la promotion d'un russe 'littéraire' idéalisé et unifié, était récursivement appliquée aux autres langues de l'URSS, y compris le biélorussien.

Pourtant, tous les planificateurs de langue en Biélorussie ne défendaient pas l'idée que le biélorussien standard devait être aussi homogène que possible; en fait, certains, comme Jazep Ljosik, avaient déjà réclamé un standard souple, qui serait ouvert à la variation régionale dans l'usage, en signe de démocratie linguistique et culturelle. Par exemple, à l'instar de Taraškevič, il ne voyait aucune raison particulière pour ne pas admettre l'usage des formes dialectales (centre nord et nord-est) de 3ème personne du type ідзець (*idzec'* 'il/elle va') en parallèle avec les formes du biélorussien central et sud-ouest du type type ідзе (*idze*)[2]. Qui plus est, comme l'écrivait Ljosik en 1917, le fait que le biélorussien 'littéraire' était ouvert à l'enrichissement à partir de toutes les sources dialectales le rendait plus proche du parler du peuple que, par exemple, le russe :

> «Les Russes ont fait une grave erreur en décidant que la forme typique de leur langue était le dialecte de Moscou. [...] C'est leur erreur que, n'ayant accepté qu'un seul dialecte, ils ridiculisent les autres dialectes de leur propre langue comme empreints de provincialismes laids et honteux». (Ljosik, 1917/1994, p. 192-193)

Cependant, en abandonnant son attitude de tolérance envers la variation à l'intérieur du standard, Ljosik en vint, en 1926, à affirmer que la base du biélorussien 'littéraire' était le dialecte de Minsk-Vilejka, dialecte dans lequel avaient écrit plusieurs grands écrivains de la période prérévolutionnaire comme Jan Kupala et Jakub Kolas. Il comparait maintenant de façon explicite cette base dialectale plus restreinte avec le rôle du dialecte moscovite de la Russie centrale et le haut-allemand de Saxe dans l'évolution du russe 'littéraire' et de l'allemand 'littéraire'[3]. Il semble que, face à la tâche concrète de codifier la langue pour l'usage pratique dans le système éducatif, la presse écrite, le secteur étatique et les autres domaines de la vie publique, les planificateurs de langue comme Ljosik commencè-

---

[1] Irvine & Gal, 2000, p. 37.

[2] Ljosik, 1917/1994, p. 193.

[3] Ljosik, 1926, p. 16.

rent à s'appuyer sur des modèles qui leur étaient plus familiers pour savoir ce que devrait être une langue standard.

2.4. LES DILEMMES DE LA PROXIMITE LINGUISTIQUE

Parmi les langues parlées en Union Soviétique, le biélorussien, comme l'ukrainien, occupait une place particulière à cause de sa très grande proximité génétique avec le russe, et son existence même en tant qu'entité linguistique autonome était toujours contestée dans plusieurs milieux (en dépit du fait que le discours soviétique officiel, à la différence de celui de la fin de la période tsariste, reconnaissait le biélorussien et l'ukrainien comme des langues pleinement indépendantes). Comme c'est la proximité linguistique qui avait servi de fondement aux prétentions russes de domination politique sur la région, tout particulièrement depuis les années 1860, il n'est pas surprenant que les planificateurs de langue biélorusses dans la RSSB des années 1920 se soient efforcés non seulement de réduire le nombre des emprunts lexicaux au russe les plus évidents, mais se soient même engagés dans un autre type de planification linguistique, s'appuyant sur les ressources linguistiques locales, et éliminant les items lexicaux aussi bien que les traits phonologiques, morphologiques et syntaxiques qui étaient vus comme trop semblables à leurs équivalents russes[1]. Une telle sélection consciente de traits indigènes au plan lexical, grammatical et même phonologique sur la base de leur distance par rapport à leurs équivalents dans la langue dominante, lorsqu'elle est vue du point de vue des partisans de la variété langagière dominée, est une réponse naturelle aux discours dominants selon lesquels la similitude linguistique, iconisée comme signe d'unité culturelle, sociale et politique (existante ou potentielle), est employée comme justification d'une expansion politique et d'une hégémonie[2].

---

[1] Cette stratégie de divergence volontaire n'était, bien sûr, pas propre au biélorusse standard, et a été employée dans d'autres situations, par exemple par les planificateurs du catalan par rapport au castillan, du norvégien (tout particulièrement le nynorsk) par rapport au danois, du slovaque par rapport au tchèque, de l'ukrainien par rapport au russe ou du macédonien par rapport au bulgare.

[2] Comme l'observe Woolard (1988), le processus de «dialectalisation», la subordination d'une variété de langue à une autre, est autant un processus politique et socio-psychologique que strictement linguistique : «Si suffisamment de similitude structurale peut être créée entre une langue dominante et une langue minoritaire, cette similitude peut être utilisée pour convaincre les locuteurs de la variété minoritaire que celle-ci est un dialecte corrompu, sous-standard, et que la langue dominante est la variété standard à laquelle

Ce trait particulier de l'«édification» du biélorussien dans les années 1920, semblable par bien des aspects aux tendances puristes répandues dans les langues non slaves de l'Union Soviétique à cette époque, permettait, selon les planificateurs de langue, non seulement de mettre en valeur la langue nationale comme vecteur autonome de la culture moderne et de la science, mais encore, à un niveau plus élémentaire, d'étayer les prétentions du biélorussien à être une langue à part entière. Les discours associés à une planification de ce type tendaient à souligner l'importance de ces mesures pour influencer la perception du biélorussien à la fois par l'Autre, le russophone, et par les Biélorusses eux-mêmes. Comme lorsqu'il s'est agi de purifier la langue des emprunts étrangers, la sélection des traits les plus idiosyncrasiques des dialectes pour les inclure dans la langue standard codifiée était considérée comme une façon de contester les discours de la fin de l'époque tsariste, qui dénigraient le biélorussien en le présentant comme une forme dégradée de russe, tout en rehaussant la dignité et la fierté nationale des Biélorussiens. Bien souvent, les formes les plus divergentes par rapport au russe étaient décrites par les planificateurs comme représentant le «vrai» vernaculaire du peuple, le plus pur et le plus authentique.

Tous les planificateurs de langue de la Biélorussie soviétique de l'époque n'étaient pas aussi explicites sur le principe de la singularité, lorsqu'il s'agissait de sélectionner le matériau langagier apte à entrer dans la langue standard, que l'homme politique et philologue Vaclaŭ Lastoŭski, qui écrivait dans la préface à son dictionnaire de 1924 Russe-Kryvien (Biélorussien)[1] :

> «Notre langue ne pourra être capable de se développer que si elle peut faire la preuve d'une individualité clairement définie, et par là même revendiquer son droit à l'existence, et que si elle peut se protéger de l'influence assimilatrice des grandes nations voisines : les Russes, les Polonais et les Ukrainiens. Pour cela il est nécessaire, surtout à l'écrit, d'éviter d'utiliser des mots qui sont semblables à ceux des langues voisines, même s'ils existent déjà dans la langue, et de sélectionner ceux qui ne sont pas partagés par nos voisins mais qui existent dans notre sain milieu populaire». (Lastoŭski, 1924, p. 5)

---

ils doivent se conformer. [...] La seule convergence de deux langues n'est pas une raison suffisante pour en abandonner une : elle fournit plutôt une base matérielle qui est ensuite interprétée et évaluée par les parties intéressées comme une motivation pour changer de langue» (Woolard, 1988, p. 357).

[1] Dictionnaire publié à Kaunas en Lituanie, mais très répandu en RSSB avant d'être banni dans les années 1930.

Lors de la Conférence académique sur la réforme de l'alphabet et de l'orthographe biélorussiens qui s'est tenue à Minsk en 1926, certains participants, notamment Jazep Ljosik, ont de même argumenté en faveur d'une réforme fondée sur la fonction individualisante de la représentation graphique de la langue. Bien que Ljosik évoquât également des arguments populistes et pédagogiques en faveur de son approche phonétique radicale, il n'en affirmait pas moins :

> «Notre alphabet actuel n'a pas d'image propre, ce qui n'est pas sans importance alors que nos ennemis proclament que nous n'avons rien à nous, que nous empruntons tout chez nos voisins». (Nekraševič & Ihnatoŭski, 1927, p. 116)

Alors que nombre de participants à la Conférence, y compris Nekraševič, avaient une attitude critique envers certains aspects de ses propositions, personne ne trouva à redire au critère de distinctivité employé par Ljosik pour sa défense.

Bientôt, cependant, c'est l'aversion présumée des planificateurs de langue biélorussiens pour les pratiques linguistiques de la paysannerie «progressiste» (c'est-à-dire plus russifiée), de la classe ouvrière urbaine et même de l'appareil du Parti et de l'Etat «biélorussisant» qui devait devenir l'élément principal du chef d'accusation de «sabotage linguistique», un des prétextes trouvés pour liquider une importante partie de l'intelligentsia biélorusse soviétique et de la Direction nationale communiste.

3. LA DEBACLE DU «DEMOCRATISME NATIONAL» SUR LE «FRONT LINGUISTIQUE»

A la fin des années 1920, parallèlement au lancement du premier Plan quinquennal, au mouvement de collectivisation à la campagne contre les «Nationaux démocrates» (*nacdemy*) et à la révolution culturelle stalinienne, le discours sur l'«édification linguistique» en RSSB commença à subir des changements majeurs. La transition fut néanmoins graduelle, et, au début, il sembla à maints égards que les principes fondamentaux de la biélorussianisation ne seraient pas affectés. En dépit de l'arrestation de Ljosik, Nekraševič, Lastoŭski et d'autres scientifiques et personnages officiels biélorusses en liaison avec l'affaire montée de toutes pièces de l'«Union pour la libération de la Biélorussie» à l'automne 1930, lors d'une session plénière du Comité central du Parti communiste de Biélorussie en octobre il fut réaffirmé que «le chauvinisme grand-russe s'exprime par le refus de

l'existence de la nation biélorusse et de la langue biélorusse»[1]. En décembre 1931, le Comité central du PCB adoptait même une résolution qui désignait le «chauvinisme de grande puissance» (c'est-à-dire le nationalisme russe) et non la national-démocratie comme le danger principal qui guettait le processus révolutionnaire en Biélorussie. A la lumière de ces déclarations, on aurait pu conclure que la mise en œuvre de la politique de biélorussianisation était simplement confiée à des cadres idéologiquement plus dignes de confiance.

Alors que les nationaux communistes comme Ihnatoŭski et Xarevič avaient essentiellement présenté le biélorussien comme la langue de la paysannerie et du prolétariat, comme un «stimulant socio-culturel» et un affront révolutionnaire aux sensibilités linguistiques de la bourgeoisie, leurs opposants staliniens, s'appuyant alors sur la conception marriste de la langue comme «arme dans la lutte de classe», commencèrent à parler de la nécessité de lancer une lutte de classe dans la langue elle-même.

Un signe avant-coureur de la nouvelle ligne dans la planification linguistique en Biélorussie soviétique fut l'article «La langue et la lutte des classes», publié en 1930 par S. Vol'fson, Directeur de l'Institut de philosophie de l'Académie des sciences de la RSSB. C'était la première fois qu'un scientifique de la RSSB appliquait l'appareil conceptuel marriste à la situation biélorussienne. Dans cet article, Vol'fson ne remettait pas en question la thèse de Knoryn de 1928, selon laquelle, pour renforcer la dictature du prolétariat en Biélorussie soviétique, le Parti devait faire en sorte que la classe ouvrière urbaine soit biélorussianisée. Pourtant Vol'fson faisait une réserve importante :

> «Cette proposition ne doit pas être comprise de façon mécanique, mais dialectique; le prolétariat biélorussien doit étudier le biélorussien, mais en l'étudiant, le prolétariat lui-même commence à en influer l'évolution ultérieure». (Vol'fson, 1930, p. 16)

En d'autres mots, l'accommodation linguistique doit être mutuelle, et le prolétariat doit jouer un rôle significatif dans la formation du biélorussien 'littéraire'. Si le prolétariat ne prenait pas une part active à ce processus, pour Vol'fson,

> «cela voudrait dire que le biélorussien, en comparaison avec, par exemple, le russe ou le géorgien, serait moins soviétisé, dans la mesure où l'acteur principal de la soviétisation est précisément le prolétariat». (Vol'fson, 1930, p. 17)

---

[1] Lubachko, 1972, p. 112.

Qui plus est, Vol'fson faisait savoir à l'establishment de la linguistique biélorussienne que le Parti prêtait une attention toute particulière à ses activités :

> «La linguistique est l'un des plus importants secteurs de la lutte des classes dans le domaine scientifique dans les républiques nationales. Les débats sur le front linguistique ne sont en rien des débats abstraits, académiques. On peut sentir dans notre linguistique battre le pouls puissant de la lutte des classes». (Vol'fson, 1930, p. 20)

La «lutte des classes» dans les institutions de la Biélorussie soviétique qui avaient à traiter de linguistique et de planification de langue, lutte qui prit la forme d'une répression sans merci, de la censure et de la réorganisation des structures administratives, allait avoir un impact décisif sur le discours et les pratiques de l'«édification linguistique» en RSSB dans les années 1930. Alors que les planificateurs de langue en RSSB avant 1930 s'étaient concentrés sur la création d'une langue biélorussienne standard polyvalente, qui soit suffisamment indépendante du russe et du polonais, on insistait maintenant de façon très nette sur la création d'un biélorussien standard distinctement «soviétique», pour lequel le russe devait être la source principale, sinon exclusive, d'enrichissement.

3.1. LES DIALECTES DE CLASSE COMME BASE POUR LA PLANIFICATION LINGUISTIQUE EN BIELORUSSIE SOVIETIQUE

La notion de «langues de classe» distinctes, mise en avant par l'école sociologique dans la linguistique soviétique et poussée à l'extrême par les marristes, s'avéra extrêmement utile dans le contexte de la Biélorussie soviétique pour présenter les puristes des années 1920 comme des ennemis de classe. Comme l'écrivait Vol'fson en 1930, «Si, selon Lénine, 'dans chaque nation il y a deux nations', alors il est entièrement justifié de dire que dans chaque langue il y a deux langues».[1] C'est alors que l'opposition entre la langue des oppresseurs et la langue des opprimés, que les promoteurs du biélorussien des années 1920 avaient identifiée avec l'opposition entre russe et biélorussien, fut projetée, grâce au processus sémiotique de la récursivité fractale, sur le biélorussien lui-même. On affirmait maintenant qu'à l'intérieur de la langue il y avait à la fois des tendances progressistes, qui se manifestaient dans des formes spécifiques de langue associées au prolétariat et à la paysannerie des kolkhozes, et des tendances réactionnaires, associées aux forces contre-révolutionnaires. Dans cette nouvelle façon d'envisager les choses, si les formes de langue répréhensibles, c'est-à-dire celles qui ne coïncidaient pas avec le russe, étaient si nocives, c'est non

[1] Vol'fson, 1930, p. 13.

seulement parce qu'elles dressaient une barrière entre les prolétariats frères russe et biélorussien, mais aussi surtout parce qu'elles étaient supposées avoir leur origine dans les dialectes de l'ennemi de classe et que, par conséquent, elles altéraient le sens précis de classe des termes russes.

Pour faire porter des marques linguistiques spécifiques à leurs ennemis, les promoteurs d'une «linguistique marxiste» appliquée firent preuve d'une créativité considérable. En 1934, le linguiste Piotr Jurhylevič[1], empruntant le chemin tracé par les linguistes russes Ivanov et Jakubinskij écrivait :

> «Les archaïsmes et les mots des koulaks sont pratiquement synonymes. Presque tous les linguistes et spécialistes des dialectes paysans vivants affirment qu'un très grand nombre d'archaïsmes médiévaux se sont préservés dans les dialectes koulaks. Ce fait est noté par A. Ivanov et L. Jakubinskij dans leurs *Očerki po jazyku* ['Essais sur le langage'] : 'A première vue il pourrait sembler que le vecteur le plus énergique des rapports linguistiques du capitalisme (en comparaison avec le féodalisme) au village devrait être le koulak, le capitaliste rural. En réalité, il n'en est rien. Les faits montrent que partout la classe des koulaks défend les anciennes traditions linguistiques, tout particulièrement la classe des koulaks des régions linguistiquement arriérées'». (Jurhylevič, 1934, p. 101-102)

L'iconisation des archaïsmes (quelle que soit leur définition) comme signe de tendances koulaks rétrogrades a été un élément important de la construction discursive stalinienne des ennemis de classe parmi l'establishment de la planification de langue en RSSB. Dans la pratique, en fait, les archaïsmes étaient la plupart du temps définis comme étant les items lexicaux et autres formes biélorussiennes caractéristiques des régions rurales les moins développées et qui n'étaient pas formellement semblables à leurs équivalents russes.

Les planificateurs de langue en Biélorussie étaient désormais priés d'être vigilants et de pourchasser non seulement les formes dialectales archaïques, mais encore les exemples de remplacement des termes révolutionnaires internationaux par des équivalents locaux sémantiquement inférieurs. Dès 1930 Vol'fson avait sévèrement critiqué les planificateurs de langue des années 1920 pour avoir «socialement neutralisé» les termes clés du lexique marxiste-léniniste. Il citait comme exemple le remplacement du

---

[1] Un des bénéficiaires de la répression qui s'est abattue sur les linguistes de renom en Biélorussie en 1930, Jurhilevič (né en 1894) occupa le poste de Secrétaire de l'Institut de linguistique de 1930 à 1935 et participa à la préparation des nouvelles règles d'orthographe promulguées par le Conseil des commissaires du peuple de Biélorussie en 1933. Il fut lui-même victime de la vague suivante de purges en 1936, restant prisonnier au GOULAG jusqu'en 1940. Il reprit sa carrière académique après la guerre.

terme international эксплуатацыя [*ekspluatacyja*] par вызыск [*vyzysk*] au prétexte que les paysans biélorussiens ne peuvent pas comprendre le mot emprunté. Vol'fson rétorque que

> «Les ouvriers agricoles et paysans pauvres biélorussiens, même s'ils ne comprenaient pas ce mot auparavant, sont passés par l'école d'Octobre, et ils ont fort bien assimilé ce mot. Quant à l'ouvrier biélorusse, il ne sera jamais d'accord pour priver de son aiguillon révolutionnaire ce mot qui inspire dans tous les pays la haine de classe envers les oppresseurs, par quelque chose qui est neutre du point de vue de classe». (Vol'fson, 1930, p. 20)

De même, en 1934, Jakaŭ Branštejn, le Secrétaire de l'Union des écrivains soviétiques de la RSSB, critique des écrivains biélorusses pour avoir subverti le véritable sens de classe des termes révolutionnaires, citant l'exemple d'une nouvelle traitant des luttes du prolétariat sur les barricades. En utilisant les mots indigènes убоства (*ubostva*) pour 'prolétariat' et перагародка (*peraharodka*) pour 'barricade', ce texte devient une caricature contre-révolutionnaire de l'héroïsme du prolétariat, même s'il n'y a pas de signe explicite de moquerie. Branštejn écrit :

> «Voilà qui est nouveau dans notre lutte. Nous allons maintenant non seulement faire barrage à la propagande des idées contre-révolutionnaires, mais encore à leur expression linguistique contre-révolutionnaire, en gardant à l'esprit l'unité de la forme et du contenu». (Branštejn, 1934, p. 78)

Ainsi, par le procédé sémiotique de l'iconisation, l'utilisation de formes de langue internationales «révolutionnaires», identiques à celles qui étaient déjà en usage en russe, était présentée dans le nouveau discours stalinien sur la langue comme la marque d'une conscience de classe prolétarienne et de véritables convictions internationalistes.

3.3 LE PURISME ANTI-POLONAIS

Une des conséquences de l'idéologie stalinienne de la langue standard, dans laquelle la convergence avec les modèles linguistiques russes, y compris les types d'emprunts aux langues occidentales, était iconisée comme un signe de l'unité politique et idéologique croissante des peuples de l'Union Soviétique, fut une orientation puriste très marquée envers les polonismes en biélorussien standard. A mesure que s'accroissaient les attaques contre la «Pologne fasciste» dans le discours politique soviétique dans les années 1930, l'existence de «polonismes», réels ou imaginaires, en biélorussien standard en venait à être une question de plus en plus politique, sur le même plan que les activités subversives provenant de l'autre côté de la frontière occidentale de la RSSB. En 1930, dans un projet de résolution du Comité Central du PCB sur les questions de linguistique, l'usage d'em-

prunts polonais, très courant à l'époque dans la presse biélorussienne soviétique et même dans les documents du Parti, fut jugé indésirable, comme «le reflet d'une orientation politique vers l'Occident capitaliste, vers Varsovie la blanche, à l'opposé de Moscou la rouge». En d'autres termes, «la lutte contre les russismes et les internationalismes est dans son essence une lutte contre les soviétismes»[1]. La campagne contre les polonismes refaisait régulièrement surface tout au long des années 1930, à chaque fois que resurgissait la question du prétendu sabotage linguistique des Nationaux Démocrates. Et pourtant, même à la fin des années 1930, des signes montraient que les autorités centrales à Moscou n'étaient pas encore satisfaites des résultats de la campagne de purification. Le 11 mai 1938, la *Pravda* publia un article qui se plaignait que la langue biélorussienne était encore «souillée par toutes sortes de polonismes»[2]. Suite à une décision du Conseil des Commissaires du Peuple en septembre 1938, on créa un groupe spécial de recherches au secteur des langues slaves à l'Institut marriste du langage et de la pensée à Leningrad, pour travailler sur le thème «Les polonismes en ukrainien et en biélorussien et la lutte à leur encontre»[3].

3.3. LA REFORME ORTHOGRAPHIQUE DE 1933 DANS LE DISCOURS STALINIEN SUR LA LANGUE

La nouvelle approche de la planification linguistique en RSSB trouva son reflet le plus marquant dans la réforme de l'orthographe décrétée par le Conseil des Commissaires du Peuple en août 1933. Après la Conférence académique de 1926, on avait créé une Commission orthographique ayant pour but de faire des propositions pour une réforme orthographique fondée sur les recommandations de cette conférence. Le projet de réforme, qui retenait de nombreux aspects du système originel de Taraškevič, fut publié en 1930, mais fut très vite banni, du fait que la plupart de ses auteurs avaient été victimes des répressions en liaison avec la campagne contre les «Nationaux Démocrates». La tâche de réformer le biélorussien standard fut désormais confiée aux quelques scientifiques restants à l'Institut de linguistique de l'Académie des sciences de la RSSB, qui présentèrent effectivement une nouvelle version en 1933. La nouvelle version de la réforme fut elle-même soumise à des modifications, à la suite de discussions organisées par le Commissariat du Peuple à l'instruction et à des réunions de travailleurs pédagogiques. Ces nouveaux changements, qui concernaient un

[1] Zaprudski, 1997a, p. 2.

[2] Vakar, 1956, p. 153.

[3] Zaprudski, 1997a, p. 2.

certain nombre de formes grammaticales, allaient beaucoup plus loin que ce qui avait été envisagé dans l'une comme l'autre des propositions originelles. C'est sur cette version révisée que s'appuya le décret du Conseil des Commissaires du Peuple de la RSSB.

Dans son décret sur l'orthographe du biélorussien, le Conseil des Commissaires du Peuple faisait état du fait que les activités de planification linguistique dans les années 1920 avaient été fondamentalement subversives, et appelait à une action décisive pour en rectifier les conséquences :

> «Le National Démocratisme biélorussien, poursuivant ses objectifs bourgeois et contre-révolutionnaires, a mené des activités subversives, destructrices, tant sur le front économique que culturel, y compris dans le domaine de la langue, de la terminologie et de l'orthographe. Le National Démocratisme a tenté par tous les moyens de séparer le biélorussien 'littéraire' de la langue des larges masses ouvrières biélorusses, a créé une barrière artificielle entre le biélorussien et le russe, et a souillé le biélorussien avec des archaïsmes médiévaux et des vulgarismes bourgeois». (*Ab zmenax*, 1933)

En conséquence, les changements étaient adoptés

> «dans le but de débarrasser l'orthographe biélorussienne des influences et distorsions national-démocratiques, de faciliter l'apprentissage du biélorussien par les larges masses travailleuses, de libérer l'école d'un travail improductif dans l'étude de l'orthographe biélorussienne, de développer la culture de la langue biélorussienne et la subordination complète de l'orthographe biélorussienne aux tâches de l'éducation des masses laborieuses dans l'esprit de l'internationalisme prolétarien». (*Ab zmenax*, 1933)

Il n'est pas sans intérêt que des phrases entières des paragraphes introductifs au Décret (par exemple, «faciliter l'apprentissage de la langue par les larges masses travailleuses, libérer l'école d'un travail improductif») aient été empruntées au Décret de 1918 sur la réforme orthographique du russe. Cette évocation de la réforme russe n'était sans doute pas une coïncidence, les tenants de la nouvelle orthographe du biélorussien faisant des comparaisons explicites avec l'entreprise des réformateurs russes de 1918, en présentant leurs adversaires, aussi bien à l'intérieur de la Biélorussie que dans l'émigration, comme les équivalents biélorusses des émigrés russes-blancs tels que Volkonskij.

Si certains aspects de la réforme ne faisaient que reprendre les propositions antérieures avancées par Nekraševič et ses collègues dans les années 1920, une tendance se faisait jour de façon nette : pour une large part, seuls les changements qui rapprochaient du russe le biélorussien écrit furent adoptés. De plus, la réforme introduisait un nouveau principe idéologique dans l'orthographe et la grammaire. Les versions antérieures de la réforme avaient adopté les propositions de Nekraševič visant à une repré-

sentation orthographique conséquente du phénomène de l'*akanne*[1] dans tous les mots, y compris le lexique international; la justification était l'idée populiste que la façon dont s'écrivaient ces emprunts dans la langue source n'était pas pertinente lorsqu'il s'agissait de parvenir à lire et écrire en biélorussien. Or la réforme de 1933 introduisait une importante exception à ce principe : ce qu'on appelait les «mots révolutionnaires internationaux», comme рэволюцыя (*revoljucyja*), совет (*sovet*) et большэвік (*bol'ševik*) devaient être exemptés de la règle générale de l'*akanne* orthographique[2].

On invoquait également le principe du «sens social» pour certains autres changements, non orthographiques, annoncés dans le Décret. Par exemple, le Conseil des Commissaires du Peuple préconisait l'introduction du participe présent actif, précédemment évité par les planificateurs de langue à cause de son absence dans les dialectes contemporains; ces formes devaient être utilisées avant tout dans des contextes où il y avait un «sens social», par exemple : пануючы клас (*panujučy klas*) 'classe dirigeante', en contraste avec la construction relative кляса, якая пануе (*kljasa, jakaja panuje*) 'la classe qui dirige' (*Ab zmenax*, 1933).

En décembre 1933, l'Académie des sciences de Biélorussie et l'Union des écrivains de la RSSB organisèrent une réunion dont le but était de mettre en lumière la portée idéologique de la réforme orthographique et de montrer le large soutien que lui apportaient les écrivains et l'intelligentsia biélorusses progressistes. Le ton de la réunion fut donné par l'écrivain communiste Andrej Aleksandrovič[3], personnage pittoresque mais impitoyable, l'un des fondateurs de l'Union des écrivains de la RSSB et depuis juillet 1933 Secrétaire de l'Institut de linguistique. Dans ses remarques introductives, Aleksandrovič faisait les références obligées à la langue en

---

[1] «*akanne*» : prononciation en [a] d'un [o] étymologique inaccentué, trait typique du biélorusse [*NdT*].

[2] Le fondement idéologique de cette innovation se trouve dans l'un des derniers travaux de Marr, un article inachevé sur l'orthographe des langues slaves de l'URSS, publié de façon posthume dans *Jazyk i myšlenie* en 1935. Dans cet article, Marr parle des mérites du «système graphique du russe, qui fournit, grâce à son idéologie exprimée dans des combinaisons de sons, un large accès au monde réel de la construction du socialisme et à la pratique et à la théorie de Lénine et Staline» (Marr, 1935, p. 8). Comparant la représentation orthographique de l'*akanne* avec son absence dans l'orthographe du russe standard, Marr affirme que «l'écriture russe, par l'absence de précision schématique dans la correspondance entre les lettres et les sons, en vient à correspondre de façon plus adéquate à la réalité» (Marr, 1935, p. 1).

[3] Aleksandrovič, comme bien d'autres qui avaient mené la campagne contre les «Nationaux Démocrates» au début des années 1930, fut lui-même balayé par la grande purge de 1937 et emprisonné jusqu'en 1956.

tant qu'«instrument puissant de la lutte des classes» et soulignait la gravité de la situation linguistique de la RSSB avant la déroute des «Nationaux Démocrates» et l'adoption des nouvelles règles orthographiques :

> «Le sabotage national démocrate s'est manifesté avec une vigueur toute particulière sur le front linguistique. C'est sur ce front que la contre-révolution biélorusse a déployé l'essentiel de ses forces, et les institutions linguistiques ont été en fait les citadelles principales de l'activité contre-révolutionnaire». (Aleksandrovič, 1934, p. 16)

S'appropriant le discours populiste sur la langue standard qui avait été caractéristique de Ljosik et des autres planificateurs de langue des années 1920, Aleksandrovič affirmait que les réformes élargissaient la base dialectale de la langue 'littéraire' et donnaient plus de portée à un matériau provenant de différents dialectes géographiques et sociaux :

> «Grâce à la juste politique de notre Parti, les ouvriers de toutes les régions de notre république ont été amenés à la vie socio-politique et à un grand travail créatif. Ils enrichissent le biélorussien avec de nouveaux trésors lexicaux. Au lieu de la dominance exclusive des formes des régions de Minsk et de Vilna [Vilnius], comme c'était le cas jusqu'à une date récente, les nouvelles formes progressistes des dialectes des ouvriers de tous les coins de la RSSB affluent dans la langue moderne». (Aleksandrovič, 1934, p. 23-24)

De même, l'écrivain Mixas' Zarecki présentait la réforme en termes ouvertement populistes, utilisant la rhétorique anti-intellectuelle de la révolution culturelle stalinienne. La mise en forme de la langue biélorussienne standard ne serait plus le domaine réservé d'intellectuels travaillant dans un environnement académique clos, mais serait entre les mains des masses :

> «Un autre trait doit caractériser notre travail sur la langue : son caractère profondément démocratique, qui n'est possible que dans les conditions de l'Etat soviétique. Au lieu des philosophailleries de cabinet, étroitement dépendantes de l'esprit de caste, il y aura une large inclusion dans ce processus des forces culturelles et sociales du pays, de tous les travailleurs». (Zarecki, 1934, p. 47)

Ces déclarations rappellent de façon frappante les formules employées par les membres radicaux du *Jazykfront* [Front linguistique] Ustinov et Danilov, directeurs du Comité de la réforme de l'orthographe près du Narkompros de Russie au début des années 1930, qui affirmaient qu'ils étaient en train de proposer une approche entièrement nouvelle, révolutionnaire, de la réforme orthographique du russe, supposée inclure dans ce

processus les plus larges couches de la société soviétique par la consultation démocratique et la critique[1].

3.4. LA CAMPAGNE POUR LA «CULTURE DE LA LANGUE» EN BIELORUSSIE

Malgré cette rhétorique populiste, peu de temps après la réforme orthographique fut introduit un élément nouveau, anti-populiste dans le discours sur le biélorussien standard, reflet direct de la nouvelle campagne pour la «culture de la langue russe» menée par Gor'kij. La nouvelle ligne prônée par Gor'kij dans son article de mars 1934 «Sur la langue» dans la *Pravda* fut discutée et appliquée au contexte biélorusse dans une série de publications de l'Académie des sciences biélorusse qui parurent dans le courant de l'année. Mais si la campagne pour la «culture de la langue russe» était essentiellement un mouvement conservateur, qui s'efforçait de restaurer l'autorité de la langue des classiques du XIXème siècle, raffermie et modernisée par la nouvelle terminologie révolutionnaire, la campagne pour la «culture de la langue biélorussienne» était plus ambiguë dans ses motivations. On trouve néanmoins un transfert quasi complet au contexte biélorusse des discours stigmatisant les «régionalismes», les «vulgarismes», les «simplifications outrancières» et la «popularisation étroite» du travail des écrivains russes.

Dans son livre de 1934 *Pis'mennik i mova* [L'écrivain et la langue], Andrej Aleksandrovič insistait sur le fait que les commentaires de Gorki ne s'appliquaient pas seulement au russe et à la littérature russe :

> «La question de la qualité de la langue de l'œuvre littéraire soulevée par A.M. Gorki acquiert une signification politique d'une portée exceptionnelle pour les langues de tous les peuples de l'URSS.
> En Biélorussie soviétique, la lutte pour purifier la langue des influences de classe nocives, des démocratismes nationaux, des archaïsmes des mots nationalistes créés artificiellement, est devenue particulièrement vive en relation avec le décret historique du Conseil des Commissaires du Peuple de la RSSB sur la réforme de l'orthographe biélorussienne». (Aleksandrovič, 1934b, p. 5)

Pourtant, la lutte contre les influences nationales démocrates sur la langue n'était que la première étape :

> «Les questions posées par A.M. Gorki représentent une seconde étape, supérieure, à laquelle nous devons participer activement, c'est maintenant un pas en avant vers une nouvelle qualité dans la lutte pour une culture socialiste». (Aleksandrovič, 1934b, p. 5)

---

[1] Smith, 1998, p. 107.

Il continuait en disant :

> «Pour une langue 'littéraire' unifiée de haute qualité, contre la pourriture verbale des fermiers dépenaillés et provinciaux, contre l'inclusion automatique, acritique des dialectalismes, c'est sous ce signe que tout travail sur le perfectionnement de notre langue devrait se dérouler, sans oublier que la langue pour nous n'est pas une fin en soi, elle n'est qu'un moyen de lutter pour réaliser les tâches qui sont assignées par le programme du Parti, et qui sont avec toute la précision voulue exposées dans les œuvres de Lénine et de Staline». (Aleksandrovič, 1934b, p. 6)

Comme le dit Gorham (2000, p, 153), la campagne contre la voix de la campagne dans la langue littéraire en Russie soviétique «doit être comprise comme une forme de purge symbolique qui a coïncidé avec la politique et la pratique la plus pernicieuse de collectivisation entreprises sous Staline, tout en lui fournissant un important support symbolique». Mais dans le contexte biélorusse, le rejet de la langue de la paysannerie était dangereusement proche du rejet de la langue biélorussienne elle-même. Une fois encore, dans la campagne pour la «culture de la langue» en RSSB, on observe une récursivité fractale à l'œuvre dans le discours sur la langue, créant un nouveau réseau d'opposition à l'intérieur du biélorussien, prenant pour modèle l'idéologie de la langue russe standard.

Comme dans le cadre de la campagne pour la culture de la langue russe, le besoin s'est fait sentir d'un nouveau type de dictionnaire biélorussien, qui codifie une langue 'littéraire' unifiée «moderne» et qui soit dénué de régionalismes et d'expressions familières. Dans la nouvelle conception de la langue standard, l'un des travaux les plus importants de la lexicographie biélorussienne soviétique des années 1920, le dictionnaire russe-biélorussien de Bajkoŭ & Nekraševič (1928), était non seulement devenu inacceptable, puisqu'il avait été composé par des «ennemis du peuple», mais encore parce qu'il comportait un grand nombre de synonymes pour chaque mot russe. Or chaque mot russe ne devait avoir, dans l'idéal, qu'un seul équivalent biélorussien. La profusion de synonymes, empruntés à différentes sources dialectales, était un obstacle à la création d'une monoculture linguistique suivant le modèle du russe soviétisé. Un tel dictionnaire, qui, dans la tradition de Dal', reflétait une conception large de la langue nationale, non restreinte uniquement à l'usage 'littéraire', ne pouvait plus être toléré dans la nouvelle situation des années 1930.

Dans la lignée de son Décret sur la réforme orthographique, en 1933 le Conseil des Commissaires du Peuple de Biélorussie avait appelé à l'accélération du travail en cours pour remplacer de façon convenable le dictionnaire de Bajkoŭ & Nekraševič. Or la variante qui vit le jour en 1934 s'avéra insatisfaisante, en butte à des accusations d'usage excessif de polonismes et de tendance à la «popularisation facile». La direction du dictionnaire fut

alors confiée à Andrej Aleksandrovič, et en 1937 le nouveau dictionnaire fut finalement publié. Ce dictionnaire, qui est devenu célèbre auprès des linguistes biélorusses contemporains pour son haut degré de russification de la partie biélorussienne, fut lui-même très vite retiré de l'usage à la suite de l'arrestation d'Aleksandrovič en 1937. Comme le note Zaprudski[1], le degré d'influence russe dans le dictionnaire d'Aleksandrovič peut ne pas avoir été dicté uniquement par les conceptions marristes sur l'hybridation des langues, mais aussi, à un niveau plus pratique, par le public auquel il s'adressait : le Parti, le Komsomol, les militants des usines et des fermes collectives. En fait, ce dictionnaire pourrait être un reflet fidèle des préférences linguistiques de cette partie très russifiée de la population biélorussienne.

En dépit de l'accent mis de plus en plus sur la nécessité de purger la langue standard de tous les traits qui pouvaient encore faire apparaître sa différence avec le russe, un certain nombre d'écrivains biélorussiens de premier rang, comme Kandrat Krapiva, Jakub Kolas et Mixas' Zarecki attirèrent ouvertement l'attention sur le danger que cette campagne pourrait être exploitée par ceux qui désiraient se débarrasser du biélorussien en tant que tel. Krapiva, par exemple, notait :

> «En combattant dans le domaine de la langue contre le National Démocratisme, qui, à l'heure actuelle, est le danger principal dans les conditions de la Biélorussie soviétique, il ne faut pas affaiblir notre lutte contre le chauvinisme de grande puissance, qui va certainement tenter de prendre sa revanche, à partir de la conclusion que le Décret sur la simplification de l'orthographe du biélorussien lui donnait le droit de se montrer à découvert et d'agir sans contrainte. Il faut combattre toutes les manifestations de vulgarisation, tous les 'théoriciens' qui essaient de montrer que le temps est venu d'abandonner le développement du biélorussien et de passer à une langue internationale. Nous devons leur rappeler fermement que nous n'arriverons à une culture qui soit internationale à la fois dans le contenu et la forme que par le complet développement de cultures nationales par la forme et socialistes par le contenu». (Krapiva, 1934, p. 51)

Les critiques de la réforme de 1933 et la nouvelle orientation de la planification linguistique en RSSB à partir des années 1930 ont la plupart du temps affirmé que le véritable motif de ces réformes était de saper les bases du biélorussien en tant que tel et de faciliter son rapprochement avec le russe. Le fait que la plupart des travaux sur la terminologie scientifique et technique en biélorussien se soient arrêtés au début des années 1930 fait penser que les dirigeants soviétiques avaient effectivement l'intention de ne pas développer l'usage de cette langue hors du cadre de l'enseignement

[1] Zaprudski, 1997b, p. 5.

primaire et des formes les plus élémentaires de la vie culturelle. Mais, au moins formellement, la politique de biélorussianisation commençait à porter ses fruits : à la fin des années 1930, le nombre de livres publiés en biélorussien (si l'on tient compte des travaux en géologie, physique et autres sujets en dehors des sciences humaines) en RSSB était sept fois supérieur au nombre de publications en 1928, il y avait 149 journaux en biélorussien et seulement 48 en russe, et un nombre insignifiant en yiddish et en polonais.

Plus encore, même dans les années 1930, les arguments de proximité linguistique avancés par le régime tsariste pour justifier la domination linguistique, politique et culturelle des territoires biélorusses ne furent pas repris dans les déclaration soviétiques officielles. Les commentateurs soviétiques de la question biélorussienne (et ukrainienne) à cette époque faisaient scrupuleusement attention à souligner l'autonomie de ces langues par rapport au russe. Si la nécessité d'une union politique et culturelle étroite avec le prolétariat russe était mise en avant, cette union ne reposait pas essentiellement sur des origines ethnolinguistiques communes, mais plutôt sur la conscience prolétarienne partagée par les peuples de l'Union Soviétique; de ce point de vue, la base des relations fraternelles entre le prolétariat biélorusse et le prolétariat russe n'avait rien de différent des liens qui unissaient le prolétariat biélorusse aux prolétariats azéri, géorgien ou ouzbek. Le fait que les marristes déniaient l'existence d'une ancienne langue slave orientale commune (le «vieux-russe»), et encore plus celle d'un slave commun, procurait encore aux planificateurs de la langue biélorussienne certaines munitions idéologiques dans leur combat contre la russification linguistique dans les années 1930[1]. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale, avec la réhabilitation graduelle de certains aspects du nationalisme russe d'Etat, et surtout après 1950, avec la dénonciation du marrisme et la restauration du paradigme génétique en linguistique, que les origines ethnolinguistiques communes des Biélorussiens et des Russes revinrent au premier plan dans le discours officiel sur les relations linguistiques, culturelles et politiques entre les Biélorussiens et les Russes.

[1] Voir, par exemple, l'introduction de la grammaire biélorusse de Lomtev (Lamcjoŭ, 1935), qui suivait la ligne marriste au sujet de la «fiction» d'une langue slave orientale unique («vieux-russe») comme source du russe, de l'ukrainien et du biélorusse modernes.

CONCLUSION

Malgré de considérables différences dans les convictions politiques et les systèmes de loyauté des «Nationaux Démocrates» biélorusses et de leurs adversaires staliniens, on peut déceler de nombreux traits idéologiques communs dans leur discours sur la langue. L'un des traits les plus fondamentaux est sans doute l'idée qu'une langue distincte est l'attribut essentiel de la nation et l'expression fondamentale de sa culture. Ainsi, bien que les discours sur la langue dans les années 1930 donnassent la prééminence à une conception de la langue comme essentiellement phénomène de classe, appartenant à la superstructure, les porte-parole de la nouvelle politique linguistique stalinienne en RSSB n'ont à aucun moment remis ouvertement en question l'idée de base que chacune des nations socialistes de l'Union Soviétique devait avoir sa propre langue nationale, ou que la langue était l'expression primordiale de sa distinctivité nationale. Les formes idéalisées des langues nationales d'Union Soviétique étaient supposées avoir de nombreux traits communs grâce à leur base sociale et idéologique unifiée, mais elles étaient toujours, du moins à cette étape historique, des langues distinctes.

Un autre parallélisme frappant entre les discours des planificateurs de langue «nationaux démocrates» en RSSB dans les années 1920 et ceux de leurs successeurs staliniens dans les années 1930 est l'usage fréquent d'arguments ressortant de ce que j'ai appelé le «populisme linguistique». Les deux parties affirmaient que les variétés standard qu'elles s'efforçaient de créer étaient fondamentalement «démocrates», anti-élitistes, reflétant la langue populaire des masses laborieuses biélorusses. Dans la pratique, cependant, au moins dans leurs formes extrêmes, ces visions concurrentes du biélorussien standard effaçaient des portions entières du champ sociolinguistique de leurs représentations de «la langue». Les «Nationaux Démocrates» avaient tendance à minimiser l'apport à la langue standard naissante de la classe ouvrière urbaine russifiée ou en cours de l'être et de l'appareil du Parti, sans parler des dialectes ruraux de la partie orientale de la RSSB, relativement plus russifiées. Les staliniens, au contraire, minimisaient l'apport des variétés rurales plus traditionnelles, associées à ce qu'ils considéraient comme des régions et des communautés moins «progressistes», et rabaissaient l'importance des dialectes biélorussiens du sud-ouest, qui se trouvaient à l'époque de l'autre côté de la frontière occidentale de la RSSB, en territoire polonais. L'intérêt des staliniens pour les dialectes de l'intérieur de la RSSB, et en particulier dans ses régions orientales, était bien sûr conforme au programme stalinien de «construction du socialisme dans un seul pays»; la création d'un biélorussien standard unifié qui serait également acceptable pour les locuteurs de la partie occidentale et de la partie orientale du territoire biélorussophone, en vue de leur éventuelle

réunification politique, n'était plus une priorité[1]. De plus, l'élision discursive des pratiques linguistiques des communautés rurales traditionnelles chez les staliniens biélorusses était conforme à leur programme idéologique de «liquidation de la différence entre la ville et la campagne», processus dans lequel c'est le prolétariat urbain qui devait jouer le rôle de dirigeant. L'abandon de la «voix rurale» dans la construction du biélorussien standard en RSSB dans les années 1930 était ainsi une suite logique de la politique de collectivisation forcée et de la destruction massive des pratiques culturelles rurales.

La langue, pour les dirigeants bolcheviks, était un élément clé de la construction d'un nouvel ordre social. Comme les révolutionnaires français, ils ont peut-être surestimé leur capacité à modifier la conscience par l'imposition d'une nouvelle langue révolutionnaire, mais cette croyance a été un trait constant du discours soviétique sur la langue et elle a eu une influence profonde sur la planification linguistique aussi bien en Russie soviétique que dans les autres républiques nationales. Ainsi en RSSB, le discours des «Nationaux Démocrates» des années 1920, comme celui des planificateurs de langue staliniens des années 1930, repose sur la conviction que la langue forme la conscience, et qu'en manipulant les formes de la langue on peut provoquer des changements dans la réalité sociale. Pour les nationalistes, purger le biélorussien de ses éléments étrangers (avant tout, russes et polonais) était supposé rehausser l'image que les Biélorussiens se faisaient d'eux-mêmes et les rendre moins dépendants, politiquement et culturellement, des Russes et des Polonais. Pour les staliniens, promouvoir le rapprochement linguistique avec le russe éliminerait «l'esprit national étroit», facilitant par là même l'intégration des Biélorussiens dans un Etat soviétique centralisé, culturellement et politiquement monolithique.

Il a souvent été affirmé par les critiques de la politique linguistique soviétique dans la RSS de Biélorussie et les autres républiques que l'idéologie marxiste-léniniste fut essentiellement un rideau de fumée masquant un programme de russification. Pourtant, alors que de très nombreux indices tendent à prouver que le régime soviétique a entrepris une politique de russification agressive dans les trente dernières années de son existence, comme le note I. Kreindler (1982), dans les années 1930, malgré de sévères échecs pour les langues non russes, le cadre général de la politique linguistique léniniste restait intact. L'enjeu principal de la politique de Moscou à l'époque, orientée vers le but énoncé par Staline de «construire le socialisme dans un seul pays», était de rétablir à l'intérieur de l'Union Soviétique une claire hiérarchie linguistique avec le russe comme langue d'Etat

[1] Bien sûr, après l'annexion des territoires biélorusses occidentaux à l'issue de la seconde guerre mondiale, cette assertion sera réévaluée.

dominante et unifiante. D'un autre côté, une très large proportion de russophones parmi l'élite sociale de toutes les républiques de l'Union (hauts fonctionnaires du Parti et du gouvernement, directeurs d'entreprises, techniciens et travailleurs du secteur tertiaire) voyait dans le nouveau prestige du russe comme langue jouissant de la plus haute autorité dans l'Etat une possibilité de revendiquer le monolinguisme russe comme norme. Les comportements de cette partie de la population eurent sans aucun doute un impact important sur la façon dont la «soviétisation» fut menée dans le domaine des langues dans les années 1930.

Plus tard, cependant, ce ne fut pas le débat académique ouvert ou la discussion publique mais la force brute, l'intimidation et l'arbitraire administratif qui furent à l'ordre du jour dans la lutte pour la langue dans la Biélorussie soviétique des années 1930. Le naufrage de la politique de biélorussianisation est moins le fait de ses contradictions internes que la conséquence de la collectivisation et des arrestations massives, des emprisonnements, voire de l'exécution des intellectuels et des hommes politiques qui avaient participé à sa formulation et à sa mise en œuvre.

(traduit de l'anglais par Patrick Sériot)

© Curt Woolhiser

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— *Ab zmenax* (1933) : «Ab zmenax i spraščenni belaruskaha pravapisu», *Zvjazda*, 28 juin. [Sur les modifications et la simplification de l'orthographe biélorussienne]

— ADAMOVICH, Anthony (1958) : *Opposition to Sovietization in Belorussian Literature (1917-1957)*, New York : Scarecrow Press.

— ALEKSANDROVIČ, A. (éd.) (1934a) : *Pis'menniki BSSR ab reforme pravapisa belaruskaj movy*, Minsk : Vydavectva BAN. [Les écrivains de la RSSB sur la réforme de l'orthographe biélorussienne]

— — (1934b) : *Pis'mennik i mova.* Minsk : Vydavectva BAN. [L'écrivain et la langue]

— BOURDIEU, Pierre (1982) : «La production et la reproduction de la langue légitime», in P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire: l'économie des échanges linguistiques*, Paris : Librairie Arthème Fayard, p. 23-58.

— BRANŠTEJN, Ja. (1934) : «Uzmocnim svaju pil'nasc'», in Aleksandrovič (éd.) (1934a), p. 77-80. [Renforçons notre vigilance]

— ECKERT, Penelope (1983) : «The Paradox of National Language Movements», *Journal of Multilingual and Multicultural Development* 4 (4), p. 289-300.
— GORHAM, Michael S. (2000) : «Mastering the Perverse : State Building and Language 'Purification' in Early Soviet Russia», *Slavic Review* 58 (1), p. 133-153.
— HARBINSKI, Jury (1998) : *Belaruskaja dumka XX stahoddzja. Filasofija, relihija, kul'tura (Antolohija)*, Varsovie : Instytut Slawistyki PAN. [La pensée biélorussienne au XXème siècle. Philosophie, religion, culture (Anthologie)]
— IRVINE, Judith & GAL, Susan (2000) : «Language Ideology and Linguistic Differentiation», in Paul Kroskrity (ed.), *Regimes of Language: Ideologies, Polities, and Identities*, Santa Fe, New Mexico : School of American Research Press, p. 35-83.
— JURHILEVIČ, P. (1934) : «Moŭnyja teoryi i praktyka kontrrevoljucyjnyx lideraŭ 'Uzvyšša'», in Aleksandrovič (éd.), 1934b, p. 94-106. [Théories et pratiques linguistiques des leaders contre-révolutionnaires de l'"Excelsior"]
— KNORYN, Vilhel'm (1928) : «Ab rašajučyx 'drobjazax' u vjalikim pytanni (da pytannja ab palitycy belarusizacyi)», *As'veta* 3, p. 3-12. [A propos de 'bagatelles' décisives dans une grande question (la question de la politique de biélorussianisation)]
— KRAPIVA, Kandrat (1934) : «Zmahanne dvux sistem», in Aleksandrovič (ed.) (1934a), p. 48-52. [Le choc de deux systèmes]
— KREINDLER, Isabelle (1982). «The changing status of Russian in the Soviet Union», *International Journal of the Sociology of Language* 33 (1982), p. 7-39.
— LAMCJOU [Lomtev], T. P. (1935) : *Belaruskaja hramatyka*, Minsk : Vydavectva Belaruskaj Akademii Navuk. [Grammaire biélorussienne]
— LASTOUSKI, Vaclaŭ (1924). *Rasijska-kryŭski (belaruski) sloŭnik.* Kaunas : A. Bako spaustuve. [Dictionnaire russe-kryvien (biélorussien)]
— LJOSIK, Jazep (1926) : *Hramatyka belaruskae movy. Fonetyka.* Minsk : BDV. [Grammaire du biélorussien. Phonétique]
—— (1917/1994) : «Hramatyka i rodnaja mova», *Vol'naja Belarus'* 17, 30 August, repris dans Jazep Ljosik, *Tvory.* Minsk : Mastackaja litaratura, 1994, p. 188-194. [Grammaire et langue maternelle]
— LUBACHKO, Ivan (1972) : *Belorussia under Soviet Rule 1917-1957.* Lexington, Kentucky : The University Press of Kentucky.
— MARR, Nikolaj (1935) : «Problema pis'ma trex slavjanskix jazykov SSSR», *Jazyk i myšlenie* III-IV (Moscow-Leningrad: AN SSSR), p. 7-11. [Le problème de l'écriture des trois langues slaves de l'URSS]

— MILROY, James (2001) : «Language ideologies and the consequences of standardization», *Journal of Sociolinguistics* 5 (4), p. 530-555.
— *NARB* F. 4 p. (1923). Compte-rendu sténographié sur les débats de la 12ème Conférence pan-biélorussienne du Parti sur la langue biélorussiene et son rôle dans la société. Archives nationales de la République de Belarus. Repris dans Platonaŭ & Korčuk, p. 47-58.
— NEKRAŠEVIČ S. & IHNATOUSKI U. (éds.) (1927) : *Pracy akademičnae kanferencyi pa reforme belaruskaha pravapisu i azbuki.* Minsk : Instytut belaruskaj kul'tury. [Travaux de la conférence académique sur la réforme de l'orthographe et de l'alphabet biélorussiens]
— *O vzaimosvjazi* (1918) : «O vzaimosvjazi nacional'no-gosudarstvennogo stroitel'stva s kul'turnym (compte-rendu de la conférence de décembre 1918 des représentants des sections biélorussiennes du PCR(b))», in Harbinski (ed.), p. 251-256. [Sur les liens réciproques entre l'édification étatico-nationale et l'édification culturelle]
— PLATONAŬ, R. P. and U. K. KORČUK (eds) (2001). *Belarusizacija 20-yja hady. Dakumenty i materyjaly*, Minsk : Belaruski dzjaržaŭny universitet. [La biélorussianisation : documents et matériaux]
— SHEVELOV, George (1989) : *The Ukrainian Language in the First Half of the Twentieth Century (1900-1941)*, Cambridge, MA : Harvard Ukrainian Research Institute/Harvard University Press.
— SMITH, Michael G. (1998). *Language and Power in the Creation of the USSR, 1917-1953*, Berlin : Mouton de Gruyter.
— STALIN, I. V. (1921/1952) : «Doklad ob očerednyx zadačax Partii v nacional'nom voprose (prononcé au 10ème Congrès du PCR(b)), in *Sočinenija*. Vol. 5, p. 33-49, Moscou : Gosudarstvennoe izdatel'stvo političeskoj literatury. [Rapport sur les tâches du Parti dans la question nationale]
— VAN DIJK, Teun A. (1997) : «Discourse as Interaction in Society», in Teun A. van Dijk (éd.) *Discourse as Social Interaction (Discouse Studies : A Multidisciplinary Introduction, Vol. 2)*, London: SAGE Publications, p. 1-37.
— *Tezisy* (1921) : *Tezisy 'Belaruskae nacyjanal'nae pytanne i Kamunistyčnaja partyja'*, repris dans Platonaŭ & Korčuk (eds.), p. 40-45. [Thèses sur 'La question nationale biélorusse et le Parti communiste]
— VAKAR, Nicholas (1956) : *Belorussia: The Making of a Nation*, Cambridge, MA : Harvard University Press.
— VOL'FSON, S. (1930) : «Jazyk i klassovaja bor'ba», *VARNITSO*, 5, p. 10-20. [La langue et la lutte des classes]
— WEXLER, Paul (1974) : *Purism and Language : A Study in Modern Ukrainian and Belorussian Nationalism (1840-1967)*, Bloomington, Indiana : Indiana University Press.

— WOOLARD, Kathryn (1988) : «Language convergence and language death as social processes», in Dorian, N. C. (ed.) *Investigating Obsolescence : Studies in Language Contraction and Death*, Cambridge : Cambridge University Press, p. 355-367.
— WOOLARD, Kathryn & SCHIEFFELIN, Bambi (1994) : «Language Ideology», *Annual Review of Anthropology*, 23, p. 55-82.
— XAREVIČ, M. (1927) : «Belaruskaja mova jak sacyjalna-kul'turny razdražal'nik», *Polymia* 1, p. 141-54. [La langue biélorussienne comme stimulant socio-culturel]
— ZAPRUDSKI, Sjarhej (1997a) : «Palanizmy ŭ belaruskim litaraturnym uzuse 20-30-yx hadoŭ XX stahoddzja», Article non publié, présenté à la IVème conférence internationale : Belaruska-ruska-pol'skaja supastaŭljal'nae movaznaŭstva, Vicebsk, 22-24 avril 1997. [Les polonismes dans l'usage biélorussien 'littéraire' des années 1920-1930]
—— (1997b) : «Da peradhistoryi 'Ruska-belaruskaha sloŭnika pad redakcyjaj A. Aleksandroviča», Article non publié, présenté à la conférence 'Sučasnyja prablemy leksikahrafii.' Hrodna, 27-28 May, 1997. [Sur la préhistoire du 'Dictionnaire russe-biélorussien' édité par A. Aleksandrovič]
— ZARECKI, Mixas' (1934) : «Mova — zbroja klasavaj barac'by», in Aleksandrovič (éd.) (1934a), p. 45-48. [La langue, une arme de la lutte des classes]

Cahiers de l'ILSL, N°14, 2003, pp. 339-353

Mikhaïl Bakhtine et le Formalisme russe : une reconsidération de la théorie du discours romanesque

Karine ZBINDEN
Université de Sheffield

INTRODUCTION

Si Bakhtine n'a guère de mots tendres à égard du courant littéraire en opposition duquel il formule sa propre conception de la littérature et du roman dans les années 20 et 30, il est légitime de remettre en question l'imperméabilité de sa propre pensée à toute influence formaliste. En fait, le formalisme russe, plus utile en tant que «bon ennemi» qu'en tant que «mauvais allié» selon le jugement de Pavel Medvedev, entretient une relation autrement plus complexe qu'il n'est coutumier de l'admettre dans les études bakhtiniennes avec la notion de «discours romanesque» que Bakhtine développera dans ses essais sur le roman. Le présent article propose d'explorer cette connexion à l'aide (principalement) de deux textes de Bakhtine : «Le Problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire» écrit en 1924 et «Du discours romanesque» écrit au début de la décennie suivante.[1] Cette approche permettra de confronter certaines des critiques que Bakhtine formule à l'égard du formalisme dans les années 20 à ses propres réflexions sur le roman dans les années 30. Il ne s'agira pas de comparer la conception que Bakhtine a du formalisme russe (qui ne rend guère justice à la diversité et à l'évolution du mouvement) aux textes formalistes eux-mêmes mais au contraire de clarifier sa relation avec

1 Bakhtine, 1978a (orig. : 1975a) et 1978b (orig. : 1975b).

le formalisme à l'intérieur même de sa pensée.[1] Toutefois, la conception du roman de Bakhtine repose sur sa définition du discours et il est donc indispensable de faire brièvement référence à certains travaux récents traitant de la question, afin de pouvoir saisir la conception du discours romanesque dans toute sa complexité.

1. CONTEXTUALISATION DE LA THÉORIE DU LANGAGE DE BAKHTINE

1. 1. L'INCONSISTANCE DE LA SOCIALITÉ

Bien que les bakhtinistes occidentaux ne s'en soient longtemps pas rendu compte, en partie à cause de la métamorphose du dialogisme en intertextualité inaugurée par Julia Kristeva, la pensée de Bakhtine s'articule autour de la notion de socialité : en d'autres termes, Bakhtine conçoit le langage, le discours, la pensée et la conscience de soi comme étant essentiellement sociaux — une socialité qui est à la base du dialogisme, que ce soit aussi bien la nécessité de l'autre dans la formation de l'identité que la relation de l'individu à la société ou de la pensée individuelle à l'idéologie. En soi, ce n'est bien sûr pas une idée très originale, étant donné qu'elle remonte à la conception rousseauiste de l'homme comme essentiellement sociable.

Mais le trait distinctif de la notion bakhtinienne de socialité est pour le moins inhabituel : le changement radical et (paradoxalement) subreptice de sa conception de la socialité. En effet, malgré la transformation fondamentale que cette notion subit au début des années 30, Bakhtine semble n'y prêter aucune attention : nulle part, il ne glose le changement de définition. Il passe d'une explication de la socialité omniprésente et toujours *déjà-là* à l'idée que la socialité consiste en la conjonction des facteurs nécessaires à la naissance du roman. Ce glissement se produit entre une description du langage comme étant toujours *déjà* social et une investigation théorique des origines du roman ; il semble que la différence de catégorie entre la nature du langage en tant que tel et le genre du roman ait contribué à voiler l'incompatibilité des deux con-

1 En ceci, mon approche se distingue de celles d'Igor Shaitanov et de Galin Tihanov qui ont tous deux exploré la relation de Bakhtine avec le formalisme russe dans leurs articles respectifs : Shaitanov, 1997 (original : Šajtanov, 1996) et Tihanov, 1998. En français, on lira l'étude de Marc Weinstein explorant les parallèles et divergences entre Jurij Tynjanov et Bakhtine (Weinstein, 1992).

ceptions. Néanmoins, paraphrasant Galin Tihanov et, avant lui, Tzvetan Todorov, l'on peut se demander si la question de la naissance du roman peut même se poser, étant donné que Bakhtine soutient que les conditions nécessaires à son apparition, soit la stratification interne du langage, ont toujours été déjà là. Ceci impliquerait en effet que le roman aurait dû naître en toute logique en même temps que le langage. Cette contradiction aurait dû alerter Bakhtine sur le fait qu'une explication purement linguistique[1] de l'émergence du roman était visiblement compromise d'emblée. En bref, dans les essais sur le roman, et en particulier dans «Du discours romanesque», deux modèles incompatibles de la socialité coexistent : le premier modèle considère la socialité *synchroniquement*, comme un trait constitutif atemporel du langage (soit «toujours *déjà-là*»), alors que le second modèle présente la socialité du langage *diachroniquement*, comme le résultat d'un processus historique de différentiation entre langage, pensée et conscience.

1. 2. LES SOURCES PHILOSOPHIQUES DE BAKHTINE

La tendance actuelle de recherche investigant les différentes influences philosophiques de Bakhtine a mis en lumière une explication possible à ce glissement épistémologique : Bakhtine s'est éloigné de la conception du monde phénoménologique caractéristique du livre sur Dostoïevskii dans sa version de 1929 et s'est rapproché du cadre de pensée néo-hégélien qui culminera dans l'histoire culturelle du Rabelais.[2] Bien qu'aucun document à ce jour ne témoigne du moment exact de son changement d'approche, la transition est bien visible dans «Du discours romanesque», en particulier dans le glissement de la notion de socialité qui en atteste de manière symptomatique. Si le présent article n'investigue pas en détail cette conversion philosophique, c'est qu'elle fait l'objet de nombreux travaux. Néanmoins, l'on peut affirmer sans craindre de controverse que l'ouvrage d'Ernst

1 J'emploie ici «linguistique» dans un sens large du terme, étant donné que la linguistique de Bakhtine a été plutôt impressionniste, du moins jusqu'aux années 50, ce qui n'a pas empêché ses travaux d'exercer une attirance certaine sur les linguistes.

2 Il est utile de noter que la première édition du Dostoïevski (*Problemy tvorčestva Dostoevskogo* (Leningrad : Priboj, 1929)) n'existe pas en traduction française. Par contre, il existe une traduction anglaise de l'article que Bakhtine a consacré à son travail de remaniement du livre pour sa seconde édition (Bakhtine, 1997; publication originale : Baxtin, 1977, republié : Baxtin, 1979a; Bakhtine, 1982, publication originale : Baxtin, 1965).

Cassirer sur les formes symboliques a joué un rôle d'importance dans le changement d'approche de Bakhtine.[1]

2. LE DISCOURS ROMANESQUE ET L'HÉTÉROLOGIE *[RAZNOREČIE]*

Dans le courant des années trente, Bakhtine poursuit et développe son travail sur le genre romanesque et s'intéresse au langage dans le cadre de son investigation du genre romanesque. Ainsi, dans ses essais sur le roman, Bakhtin expose sa vision du langage, en particulier les concepts de *raznojazyčie* et *raznorečie*. *Raznojazyčie* désigne l'hétérogénéité des langues naturelles, tandis que *raznorečie* désigne la stratification interne d'un langage donné.[2] Bakhtine ne s'embarrasse pas d'exemples concrets pour démontrer cette stratification interne qu'il appelle *raznorečie*, et poursuit son essai en affirmant que l'interaction dialogique du discours est le signe distinctif du roman en tant que genre. Il est vrai qu'il utilise cette affirmation dans le but de poser une fois pour toutes la supériorité de la prose par rapport à la poésie :

> Mais, répétons-le, pour la plupart des genres poétiques l'unité du système du langage, l'unité (et l'unicité) de l'individualité linguistique et verbale du poète, sont le postulat indispensable du style poétique. Le roman, au contraire, non seulement n'exige pas ces conditions, mais le postulat de la véritable prose romanesque, c'est la stratification interne du langage, la diversité des langages sociaux [*raznorečivost'*] et la divergence des voix individuelles qui y résonnent. (*Du discours romanesque*, p. 90, *Slovo v romane*, p. 78)

Même si Bakhtine prend grand soin de ne pas associer des langages différents pour la poésie et le roman (contrairement aux Formalistes qui

1 La transition philosophique de Bakhtine est abordée notamment par Craig Brandist dans son introduction aux travaux de Cercle Bakhtine (Brandist, 2002), voir en particulier p. 105–109.

2 La traduction de ces termes est un sujet des plus épineux : la terminologie française employée dans les essais sur le roman est particulièrement insatisfaisante (voir Zbinden, 1999). Todorov propose une terminologie rendant compte de chaque terme systématiquement dans Todorov, 1981 (p. 89) traduisant *raznorečie* par «hétérologie» et *raznojazyčie* par «hétéroglossie». L'usage, du moins en anglais, a favorisé la traduction américaine qui a popularisé le terme de «*heteroglossi* » pour désigner *raznorečie* — alors que *raznojazyčie* est traduit par une variété d'expressions. Je suivrai néanmoins la proposition de Todorov, puisque c'est la moins insatisfaisante, en indiquant le terme russe à chaque emploi afin d'éviter toute ambiguïté.

opposent un langage de tous les jours dédié à la communication à un langage autotélique, ayant pour seul but d'être artistique), il n'en demeure pas moins une question délicate : si l'on considère que le langage est stratifié intérieurement par essence et interanimé dialogiquement, comment la poésie peut-elle être débarrassée de toute trace de dialogisme ? Bakhtine ne discute cette question nulle part et semble même oublieux de la contradiction à la base de sa définition de la poésie. Cet argument paraît motivé essentiellement par la polémique qu'il engage au début des années 20 contre le Formalisme russe avec «Le Problème du contenu, du matériau et de la forme...». Mais avant de considérer plus en détail ses arguments contre le Formalisme russe tels qu'il les expose dans cet article et la manière dont il a ou n'a pas surmonté les défauts du Formalisme qu'il identifiait alors dans son propre travail sur le roman une dizaine d'années plus tard dans «Du discours romanesque», il est indispensable de considérer de plus près l'influence du Formalisme russe sur sa pensée.

2.1 INFLUENCES FORMALISTES

En premier lieu, la préférence de Bakhtine pour le roman est en fait l'envers de la position formaliste, étant donné que Bakhtine considère le roman comme un genre supérieur, et ce au détriment de la poésie, car le roman, selon lui, a pour fonction de représenter le langage dans sa variété hétérologique. En opposition à la théorie de Jakobson de la «déformation organisée» de la langue quotidienne, Bakhtine soutient que les différents genres exploitent différentes propriétés du langage, comme on peut le constater dans la citation ci-dessus. Il ne va pas aussi loin que Jakobson (dans sa période formaliste) ou que les Formalistes qui faisaient une distinction très nette entre langage quotidien ou pratique et langage poétique. Néanmoins, il semble que le dialogisme soit à la base d'une certaine organisation, sinon déformation du langage, dans la description suivante du discours romanesque :

> «La réciprocité de l'orientation dialogique devient ici comme l'événment du discours lui-même, l'animant et le *dramatisant* de l'intérieur, dans chacun de ses éléments » («Du discours romanesque», p. 107, je souligne, «Slovo v romane», p. 97).

Cette dramatisation du discours n'est pas sans évoquer la notion formaliste de singularisation. A la page suivante, Bakhtine tente une nouvelle fois de définir la poésie, mais semble capable de la décrire uniquement en terme d'opposition au discours romanesque, suivant ainsi les Formalistes qui définissaient le langage poétique en opposition au langage quotidien :

> «Le langage du genre poétique, c'est un monde ptoléméen, seul et unique, en dehors duquel il n'y a rien, il n'y a besoin de rien. L'idée d'une multitude de mondes linguistiques, à la fois significatifs et expressifs, est *organiquement* inaccessible au style poétique». (*Du discours romanesque*, je souligne, p. 108, *Slovo v romane*, p. 99)

Dans cette citation, Bakhtine semble emboîter le pas aux Formalistes et accepter sans autre préambule leur séparation en deux langages distincts (aussi étrangers l'un à l'autre que deux organismes), bien que le mot «organique» soit évidemment utilisé ici dans le but de critiquer la conception mécanique du langage des Formalistes ; en ceci, Bakhtine suit la ligne dominante de la critique du Formalisme, telle qu'elle était pratiquée dans les années 30, soit profondément inspirée de la biologie de Lamarck.[1] Aussi motivée idéologiquement qu'elle soit, cette opposition entre discours romanesque et discours poétique fondés sur des langages différents est complètement intenable et Bakhtine lui-même l'affaiblit encore, lorsqu'il explique que le langage poétique est en fait le langage abstrait de l'hétérologie [*raznorečie*] dans laquelle le poète vit, et que, de plus, cette abstraction de toute relation dialogique est la condition d'existence *sine qua non* du langage poétique («Du discours romanesque», p. 107, passim). Mais cette tentative de nuancer la spécificité du langage poétique échoue, car malheureusement, elle rend la définition du discours romanesque lui-même caduque en faisant de la dialogisation interne un trait non essentiel, donc superflu. Bakhtine continue néanmoins à se débattre avec ses définitions du langage poétique et du discours romanesque, tentant de les réunir sous le terme général de «langage littéraire» mais sans renoncer toutefois à la désignation du langage poétique comme un langage particulier. Le sémioticien Mikhail Gasparov a suggéré de substituer au terme «roman» l'expression «anti-roman» dans la définition du roman chez Bakhtine, prétendant, non sans provocation, que «la signification de ses dires en serait clarifiée et plus cohérente.»[2] Gasparov situe Bakhtine dans le contexte des années 20 et met précisément en rapport sa définition problématique du roman avec l'opposition indéfendable entre langage poétique et romanesque.

Le Formalisme russe a exercé une influence sur l'hétérologie bakthinienne par le biais de la notion de *skaz*, influence qui mérite une analyse plus approfondie que le présent contexte ne peut offrir, étant donné que Bakhtine définit l'hétérologie comme «la représentation du discours

1 Boris Gasparov a démontré ce point de manière très convaincante dans son article sur Lysenko. Il suggère même que les polémiques à l'encontre de la «méthode formelle» en littérature et en biologie opèrent comme des paraphrases métaphoriques l'une de l'autre (Gasparov B., 1996, p. 138).

2 Gasparov M., 1979, p. 113.

d'autrui», soit un discours «à deux voies et à deux langages». Cette affiliation de l'hétérologie et du *skaz* est particulièrement apparente dans *Du discours romanesque* où Bakhtine avance l'idée que le discours dans le roman crée une image du langage. Cette image du langage n'est en fait rien d'autre que l'image de l'hétérologie qui comprend, entre autres, «la stylisation des diverses formes de la narration orale traditionnelle (*skaz*)»[1]. La supériorité de la prose provient, pour Bakhtine, précisément du fait qu'elle procure une image du langage dans toute sa variété, contrairement à la poésie qui conserve une attitude naïve à l'égard du mot, le reliant directement à son objet, sans aucune interaction avec d'autres mots. En conséquence, c'est le langage qui est le véritable héros du roman. Dans «De la préhistoire du discours romanesque», Bakhtin reformule ce point de manière un peu plus sophistiquée, déclarant que le discours romanesque est double, fonctionnant à la fois comme moyen et comme objet de représentation. Malheureusement, cette thèse pourtant centrale à la théorie de Bakhtine est escamotée en traduction française, la fonction double du discours étant transformée en tautologie : «Le langage du roman n'est pas seulement représenté, il sert à son tour d'objet de représentation.»[2] De plus, le discours romanesque représente un point de vue sur le monde et est qualifié d'«idéologème», introduisant ainsi une signifiance sociale dans le roman.

En résumé, ce bref survol de l'influence formaliste permet d'affirmer que le Formalisme russe a eu, au moins, un impact double sur la définition du discours romanesque de Bakhtine : en premier lieu, le Formalisme russe a rendu Bakhtine (et des générations de lecteurs) sensible(s) à l'aspect stylistique de l'œuvre littéraire, à sa facture et sa matérialité ; à cet égard, serait-il exagéré d'interpréter la volonté de Bakhtine de définir le roman et ses origines comme une prolongation des tentatives formalistes de définition de la littérarité et surtout du genre d'un point de vue différent, ainsi que semble le suggérer, avec beaucoup de réserve, Igor Shaitanov[3] ? En second lieu, les limitations du Formalisme ont probablement encouragé Bakhtine à adopter un point de vue radicalement différent et à poser l'unité de la forme et du contenu réalisée par le biais de la nature sociale du langage. Ceci n'est certes pas une contribution personnelle de Bakhtine mais l'originalité de sa pensée pourrait fort bien résider dans sa recherche de l'unité au sein de la diversité plutôt que dans un effort d'uniformisation

1 Bakhtine, 1978b, p. 88; Baxtin, 1975b, p. 75.

2 Bakhtine, 1978c, p. 410; Baxtin, 1975c, p. 416.

3 Shaitanov, 1997, p. 249. Il est essentiel de remarquer à ce propos que son argument se fonde sur la conviction que Bakhtine est l'auteur de textes signés par d'autres membres du Cercle Bakhtine.

ou dans la volonté de poser la valeur du langage dans la variété des genres discursifs plutôt que dans la transparence et la pureté de la communication.

2.2. RÉFUTATION DU FORMALISME

Dans «Le Problème du contenu, du matériau et de la forme...», Bakhtine attaque le Formalisme russe pour sa surévaluation du matériau à la base du projet de création d'une science de la littérature. Il est essentiel de tenir compte d'une «dette intellectuelle» du chercheur russe à l'égard de Broder Christiansen, ainsi que l'a brillamment démontré Ladislav Matejka. Christiansen a publié un ouvrage, *Philosophie der Kunst*, en 1909, qui a été traduit en russe en 1911 et a connu un franc succès en Russie ; il était donc doublement accessible à Bakhtine. Si ce dernier a interverti l'ordre des concepts par rapport au texte de Christiansen, selon Matejka, son utilisation du livre peut être considérée, selon les standards en vigueur en Europe de l'Ouest, comme un plagiat, d'autant plus que Bakhtine ne fait aucunement mention de Christiansen. Il faut donc en conclure que cette référence n'a pas été jugée digne d'«encombrer» le texte de Bakhtine selon sa décision de délester son texte des citations et références superflues.[1]

Pour en revenir à Bakhtine, cet intérêt des Formalistes pour la matérialité de l'œuvre d'art a pour conséquence d'isoler les arts, car ils se distinguent précisément les uns des autres par l'emploi de matériaux différents. Cela signifie pour Bakhtine une réduction de l'étude des différents arts à l'étude du matériau utilisé par chacun, ce qui ne permet nullement d'accéder à l'objet esthétique, que cela soit dans sa singularité, sa structure architectonique ou sa composition. Bakhtine défend la distinction entre l'esthétique, l'éthique et le cognitif et la nécessité de comprendre leurs rapports au sein de la culture en général.[2] Cette notion selon laquelle l'importance de la littérature ne peut pas être comprise en dehors de l'environnement socio-culturel est aussi présente dans la critique de la méthode formelle de Pavel Medvedev. En bref, Bakhtine remplace la linguistique ou la poétique dans la conception formaliste par l'esthétique et fait montre de sa prédilection pour une approche globalisante de la culture, approche qui deviendra prédominante dans les années 30. Sa conception du contenu est représentative de sa réfutation du Formalisme russe : tandis que les Formalistes considèrent le contenu comme superflu et soutiennent que l'œuvre d'art trouve sa seule justification dans le procédé qui défamiliarise/singularise le contenu, Bakhtine, quant à lui, perçoit le contenu non comme une entité indépendante mais en corrélation avec des

1 Bakhtine, 1978a, p. 23; Baxtin, 1975a, p. 6–7; Matejka, 1996.

2 Bakhtine, 1978a, p. 26, Baxtin, 1975a, p. 9.

actes cognitifs et éthiques qui donne à l'acte artistique sa valeur. En d'autres termes, le contenu est constitué d'un matériau qui a déjà été «apprécié» et en relation duquel l'acte artistique «doit maintenant occuper une position axiologique en connaissance de cause [*otvetstvenno*]».[1] Les notions de corrélation et de position impliquent également celle de limite, absolument essentielle à la vision de l'art de Bakhtine :

> Il ne faut pourtant pas imaginer le domaine culturel comme une entité spatiale ayant des frontières, mais aussi un territoire intérieur. Il n'a aucun territoire, il est entièrement situé sur des frontières qui passent partout, traversant chacun de ses aspects. (Bakhtine, 1978a, p. 40; Baxtin, 1975a, p. 25)

Ainsi, l'approche formaliste est condamnée : en effet, les Formalistes définissent la littérature comme un territoire clairement délimité, même s'ils y parviennent indirectement par élimination de tous les territoires qui ne constituent pas la littérature. Contrairement à l'idée de territoire, la limite requiert une situation d'extériorité [*vnenaxodimost'*] ou d'«exotopie» pour reprendre le terme proposé par Todorov. Cette situation permet à la forme de s'accomplir pleinement, puisque la forme, selon Bakhtine, «embrasse le contenu de *l'extérieur*, l'extériorise, autrement dit, *l'incarne*»[2]. En résumé, l'article soutient le postulat suivant : le contenu, le matériau et la forme sont inséparables et ce n'est que par leur interaction que l'œuvre d'art peut trouver son sens. De plus, l'unité de l'œuvre d'art est assurée par la forme en tant qu'expression verbale de la relation subjective active au contenu, réalisée dans le matériau.[3] Cette conception de l'œuvre d'art réintroduit le sujet, bien que discrètement, au sein de l'œuvre et cette présence du sujet jouera un rôle important pour le dialogisme. En fait, la forme ne produit pas seulement l'unité de l'œuvre d'art mais figure la consommation créatrice commune de l'événement artistique par l'artiste et le récepteur, un thème qui est amplement développé dans son article «L'Auteur et le héros»[4].

2.3 ENTRE DÉCALQUE ET DÉPASSEMENT DU FORMALISME RUSSE

En faisant du discours romanesque l'objet représenté dans le roman, Bakhtine surmonte la dichotomie entre forme et contenu ; en effet, si le langage dans son état de stratification interne, ou hétérologie, est à la fois

1 Bakhtine, 1978a, p. 41; Baxtin, 1975a, p. 25.
2 Bakhtine, 1978a, p. 33.
3 Bakhtine, 1978a, p. 70; Baxtin, 1975a, p. 64.
4 Bakhtine, 1984a; publication originale : Baxtin, 1979b.

moyen et objet de représentation dans le roman, il n'y a ni besoin ni même possibilité de dissocier la forme du contenu. Mais plusieurs critiques ont toutefois démontré le caractère ténu du lien entre l'hétérologie et le roman (par exemple Todorov et Tihanov). Ainsi, il semble difficile, voire impossible, d'affirmer que Bakhtine a surmonté avec succès le formalisme russe ; il apparaît plutôt que Bakhtine s'engage dans un argument tout autre : le roman est «hybride» par excellence en vertu du fait qu'il fait preuve d'une conscience linguistique plus grande ou, en tous les cas, le roman de ladite «seconde ligne stylistique». En guise de bref rappel, Bakthin identifie deux grandes lignes stylistiques de développement du roman dans son exploration historique de l'apparition du genre. Les deux lignes se distinguent par leur relation à l'hétérologie. Dans les romans de la première ligne, l'hétérologie reste en arrière plan, alors que les romans font un usage homologique du langage ; dans ce cas, le genre romanesque est, en quelque sorte, dialogisé de l'extérieur. Dans les romans de la seconde ligne, le langage est hétérologique [*raznorečivyj*] en soi et constitue l'objet de représentation principal de ces romans. Bakhtine soutient que, contrairement aux genres épiques, «dans le roman doivent être représentées toutes les voix socio-idéologiques de l'époque, autrement dit, tous les langages tant soit peu importants de leur temps : le roman doit être le microcosme de l'hétérologie.»[1] Voir le roman comme un «système littéraire harmonieux» où langages et styles «se soumettent à l'unité stylistique supérieure de l'ensemble, qu'on ne peut identifier avec aucune des unités qui dépendent de lui»[2] révèle la parenté entre le processus dialectique et la conception dominante de la culture à cette époque qui tend à privilégier les tendances unificatrices.

CONCLUSION : LE PROJET DE BAKHTINE

Dans «Du discours romanesque», Bakhtine pose l'hétéroglossie [*raznojazyčie*] et l'hétérologie [*raznorečie*] en rapport analogique, c'est-à-dire qu'il présente l'hétéroglossie comme illustration de l'hétérologie. En d'autres termes, il décrit l'hétérologie, ou hétérogénéité discursive interne, comme étant comparable à l'hétérogénéité des langues. Néanmoins, cette analogie est vite historicisée et l'hétéroglossie devient alors l'origine de l'hétérologie. Toutefois, la plupart du temps, il ne considère que l'hétérologie isolément. Il résume l'argument principal de «Du discours romanesque» dans «Récit épique et roman» :

1 Bakhtine, 1978b, p. 223, traduction modifiée; Baxtin, 1975b, p. 222.
2 Bakhtine, 1978b, p. 88; Baxtin, 1975b, p. 75.

> La nouvelle conscience culturelle et créatrice de textes littéraires s'épanouit dans un monde devenu activement polyglotte [*mnogojazyčnyj*]. Le monde est devenu tel [i.e. polyglotte] une fois pour toutes et irréversiblement. L'époque de coexistence des langues nationales, sourdes et hermétiques les unes aux autres est révolue. Les langues s'éclairent mutuellement, car une langue ne peut être consciente d'elle-même qu'à la lumière d'une autre. Est révolue également la coexistence naïve et ancrée des 'langues' à l'intérieur d'une langue nationale, c'est-à-dire la coexistence de dialectes territoriaux, de dialectes et jargons sociaux et professionnels, de la langue littéraire, des langages génériques à l'intérieur de la langue littéraire, du langage de l'époque, etc. (Bakhtine, 1978d, p. 448, traduction modifiée ; publication originale : Baxtin, 1975d, p. 455)

Les langages sont nécessairement en interaction et en compétition les uns avec les autres à l'intérieur d'une langue nationale donnée (pour reprendre la terminologie employée par Bakhtine). La variété des débats et des influences identifiables à l'intérieur de cette unique citation fournirait matière à réflexion, mais je me restreindrai à un seul commentaire : en vue de l'orientation thématique du colloque duquel émerge le présent volume, il est intéressant de remarquer que la relation entre l'hétéroglossie et l'hétérologie passe du niveau interlinguistique et international au niveau intralinguistique et intranational et de la sorte suit le mouvement général du cosmopolitisme caractéristique des annés 20 au thème de l'unité de la nation chère aux années 30. Ainsi, Bakhtine ne se révèle pas aussi imperméable aux idées de son temps que trente années de commentaires ont bien voulu nous le faire croire. Au contraire, il est intéressant de constater la manière dont il aborde cette question et remplace la notion d'unité de la nation par celle de l'unité de la conscience linguistique qui émerge précisément de l'interaction de multiples langues, langages, dialectes et jargons.

En bref, l'on peut dire que si dans les années 20 Bakhtine a identifié les limitations principales d'une conception formaliste du langage et de la littérature, dans les années 30, il a tenté de développer sa propre théorie mais sans vraiment surmonter les limitations que sa polémique avec le fomalisme lui a imposées ; d'autre part, il est aussi influencé par les débats en biologie sur les théories de l'évolution. Il semble que ce n'est que bien plus tard, dans ses essais méthodologiques des années 50[1], que Bakhtine développera une conception du langage qui surmonte réellement les limitations du formalisme russe avec la notion de genres du discours, divisés en genres *primaires* et *secondaires* dépassant ainsi la dichotomie entre littérature et non-littérature. Les genres secondaires ont des caractéristiques discursives plus conscientes, dans le sens où les genres discursifs primaires

1 Bakhtine, 1984b; publication originale : Baxtin, 1996.

fournissent le matériau aux genres secondaires. En d'autres termes, les genres secondaires incluent les genres primaires sous forme retravaillée. Cet aspect métadiscursif n'est pas forcément artistique, puisque que les genres discursifs secondaires sont aussi variés que le roman, le théâtre ou tout commentaire scientifique ou journalistique. La distinction entre genres primaires et secondaires ne suit pas non plus la division entre écrit et oral. Si Bakhtine réussit à dépasser le formalisme avec cette nouvelle conception du discours, il est vrai qu'il ne tente alors plus de prouver la supériorité du roman sur les autres genres littéraires et, en particulier, sur la poésie.

Les textes utilisés dans la présente analyse proviennent respectivement de sa période philosophique et de sa période dite littéraire. Ceci nous ramène une fois de plus à la question de base quant à la nature du projet de Bakhtine. Etait-il un philosophe, un critique littéraire, un sociologue ou, comme l'a suggéré Peter Hitchcock un touche-à-tout ? D'aucuns le considèrent comme un philosophe contraint par les circonstances politiques à se déguiser en critique littéraire, ce qui, évidemment, n'est guère flatteur pour la critique littéraire ; néanmoins, est-ce vraiment important de circonscrire son activité à une discipline précise ? Répondre à cette question entraîne invariablement une prise de position en faveur d'un aspect de sa pensée au détriment des autres. Si le présent article privilégie la «critique littéraire», il ne rend compte que d'une seule facette d'une question fort complexe. Mais ce qui est certain, c'est que la clé de l'interprétation de Bakhtine ne réside pas dans une seule discipline ou position philosophique ; qu'il s'agisse du formalisme russe, du marrisme ou de l'influence de la biologie selon Lysenko, pour ne mentionner que quelques uns des thèmes abordés lors du colloque, ces différentes perspectives ne peuvent qu'élucider, dans le meilleur des cas, un aspect de la pensée de Bakhtine, qui, lui, essayait de relier des domaines différents d'activité intellectuelle. Peut-être qu'il serait temps de tourner la page sur le débat appauvrissant concernant la nature du «véritable» Bakhtine, ou l'authenticité de sa pensée ? Peu importe que tel critique défende l'avis que Bakhtine était avant tout philosophe ou critique littéraire. Actuellement, la balance penche du côté de la philosophie, alors que l'étude des influences philosophiques prend de l'ascendant dans les études bakhtiniennes, révélant ainsi un pan extrêment précieux, bien que longtemps négligé, de la pensée de Bakhtine. Toutefois, cet intérêt pour la philosophie est peut-être plus révélateur d'une tendance à sous-estimer l'apport de la littérature comme source de renseignements sur les débats idéologiques et épistémologiques d'une époque, hormis quelques exceptions, d'autant plus notables qu'elles sont rares, comme l'intervention de Boris Gasparov ou le récent article de Galin Tihanov sur Mandelštam[1]. Mais il est vrai qu'il est difficile de nier

1 Tihanov, 2001.

que Bakhtine lui-même a entretenu une relation des plus ambiguës avec la littérature.

© Karin Zbinden

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

— BAKHTINE M., 1978a : «Le problème du contenu, du matériau et de la forme dans l'œuvre littéraire», trad. par Daria Olivier, in *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Gallimard, p. 21–82.

—— 1978b : «Du discours romanesque», trad. par Daria Olivier, in *Esthétique et théorie du roman*, trad. par Daria Olivier, Paris : Gallimard, p. 83–233.

—— 1978c : «De la préhistoire du discours romanesque», in *Esthétique et théorie du roman*, trad. par Daria Olivier, p. 399–437.

—— 1978d : «Récit épique et roman : méthodologie de l'analyse du roman», in *Esthétique et théorie du roman*, trad. par Daria Olivier, pp. 439–473.

—— 1982 [1970] : *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, trad. par Andrée Robel, Paris : Gallimard.

— BAKHTINE M., 1984a : «L'Auteur et le héros», in *Esthétique de la création verbale*, trad. par Alfreda Aucouturier, Paris : Gallimard, p. 25-210.

— BAKHTINE M., 1984b : «Les Genres du discours», in *Esthétique de la création verbale*, trad. par Alfreda Aucouturier, pp. 263–308.

— BAKHTINE M., 1997 [1984] : «Toward a Reworking of the Dostoevsky Book», in *Problems of Dostoevsky's Poetics*, trad. par Caryl Emerson, Minneapolis et Londres : University of Minnesota Press, p. 283–302.

— BAXTIN (BAKHTINE) M., 1979a : «K pererabotke knigi o Dostoevskom», in S.G. Bočarov (ed.) *Estetika slovesnogo tvorčestva. Iz istorii sovetskoj èstetiki i teorii iskusstva*, Moscou : Iskusstvo, p. 308–327.

—— 1979b: «Avtor i geroj v estetičeskoj dejatel'nosti», in S.G. Bočarov (ed.) : *Estetika slovesnogo tvorčestva*, Moscou : Iskusstvo, pp. 7–180.

—— 1929 : *Problemy tvorčestva Dostoevskogo*, Leningrad : Priboj.

— — 1965 : *Tvorčestvo Fransua Rable i narodnaja kul'tura srednevekov'ja i Renessansa*, Moscou : Xudožestvennaja literatura.
— — 1975a : «Problema soderžanija, materiala i formy v slovesnom xudožestvennom tvorčestve», in *Voprosy literatury i estetiki : issledovaijia raznyx let*, dir. par S.L. Lejbovič, Moscou : Xudožestvennaja literatura, p. 6–71.
— — 1975b : «Slovo v romane», in *Voprosy literatury i estetiki : issledovaniia raznyx let*, dir. par S.L. Lejbovič, Moscou : Xudožestvennaja literatura, pp. 72–233.
— — 1975c : «Iz predistorii romannogo slova», in *Voprosy literatury i estetiki*, pp. 408–46.
— — 1975d : «Epos i roman : O metodologii issledovaniia romana», in *Voprosy literatury i estetiki*, p. 447–483.
— — 1977 : «Plan dorabotki knigi *Problemy poetiki Dostoevskogo*», *Kontekst* 1976, dir. par N.K. Gej, A.S. Mjasnikov et P.V. Palevskij, Moscou : Nauka, p. 296–316.
— — 1996 : «Problema rečevyx žanrov», in S.G. Bocharov & L.A. Gogotishvili (ed.) : *Sobranie sočinenij v semi tomax, V : Raboty 1940-x–načala 1960-x godov*, Moscou : Russkie slovari, p. 159–206.
— BRANDIST Craig, 2002 : *The Bakhtin Circle : Philosophy, Culture and Politics*, Londres : Pluto Press.
— GASPAROV Boris, 1996 : «Development or Rebuilding : Views of Academician T.D. Lysenko in the Context of the Late Avant-Garde», in *Laboratory of Dreams : The Russian Avant-Garde and Cultural Experiment*, dir. par John E. Bowlt & Olga Matich, Stanford, CA : Stanford University Press, p. 133–150.
— GASPAROV Mixail, 1979 : «M.M. Baxtin v russkoj kul'ture XX v.», in *Vtoričnye modelirujuščie sistemy*, Jurij Lotman et al. ed., Tartu : Izdatel'stvo Tartuskogo universiteta, p. 111–114.
— MATEJKA L., 1996 : «Deconstructing Bakhtin», in Calin-Andrei Mihailescu & Walid Hamarneh (ed.) *: Fiction Updated : Theories of Fictionality, Narratology, and Poetics*, Toronto : University of Toronto Press, p. 257–266.
— ŠAJTANOV I., 1996 : «Žanrovoe slovo u Baxtina i formalistov», *Voprosy literatury* (mai-juin), p. 89-114.
— SHAITANOV I., 1997 : «The Concept of the Generic Word : Bakhtin and the Russian Formalists», *Face to Face : Bakhtin in Russia and the West*, dir. par C. Adlam, R. Falconer, V. Makhlin and A. Renfrew, Sheffield : Sheffield Academic Press, p. 233–53.
— TIHANOV G., 1998 : «Bakhtin's Essays on the Novel (1935–41) : A Study of their Intellectual Background and Innovativeness», *Dialogism* 1, p. 30–56.

— — 2001 : «Contextualising Bachtin : Two Poems by Mandelštam», *Russian Literature* 50, p. 165–184.
— TODOROV Tsvetan, 1981 : *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique (suivi de Ecrits du Cercle Bakhtine)*, Paris : Seuil.
— WEINSTEIN Marc, 1992 : «Le débat Tynianov/Baxtin ou la question du matériau», *Revue des études slaves*, 64.2, p. 297–322.
— ZBINDEN K., 1999 : «Traducing Bakhtin and Missing Heteroglossia», *Dialogism* 2, p. 41–59.

Sommaire

P. Sériot : *Présentation*..... 1

V. Alpatov : *La linguistique marxiste en URSS dans les années 1920-1930*..... 5

V. Bazylev : *Les aurores japhétiques du XXème siècle*..... 23

T. Bolkvadze : *A. Čikobava sur l'historicisme dans les théories linguistiques*..... 45

C. Brandist : *Bakhtine, la sociologue du langage et le roman*..... 59

K. Dolinin : *Le réalisme socialiste en linguistique*..... 85

A. Duličenko : *Le marxisme et les projets de langue universelle du communisme*..... 101

T. Glanc : *Le lexique du linguiste : la langue des cours de R. Jakobson sur le formalisme russe (1935)*..... 121

T. Gvantseladze : *La 'guerre des langues' au Caucase (1917-1950)*..... 133

L. Heller : *Le langage des sens et les utopies du modernisme*..... 143

I. Ivanova : *Le dialogue dans la linguistique soviétique des années 1920-1930*..... 157

P. Sériot : *La pensée nomogénétique en URSS dans l'entre-dex-guerres : l'histoire d'un contre-programme*..... 183

E. Simonato-Kokochkina : *Choisir un alphabet, une question linguistique? Discussions sur le choix des systèmes d'écriture en URSS (1926-1930)*..... 193

V. Symaniec : *L'académisation du biélorussien : une question politique*..... 209

B. Vauthier : *A la recherche des interlocuteurs occidentaux de Bakhtine et de son Cercle*..... 229

N. Vakhtin : *Egalité ou fraternité? Les discussions soviétiques sur la politique linguistique dans les années 1920*..... 247

E. Velmezova : *O.M. Frejdenberg, à la recherche d'une science intégrale*..... 265

P. Wexler : *Evaluation de la politique linguistique soviétique envers le yiddish entre 1917 et 1950*..... 281

C. Woolhiser : *Discours sur la langue, idéologie et 'édification linguistique' dans la RSS de Biélorussie, 1920-1939*..... 299

K. Zbinden : *M. Bakhtine et le Formalisme russe : une reconsidération de la théorie du discours romanesque*..... 339

Sommaire 355